

L'ESPRIT
DE LA FRONDE.

TOME TROISIEME.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

L'ESPRIT
DE LA FRONDE,
OU
HISTOIRE

POLITIQUE ET MILITAIRE
DES TROUBLES DE FRANCE

Pendant la Minorité de LOUIS XIV.

Præcipuum munus annalium reor, ne virtutes fileantur,
utque pravis dictis, facilius ex posteritate & infamia,
metus sit. TACIT. Ann. lib. 3, cap. LXV.

TOME TROISIEME.

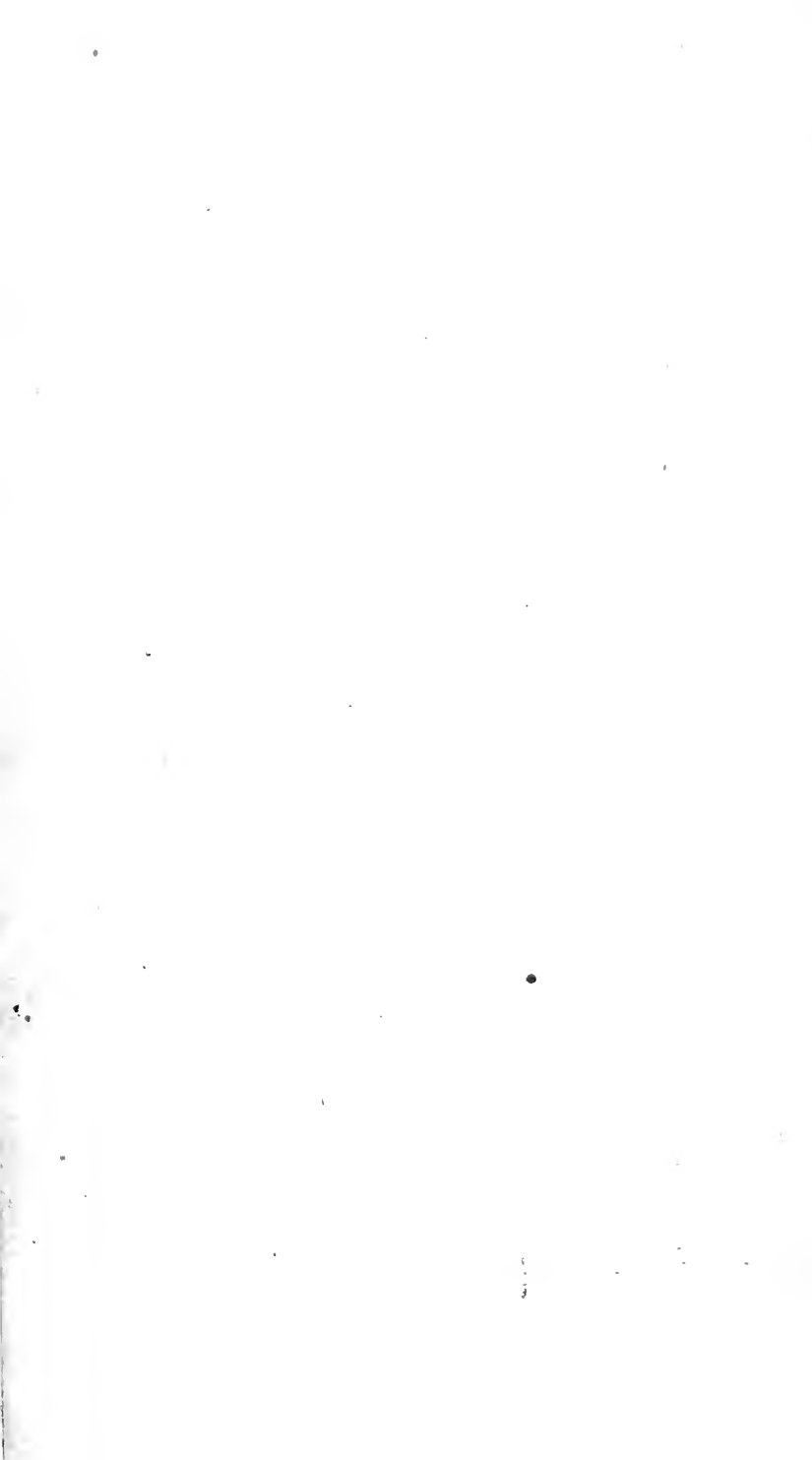


A • P A R I S,

Chez M O U T A R D, Libraire de Madame
LA DAUPHINE, rue du Hurepoix,
à Saint Ambroise.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi





L'ESPRIT DE LA FRONDE.

LIVRE SEPTIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Situation de la cour après le retour du Roi ; intrigues du cardinal pour perdre Condé ; brouilleries entre lui & ce prince ; troubles dans la Guienne & la Provence.

LA situation, où nous avons laissé la cour, ne sembloit pas lui promettre une tranquillité bien durable ; la dernière paix, en paroissant mettre un peu

1649.

1649.

Talon.
Monglat.

de calme dans les mouvemens des deux partis, n'en avoit mis aucun dans les esprits. Les frondeurs, toujours fiers, hardis, séditieux, appuyés des suffrages du peuple, bravoient ceux de la cour, insultoient à la Majesté royale, vivoient dans Paris comme s'il n'y eût pas eu de monarque, se cantonnoient dans les appartemens de l'archevêché ou chez le président de Bellievre, dédaignoient d'aller faire leur cour, ne voyoient ni le Roi, ni la Reine, & donnoient ainsi avec impunité, à la face de toute la France, l'exemple d'un mécontentement, ou plutôt d'une révolte, d'autant plus dangereuse qu'elle étoit moins éclatante.

Rezz.

Le cardinal, après son retour, s'étoit cru maître de Paris, parce qu'on ne l'avoit pas mis en pieces; il eut lieu au bout de quatre jours de s'appercevoir qu'il avoit mal calculé : les libelles & les chançons recommencerent à fondre contre lui; Marigny redoubla de mali-

gnité, Gondy & Beaufort d'impudence & de bravades, le peuple de mépris & d'animosité. Rien ne contribuoit plus à entretenir ces derniers sentimens, que les différentes scènes dont le duc & le coadjuteur amusoient journellement ses yeux, toujours avides de spectacles. Aujourd'hui on les voyoit parcourir les rues de Paris avec un seul page derrière leur carrosse, comme s'ils eussent voulu dire au peuple qu'ils n'avoient pas besoin d'autre appui que le sien : le lendemain, par une conduite tout-à-fait contraire ; mais non moins imposante, ils étaloient un faste bien fait pour séduire des regards vulgaires, & ne marchant que dans des équipages les plus somptueux, paroissoient escortés de cinquante hommes de livrée & du double de gentilshommes. Cet appareil ainsi diversifié, tenant la multitude en haleine, lui inspiroit ou de l'amour, ou de l'admiration pour ses chefs, & la pré-

1649.

paroit à servir aveuglément leurs vâtes
& coupables projets.

C'étoit déjà un grand mal pour la cour que cette conduite dans les chefs ; & ces dispositions dans les subalternes ; mais ce n'étoit point là ce qu'elle avoit alors à craindre de plus dangereux ; c'étoit dans son propre sein que germoient & se déployoient les sources du mal : sous les feintes apparences de la paix & de l'amitié, la discorde aiguïsoit fourdement ses glaives , & secouoit en secret son flambeau dans des cœurs d'autant plus disposés à s'enflammer , qu'ils étoient déjà depuis long-temps en proie aux feux de l'ambition.

Nous avons vu les raisons que Condé & Mazarin avoient de se craindre & de se haïr mutuellement : d'autres événemens vinrent encore prêter des forces à une animosité qui n'avoit pas besoin d'alimens , & qui ne pouvoit cesser que par la chute , ou de celui qui avoit

trop donné , ou de celui qui avoit trop
reçu. 1649.

La premiere occasion , où se manifesta la mauvaise intelligence entre le cardinal & le prince , fut celle de l'alliance que Mazarin méditoit , avec la maison de Vendôme. Il y avoit long temps , que se voyant en butte à toute la France , & sur le point à chaque instant , d'en être honteusement expulsé , il avoit résolu de se faire des appuis si solides , ou qu'on n'osât l'ébranler , ou qu'on le tentât vainement. Il s'étoit donc insensiblement rapproché de la maison de Vendôme , que d'abord il avoit persécutée ; & sa politique lui avoit si bien réussi , que le duc ouvrit facilement l'oreille aux propositions qu'il lui fit de marier l'aîné de ses fils , le duc de Mercœur , avec sa niece , l'aînée des Mancini : il l'avoit fait venir avec les autres d'Italie , & à leur arrivée , elles n'avoient pas échappé aux plaisanteries dont leur oncle étoit pour lors accablé ; on ne les

1649.
Motteville. épargna pas sur le contraste de l'air gauche & mesquin qu'elles avoient apporté en France , avec le faste & l'éclat que le cardinal , qui avoit ses vues , leur fit afficher dès les premiers momens.

C'étoit déjà beaucoup que le duc de Vendôme donnât les mains à une alliance , qui dans la vérité , ne paroissoit pas absolument honorable pour le sang de Henri IV : mais ce consentement n'en rendoit pas l'exécution plus facile. Quoi qu'il y eût déjà long-temps qu'elle avoit été projetée , on n'en avoit cependant parlé sérieusement qu'après la paix de Paris ; & le duc de Beaufort , auquel on ne pouvoit la cacher , autant par les sollicitations du coadjuteur , que par la crainte de perdre son crédit parmi le peuple , s'y opposa avec tant de chaleur , que le cardinal en perdit presque l'espérance d'accomplir son projet.

Nemoirs.

Cependant ce n'étoit pas de là que venoient les plus grandes allar mes de Mazarin ; il avoit à craindre un homme

bien plus redoutable que Beaufort, c'é-
toit Condé. En effet, pour préliminaires 1649.
de ce mariage, on exigeoit la démission
de la sur-intendance des mers, dont la
Reine étoit revêtue, en faveur du duc
de Vendôme, avec la survivance pour
son fils aîné. On n'a pas oublié que le
dernier possesseur de l'amirauté avoit été
le maréchal de Brésé, beau-frere de
Condé, & qu'à sa mort, pour éviter
toutes les concurrences, la Reine l'avoit
gardée pour elle-même, malgré les mé-
contentemens du prince, auquel on
donna Stenai en dédommagement. C'é-
toit donc déjà une raison pour rendre le
héros contraire à ce mariage; mais il
s'y en joignoit encore d'autres qui ren-
doient sa répugnance invincible, telles
que la haine qui, depuis long-temps,
divisoit les deux maisons de Vendôme
& de Condé; & plus que tout cela,
l'ingratitude de Mazarin, qui perçoit
assez à travers tout ce manège.

En effet, il étoit aisé, au moins clair-

1649. voyant, de s'appercevoir que le cardinal ne cherchoit ainsi à s'étayer d'une maison puissante, que pour se soustraire à la protection de Condé qui lui pesoit ; & que son principal intérêt étoit moins des'illustrer par cette alliance, que d'élever au-dessus de son protecteur, un rival qui pût l'écraser par la suite. Toutes ces considérations n'avoient point échappé à Condé : cependant il dissimula lorsque la Reine

La Rochef. lui parla de cette alliance après la paix de Paris, soit qu'il la regardât comme un de ces projets enfantés journellement dans cette cour, & dissipés aussitôt que formés, soit que voulant avoir la gloire d'achever son ouvrage, & de ramener le cardinal à Paris, il craignît de l'effaroucher par un refus formel. Il

Motteville. répondit donc à la Reine, *qu'elle étoit la maîtresse, qu'elle pouvoit faire ce qu'elle voudroit & monsieur le cardinal aussi.*

C'étoit peut-être en dire assez, & cette réponse annonçoit son mécontentement.

tement ; mais Condé n'en resta point-là.

Excité par les sarcasmes de la duchesse de Longueville & par les déclamations du duc son époux , contre la maison de Vendôme , il se déclara plus hautement ; & cédant aux impressions qu'il recevoit de sa famille , il fit dire au cardinal , en partant pour son gouvernement *qu'il ne pouvoit être de ses amis , s'il pensoit à ce mariage*. Après une opposition aussi marquée , il étoit difficile que Mazarin osât conclure ; & quand il l'auroit voulu , le duc de Vendôme , glorieux d'être revenu à la cour , & craignant de se compromettre , en associant sa fortune à celle d'un homme si étrangement ballotté & toujours sur le point d'être renversé , ne se pressoit pas de terminer ; retardemens dont le duc de Beaufort étoit cause en partie , en demandant , pour éloigner la conclusion , qu'avant la célébration des nûces , on fît le partage des biens de sa maison , & qu'on lui donnât sa part.

1649.

Ibid.

1649.

Ainsi les choses traînèrent nécessairement en longueur, & Condé les retrouva au même point à son retour de Bourgogne. Quand il tint le ministre à Paris, il parla plus hautement, & se déclara par-tout contre cette alliance avec une hauteur révoltante. Il en fit les railleries les plus sanglantes, & comme dans ce genre il se permettoit tout, il lui arriva un jour de dire, *que les nieces du cardinal n'étoient pas trop bonnes pour ses gentilshommes, & que si Mazarin le fâchoit, il obligeroit son capitaine des gardes, Champ-Fleuri, de lui amener son maître, par la barbe, à l'hôtel de Condé.*

Joly.

La Roche.

On peut juger de la fureur du cardinal, auquel tous ces propos outrageans étoient rapportés, par cette foule de lâches, qui, sous le titre de courtisans, couvrent le nom infâme de délateurs, & qui courant de l'un à l'autre, épioient leurs moindres discours pour semer ensuite entre eux les soupçons, les dé-

fiances, la jalousie. Mazarin désespéré ne favoit à quel parti se résoudre ; car, selon Mad. de Nemours, l'affaire avoit déjà été poussée jusqu'aux fiançailles, & le cardinal paroïssoit ne pouvoir reculer, sans se couvrir de confusion, après s'être assuré de l'approbation de la Reine, & avoir fait part de cette alliance au pape, aux cardinaux & à tous les princes d'Italie. La vanité étoit donc jointe dans cette occasion à l'intérêt, & ne sachant ni s'il vouloit rompre, ni s'il vouloit terminer, il flottoit dans les plus cruelles inquiétudes, n'en attendant la fin comme à son ordinaire, que du bénéfice du temps : bientôt sa conduite avec Condé lui procura d'autres tourmens.

Les services, que ce prince avoit rendus à la cour, étoient grands, & la récompense devoit y être proportionnée : Mazarin, pour qui ce poids étoit accablant, auroit bien voulu s'en soulager à sa manière, en promettant beaucoup,

1649.

Lénet

1649.

danſ la ferme réſolution de ne rien terminer. Je ne prétends point ici calomnier ſes intentions, & lui prêter des crimes pour diminuer les torts de Condé : mais comment expliquer la conduite équivoque du miniſtre, depuis le mois d'Août juſqu'à celui de Janvier de l'année ſuivante, ſi l'on ne reconnoît dans toute ſa marche un tiſſu d'intrigues & de politique ſi artiſtement ourdi, qu'il ne lui paroïſſoit pas poſſible que Condé parvînt jamais à ſ'en démêler ? C'eſt du moins le ſeul moyen d'expliquer les différentes propoſitions dont il flatta l'ambition du prince pour agrandir ſa fortune. Voici les faits : c'eſt au lecteur de juger ſi le cardinal eſt coupable ou non.

Retz.
La Rochef.
Lénet.

Un prince de la maiſon de Wirtemberg venoit de mettre en vente la principauté de Montbelliard. Mazarin, qui depuis long-temps, ſous les apparences d'une feinte reconnoiſſance, preſſoit le prince de lui déclarer ce qui pouvoit

mettre un digne prix à ses services, _____
faisit cette occasion pour le tenter, & 1649.
lui proposa l'achat de cette principauté.
Condé, soit qu'il ne vît dans cette of-
fre que le procédé d'un cœur vraiment
reconnoissant, soit qu'il voulût s'assurer
jusqu'où le ministre en pousseroit l'exé-
cution, accepta la proposition avec cha-
leur. Hervart, contrôleur-général des
finances, partit en conséquence chargé
des ordres de la cour pour effectuer cet
achat; mais avec des ordres encore plus
positifs, quoique secrets, de ne point
réussir dans sa négociation. Un traître
d'ordinaire trouve un autre traître : Her-
vart, infidèle au ministre, déclara tout
au héros; l'ingratitude étoit d'autant
plus révoltante qu'elle avoit pour objet
un homme qui ne soupçonnoit pas la
politique d'avoir des voiles aussi vils
pour masquer la perfidie. Condé cepen-
dant dissimula & feignit de se conten-
ter des obstacles que le cardinal pré-
tendit avoir trouvés à la négociation.

1649.

Le prince eut lieu bientôt de s'appercevoir qu'Hervart ne lui en avoit point imposé : car ayant montré quelques vues pour le duché de Rhételois & la principauté de Charleville, que le duc de Mantoue mettoit en vente ; le cardinal eut l'art d'éluder ses propositions, toujours en protestant de l'envie qu'il avoit de payer ses services.

Il faut avouer que Condé les mettoit peut-être à un prix trop haut ; il sembloit oublier que s'il avoit fait des conquêtes, ce n'étoit pas avec ses propres forces. Digne successeur des Alexandre & des César, il auroit dû se souvenir davantage que le premier étoit roi, & avoit pu aspirer à tout ; & que le second, pour avoir plus travaillé à son propre agrandissement qu'à celui de sa patrie, avoit en partie terni la gloire de ses belles actions. Mais ce n'est pas dans l'ivresse des triomphes que le désintéressement peut parler avec énergie. Condé, de tant de demandes éludées, ne

tira que de nouveaux prétextes pour se répandre en prétentions ambitieuses : bientôt il ne visa pas à moins que de conquérir la Franche-Comté à ses frais , & de s'en faire une souveraineté particulière. Un auteur prétend , il est vrai , que cette idée lui fut suggérée , & que ce projet étoit éclos dans la tête de Per-
rault , son intendant , toujours à la recherche de ce qui pouvoit agrandir & enrichir son maître , pour en devenir lui-même plus puissant. Mais il n'en est pas moins vrai aussi que la proposition fut faite au cardinal , avec cette restriction cependant , que le prince abandonneroit ses places , ses pensions , ses gouvernemens , & ne se conserveroit en France que son seul patrimoine. Le même auteur , qui nous a conservé cette anecdote , confident & conseiller du prince , dans une conférence qu'il eût à Melun avec le ministre , appuya cette proposition de tous les sophismes possibles , cherchant à y faire entrevoir au

1649.

Lénet,

1649.

cardinal son propre intérêt, & lui insinuant qu'il pourroit garder pour lui les places de Bourgogne abandonnées par le prince, & faire revivre en sa faveur le duché de Bellegarde. Quoique ce fût prendre le cardinal par son foible, quoiqu'il parût d'abord aussi glorieux qu'utile pour la France, d'enlever sans qu'il lui en coûtât rien, une province frontiere, telle que la Franche-Comté, à une nation avec laquelle on étoit actuellement en guerre, Mazarin ne se laissa point prendre à tant d'appas, & ce ne doit pas être pour lui un médiocre sujet d'éloges. Condé lui paroissoit déjà trop puissant, & il n'avoit garde de favoriser une entreprise qui ne pouvoit manquer d'augmenter son pouvoir, au point de le rendre quelque jour l'égal de son roi, & avec le temps son rival, & même un ennemi dangereux. Les offres de Condé furent donc rejetées, & tout ce qui en résulta fut l'avantage qu'il donna à Mazarin pour les tourner con-

tre lui, & y prêter des couleurs criminelles.

1649.

Il est sûr que le ministre avoit une belle occasion, & qu'une telle proposition pouvoit être bien défavorablement interprétée : bientôt il se servit contre le prince, du refus d'une autre proposition qu'il lui avoit fait faire lui-même. Il ne doutoit pas que Condé ne yât avec bien de la joie, briller dans ses mains l'épée de connétable, & si quelqu'un l'avoit jamais achetée par ses services, il est certain que c'étoit lui : Mazarin le fit donc sonder à ce sujet par le duc de Rohan. Mazarin ne croyoit pas qu'un jeune prince, sans bornes dans ses desirs, pût dédaigner un honneur si précieux à tous les guerriers françois, & cependant le cardinal fut trompé. Condé savoit que le duc d'Orléans aspireroit lui-même à cette charge pour se perpétuer dans celle de lieutenant-général de l'état, qu'il devoit perdre à la majorité : ne voulant donc point entrer

Lénet

1649.

en concurrence avec Gaston , dont il ménageoit la jalouse foiblesse , il se refusa aux perfides sollicitations du ministre. Celui-ci , le voyant prêt à se débarrasser de ses pièges , ne voulut pas les avoir tendus entièrement en vain , & il eut l'art de jeter contre Condé , dans l'ame timide & défiante de Gaston , des soupçons sur une offre qu'il avoit fait faire lui-même.

Condé se feroit peut-être consolé de tout ce manège , si le cardinal avoit du moins voulu lui accorder l'amirauté , objet secret de toutes ses prétentions ; & qui peut-être y auroit mis fin : mais il y avoit renoncé lorsque la Reine se l'étoit appropriée , il avoit même accepté en dédommagement Stenai , Clermont & Jamets , ce qui l'empêchoit de déclarer hautement ses desirs , & le réduisoit à les manifester par l'organe de ses émissaires. Mazarin , profitant du secret que le prince étoit obligé de mettre dans sa recherche , feignoit de regarder ces émis-

Nemours.

I énet.

faïres comme des négociateurs sans ~~_____~~
aveu , auxquels on ne pouvoit prendre 1649.
aucune confiance , tant qu'ils ne par-
leroient pas clairement au nom du
prince,

Condé , dont la hauteur étoit révoltée ,
contenoit à peine son indignation ; mais
pour peu qu'on fût clairvoyant , on s'ap-
percevoit aisément qu'il rongeoit secré-
tement son frein , & qu'il n'attendoit
que le moment d'éclater. De temps
en temps il laissoit échapper , contre le
ministre , des traits qui annonçoient
assez son courroux : les troubles de la
Guienne & de la Provence , dont la cour
fut alors obligée de s'occuper , donne-
rent lieu à leurs discordes de se mani-
fester plus clairement.

Les mouvemens , que le despotisme
du comte d'Alais avoit excités dans la
Provence , avoient paru s'éteindre avec
ceux de Paris (1) : mais la paix de Ruel

Monglat

(1) Le comte d'Alais ne s'étoit pas fait telle-

1649. y avoit été reçue plutôt par impuissance des deux côtés de continuer la guerre, que par lassitude. Ce calme factice ne

ment décrier qu'il n'eût aussi des amis dans la province. Un pere *Hiparque*, religieux d'un couvent d'Aix, publia cete année même, un libelle in-4°. en sa faveur, intitulé *les Visions*; où sous des noms empruntés, il diffamoit toutes les villes de la Provence. Cette allégorie, mêlée de prose & de vers, contenoit neuf visions. La premiere, sous le nom de *mélancolique*, représentoit la ville d'*Aix*; la seconde, (*l'esclave*,) la ville de *Salon*; la troisieme, (*la coquette*,) la ville d'*Arles*; la quatrieme, (*l'amazone*,) la ville de *Tarascon*; la cinquieme, (*la possédée*,) la ville de *Marseille*; la sixieme, (*la zélée*,) la ville de *Brignoles*; la septieme, (*la moresque*,) la ville d'*Hieres*; la huitieme, (*la nymphe*,) la ville de *Toulon*; le neuvieme enfin, sous le nom de *l'aigle royal*, représentoit le *comte d'Alais*, héros de l'auteur. Un provençal prit la défense de sa patrie, & sous le nom d'*anti-moine provençal*, publia une lettre à un languedocien pour réfuter ce livre. La Provence alors ne fut pas
pouvoit

pouvoit être de longue durée , & les esprits secrètement aliénés ne tarderent pas à déployer leurs premiers sentimens. Le peuple & le parlement , soutenus du comte de Carce & du président d'Oppede , reprirent une seconde fois les armes : le comte d'Alais , pour se défendre , ramassa les troupes de la province ; & croyant ne pouvoir venir à bout de ce peuple mutin , qu'en le fatigant par la famine , il empêcha les vivres d'entrer dans Aix.

Dans le même temps la Guienne donnoit le spectacle de dissensions encore plus scandaleuses ; & c'étoit , comme en Provence , le gouverneur qui leur servoit ou de motif ou de prétexte. Le duc d'Epernon , fils de ce célèbre mignon de Henri III , aussi fameux par

moins inondée de libelles que l'étoit Paris lui-même ; *jamais* dit Pitton , dans son histoire d'Aix , *on ne vit tant de manifestes , de factums , de remontrances & de libelles diffamatoires.*

1649.

Retz

son étonnante fortune que par son orgueil révoltant, qui avoit peine à plier même sous ses rois, n'avoit rien perdu de son héritage; & on retrouvoit en lui le regard méprisant, l'abord glacé, ce ton rogue, ce souris dédaigneux, qui avoit attiré tant d'ennemis à son pere. Il affectoit, dans son gouvernement, une hauteur scandaleuse dans un sujet. Les Bourdelois, qui n'étoient accoutumés qu'à obéir à des princes, ne recevoient qu'en frémissant le joug qu'un simple gentilhomme appesantissoit sur leur tête : ne pouvant le rejeter entièrement, ils se dédommageoient en mortifiant la morgue du duc qui, non content de l'abus du pouvoir, avoit encore la vanité des titres. Il revendiquoit celui de prince, parce que sa mere étoit une Grailli-Foix, issue des derniers comtes de ce nom. En conséquence de ces prétentions, il affichoit tout le faste d'un prince, traitant avec la dernière arrogance le parlement, la noblesse &

le peuple , exigeant les plus basses sou-
missions & le titre d'altesse. Le parle-
ment indigné défendit qu'on le lui
donnât ; & le peuple échauffé sous main ,
charmé de voir légitimer , par l'appro-
bation des nobles , sa malignité natu-
relle contre les grands , se dépouilla
avec joie d'un respect forcé , appuya la
décision des magistrats , prit les armes ,
& contraignit le duc d'abandonner
Bordeaux. Bientôt , ce qui n'étoit
qu'indignation contre l'abus du pou-
voir , devient révolte ouverte contre le
pouvoir lui-même. Epernon furieux ,
retiré dans sa maison de Cadillac , ne
respiroit que la vengeance ; il assemble
des troupes , & sous prétexte de réparer
les outrages faits à l'autorité royale , il
songe réellement à soulager sa vanité
blessée. Les Bourdellois de leur côté ,
assistés d'une grande quantité de no-
blesse , renforcent leur armée , & Cam-
baret , maréchal de champ , fort avec
6000 hommes pour aller mettre le siège

1649.

Hist. des
troubles de
Bordeaux.

1649.

devant Libourne : mais d'Epernon faifant un moment favorable , & l'avantage naturel qu'ont des troupes réglées fur une populace indocile & mal disciplinée , attaque & met en fuite Cambaret , qui paie de fa vie fa témérité à défendre une cause fi coupable , au moins par la forme.

La cour , informée de ces mouvemens , & craignant que cette étincelle ne répandît plus loin l'incendie , pensa aux moyens de l'éteindre dans fa naissance : elle y étoit d'autant plus déterminée , que les frondeurs se flattoient déjà d'en profiter pour renouveler les défordres dans Paris. En effet , les parlemens de Bourdeaux & d'Aix avoient écrit à celui de la capitale , pour l'engager à prendre leur parti. Leurs lettres avoient été déposées au greffe fans être ouvertes , par une sage politique du premier président qui ne voulut jamais accorder l'assemblée des chambres pour en faire la lecture , prévoyant , avec

Talon.

raison , que la fronde profiteroit de cette circonstance pour exciter des nouveautés contre la cour. Cependant les instances furent si vives de la part des enquêtes , que , malgré sa bonne volonté , Molé auroit été forcé de céder à la cohue , sans le parti que prit la cour , de mander le parlement pour lui expliquer ses intentions à ce sujet.

1649.

Le 2 Sept.

Ce fut le chancelier qui leur parla :
» S. M. dit-il , s'étonnoit du bruit qu'on
» faisoit dans le parlement pour des dif-
» férens qui étoient accommodés ; elle
» n'étoit pas moins surprise qu'on de-
» mandât l'assemblée des chambres ,
» après la promesse solennelle , quoi-
» que secrète , faite à la paix de Ruel ,
» par les députés , que la compagnie ne
» s'assembleroit point de toute l'année.
» Au reste tout étoit pacifié en Pro-
» vence , selon les dépêches qu'en avoit
» reçues la cour , & comme pouvoit le
» certifier Molé lui-même , à qui le pre-
» mier président d'Aix , Mégrigny , en

1649.

» avoit annoncé la nouvelle. A l'égard
» du parlement de Bordeaux, l'affaire
» avoit été discutée & examinée avec
» leurs députés, qui étoient à Paris, &
» S. M. venoit d'envoyer dans la pro-
» vince des lettres-patentes qui feroient
» tout rentrer dans l'ordre ».

Sur ces assurances, les diverses cham-
bres arrêterent que, pour déférer à la
volonté de la Reine, quoique les let-
tres des autres parlemens dussent être
ouvertes devant les chambres assem-
blées, on ne l'exigeroit point cette fois,
mais sans tirer à conséquence. Quelques-
uns même vouloient ajouter que, dans
le cas où les promesses de la Reine ne
feroient point effectuées, & où il arri-
veroit quelque désordre dans les provin-
ces, on en rendroit personnellement
responsables, ceux qui avoient empêché
l'assemblée des chambres. C'étoit un
trait méchant, décoché directement
contre le premier président; mais ses
amis parerent le coup. Malgré les arti-

fices des frondeurs qui , voyant s'échapper cette occasion de brouiller , avoient voulu la refaisir ; une nouvelle demande , qu'ils suggérèrent , fut encore érudée. Ils vouloient qu'on nommât les conseillers Loisel & Durand , comme députés , pour veiller pendant les vacations , à l'exécution des promesses de la Reine. Le premier président refusa cette députation , comme une entreprise sur la charge du procureur-général , & le parlement étant entré en vacance , tout resta tranquille jusqu'à la Saintz Martin.

1649.



C H A P I T R E II.

*Pacification de la Guienne & de la
Provence. Condé rompt publiquement
avec le cardinal.*

1649.

IL étoit vrai , comme l'avoit assuré le chancelier , qu'on avoit songé à l'accommodement de la Provence & de la Guienne ; mais les moyens mêmes de cette pacification avoient excité une guerre dans le conseil , principalement entre Mazarin & Condé. Leurs intérêts , dans cette occasion , étoient si différens , qu'il n'est pas étonnant que leurs sentimens fussent encore plus disparates. Mazarin , à qui le crédit & la fortune de la maison d'Epernon paroissent un sûr appui , vouloit marier sa niece Martinozzi avec le duc de Candale , & pour soutenir le duc d'Epernon , étoit par conséquent dans l'inten-

Montglat.
Nemours.

tion d'accabler les Gascons de toute la puissance royale. Quant à la Provence, 1649. comme il vouloit s'en approprier le gouvernement, pour s'ouvrir une entrée facile en Italie, si jamais il étoit obligé de s'y retirer, il n'étoit pas fâché de donner tous les dégoûts possibles au gouverneur, & de s'attacher le peuple, ainsi que le parlement, en les favorisant contre le comte d'Alais.

Condé, d'un autre côté, étoit guidé par des motifs bien différens. Son orgueil, fondé sur des choses réelles, s'indignoit de celui des Epernons, appuyé sur des chimeres; d'ailleurs, par les mêmes raisons qui lui rendoient odieuse l'alliance avec le duc de Mercœur, il suffisoit que Mazarin songeât à s'unir avec cette famille, pour que le prince en conçut une invincible éloignement; ajoutez la facilité qu'il trouvoit à obliger un parlement redoutable, une ville fiere, riche & puissante, dont les secours pouvoient lui deve-

La Rochelle

1649.

nir d'une si grande utilité. Condé donnoit donc dans un extrême tout contraire à celui du cardinal , & vouloit que , pour satisfaire les Bourdelois , pour les faire rentrer dans le devoir , on ôtât le gouvernement au duc d'Epéron.

Quant à la Provence , comme le comte d'Alais étoit son cousin - germain , il demandoit qu'on écrasât le comte de Carce , le président d'Oppède , le parlement , tous les mutins , & que le gouverneur rentrât dans Aix avec plus de puissance que jamais. Ces traitemens si différens , dans des circonstances absolument les mêmes , étonneroient dans celui qui les proposoit , s'il n'étoit pas reconnu depuis longtemps que les héros deviennent quelquefois moins que des hommes. Condé en donna encore une preuve plus frappante dans cette occasion ; il menaça en plein conseil , les députés du parlement de Provence , qui étoient venus à

Paris négocier l'accommodement de ~~leur~~ leur compagnie , de les faire mourir sous le bâton , s'ils continuoient à déchirer , comme ils faisoient , la conduite de leur gouverneur. 1649.

Cependant , ni le prince , ni le ministre , ne remplirent absolument leurs vues. On envoya à Aix d'Etampes , conseiller d'Etat , avec plein pouvoir de tout pacifier. Sa négociation fut heureuse pour le moment , & il fut si bien manier les esprits , que le parlement & le comte d'Alais convinrent d'un accommodement. On mit bas les armes des deux côtés , on jura de tout oublier , & le comte fit dans Aix , une entrée magnifique , où il reçut tous les honneurs imaginables : vaine cérémonie , qui n'arrachoit pas des cœurs les soupçons , les défiances , le germe des dissensions , tout prêt encore à se développer à la première occasion ! Montglat.

Les choses ne se passerent pas si tranquillement à Bourdeaux. Après la mort Ibid.

1649.

de Cambaret , les Gascons , rendus plus furieux par cette perte , s'étoient nommés un autre général : ce fut le marquis de Sauvebeuf , homme courageux & entreprenant , dont la bravoure s'étoit signalée dans plusieurs combats singuliers , mais qui , avec toutes les qualités d'un soldat , avoit très peu de celles qui font le général , & connoissoit encore moins celles du citoyen. Sous ses ordres & ceux du marquis de Lusignan , qui lui fut associé , les Bourdelois se flatterent d'abattre ce qu'ils appelloient tyrannie , & pour commencer à s'en délivrer , ils mirent le siege devant le château Trompette , monument de leur révolte sous Charles VII , & de leur dépendance actuelle.

Ibid.

Cependant le maréchal Duplexis-Prâlin arrivoit en Guienne , dépêché par la cour pour mettre fin à ces mouvemens féditieux. Le maréchal s'avance jusqu'au bourg de Lormont , dans l'intention de pénétrer ensuite dans la ville

& de s'aboucher avec le parlement : mais la compagnie avertie lui fit ré-
pondre qu'on n'entreroit en négocia- 1649.
tion , que lorsque le château Trompette
seroit pris & rasé. Néanmoins , com-
me on n'étoit pas absolument résolu à
refuser tout accommodement , on lui
fit entendre en même temps qu'on re-
cevrait volontiers l'évêque de Comin-
ges son frere ; la préférence n'étoit point
injurieuse à Prâlin : la sainteté du mini- Ibid:
stere de son frere le présentoit aux
yeux de cette populace rebelle , comme
un négociateur plus pacifique & plus
doux , qu'un maréchal de France , ac-
coutumé à la promptitude & à la sé-
vérité des exécutions militaires , ainsi
qu'à tout faire plier sous les ordres du
Roi. L'évêque fut donc reçu dans la
ville.

Malgré son caractère sacré , & ses
vues de conciliation , il ne fut point
heureux ; il avoit déjà extirpé le germe
de la rébellion dans quelques cœurs ,

1649.

principalement parmi les membres du parlement, lorsque Sauvebeuf, craignant de voir évanouir son pouvoir précaire avec la cessation des troubles, fit soulever la populace contre l'évêque : celui-ci, après avoir vu une troupe de bouchers, acharnés contre lui, prêts à le frapper, & leurs couteaux levés sur son sein, se déroba à la furie de cette brutale canaille, & courut rejoindre son frere. Ne voyant tous deux nulle voie à un accommodement, ils se retirèrent à Blaies, tandis que le comte du Doignon entroît dans la Garonne avec quelques vaisseaux, que l'on honoroit du titre de flotte, pour couvrir d'un nom honorable, ces déplorables restes d'une marine qui, après être sortie avec peine du néant sous Richelieu, y étoit promptement rentrée sous son successeur.

Hist. des
troubles de
Bordeaux.

Ce foible armement ne fut pourtant pas sans effet. On donna quelques combats, où les vaisseaux Bourdelois n'eurent

ient pas l'avantage , & ne pouvant résister au canon , ils furent contraints de se retirer sous l'artillerie de la ville , qui les protégea. Du Doignon , maître alors de la rivière , tenta une descente qui lui réussit , & après avoir attaqué Sauvebeuf , auprès de Langon , avec autant de bonheur que d'intrépidité , il le mit en fuite & l'obligea de se retirer dans Bourdeaux. Les rebelles alors ne se montrèrent plus si fiers : ils avoient d'ailleurs rempli une partie de leurs vues , en s'emparant du château Trompette , & en commençant à le démolir. Les magistrats , fatigués de dissensions dont ils supportoient tout le poids , s'éloignèrent moins d'un accommodement , & l'archevêque de Bourdeaux s'entremît pour le procurer. La cour , décidée sur les avis de Condé , s'y prêta plus encore par nécessité que par clémence ; Duplessis signa les loix que le héros avoit en partie dictées ; le château Trompette demeura tel qu'il étoit aux Bour-

1649.

Le 20 Déc.
& à Bord. le
11 Janvier
1650.

delois, qui de leur côté promirent d'obéir aux ordres de l'altier d'Epernon. On enrégistra à ce sujet, au parlement de Paris, une déclaration qui, en faisant mettre bas les armes, ne fit pas déposer tous les sentimens de haine. Le gouverneur même se fia si peu à ces apparences de tranquillité, que, soit par la crainte de voir renouveler les défordres, soit par l'aversion que lui inspiroit un peuple qui s'étoit plû à outrager sa fierté, il se retira à Agen, laissant les rebelles se féliciter de leur triomphe, & s'applaudir de la victoire qu'ils venoient de remporter sur l'autorité royale : mais depuis quelque temps on étoit si accoutumé à de pareils succès, que ce n'étoit presque plus un sujet d'étonnement.

Par tout ce qu'on vient de lire, on peut juger des sentimens que Condé & Mazarin avoient conservés l'un pour l'autre, mais on ne peut que se former une bien foible idée du degré de fer-

mentation où étoit alors l'ame du premier. Ne pouvant se décider à rompre absolument avec le ministre, ne pouvant aussi supporter sans la plus vive indignation, l'espece d'ingratitude qui perçoit à travers son insidieux manège, tourmenté par sa propre ambition, par les sollicitations du duc & de la duchesse de Longueville, ainsi que du prince de Conty, par les suggestions des frondeurs, qui sous main cherchoient à l'attirer dans leur parti, Condé flottoit dans les plus cruelles perplexités.

1649.

Sans cesse indécis sur tant de partis *Motteville* qui se présentoient devant lui, ne sachant ni ce qu'il devoit haïr, ni ce qu'il devoit aimer, on le voyoit, tantôt se rapprocher du ministre, tantôt s'en éloigner, & tout entier aux sentimens de sa sœur, se permettre des conférences secretes avec les génies les plus turbulens, & donner dans le public, ainsi que dans le particulier, le spectacle d'un homme dévoré des plus vives inquié-
tu-

1649.

des , & luttant fans cesse entre ses penchans & ses devoirs. Ses domestiques s'appercevoient eux-mêmes de l'étrange changement qui s'étoit fait dans la maniere d'être ; ses brusqueries étoient plus fréquentes , ses inégalités plus insupportables , son mécontentement plus général. Enfin il parvint à se décider , & il prit un parti.

Il n'étoit point de son intérêt de perdre totalement le ministre ; il pouvoit avoir un successeur moins traitable : il falloit donc simplement le tenir dans la dépendance , & lui arracher par le motif de la crainte , ce que la reconnoissance ne pouvoit en obtenir. Ce fut d'après ces réflexions , que Condé dirigea son plan.

Lénet.

Depuis long-temps il ménageoit Gaston , persuadé que sans son aveu le cardinal n'oseroit rien entreprendre contre lui ; mais ce prince étoit un instrument passif , & c'étoit encore moins de lui que de son moteur qu'il falloit

s'affurer. Condé flatta en conséquence le chimérique espoir de la Riviere pour le chapeau : il lui promit de faire désister son frere de ses prétentions , lui laissant tout pouvoir de faire valoir les siennes par les soins du chevalier d'Elheuf , qui avoit été dépêché à cet effet à Rome : de son côté , l'abbé devoit toujours lui ménager l'amitié de son maître ; sur de pareilles promesses , il auroit livré Gaston lui-même.

1649.

Retz.
Motteville,

Peu content de ces précautions , dont peut-être Condé se feroit cru avili , si l'ambition n'avoit pas tout relevé à ses propres yeux , il s'attacha à vivre avec sa famille dans une plus grande intimité. Rapproché de la duchesse de Longueville , il sembloit trouver de nouveaux charmes dans son amitié & dans sa conversation ; & tandis qu'il applaudissoit aux vues ambitieuses & aux prétentions de son mari , il dépouilloit ce ton de mépris dont il avoit toujours accablé son frere , & lui laissoit exercer

1649.

les fonctions de gouverneur de Champagne, dont jusques là il ne lui avoit abandonné que le titre.

Fort de ces divers appuis, il ne se crut pourtant pas encore en état de faire trembler Mazarin, s'il n'y joignoit quelque liaison avec des hommes bien plus redoutables pour le ministre. Il suspendit donc les traits qu'il avoit coutume de décocher contre les frondeurs, & changeant de conduite à leur égard, à cet air fier & hautain qu'il avoit depuis la paix affecté avec eux, il fit succéder des manieres douces & polies, dont le coadjuteur particulièrement eut plus à se louer que personne.

Pour montrer au cardinal que pour peu qu'on l'y forcât, il n'étoit pas si irréconciliable avec les mécontents, qu'il ne pût se raccommoder avec eux, il prit plaisir à protéger ouvertement Chavigny, lequel avoit obtenu la permission de revenir à Paris, & qui étoit l'ennemi le plus fougueux qu'eût peut-être le car-

dinal ; pour le mortifier davantage ,
Condé affecta de soutenir avec la chaleur de la plus vive amitié , les prétentions du duc de Bouillon , qui poursuivoit alors la récompense de Sedan , promise à la paix de Ruel. On avoit amusé long-temps le duc ainsi que Turenne , en leur promettant , en dédommagement l'Auvergne , Château-Thierry , & quelques autres villes ; mais on éluoit toujours l'exécution sous différens prétextes. Condé qui prenoit cette affaire à cœur , autant pour chagriner le ministre , que par attachement pour Turenne , la poursuivoit avec vivacité ; il s'emporta même un jour à cet égard contre le chancelier , & lui dit , en jurant , que le cardinal le lui avoit promis , & qu'il le forceroit bien à le tenir.

Toutes ses batteries étant ainsi dirigées , le prince crut qu'enfin il avoit allarmé le cardinal , & que bientôt il le verroit à ses genoux : mais il auroit

1649.

Talon.

dû se souvenir que si le ministre cédoit tout à la peur, il falloit que ce sentiment fût porté à son dernier degré, & qu'attendant tout du bénéfice du temps, il ne s'humilieroit qu'à la vue du danger imminent. En effet, loin de faire éclater la moindre crainte, Mazarin n'en affecta que plus de sécurité, & même, pour faire voir qu'il se sentoît encore assez puissant, le projet d'alliance avec le duc de Mercœur étant resté quelque temps suspendu, il le reprit avec plus de chaleur que jamais, & mit le contrat en état d'être signé. Condé à cette nouvelle ne se possède plus, il voit perdue pour jamais cette amirauté, l'objet de tous ses desirs & des intrigues où il venoit de descendre. Comme il n'ose pas afficher publiquement ses prétentions à cet égard, il se résout à rompre sur un autre prétexte, & éclate sur celui du Pont-de-l'Arche, que sollicitoit le duc de Longueville.

On doit se souvenir qu'à la paix de

Ruel, le duc avoit insisté pour avoir cette place, qui l'auroit rendu maître 1649.
de toute la Normandie, à l'exception
du Havre. Mais cet article n'avoit pas
été stipulé dans le traité, & même le
duc n'en avoit obtenu qu'une simple
promesse du prince de Condé, lequel,
sans y être autorisé, ni par la Reine,
ni par le ministre, mais dans une bonne
intention, & pour empêcher les choses
de traîner en longueur, s'étoit obligé
à lui faire avoir cette place quelque jour.
Je rentre dans ce détail, parce que,
suivant le rapport de quelques historiens,
il semble que Mazarin eût lui-même
donné sa parole. Dans cette occasion,
s'il y avoit quelqu'un de coupable c'é-
toit Condé, & comme le disoit très-
bien un de ses amis, le duc de Ro-
han, il ne s'étoit ainsi avancé, que
parce qu'ayant un souverain mépris
pour Mazarin, il étoit persuadé qu'il le
feroit déférer à point nommé à toutes
ses volontés.

Voyez l'Esp.
de la Fronde,
Tom. 2. liv.
6. Chap. 8,
pag. 420.

Motteville,
Retz.
La Rochef,

Nemours,
Lénet.

1649.

Nemours.
Morrev.

Le 12 Sept.

Le prince , n'ayant donc parlé que d'après lui-même , ne pouvoit réclamer l'exécution d'une parole dont il étoit le seul garant : cependant sur quelques mots échappés peut-être au cardinal , lorsque le prince lui parla pour son beau-frere , & qui avoit répondu que ce qu'il demandoit pourroit être accordé , Condé prétendit que c'étoit-là une promesse positive ; il le pressa de dégager sa parole , quoique jusqu'alors , il ne se fût pas trop empressé à la faire remplir. Mazarin , selon sa coutume , balbutie quelques-unes de ses phrases ordinaires , pour tirer les choses en longueur : Condé veut une réponse & le presse de s'expliquer ; Mazarin , ne pouvant reculer , répond enfin que ce qu'il demande ne peut absolument s'accorder ; que ce seroit à la fois trahir & le Roi & l'Etat & son propre honneur , de mettre entre les mains d'un homme déjà si puissant en Normandie , une place forte , laquelle avec toutes les autres qu'il y possédoit ,

fèdoit , le rendroit auffi fufpect que dangereux ; qu'il avoit l'honneur d'être miniftre du Roi , & que S. M. à fa majorité ne lui pardonneroit jamais un pareil abandon ; qu'enfin ni fa confcience , ni l'autorité qui lui étoit confiée , ne lui permettoient pas de bleffer ainfi la puiffance royale.

Cette fermeté dans cette occafion , fi difparate avec ce que Condé avoit vu de la foibleffe du miniftre dans tant d'autres , lui parut fi apprêtée & fi ridicule , qu'aux yeux même de tout le cercle aflemblé dans le cabinet de la Reine , il le bafoua fur cette oftentation de courage ; & pour réponfe à ces grandes proteftations , il lui paffa la main fous le menton , en lui difant , du ton de la plus auftere ironie : *adieu , Mars*. Après cette faillie , il fortit , l'indignation dans le cœur ; mais moins révolté du refus , qu'humilié par la honte d'annoncer à tout Paris , qu'il n'avoit donné qu'une parole hazardée. Réduit

1649.
Motreville.
Montglat.
Retz.

Léves

1649.

ou à manquer au duc de Longueville ;
ou à rompre absolument avec le cardinal , le premier parti ne lui auroit point été honorable , & il étoit déjà tout disposé à embrasser le second.

CHAPITRE III.

Condé voit tout le monde se déclarer pour lui ; il se rapproche des frondeurs , puis tout-à-coup se raccommode avec le cardinal.

Mettev.

ON ne sauroit croire la sensation que fit cet éclat du prince , à la cour & à la ville. Les frondeurs se perdirent en nouvelles espérances , le parlement en fut agité , les courtisans se rangerent du côté de Condé , les créatures même de Mazarin commencèrent à se reprocher l'attachement qu'elles lui avoient voué , & prêtes à désertir son anti-chambre , elles n'hésitoient plus que sur la voie la plus honorable pour le quitter ; elles n'a-

voient en perspective que la chute du ministre, & ne se sentoient pas assez de forces pour le soutenir. Tout ce qui pouvoit encore les rassurer & leur éviter la honte d'une désertion aussi cruelle pour le cardinal, étoit la fermeté de la Reine qui, se roidissant toujours contre les difficultés, quand il s'agissoit de l'autorité royale, aiguillonnoit le courage du ministre, par celui qu'elle apportoit à publier hautement les mêmes dispositions. Elle s'écrioit par-tout, au conseil, dans les cercles, en public comme en particulier, qu'elle n'accorderoit jamais le Pont-de-l'Arche au duc de Longueville; que si jamais elle avoit une telle condescendance pour les volontés du prince de Condé, elle se croiroit coupable de haute trahison contre l'état, & que dût s'abîmer le royaume, elle ne consentiroit jamais à en blesser jusqu'à ce point les véritables intérêts.

Il y avoit de la grandeur dans ces

~~1649.~~ sentimens, mais il auroit fallu la soutenir par des actions. Mazarin effrayé, 1649. voulut d'abord mettre l'affaire en négociation; il envoie auprès de Condé le ministre le Tellier pour l'adoucir, en lui faisant entendre qu'il a employé tous ses efforts pour emporter le consentement de la Reine; mais qu'elle n'a jamais voulu se rendre à ses raisons; qu'il est au désespoir de cette invincible opposition, & qu'il espere que le prince, voyant l'impossibilité où il est de le satisfaire, voudra bien prendre des sentimens plus doux à son égard, & ne pas le charger d'un refus où il ne peut rien.

Furieux d'une espece de soumission, qui avoit plutôt l'air de l'ironie que de la vérité, Condé répondit avec sa hauteur ordinaire : « Qu'il ne vouloit plus
 » absolument être ni le serviteur ni l'ami
 » du plus lâche & du plus ingrat des
 » hommes; il étoit las de porter pour
 » lui le fardeau de la haine publique;

Ibid.
 Nemours,
 Talon.
 Lénex.

» il alloit enfin s'en débarrasser, & il
» prétendoit qu'enfin le cardinal quit-
» tât l'administration, & sortît d'un
» royaume dont il étoit l'horreur ».

1649.

On a peine à se former une idée de l'effet que produisit sur les esprits cette énergique déclaration. Elle ne fut pas plutôt connue, que toute la cour remplit les appartemens de l'hôtel de Condé. Tous les princes, tous les grands, les officiers de la couronne, les créatures du Roi, de la Reine, du duc d'Orléans, du ministre même, à l'exception des ducs de Vendôme & d'Epéron, la France entière enfin, vint offrir ses services au prince.

Le duc de Beaufort lui-même vint lui offrir ses services; mais ce fut moins de son propre mouvement, qu'à l'instigation du coadjuteur; celui-ci l'arrêta au moment que le duc de Nemours le conduisoit chez la Reine avec la même intention. La démarche étoit d'un bon citoyen, mais les devoirs du bon citoyen

Rec.

1649.

& du chef de parti ne se concilient point, & il ne pouvoit y avoir de plus mauvaise conduite pour un des principaux frondeurs dans le moment présent. Aussi Gondy fit-il sentir au duc toute l'étendue de la bévue qu'il alloit commettre : « Etoit-il donc si peu clair-
» voyant, qu'il ne s'apperçut pas qu'en
» s'offrant à la Reine, il hasardoit tout,
» & qu'il ne hasardoit rien en s'offrant
» à Condé? Où étoit la politique, d'al-
» ler prêter un appui au ministre, qui
» ne manqueroit pas de s'accommoder
» bientôt avec le prince, facile com-
» me il le feroit à toutes les voies de
» conciliation, dès que par cette fausse
» démarche, il pourroit décréditer la
» fronde dans le public? Quels risques
» couroit-on en s'associant avec Condé?
» Si l'on pouvoit renouveler les trou-
» bles, où chercher un général tel que
» lui? Le pis-aller pour les frondeurs,
» n'étoit-il pas de rester tels qu'ils
» étoient, avec cette différence cepen-

» dant qu'ils se feroient acquis un nouveau degré de mérite dans l'esprit du peuple, par le nouvel effort tenté pour accabler celui que le peuple regardoit comme son ennemi » ? Toutes ces raisons flattoient trop les penchans du duc pour qu'il s'y refusât long-temps, & dès l'après-dinée le coadjuteur le conduisit à l'hôtel de Longueville, où ils trouverent le prince.

1649.

Ils ne pouvoient manquer d'être reçus à bras ouverts, Condé ayant trop d'intérêt à cacher son secret mépris, pour des hommes qui ne cherchoient la gloire que dans le chemin de la rébellion. Le président de Bellievre, qui de son côté vint lui offrir toute la fronde parlementaire, ne fut pas moins bien traité. On prit des mesures pour écraser Mazarin, on ne parla que de soulèvemens, de séditions, de guerre civile; on réforma l'état, on changea tout le ministère, on le remplaça. On devoit chasser irrévocablement Mazarin; le prince élevé,

Talor

1649.

sur ses ruines , disposant à son gré des honneurs & de la puissance , éloigneroit Séguier , pour lui substituer l'ancien garde des sceaux , Château-neuf ; Chavigny seroit rappellé dans le conseil ; on forceroit Molé à y accepter une place pour faire passer la première présidence à Bellievre. Les autres non moins ambitieux , mais plus prudens , attendoient le moment pour déclarer des prétentions , qui ne devoient pas être moins hautaines.

Cependant tout Paris étoit agité ; la réunion du prince avec les frondeurs avoit jetté dans tous les esprits une gaieté qu'on n'y avoit pas vue depuis longtemps. Ce n'étoit plus ce Condé terrible & barbare , qui avoit aigri l'autorité royale contre des sujets mécontents , mais fideles , qui avoit forgé & lancé les foudres de la puissance royale , pour abymer la capitale du royaume : c'étoit un jeune héros qui s'étoit laissé séduire par un ministre lâche & perfide , mais

qui, reconnoissant ses torts, venoit les réparer avec usure, & offrir ces mêmes mains vengeresses, aux victimes qu'elles se propofoient d'abord d'immoler.

1649.

Les sarcasmes contre Mazarin recommencerent; tout le monde étant persuadé de l'impossibilité de sa réconciliation avec Condé, on ne se contraignit plus, & on se déclara avec audace pour son rival. Les beaux-esprits s'égayerent aux dépens du ministre; les rues comme les cabinets regorgerent de chançons, où son panégyrique étoit tourné de mille manieres; les auteurs croyoient déjà leur fortune faite, s'ils pouvoient parvenir à présenter au prince les pieces que la malignité leur suggéroit journellement contre le cardinal. Marigny, qui redoubla d'audace & de méchanceté dans cette occasion, ayant un jour trouvé Condé qui descendoit l'escalier du coadjuteur, lui présenta un exemplaire de la ballade en *na né ni no nu*, qu'il venoit d'achever, & le prince la

Lénet;

Retzi

~~1649.~~ 1649. reçut , comme il n'auroit peut-être pas reçu un chef-d'œuvre de Corneille ou de Racine.

Ibid.
Motteville.

Mais ce qui dut mortifier davantage Mazatin , fut un repas que Condé donna à ses plus irréconciliables ennemis , chez Prud'homme , fameux baigneur de ce temps-là. C'étoit un souper où se trouverent tous les chefs de la fronde , Gondy , Beaufort , la Mothe , Retz , Noirmoutiers , Laigues , le duc de Rohan , & même le sage Turenne , si peu fait pour figurer dans cette tumultueuse orgie. On n'y parla que de bouleversemens , de meurtres , de barricades , tous les convives se plurent tour-à-tour à signaler leur haine ou leur mépris pour le ministre , par les discours les plus emportés , & par les railleries les plus sanglantes.

Le cardinal se feroit peut-être consolé de ces outrages , auxquels il étoit fait , pour résister autant par la trempe de son ame , que par celle de sa politi-

que , s'ils ne lui eussent présagé bien clairement sa chute , sans voir , de quel-
que côté qu'il se tournât , excepté la 1649.
Reine , personne propre à l'étayer dans
ce poste , d'où tant de mains tendoient
à le précipiter. Gaston , dont la protec-
tion auroit pu lui inspirer de la con-
fiance , étoit bien loin d'avoir pour lui
les sentimens qu'il auroit desirés. Si l'on
en croit un auteur , qu'il ne faut pas Joly:
toujours citer légèrement , le duc , quel-
ques jours avant la rupture dont nous
sommes occupés , avoit donné au car-
dinal des marques de mépris & de mau-
vaise volonté bien caractérisées. Il étoit
à table avec Mazarin & Condé ; la Ri-
viere s'y trouvoit aussi. Les deux prin-
ces s'amuserent très long-temps à peloter
le cardinal à coups d'oranges , & Condé ,
après avoir porté une santé au ministre ,
s'écria , avec un souris malin , *à la Ri-*
viere , à la Riviere , mais d'un ton qui
laissoit douter s'il portoit une santé au
favori de Gaston , ou s'il n'entendoit

1649.

pas qu'il falloit noyer le favori de la Reine. On ajoute, & c'est toujours le même auteur, que les deux princes, poussant le mépris jusqu'où il peut aller, lui envoyèrent le lendemain une lettre avec cette adresse, à *l'illustrissimo signor fuquino*.

De pareilles scènes n'étoient pas capables de rassurer Mazarin sur les sentimens du duc. Cependant il lui restoit encore un espoir dans ce même la Riviere, qu'il se flattoit de contenir par cet éternel chapeau, tant de fois accordé & refusé. La Riviere en effet avoit un intérêt égal à ménager Condé & le cardinal; l'un pour qu'il ne retirât pas sa parole sur la rénonciation du prince de Conty, l'autre pour qu'il ne lui suscitât point d'obstacles secrets à Rome. Si d'un côté il n'auroit pas été fâché de voir Mazarin renversé, de l'autre, il ne lui étoit pas indifférent qu'il le fût ou par Condé ou par Gaston. Avec le premier il ne gaignoit

rien , avec le second , il avoit tout à espérer , peut-être même le ministère : 1649.
mais il falloit être revêtu de la pourpre , & il ne l'étoit point ; tout l'engageoit donc , pour le moment , à soutenir Mazarin , & à changer les sentimens de son maître à l'égard du ministre , ce qui n'étoit pas absolument facile. Gaston craignoit , en soutenant le cardinal , de s'attirer la haine de toute la France ^{Motteville;} qui , par une singularité bien étonnante , sembloit alors entièrement liguée contre lui : le duc d'ailleurs n'auroit pas été fâché de pouvoir mettre à la place du ministre une de ses créatures , & de gouverner par ce moyen le royaume plus à son gré , qu'il ne l'avoit fait jusqu'alors.

Son favori cependant parvint à lui faire abjurer ses sentimens par des représentations qui , dans la vérité , étoient de nature à avoir quelque effet sur un esprit foible & craintif , tel que celui de Gaston. La Riviere ne cessoit

1649. de lui répéter : « Qu'il étoit dangereux
» de laisser le prince combiner & exé-
» cuter de si hautes entreprises : sa réu-
» nion avec les frondeurs alloit lui
» donner à la cour & dans la capitale ,
» une puissance qu'il n'y avoit jamais
» eue ; il ne s'en serviroit que pour se
» tirer de la dépendance de Gaston , à
» laquelle il n'avoit jusqu'alors affecté
» de se soumettre , que pour mieux
» remplir ses vues. Gaston ne devoit pas
» ignorer qu'on ne consentoit jamais
» à partager la souveraine puissance ,
» quand une fois on étoit parvenu seul
» à se l'approprier. Dans les circonstan-
» ces actuelles , il n'y avoit que deux
» partis à suivre ; ou de se liguier avec
» Condé pour hâter la chute de Maza-
» rin , ou d'empêcher cette même chute
» en se tenant d'intérêt avec la Reine :
» mais ni l'un ni l'autre de ces partis
» n'étoit sûr & honorable. En se liguant
» avec Condé , celui-ci tireroit toujours
» à lui la principale gloire du succès ,

1649.
Ibid.
Talon.
Lénet.

» étant le premier qui y auroit concou-
» ru ; avec l'honneur , il s'arrogeroit
» aussi tout le profit , & Gaston pouvoit
» compter de n'avoir alors d'existence ,
» que celle que Condé voudroit bien lui
» laisser. Qu'il se tournât du côté de la
» Reine , mêmes inconvéniens , mêmes
» désavantages. Il faudroit se résoudre
» à disputer sans cesse le terrain , pied-
» à-pied , avec un jeune héros , accou-
» tumé à rompre toutes les barrières.
» Le succès même n'étoit pas certain ,
» & dût-il l'être , la haine générale qui
» s'attachoit à Mazarin , & que Gaston
» alors ne manqueroit pas de partager
» avec lui , pouvoit-elle jamais être ra-
» chetée par la gloire d'un triomphe
» terni bientôt par le mépris & le dés-
» honneur. Le plus sage parti étoit donc
» de conserver une bonne intelligence
» entre les deux concurrens , de tenir la
» balance égale entre eux , pour se don-
» ner une prééminence qu'il ne pourroit

1649.

» jamais obtenir, lorsque l'un ou l'autre seroit trop puissant ».

1649.

Ces considérations l'emportèrent sur l'indécision du duc ; il offrit sa médiation à Condé. Si le lecteur a bien saisi la marche de ce prince , & la politique qu'il avoit mise dans toute cette conduite , il n'aura pas de peine à se persuader que les offres de Gaston furent promptement acceptées. Le seul but de Condé avoit été d'intimider le cardinal , de le faire plier sous toutes ses volontés , & d'obtenir de lui , par le principe de la peur , tout ce qu'il n'en pourroit arracher par d'autres sentimens. Si la médiation du duc pouvoit ainsi remplir toute son espérance , ses vues étant servies à son gré ; il se rapprochoit de la cour avec autant de promptitude qu'il s'en étoit éloigné , les frondeurs ne devenoient plus pour lui , qu'une vile troupe de séditieux , conduite il est vrai par un homme qui avoit les plus grands

talens, mais qui en faisoit le plus criminel usage : pour en arrêter l'abus, il étoit prêt à reprendre les foudres de l'autorité royale & en écraser tous les téméraires qui osoient les provoquer.

Quand telles n'auroient pas été d'abord les vues du héros, les réflexions que lui suggéroient ses amis les auroient rectifiées. En effet, le duc de Rohan & Molé ne cessoient de lui représenter la profondeur de l'abyme où il s'enfonçoit lui-même par degrés ; ils alloient sans cesse de lui à Mazarin & de Mazarin à lui, cherchant des voies de conciliation, & lui répétant avec toute l'énergie de l'amitié, « que dans » tous ces désordres, ce n'étoit pas pour » lui-même qu'il travailloit. En voulant » se rendre maître de la cour, c'étoit » moins lui même que le duc ou les » frondeurs qu'il alloit servir. S'il réussissoit, Gaston, réuni avec la Reine, attireroit à lui tout l'intérêt de la persécution, & l'autorité royale repre-

1649.

Motteville
Jénet.
Talon.

1649.

» nant toujours le dessus, à mesure que
» son pouvoir s'éclipseroit, celui du
» duc iroit en augmentant. Il y avoit
» encore moins à se promettre des fron-
» deurs ; il les voyoit, il est vrai, ram-
» per aujourd'hui à ses pieds, mais c'é-
» toit pour s'élever plus sûrement sur
» sa tête, & quand ils auroient été por-
» tés où ils aspireroient, ils se promet-
» toient bien de briser promptement les
» degrés, à l'aide desquels ils auroient
» monté, pour que personne ne pût
» s'en servir.

Déterminé par ces sollicitations, moins encore que par son propre penchant, le prince accepta la médiation du duc, & consentit que la Riviere travaillât à sa paix. Cependant, voulant mettre quelque apparence de justice dans la rupture qu'il méditoit avec les frondeurs, il fit venir le président de Bellievre, soit réellement pour lui tendre un piège, & se procurer une occasion de rompre avec éclat, soit pour savoir

Quelle espece de secours il pouvoit attendre de la fronde , s'il persistoit à lutter contre la cour. Il demanda donc au président , si dans le cas où il se brouilleroit avec le duc d'Orléans , la fronde prendroit son parti contre ce prince. La question étoit embarrassante , & ne pouvoit s'éluder que par des réponses générales : c'est ce que fit Bellievre , en s'écriant que les deux princes étoient si proches parens & si amis , qu'on ne devoit pas même supposer que jamais ils pussent se brouiller. L'adresse du subterfuge n'échappa point à Condé , mais voulant une réponse décisive , il insista ; & le président , désespérant de se sauver , fut enfin contraint de répondre que dans une affaire de cette nature , qui intéressoit toute la fronde , un particulier ne pouvoit donner une réponse pour tout le parti , sans l'avoir consulté ; & il alla sur le champ , avec l'agrément du prince , en communiquer avec ses amis.

1649.

Les frondeurs sentirent la ruse, & ne furent pas longs dans leur délibération ; ils n'ignoroient pas toute la propension de Condé à un accommodement avec le cardinal ; ils l'avoient déjà vu maintes fois leur manquer sans scrupule de paroles, & ils se doutèrent que la proposition n'étoit faite que pour les brouiller ou avec lui-même, ou avec le duc d'Orléans ; dans l'alternative le choix n'étoit pas embarrassant. Comme ils faisoient plus de fonds sur la foiblesse de l'un, que sur les mécontentemens momentanés de l'autre, ils ne crurent pas prudent de sacrifier Gaston, & firent répondre à Condé qu'ils étoient tous de l'opinion de Bellievre ; qu'ils ne pouvoient s'imaginer que deux princes, unis si étroitement par les liens du sang & par ceux de l'amitié, tous deux si pleins d'amour pour le bien de l'état, pussent jamais avoir quelque différent entre eux ; que pour eux, ils s'efforceroient toujours d'entretenir, autant qu'il

feroit en leur pouvoir , une union si nécessaire au bien public.

1649.

Condé à cette déclaration , dissimulant sa joie , affecta autant de mécontentement que de courroux , & publia hautement , que ne pouvant s'assurer sur un parti qui balançoit entre lui & d'autres , il étoit de sa prudence de se raccommoder avec le cardinal. Dès le lendemain , il s'ouvrit encore plus clairement avec le coadjuteur. Il l'avoit invité de se rendre chez lui avec Noirmoutiers , apparemment pour rompre avec lui un peu plus honnêtement. Du moins chercha-t-il des prétextes à sa défection.

» Il ne desiroit pas moins vivement
» qu'eux l'éloignement du cardinal ; mais
» la Reine y étoit si attachée , que pour
» le procurer il faudroit recourir à une
» guerre civile ; ni sa conscience ni son
» honneur ne lui permettoient pas de
» tenter un si affreux moyen. Au reste ,
» il n'oublieroit jamais les services qu'il
» avoit reçus de la fronde & d'eux en

Reuz

1649. » particulier ; pour commencer dès à
» présent à leur en témoigner sa recon-
» noissance , il ménageroit , s'ils vou-
» loient , leur accommodement avec la
» cour , se réservant de prendre haute-
» ment leur parti , si on les attaquoit ».
Gondi , concentrant son indignation , re-
fusa ces offres avec beaucoup de respect ,
prianant le prince de le laisser tel qu'il étoit
avec la cour , sans l'empêcher cependant
de rester dans les termes de dévouement
où il étoit avec son altesse. Il sortit à ces
mots , aussi désespéré que furieux , de se
reconnoître dupe d'un jeune prince ,
qu'il n'auroit jamais soupçonné d'un tel
manège.

Cependant la négociation de la Ri-
viere avançoit ; car c'étoit lui , comme
je l'ai dit , que Gaston en avoit char-
gé ; il s'y prêtoit avec toute l'activité
dont il étoit capable. Il se refusoit à
routes les sollicitations qui lui venoient
d'un autre côté. En effet , la duchesse
de Longueville , voyant son ouvrage

prêt à se détruire , & Condé s'échapper de ses filets , employoit toutes les ressources de son esprit à empêcher un accommodement qui alloit la laisser dans l'inaction & sans parti ; tantôt elle s'adressoit elle même à Condé , tantôt elle le pressoit par l'organe du prince de Conty ou de Chavigny ; mais tous ces efforts étant inutiles , elle étoit obligée de se rabattre sur la Riviere. Elle l'accabloit des offres les plus séduisantes ; pour l'engager à porter son maître à la ruine du ministre , elle lui en promettoit la place & l'appui de toute sa famille pour l'y soutenir. Lui seul feroit le maître ; lui seul , balançant le pouvoir de Gaston & de Condé , feroit à son gré hausser ou baisser la faveur , distribueroit les rangs , les dignités , la fortune , la puissance. Soit que l'abbé crut ces offres peu sinceres , ce qui étoit très possible ; soit que n'étant pas encore cardinal , il craignît de tomber d'un poste si élevé ; soit que l'intérêt de son

1649.

Motteux

1649. maître, ne pouvant s'accorder avec l'ambition de la duchesse, il craignit des brouilleries dont il seroit la victime; soit enfin pour toutes ces raisons ensemble, il fut inébranlable à toutes les attaques, & acheva sa négociation, sans qu'on pût lui reprocher autre chose, que d'y avoir trop peu ménagé l'honneur de l'autorité royale.

Nemours.

En effet, les conditions de la réconciliation furent, que l'on remettroit le Pont-de-l'Arche au duc de Longueville; que le mariage du duc de Mercœur seroit suspendu & même rompu, si Condé l'exigeoit; que la Reine garderoit la sur-intendance des mers; que toutes les nieces du cardinal ne seroient mariées que du consentement du prince; qu'on ne disposeroit d'aucune charge, d'aucun gouvernement, d'aucun bénéfice considérable sans sa participation, & qu'enfin, on ne mettroit point d'armée en campagne qu'il n'eût approuvé le choix,

choix , non seulement des généraux , ~~mais même des moindres officiers.~~
1649.

On fit un double de ce traité , signé de la Reine , du prince & du cardinal ; ces derniers en garderent chacun une copie , & le premier président , qui avoit beaucoup contribué à l'accommodement , garda l'original. Condé alors consentit à aller voir la Reine , & ce fut le duc d'Orléans qui l'y conduisit.

Lénet

Le 18 Sept

On auroit cru que cette entrevue seroit affectueuse , du moins de la part de Condé , qui avoit tant à se louer du traité ; cependant elle fut froide. La Reine ayant invité le prince & le cardinal à vivre dans une sincere amitié , Condé répondit qu'il y consentoit ; mais qu'il auroit désiré qu'on eût accordé de meilleure grace , ce qu'on avoit promis au duc de Longueville. *Ce qui le fâchoit davantage , ajouta-t-il , étoit d'avoir reçu des complimens des frondeurs , après les avoir refusés trois jours de suite , (ce qui n'étoit pas dans l'exacte vérité ,)*

Ibid.

1649.

pour donner le temps à Mr. le cardinal de revenir du mauvais compte au bon ; ne l'ayant point fait , il s'étoit trouvé , lui , dans le cas de se livrer à tous ceux qui lui avoient offert leurs services , & de leur promettre sa protection , s'ils avoient jamais quelque démêlé avec Mr. le cardinal. C'étoit tenir parole au coadjuteur , mais on peut juger de la surprise où tomba Mazarin à ce discours , qui lui présageoit la plus étrange tyrannie , & ne devoit lui laisser que des remords sur une réconciliation achetée si chèrement.

Ibid.

Il eût bien lieu de se livrer à d'autres repentirs le même soir. Condé , en rentrant chez lui , trouva la duchesse de Longueville , entourée de quelques amis du prince , avec lesquels elle s'entretenoit de cette réconciliation , & du chagrin qu'elle en ressentoit. *Eh bien , ma sœur* , lui dit-il , dès qu'il l'aperçut , d'un air riant , mais railleur , *le Mazarin & moi , nous ne sommes plus que*

deux têtes dans un bonnet.... Ah! mon frere , répartit la duchesse, je prie le Ciel que vous ne perdiez pas tous vos amis & votre crédit, que la Riviere , ni Mr. le duc d'Orléans ne vous rendront pas, encore moins la Reine & le cardinal. Mais est-il vrai , ajouta-t-elle , comme par réflexion , que ce Mazarin soupe chez vous ce soir.... Cela est assez plaisant , répartit Condé. Monsieur m'a demandé à souper , & m'a dit qu'il y ameneroit le cardinal & des joueurs , pour passer l'après-souper ; il a bien fallu y consentir.... Cela est joli , répliqua la duchesse , de ce ton d'autorité qu'une longue amitié lui donnoit sur son frere.... Paix , paix , ma sœur , interrompit Condé , attendez à ce soir ; vous verrez de quelle maniere je vivrai avec le cardinal , & si j'ai consenti qu'il vînt souper chez moi , que par la seule complaisance que je dois à Monsieur.

Condé tint parole , & se montra d'une froideur glaçante durant tout le

1649.

Lénet.

Mottev.

Ibid.

souper. En vain le duc d'Orléans, d'une humeur douce & enjouée, voulut-il égayer la conversation; ses efforts furent inutiles, & tous les convives imiterent le prince. Mazarin s'enfouelit dans une rêverie plus sérieuse encore que tous les autres, celle que le prince affectoit lui donnant à penser plus qu'à personne. On joua après le souper, & Condé garda encore la même taciturnité; s'il rompoit de temps en temps le silence, c'étoit pour lancer quelques traits, qui tous alloient porter contre le ministre. On se quitta aussi froidement; le duc d'Orléans partit le premier. Quelques Italiens de la suite du cardinal, postés avec ses gardes & ses domestiques, entre l'hôtel de Nevers & le pont-neuf, ne le voyant pas paroître, craignirent quelque-temps, *un coup à la mode de leur pays*. Il faut leur pardonner ces soupçons outrageans pour Condé; leurs ancêtres ne les auroient pas formés, mais leurs ancêtres comp-

toient parmi eux des Césars, & pou-
voient par conséquent avoir une idée
des ames sublimes.

1649.

CHAPITRE IV.

Tyrannie de Condé à l'égard du cardinal : elle révolte tout le monde.

ON auroit peut-être pardonné à Condé le triomphe qu'il venoit de remporter sur l'autorité royale, si dans sa victoire sur le cabinet, il avoit conservé la modération qu'il savoit si bien garder dans ses succès contre les ennemis de l'état : mais son jeune cœur, flatté de l'affervissement où la cour venoit de se soumettre, s'ouvrit à toutes les impressions ; semblable à tous les caractères passionnés qui courent toujours aux extrêmes, peu content d'être le protecteur & le maître de la Reine, ainsi que de son ministre, il voulut en être le

1649.

tyran ; du moins il en affecta toutes les manieres.

Tous ceux qui , calculant les circonstances , pesant les divers intérêts , & descendant dans les profondeurs des cœurs , jugeoient des événemens à venir par les événemens passés ou actuels , prévoyoit , avec juste raison qu'une paix , ratifiée à des conditions si dures pour l'un des partis , si enorgueillissantes pour l'autre , ne pouvoit être de longue durée : mais on ne devoit pas s'attendre que Condé , qui avoit eu tout l'avantage de cet accommodement , seroit le premier à le rompre.

Les honneurs du louvre , promis au prince de Marillac , pour sa femme , à la paix de Ruel , servirent à Condé de prétexte pour commencer l'exécution de son plan. Mad. de Pons , veuve d'un homme qui se disoit de l'illustre maison d'Albret , prétendoit aussi aux mêmes honneurs. Pour les obtenir , elle se fioit moins sur la légitimité de ses préten-

Mottev.

tions , que sur la faveur du duc d'Orléans, ou plutôt de la Riviere. Cet abbé, sachant l'intimité de Mad. de Pons avec la duchesse de Longueville , étoit bien-aïse de se conserver , près de cette dernière , un appui , dans la crainte que par ses suggestions, Condé ne contrariât sa nomination au cardinalat. Le duc d'Orléans s'intéressant donc pour Mad. de Pons , & Condé pour Marillac , il fallut que Mazarin pliât & donnât les mains à tout ce qu'exigeoient les princes.

Quand on vit ces deux tabourets si facilement accordés , il s'éleva une nuée de prétendans : chacun fouilla dans ses titres & ses archives , pour y trouver des droits aux mêmes honneurs ; il n'y eut pas un grand qui ne se forgeât sa chimere , & qui ne se fît une généalogie pour trouver des rois , ou tout au moins des princes parmi ses aïeux. Le duc d'Ep

1649.

Monglars

1649.

vella , & voulut tenir le même rang à la cour que les bâtards de France & les princes étrangers , & y être traité comme l'étoient les Rohan , les Luxembourg , les Foix. Le duc de Bouillon , avec plus de justice , demanda le même honneur , comme portant le glorieux nom de la Tour : Condé , toujours attaché à cette famille par son amitié pour Turenne , s'empressa de servir sa recherche. Le duc de la Trémouille ne manqua pas de se mettre sur les rangs ; mais bientôt s'éleverent contre eux tous les ducs & maréchaux de France , qui parlerent vivement contre des distinctions qui , selon eux , bleffoient également leurs droits , & les anciens usages du royaume. Avec eux se joignirent tous les gens de qualité ; & St. Luc , St. Maigrin , Cœuvres , Manicamp , ayant assemblé leurs amis , ils se trouverent au nombre de trente chez le marquis de Montglat , grand-mâitre de la garde-robe : là ils signerent tous une associa-

Au mois de
Décembre.

tion de la plus dangereuse conséquence & pour la forme & pour le fond ; car ils s'y promettoient d'inviter tous les gentilshommes du royaume à s'unir avec eux , & menaçoient d'employer toutes les voies , honnêtes cependant & légitimes , pour qu'on n'introduisît point de semblables innovations ; ils finissoient par s'engager mutuellement , sous peine d'infamie , à secourir , à protéger tous les associés dans ce projet , au cas que quelqu'un d'entre eux vint à être maltraité à ce sujet.

 1649.
 Talon.

Ils dresserent ensuite une requête adressée au Roi , laquelle étoit encore plus fiere & plus menaçante. « Il n'étoit pas permis à S. M. y disoit-on , d'accorder à quelques maisons des prééminences sur les autres , sans vouloir troubler l'ordre de l'état , & l'harmonie de la noblesse qui en fait la force : de pareilles préférences ne pouvoient manquer de nourrir les défiances , les jaloussies , les inimitiés qu'enfante l'a-

Ibid.

1649.

» mour-propre outragé , & qui feroient
 » auffi fatales au public qu'aux particu-
 » liers. D'ailleurs , fur quoi étoient fon-
 » dées de femblables nouveautés ? Les
 » rois , prédéceffeurs de S. M. les avoient
 » toujours foigneufement évitées. Ces
 » fameux Montmorencis , dont l'anti-
 » quité étoit auffi illuftrée par leurs di-
 » gnités que par l'éclat de leurs actions ,
 » avoient-ils prétendu d'autres honneurs
 » que ceux de la pairie ? Sous Henri III.
 » le duc de Joyeufe , quoique fon beau-
 » frere , n'avoit point été diftingué des
 » autres ducs & pairs (1). Mais on avoit
 » des exemples plus récents. Le cardinal

(1) Les auteurs de la requête étoient mal inf-
 truits , ou vouloient ne point l'être ; car Henri
 III , en érigeant le comté de Joyeufe & la ba-
 ronnie d'Epervon , en duché-pairie , donna
 féance à ces nouveaux ducs , immédiatement
 après les princes du fang & les princes étran-
 gers , & avant tous les ducs , quoique plus an-
 ciens. (*Voyez le préf. Henault ann. 1581. &*
le P. Anfelme. Tom. 2. p. 970).

» de Richelieu , dont l'univers attestoit
» le crédit & la puissance auprès de son
» maître , avoit-il jamais sollicité aucu-
» nes distinctions que celles qui lui
» étoient communes avec les autres
» ducs ? Et quand on n'auroit point tous
» ces exemples , n'étoit-il pas clair que
» les nouvelles distinctions qu'on vou-
» loit introduire étoient capables de pro-
» duire un désordre & un bouleverse-
» ment général dans l'état ? Il étoit donc
» bien nécessaire que S. M. s'occupât à
» révoquer tout ce qui avoit été fait de
» contraire dans les derniers regnes , &
» se résolût à ne plus accorder défor-
» mais aucun brevet à ce sujet : ils sup-
» plioient S. M. d'avoir égard à leurs
» prières , lui protestant qu'alors ils con-
» tinueroient de la servir avec cette
» obéissance & cette fidélité , qui avoit
» toujours distingué l'attachement de la
» noblesse françoise pour ses rois ».

Le ton de cette requête n'étoit point
humble , & dans un autre temps auroit

1649. pu seul la faire rejeter ; mais la Reine
Mottev. qui n'étoit point fâchée de compromettre Condé avec la noblesse, la reçut avec plus d'indulgence qu'on ne devoit naturellement s'y attendre. On prétend même que le cardinal avoit excité, sous main, plusieurs des grands à former cette assemblée, autant pour se voir contraint à révoquer des graces extorquées, que pour couvrir de confusion Gaston & Condé : mais il lui fallut bientôt changer de plan, car il faillit à être la dupe de son propre manège.

Montglar. Ce qui n'étoit qu'une assemblée de quelques gentilshommes devint bientôt celle de toute la noblesse : les ducs, les maréchaux, les princes étrangers s'y joignirent & y envoyèrent des députés. Une foule de gentilshommes reflua des provinces à Paris pour signer l'association ; & la salle de Montglat, ensuite celle du marquis de Sourdis ne se trouvant pas assez grandes pour contenir tant de monde, le maréchal de l'Hô-

pital prêta la sienne , & fut même choisi pour chef de l'assemblée.

1649.

Ce ne fut pas tout. Les frondeurs , qui jusqu'alors n'avoient pu être abaissés , ni par la présence du Roi , ni par la persécution , s'abaissoient peu-à-peu par l'inaction : ils vouloient reprendre leur existence en saisissant toutes les apparences de troubles qui se présentoient. Ces assemblées de la noblesse leur paroissant favorables pour exciter des nouveautés , ils s'y introduisirent. Le coadjuteur même , par ses suggestions , eut l'art de résoudre la noblesse à faire une députation au clergé , pour l'engager à s'unir avec elle. Laigue & le chevalier de la Vieuville , se rendirent chez l'évêque d'Ambrun , la Feuillade , où dinoient cinq ou six prélats , entre autres Gondy. Sur leur proposition , le lendemain la Feuillade fut député à la noblesse pour l'assurer que le clergé se feroit toujours un honneur d'être uni avec elle , & qu'il étoit dans la résolu-

Nemours

Motte

Montglat

1649. tion de s'assembler aux Augustins , pour délibérer sur les moyens d'appuyer ses prétentions.

La cour , à cette nouvelle , sentit toute l'étendue de l'imprudence qu'elle avoit commise. Le clergé & la noblesse assemblés , il ne restoit plus que le tiers état à faire mouvoir , ce qui ne pouvoit être difficile. Le parlement , qui ne demandoit qu'une occasion , ne manqueroit pas de s'immiscer dans la querelle , & dans un instant on alloit avoir les états généraux , sans y avoir presque songé , & même beaucoup d'esprits remuans , qui se trouvoient dans l'assemblée de la noblesse , les demandoient ces états généraux , sous prétexte que la Reine , pendant le blocus de Paris , les avoit convoqués. On ne parloit que d'abus , de réformations , & de mille objets que les frondeurs avoient intérêt de réveiller. Il fallut donc se résoudre à faire cesser ces assemblées , qu'on avoit d'abord crues si favorables. La Reine en conséquence ,

manda les évêques pour leur dire que son intention étant de satisfaire la noblesse , il n'y avoit pas lieu à l'assemblée méditée ; que d'ailleurs elle la leur défendoit. Cette déclaration leur parut suffisante pour sauver les apparences ; & trop amis de l'état pour s'opiniâtrer à soutenir une querelle qui pouvoit avoir de si dangereuses suites , ils envoyèrent signifier à la noblesse la résolution où ils étoient de s'en tenir au respect dû aux ordres de S. M. On murmura , on cria contre leur obéissance , comme si réellement ils eussent eu tout pouvoir , & qu'ils n'eussent eu qu'à parler pour être satisfaits.

1649.

Ibid.

La Reine , comme elle l'avoit promis , étoit décidée à satisfaire la noblesse. Une telle condescendance paroissoit au premier coup-d'œil , s'accorder mal avec cette fermeté qu'elle faisoit éclater , quand il s'agissoit de soutenir l'autorité ; mais elle n'étoit pas fâchée de plier un peu dans cette occasion pour

1649.

mortifier Gaston & Condé ; & contrainte pour contrainte , elle aimoit encore mieux céder à un grand corps , qu'à deux princes qui ne manqueroient pas de la harceler encore davantage. Cependant comme elle craignoit de les blesser ouvertement , elle auroit voulu qu'ils eussent eux-mêmes contribué à contenter la noblesse , & ses desirs furent remplis. Le duc d'Orléans toujours timide craignit de s'attirer la haine de tant de gentilshommes , & se rendit aux sollicitations de la Riviere , qui dévoré des mêmes craintes , redoutant également toutes les puissances , se sentoît trop foible pour résister à tant d'ennemis. Condé se montra plus difficile : il avoit d'abord espéré qu'on n'oseroit lutter contre lui , mais voyant que ses meilleurs amis même assistoient aux assemblées , & auroient cru , malgré ses menaces , se déshonorer , en se séparant des autres , il fallut qu'il songeât à céder , s'étant déjà fait assez d'ennemis

Parmi le peuple, sans tourner encore toute la noblesse contre lui. Il vouloit cependant fixer des conditions, & demandoit que non-seulement tous les tabourets privilégiés fussent renversés, mais qu'on ôtât encore aux princes légitimés ou étrangers, la prérogative dont ils jouissoient, de se couvrir devant le Roi aux audiences des ambassadeurs. Il n'insista pas néanmoins sur cet article, par considération pour Gaston, allié de la maison de Lorraine, laquelle se trouvoit inglobée dans la proscription.

Les Rohans se trouvoient aussi compris dans la premiere partie de sa demande, les filles de la premiere branche de cette maison, ayant obtenu cette distinction sous Henri IV, dont elles avoient l'honneur d'être proches parentes. La princesse de Guéménée ne pouvoit soutenir l'idée de cette privation; l'attachement du coadjuteur lui en sauva heureusement l'affront. Depuis la réconciliation

1649

Motteville.

Retz

1649.

du prince , le prélat avoit eu la sage politique de renfermer dans son cœur le profond ressentiment qu'il en conservoit. Il s'étoit même empressé d'émousser les traits que le chagrin faisoit décocher contre le prince à tous ceux de son parti. Le coadjuteur alla donc le trouver , & Condé s'étant plaint d'être sans cesse déchiré par la fronde , qui le présentoit par-tout comme un prince de mauvaise foi , à la parole duquel on ne pouvoit se fier , le prélat plaida pour lui-même & pour sa faction avec tant d'éloquence , que le héros parut désarmé : de cette conversation il resta entre eux des restes d'amitié , que Gondy se flatta de pouvoir réchauffer dans la suite. Le premier signe , qu'il en tira , fut une promesse de Condé de ne point choquer les intérêts d'une maison à laquelle le prélat étoit attaché.

Monglat.
Mottev.

Rien ne s'opposant plus au projet de la Reine , elle envoya à l'assemblée des nobles ; les maréchaux d'Estrées , de

Schomberg, de l'Hôpital & de Villeroi, pour les assurer qu'elle ne donneroit au-
cun rang de prince qu'à ceux qui se-
roient nés tels, qu'elle supprimoit ceux
qu'elle venoit d'accorder, & que pour
la sûreté de sa parole, elle leur offroit
un brevet. C'étoit beaucoup accorder,
mais les frondeurs, de qui cet accom-
modement rompoit les mesures, cher-
chant à s'attacher à quelque'autre cho-
se, demanderent une déclaration véri-
fiée au parlement, dans l'espérance qu'à
la faveur de l'enrégistrement, on pour-
roit y susciter des troubles. Il en falloit
moins pour faire répugner la Reine à
cette voie, & elle alléguoit d'ailleurs
une autre raison qui n'étoit pas pour
elle moins décisive : *le parlement, di-*
soit-elle, n'a rien à voir dans une pa-
reille matiere, les honneurs du louvre &
le rang des grands de l'état ne dépen-
dant absolument que des volontés du
Roi.

1649.

Cependant dans la crainte que cette

1649.

altercation ne prolongeât les assemblées dont elle vouloit se délivrer, à quelque prix que ce fût, elle y envoya tous les grands officiers de la couronne, & tous les gentilshommes attachés, soit à elle, soit à Gaston, soit à Condé. Tant de suffrages, qui devoient se trouver d'un seul côté, firent un grand poids dans la balance, & malgré les fourdes menées des frondeurs, le brevet fut accepté à la pluralité des deux tiers de voix. L'assemblée aussi-tôt fut rompue, & des députés allèrent remercier la Reine & les princes. Le cardinal auroit bien voulu partager cet honneur, mais les frondeurs n'en auroient pas seulement voulu recevoir la proposition dans l'assemblée, de sorte que le maréchal de Villeroi, quand tout le monde fut séparé, de son chef, & sans mission, alla avec quatre de ses amis, remercier le ministre de la part de la noblesse, sans crainte d'être défavoué, puisqu'elle n'étoit plus assemblée. Le cardinal les re-

cut en audience, & affecta de les reconduire en cérémonie, comme s'ils eussent été de véritables députés.

CHAPITRE V.

Rappel du sur-intendant d'Emery. Mouvements des rentiers.

LEs brouilleries du prince de Condé avec le cardinal, sa feinte réconciliation avec la fronde, sa désertion soudaine, sa paix avec le ministre avoient causé plus de préjudice à la fronde & à ses chefs, que n'auroit pu faire une guerre ouverte avec le prince. Le coadjuteur, Bellievre, Beaufort & les autres, qui tous avoient formé les plus brillantes espérances sur ces mouvemens, voyant à quoi ils aboutissoient, sentoient combien ils alloient devenir méprisables, lorsqu'on les regarderoit comme les jouets d'un jeune prince qui se plaisoit à les balotter, pour les décrier ensuite.

1649.

Joly.

Retz.

comme des gens indignes de son attachement , parce qu'ils ne lui propofoient que des barricades , des enlevemens & des guerres civiles. Peut-être se feroient-ils consolés de cet abandon & de ce dédain , fi le peuple eût toujours confervé pour eux fon refpect & fon attachement : mais la nature même du peuple s'oppofoit à la durée de ces fentimens. Dès qu'il n'est pas réveillé par quelqu'événement d'éclat , fa tendrefse fe tourne en indifférence , & l'indifférence bientôt en haine : pour être respectable à fes yeux , il faut parler & encore plus agir d'après fes paffions , autrement la chaleur qu'on avoit fu lui communiquer s'éteint faute de nourriture , & les débris de l'incendie retombent souvent sur ceux qui l'ont allumé.

C'est ce qu'éprouvoit alors le coadjuteur. Les vacations du parlement , la défense faite aux chambres de s'assembler , bridoient son génie turbulent. Il ne pouvoit plus faire cause commune

avec un corps d'autant plus respectable, qu'il ne paroïssoit occupé que des intérêts du peuple, & cependant c'étoit la seule voie qui lui restât pour suivre ses projets avec sûreté. Il falloit, comme il s'exprime lui-même, *se reprendre & se refouder*, pour ainsi dire, avec le parlement; autrement il ne devenoit plus qu'un vil féditieux, que le tribun sans aveu d'un peuple révolté, & ses menées pour fomentier les troubles, le rendoient d'autant plus coupable, qu'elles étoient éclairées par la présence du Roi. Cet abaissement, où Gondy se sentoît plongé par l'inaction, lui étoit d'autant plus cruel qu'il étoit reconnu, même dans son parti, & que ses subalternes le rendoient responsable de tout ce qu'il ne faisoit point. Comme la présence du Roi le forçoit à la circonspection sur le choix des moyens, c'étoient sans cesse de nouveaux reproches qu'il lui falloit essuyer sur son peu d'activité, & sur l'oubli où s'enfouloit peu-à-peu la

Ibid.

1649, faction. « Jusqu'à quand tarderoit-il à
» s'accommoder ou à pousser les choses
» aux dernières extrémités? Ne voyoit-
» il pas que la fronde devenoit tous les
» jours un objet de mépris pour ceux
» même du parti? Tour-à-tour le jouet
» & de la cour & de la ville, leurs amis
» même leur reprochoient aujourd'hui
» leur petit nombre; ils leur repro-
» choient sur-tout leur politique, dupe
» des intrigues d'un jeune homme sans
» expérience. Espéroit-il se soutenir
» dans l'esprit du peuple avec une con-
» duite aussi molle, aussi lâche? Tou-
» jours ardent à précéder celui qui
» l'aiguillonne, ce peuple ne s'arrête-
» t-il pas aussitôt qu'il ne sent plus la
» main qui le guidait? Il ne s'agissoit
» pas de discuter les moyens, d'écouter
» les scrupules, de chercher les voies
» favorables; tous les moyens étoient
» bons, toutes les voies honnêtes, tous
» les scrupules ridicules, quand il s'a-
» gissoit de contenter les justes desirs
» d'une

» d'une noble ambition ; alors il n'y
» avoit de honteux que l'inaction &
» l'abaissement , qui en est la suite ».

1649.

Tels étoient les murmures que Gondy entendoit journellement de la part de ses amis. Pour un chef de faction , rien n'est plus dangereux que ces murmures ; il faut ou les appaiser ou les prévenir , s'il veut toujours régner sur les esprits ; il songeoit donc à satisfaire la brusque impatience des subalternes , lorsque le malheur des temps lui fournissait l'occasion la plus favorable qu'il pût desirer.

On se souvient avec quels applaudissemens du public & quelle satisfaction du ministre , le sur-intendant d'Emery avoit été dépossédé de sa place. Le maréchal de la Meilleraie , qui lui avoit succédé , s'étoit rendu justice en s'en démettant. Cet événement avoit réveillé tous les ambitieux ; ceux qui y prétendoient quelque droit , avoient brigué ce poste , plus lucratif encore qu'honora-

1649.

Motteville.

ble , avec toute l'ardeur que donne l'interêt. Le marquis de la Vieuville qui l'avoit rempli sous Louis XIII. auroit bien voulu y rentrer sous son fils ; le président de Maisons de son côté n'avoit rien épargné pour l'occuper : c'étoit même une des principales raisons , qui avoit porté Longueil , son frere , avec celles que cet esprit turbulent pouvoit trouver dans son propre penchant , à se rendre l'âme de la fronde , & à en diriger tous les mouvemens. De Maisons avoit eu des espérances assez bien fondées de voir ses desirs satisfaits ; Mazarin , qui ne vouloit trouver aucune opposition , lors de son retour à Paris , lui ayant fait promettre la surintendance comme une grace certaine , s'il la méritoit en lui conciliant les esprits. Il n'auroit pas fallu connoître Mazarin , pour ignorer ce que valaient de pareilles promesses : aussi le président ne s'endormit-il pas tellement sur cette sauve-garde , qu'il ne prît d'autres me-

fures. Le duc d'Orléans, à l'instigation du cardinal, lui avoit d'abord été contraire ; mais de Maisons, ayant su vaincre les dégoûts du prince, Mazarin, comme il lui arrivoit souvent, se vit sur le point d'être dupe de sa propre politique : car, quoique dans le public il affectât d'être pour le président, dans le particulier il avoit bien d'autres vues.

Dévoré du vil amour de l'or, toujours insatiable, accablé de ses propres besoins, plus encore que de ceux du Roi, il lui falloit un homme qui pût rétablir le crédit de l'état, ouvrir de nouvelles routes à la circulation, trouver des ressources, inventer des impôts, délier les bourses, fermées autant par l'esprit de révolte, que par le défaut de confiance, & enfin donner à la partie des finances un degré d'activité bien difficile à lui procurer dans un engorgement aussi universel. Cet homme, il le trouvoit dans Emery. Mais comment le rappeler ? comment oser seulement

1649. en faire la proposition ? Il avoit été exilé avec l'applaudissement de toute la France ; au lieu de regrets , il n'avoit emporté dans sa retraite , que l'indignation générale , & même c'étoit à son fatal talent pour trouver des ressources , à son génie inventif pour créer des impôts , qu'on devoit attribuer la cause , ou du moins le prétexte des désordres. Mazarin cependant tenta ce rappel , & il y réussit.

Il fut servi , il est vrai , par les circonstances , autant que par l'inconstance de la nation. Les partisans , qui avoient faits de gros prêts durant l'administration de d'Emery , ne voyant point d'espoir d'être payés sous un autre , s'intéressoient vivement à son retour , & publioient par-tout , que dans la pauvreté générale où se trouvoit la cour , il n'y avoit personne qui pût trouver des ressources , rappeler la confiance & rétablir le crédit ; qu'eux-mêmes ne pouvoient pas courir les risques de nouvel-

les avances , sans les sûretés données 1649.
par cet homme habile & unique. D'un
autre côté le sur-intendant étoit servi
par la cour & par la ville. Les gens de
qualité , les gens riches , les membres
du parlement , qui s'étoient intéressés
dans les prêts , ayant les mêmes intérêts
que les partisans , avoient les mêmes
vues , & tenoient par conséquent le
même langage , s'imaginant que d'E-
mery , après avoir reçu leur argent , se
trouveroit engagé d'honneur pour les
payer , à des efforts qu'un autre ne fe-
roit pas.

Tout concourant donc ainsi à son
rétablissement , il se rendit secrètement
à Paris , mit par ses sourdes intrigues ,
Gaston & Condé dans ses intérêts , & Le 13 Nov.
reparut dans son poste avec une appro-
bation plus générale encore , que lors-
qu'on l'en avoit chassé : tant la réputa-
tion des hommes est appuyée sur de
frêles fondemens !

Il signala les premiers jours de son

1649. **Retz.** rappel , par les plus brillantes opérations. Toutes les bourses lui furent ouvertes sur le champ ; & profitant de la confiance du moment , il fut mettre d'abord tant d'ordre dans les finances , qu'en assurant le remboursement des dettes de l'état , il fit un fonds de quarante millions pour les dépenses de la cour & de l'armée. Une opération encore plus utile , s'il est possible , pour le cardinal , fut l'argent qu'il sema à propos parmi le peuple ; libéralité qui en regagna une grande partie à la cour , & alloit laisser la fronde isolée & dépourvue de tout appui , sans une autre opération qui , bien que de la plus grande utilité , faillit à tout bouleverser ; je veux parler du payement des rentes sur l'hôtel-de-ville.

Talon. D'Emery , en reprenant la sur-intendance , avoit senti la nécessité de réparer ce que l'injustice avoit fait jusqu'alors à cet égard. La déclaration de 1648. y avoit pourvu , mais les troubles sur-

venus depuis avoient empêché l'exécution sur ce point comme sur tant d'autres. D'Aligre & Morangis, directeurs des finances, lesquels en avoient eu le maniment avant le rappel de d'Emery, croyoient y avoir suffisamment remédié, en ordonnant qu'au 15 Septembre, on feroit un fonds pour les arrérages des rentes. Les adjudicataires, chargés de cette liquidation, & obligés de payer, par semaine, quatre-vingt quatre mille livres, s'y refuserent bientôt sous des prétextes assez plausibles. Ils alléguoient une impossibilité totale, causée par le peu de débit du sel dans Paris, & la licence où l'on vivoit dans les provinces : cette licence étoit portée au point, que les faux-sauniers alloient en troupes, & avec du canon, le long de la Loire, pour faire entrer leur denrée en contrebande à Paris, & se répandoient dans les campagnes, où le sel se vendoit à la porte des églises.

Les rentiers, peu satisfaits de toutes

1649. ces raisons , & voulant jouir de l'arrêt du conseil rendu en leur faveur , s'ému-
rent & s'assemblerent à l'hôtel-de-ville. Le prévôt des marchands & les éche-
vins , qui soutenoient secrètement les fermiers , voyant le peuple furieux , prêt à aller briser les portes de ces adjudicataires , retinrent les rentiers prisonniers dans une chambre de l'hôtel de ville , & ceux-ci ayant présenté requête pour sortir , à la chambre des vacations , l'affaire s'engagea ainsi insensiblement avec le parlement.

Le Coigneux , président de cette chambre devant laquelle la cause fut plaidée , condamna les adjudicataires à payer par semaine 64 , au lieu de 84 mille francs. Dans tout autre temps les rentiers auroient été satisfaits ; l'impuissance alléguée par les fermiers , n'étant que trop réelle : mais il s'étoit déjà mêlé parmi eux , des hommes qui avoient intérêt qu'une étincelle , si propre à allumer l'incendie , ne s'éteignît pas promptement.

Les frondeurs , charmés de trouver l'occasion qu'ils cherchoient depuis si long-temps de s'incorporer avec le peuple , ne manquerent pas de jeter parmi les rentiers , cinq ou six personnes propres à fomentier le poison , & à diriger les assemblées selon les vues du parti. En conséquence, les rentiers présentent requête pour s'opposer à l'arrêt rendu par le président le Coigneux ; la requête est appointée , mais en même temps la chambre des vacations défend les assemblées comme illicites & contraires au bon ordre, ainsi qu'à la tranquillité de l'état , puisqu'elles sont faites sans la permission du Roi.

Rien n'étoit plus juste que ces dispositions , & dans tout autre temps elles auroient été exécutées ; mais on étoit accoutumé , sous ce ministere , à braver toute espece de puissance. Loin d'obéir à ces défenses , les rentiers continuent leurs assemblées , où se trouvent quelquefois jusqu'à 500 personnes. Ils

1649. font plus : sur la proposition de Joly ,
lequel dans cette occasion , ne manque pas d'exalter son amour pour la justice & le bien public , ils prennent la résolution de se créer douze syndics , qui veilleront , disent-ils , aux intérêts du corps , ainsi qu'aux prévarications du Talon. Joly. prévôt des marchands & des échevins. Du projet ils passent à l'exécution ; les syndics sont nommés , & entre autres , cinq ou six tant présidens que conseillers au parlement , & ce Joly , qui fait si bien colorer la révolte & ériger le vice en vertu. L'esprit des frondeurs se développa bientôt dans ce corps de bourgeois ; ils eurent l'audace de faire imprimer & afficher des billets pour notifier la continuation des assemblées ; on alla même jusqu'à les publier aux prônes des paroisses.

Retz. Dans toutes ces témérités , il n'étoit pas difficile de reconnoître le génie du coadjuteur ; mais ses menées avoient été trop secrètes , il voulut s'en don-

ner la gloire dans le public. Il dispose si bien les esprits, que les rentiers concluent à lui faire, ainsi qu'au duc de Beaufort, une députation solennelle. Ils vont en corps demander à chacun d'eux une protection qu'ils étoient bien éloignés de refuser; un des députés les harangue le plus éloquemment qu'il lui est possible : le prélat & le duc répondent sur le même ton, & ne manquent pas, comme c'est l'ordinaire, de faire sonner bien haut, les grands mots de tendresse pour l'état, & d'amour pour le bien public.

On peut se figurer l'impression que fit cette scène éclatante. Gondy & Beaufort, qui commençoient par leur inaction, à déchoir dans l'esprit de la populace, y reprirent la place qu'ils y avoient occupée, & redevinrent ses héros. L'enthousiasme fut bientôt porté à son comble, lorsqu'on présenta au nom des syndics une requête, tant pour assurer leur état, que pour ménager une

1649. assemblée générale des chambres : car
Gondy ne doutoit pas que le premier
président ne s'opposât à ses menées , de
tout son pouvoir à la grand'chambre
dont il étoit le maître , & il se persua-
doit que , si l'on pouvoit une fois se pro-
curei les chambres assemblées , la fronde
reprendroit toute sa vigueur , & forme-
roit les délibérations à son gré. La re-
quête fut donc dressée & signée de plus
de cinq cents rentiers , entre autres de
sept ou huit conseillers. Beaufort &
Gondy , pour l'appuyer , affichèrent leur
protection : chacun d'eux , séparément ,
& escorté des autres gens de qualité du
parti , conduisoit une troupe de ces ren-
tiers , parcourant les rues de Paris , &
sollicitant en leur faveur avec tout le
faîte qui pouvoit en imposer. Afin de
rendre l'action plus éclatante , ils en-
voyoit dans les provinces des émis-
saires ou des lettres , pour annoncer que
tout tendoit à une rupture dans la ca-
pitale , & qu'on alloit y recommencer
les barricades.

Talon.

Cependant malgré cet éclat, les choses ne succéderent point comme ils l'avoient espéré. Molé, toujours ferme, & prévoyant où devoient aboutir toutes ces intrigues, crut les arrêter en cassant le syndicat, & en soutenant, par un nouvel arrêt, celui de la chambre des vacations, qui défendoit les assemblées : nouvelle chaleur dans les esprits, nouveaux procédés criminels. Les rentiers veulent soutenir la légitimité de leurs syndics ; les enquêtes joignent leurs réclamations à cette résistance, & prétendent qu'une affaire de cette conséquence ne peut être décidée qu'aux chambres assemblées. Molé, qui a ordre de la cour de s'opposer sur-tout à cette assemblée, propose un parti mitoyen. Le lendemain, les députés de la grand-chambre & des enquêtes se rendent chez lui avec une foule de rentiers ; ils avoient tous été avertis de s'y trouver, par des billets imprimés, & ils étoient très décidés à causer les plus grands dé-

1649.

Le 3 Décembre.

Le 44

1649. fardres , plutôt que de voir casser leurs
syndics.

Joly. Cependant le premier président ,
craignant cette cohue , n'en laisse entrer
que deux avec Joly ; les autres restés à
la porte attendent la décision. Les pre-
miers discours furent assez paisibles ,
parce que Molé fit entendre qu'on étoit
disposé à rendre justice aux rentiers.
Les enquêtes ajoutèrent qu'il falloit aussi
songer à punir les prévarications du pré-
vôt des marchands & des échevins. Ce-
pendant Joly , voyant que tous ces dis-
cours ne venoient point à son but qui
étoit la confirmation du syndicat , la
propose comme un préliminaire néces-
saire , & sans lequel rien ne peut être
conclu : il est soutenu par la foule des
rentiers , qui se trouvant les plus près
de la porte , & entendant une partie de
la conférence , crièrent d'un ton de
voix effroyable , *des syndics , des syn-*
dics. L'assemblée pouvoit devenir dan-
gereuse ; & Molé , qui ne vouloit rien

accorder du préliminaire , la remit au samedi suivant. La sortie fut tumultueuse ; la cohue des rentiers apostrophait ceux des membres du parlement qu'elle ne croyoit pas lui être favorables , & les traita de traîtres & de Mazarins. Il y en eut même quelques uns de poursuivis si cruellement , qu'ils furent obligés de se sauver par des escaliers dérobés. Joly , plus factieux que son maître , & c'est beaucoup dire , s'attacha à Champlatreux , fils du premier président , & l'accabla des plus grossières injures. Joly prétend que Champlatreux fut l'agresseur , & le menaça de lui faire faire son procès : le fait est possible , mais le conseiller au châtelet étoit lui-même assez audacieux pour investir son ennemi , sans y être porté que par son propre penchant.

1649.

Ibid.
Motteville

Cependant la cour , voyant quelle tournure prenoit cette affaire , crut qu'elle devoit , pour l'assoupir , recourir à un coup d'autorité. C'étoit toujours

1649. ainsi sa méthode ; elle ne montrait de la vigueur , que lorsque la plus étrange foiblesse avoit rendu le mal irréparable. Selon Joly , son projet étoit de faire arrêter cinq ou six des plus mutins de ces rentiers , avant , ou le jour même de l'assemblée indiquée par le premier président , & de les faire pendre sur le champ aux grilles de la conciergerie du palais , par des commissaires apostés. J'ai peine à me persuader la véracité de Joly en cette occasion : outre qu'il n'en manque aucune de rendre la cour odieuse , il est le seul à rapporter cette anecdote que Gondy n'auroit pas cachée , pour peu qu'il l'eût crue fondée.

Ce n'est pas qu'il n'y ait quelque es-
pece de vérité dans ce qu'avance le tur-
bulent conseiller au châtelet. En effet ,
la cour envoya des archers pour se saisir
d'un secrétaire du Roi nommé Des Cou-
tures , & d'un des rentiers : mais on ne
le trouva point , & les perquisitions ne
furent pas poussées plus loin , peut-être

par un nouvel incident jetté dans cette scene, lequel va la rendre extrêmement intéressante.

1649.

Les rentiers, s'étant assemblés fut l'acte de violence qu'on avoit voulu faire à leurs syndics, résolurent de présenter à ce sujet une requête, ne doutant point qu'elle n'amènât l'abolition des chambres; moment, selon les frondeurs, décisif pour le parti. Cependant chez le président de Bellievre, se tenoit un conseil, où l'on prenoit bien d'autres résolutions. Gondy, Montrésor, Noirmoutiers, Fosseuse, Laigue & Joly, étoient les membres de ce conciliabule, dont le résultat manqua d'être si fatal, d'abord à eux-mêmes, ensuite à l'état. On en avoit écarté le duc de Beaufort & le marquis de la Boulaie, ainsi que plusieurs autres; le premier, parce qu'on le connoissoit incapable de secret, & trop dépendant de Mad. de Montbâson; le second, parce qu'outre le même défaut, on le soupçonnoit de

ibid.
Joly.

1649. trahir le parti & d'être secrètement
vendu à Mazarin.

Le but de l'assemblée étoit de décider par quels moyens on pourroit se procurer l'assemblée des chambres. Tous, à l'exception de Gondy, ne pouvoient se persuader de réussir, par la seule requête dont on vient de parler. Les avis furent différens. Les uns vouloient qu'on formât une feinte entreprise contre la vie de Beaufort & de Broussel. Gondy, à qui un pareil moyen répugnoit par mille raisons, prises autant dans sa politique que dans sa façon de penser, en proposoit d'autres, tous fondés sur le crédit qu'il avoit parmi le peuple, quoique, si on l'en croit, sa morale, dans cette occasion, fut extrêmement sévère pour un chef de parti, & qu'il revînt toujours à l'avis de s'en tenir à la requête projetée. Mais un expédient, que proposa Joly, réunit tous les suffrages; il l'avoit concerté avec Argenteuil & Montrésor, & il ne s'agissoit de rien moins

que de faire croire à la cour , au parlement , au peuple , qu'on avoit voulu assassiner un des syndics des rentiers , événement qu'on ne manqueroit pas de mettre sur le compte du cardinal , & qui du moins procureroit l'assemblée des chambres. Joly , par un principe de vanité , & pour acquérir de la célébrité de quelque façon que ce fût , se proposa lui-même pour être le syndic assassiné. L'avis & l'offre furent acceptés , & il ne fut plus question que de préparer les secrets ressorts de la piece qu'on alloit jouer ; si les acteurs ne nous en eussent conservé le détail , il seroit impossible de s'en former une idée.

1649.



C H A P I T R E V I.

Prétendus assassins de Joly & du prince de Condé.

POUR concerter leurs rôles , Argenteuil & Joly se rendirent un vendredi au soir chez Noirmoutiers , dans une maison destinée à exécuter ou à préparer de grands crimes ; celle où fut tué l'amiral de Châtillon , dans la nuit effroyable de la St. Barthelemi. D'Estainville , gentilhomme attaché à Noirmoutiers , lequel s'étoit chargé de lâcher le coup de pistolet , les attendoit dans une chambre écartée. Là on ajuste , dans une attitude convenable , le manteau & l'habit de Joly , étendus sur un manequin , on remplit de foin une des manches , & d'Estainville y adresse son coup avec tant de bonheur , qu'il y fait un trou précisément dans l'endroit où

1649.

Le 10 Déc.

Joly.

il devoit se trouver , pour rendre l'assassinat vraisemblable.

1649.

Tout étant ainsi préparé , & d'Estainville assuré d'un excellent cheval , que lui devoit prêter Fosseuse , pour se sauver , Joly , le lendemain sur les sept heures & demi du matin , paroît à la rue des Bernardins dans son carrosse , non loin de la maison du président Charton , l'un des syndics , chez lequel il alloit tous les jours. Le carrosse étoit sans laquais , & on avoit eu soin de les écarter sous différens prétextes ; d'Estainville avance , ajuste & lâche son coup dans l'endroit indiqué du derriere du carrosse , Joly attentif baisse la tête , le coup passe par-dessus , & la balle , ainsi que la bourre , vont tomber à dix pas de là , pour être ramassés par le secrétaire de l'avocat-général Bignon , qui demeuroit dans le cloître des Bernardins.

Le 11

Cependant le prétendu meurtrier se fauvoit le plus promptement qu'il lui

~~1649.~~ étoit possible , non sans danger , car son cheval s'étant abattu , il eut beaucoup de peine à gagner l'hôtel de Noirmoutiers ; il y resta caché jusqu'à la nuit , qu'il renvoya le cheval à Fosseuse , lequel le fit partir le lendemain pour la campagne , où il fut empoisonné , afin de dérober toute connoissance de la part que son maître avoit au complot.

Pendant la fuite d'Estainville , Joly , affectant autant de douleur que d'effroi , se faisoit porter chez un chirurgien au bout de la rue des Bernardins. Comme il avoit eu soin pendant la nuit de se faire une espee de plaie avec des pierres à fusils , l'Esculape , qui n'étoit pas le plus habile de son métier , y fut trompé , & croyant reconnoître dans la blessure l'empreinte d'un coup de feu , il y mit un appareil en forme. Le malade se retira ensuite chez lui , pour achever la comédie & se jeter dans son lit.

Argenteuil cependant, courant de côté

& d'autre pour ameuter le peuple, alloit criant, « que la cour avoit fait assassiner celui des syndics qui paroît-
soit le plus affectionné au bien public; que ce coup présageoit les plus affreux complots; que bientôt on alloit voir renouveler les plus sanglantes exécutions; que le ministère ne respiroit que le carnage; que le massacre de la St. Barthelemi n'étoit rien en comparaison des vengeances méritées ».

1649.

Comme il vit qu'il ne persuadoit personne, il alla chez le président Charton, où il fut plus heureux. Il lui fait croire que c'étoit à lui qu'on en vouloit; qu'on a attaqué le carrosse de Joly pour le sien, qu'il a des précautions à prendre; qu'on ne manquera pas de tenter une nouvelle entreprise, où les mesures seront mieux combinées. Charton allarmé, se met sur la défensive; comme il étoit colonel du quartier, il fait battre la caisse, & s'armant lui-même, il se rend

1649.

au parlement , où sa présence alloit offrir une scene bien réjouissante , & égayer un peu la tristesse qu'on avoit cherché à y répandre.

Talon

En effet , les rentiers avertis de l'assassinat de l'un de leurs syndics avoient couru en foule avec les frondeurs à la Tournelle , où l'on tenoit alors l'audience : ils y demandent à grands cris vengeance de l'assassinat de Joly , qu'ils croyoient ou qu'ils disoient mort. A cette nouvelle Talon se leve & fait un réquisitoire , où il demande qu'on informe contre les auteurs de cet attentat : mais à peine a-t-il fini , que les enquêtes & la tournelle se précipitent dans la grand-chambre , s'écriant qu'il faut délibérer : avec eux étoient entrés les rentiers & les frondeurs , qui de leur côté pouffoient des cris effroyables. Le premier président eut assez de peine à faire retirer cette cohue ; cependant il en vint à bout , & on alloit commencer la délibération , lorsqu'on voit accourir le président

fidant Chariton , armé de pied en cap , l'épée au côté , essoufflé , haletant , &
 pouvant à peine faire entendre que c'est
 contre lui que l'entreprise a été tramée ,
 qu'on en veut à sa vie : dans son trouble
 il prononce plus de cinquante fois ces
 mots : *je dis ça , je dis ça* , expressions
 qui lui étoient familières ; & que d'or-
 dinaire il répétoit sept ou huit fois dans
 un quart d'heure.

1649.

Joly,

Son effroi étoit si vrai , si naturel ,
 qu'il alla jusqu'à demander des gardes
 à la compagnie. La proposition fit rire ;
 & Viole Douzereau , conseiller clerc
 de la grand'chambre , voulant égayer
 l'assemblée aux dépens de Chariton , dit
*qu'il étoit de son avis , qu'il falloit lui
 donner des gardes , & envoyer chercher
 un charpentier pour les faire.* Broussel
 ajouta , mais plus sérieusement & en
 homme persuadé , qu'on devoit fermer
 les portes de la ville , pour ne pas laisser
 au coupable la liberté de s'évader. Il est
 encore incertain si ce fut , ou par stu-

Motteville
Talon

1649.

pidité, ou à l'instigation de quelques frondeurs, qu'il ouvrit un avis si dangereux. Quoi qu'il en soit, il ne fut point suivi; on arrêta simplement qu'il seroit informé de l'attentat selon les voies ordinaires; mais la délibération n'étoit pas finie, que le palais fut le théâtre d'une nouvelle scene.

Ibid.
Retz; Joly.
Montglat.

Tout-à-coup on entend le marquis de la Boulaie, si fameux pendant la guerre de Paris, lequel suivi d'environ deux cens hommes de la plus vile canaille, le pistolet à la main, se jette comme un forcené dans la cour du palais, dans la gallerie, dans la grande-salle, criant aux armes contre la cour, aux armes contre Mazarin, & n'oubliant rien de tout ce qui pouvoit soulever les bourgeois de la cité. « La ville, » à l'entendre lui & ses dignes compagnons, étoit perdue; on n'avoit assassiné un conseiller-syndic des rentiers, que parce qu'il avoit trop d'amour pour le peuple; des massacres

» bien plus affreux alloient suivre cette
» violence ; il falloit fermer les bouti-
» ques & se mettre sur la défensive ; il
» falloit sur-tout veiller à la sûreté du
» duc de Beaufort ; c'étoit par lui que
» la cour devoit commencer ses ven-
» geances , & sa mort étoit le signal
» convenu d'un carnage général ».

1649

Le président Charton , entendant cette rumeur , sortit non pour l'appaiser , mais pour soutenir la Boulaie , & amener avec lui tout ce qui se trouvoit dans la grand'salle. Leurs soins furent inutiles , le peuple parut de glace ; & le marquis , voyant qu'il s'époumonoit en pure perte , monte à cheval , court par la cité & recommence ses exhortations , tandis que par son ordre , ceux qui l'accompagnaient vont les uns sonner le tocsin au palais , les uns battre la caisse dans la rue St. Honoré , ceux-là exciter le peuple à de nouvelles barricades.

Le marquis se rend ensuite lui-même

1642.

chez Broussel , pour lui faire goûter ses nobles projets ; le conseiller le gourmande à sa maniere : il revole chez le coadjuteur , qui le regarde comme un fou , & le force de se retirer en le menaçant de le faire jetter par les fenêtres. Rébuté de tout côté, il eut la honte de n'avoir réussi qu'à faire fermer quelques boutiques , & enlever sur le champ tout le pain qui se trouvoit dans les marchés , au double du prix ordinaire. Il ne tint pas non plus au duc de Beaufort , avec lequel il avoit pris des mesures pour cette levée de boucliers , que les choses ne fussent poussées plus loin. Le duc , sur la nouvelle de la blessure de Joly , qu'il croyoit fermement , se tint toute la matinée prêt à monter à cheval , avec ses amis , pour soutenir le marquis au cas que le peuple remuât.

Au premier coup-d'œil , tout ce fracas de la Boulaie paroît une suite du manège des frondeurs & concerté avec eux. Il n'en est pourtant rien , & quoi-

que les historiens ne soient point d'accord sur les motifs du marquis, cependant après les avoir comparés, & avoir réfléchi sur leurs récits, on est obligé de chercher d'autres ressorts que ceux qui se présentent naturellement à l'idée. Quoique ce soit ici un des points les plus obscurs de cette histoire, voici cependant comme on peut concilier les diverses narrations.

Il y avoit long-temps que Mazarin, fatigué également & de Condé & de la fronde, cherchoit à les anéantir; ce qui ne lui paroissoit possible qu'en commettant le prince avec la faction, & en détruisant l'un par l'autre. En effet, s'il se servoit de Condé pour écraser les frondeurs, le prince, qui parloit déjà avec tant de hauteur, ne manqueroit pas de l'accabler lui-même, sous une domination encore plus tyrannique: s'il recherchoit l'appui des frondeurs pour abattre le prince, même danger, même inconvénient; outre un succès dou-

1649. teux , il avoit à craindre un despotisme plus altier de la part de Gondy , qui étoit homme à le précipiter aussi-tôt qu'il auroit pris racine à la cour. Pour éviter ces deux extrêmes également périlleux , l'unique moyen étoit de jeter les semences de la plus irréconciliable inimitié entre Condé & le parti. Il falloit qu'ils s'attaquassent & se détruisissent peu-à-peu mutuellement , pour rester presque sans force , quand le cardinal jugeroit à propos de fondre sur l'un ou l'autre.

Il y avoit tout à parier que le prince auroit le dessus , que les frondeurs se verroient obligés ou de se taire , ou de mandier humblement l'appui de la cour , ou de quitter Paris & d'aller chercher un asyle dans les pays étrangers. Alors quelle facilité n'auroit-on point à tenir Condé dans les bornes de la modération ? S'il en sortoit , en butte à la haine de tout le peuple , dont il auroit brisé les idoles , qui empêcheroit

d'avoir recours aux voies d'autorité les plus absolues, pour le faire rentrer dans le devoir ou enchaîner ses prétentions ?

1649.

De croire, comme quelques-uns, que le cardinal espéroit que, si l'on pouvoit exciter une sédition, le prince, hardi comme il étoit, ne manqueroit pas de sortir pour l'appaiser, & qu'il seroit facile de le tuer dans le tumulte, sans qu'on soupçonnât d'où partoît le coup ; c'est ce qui n'est pas proposable, d'après le caractère connu du cardinal. Quand un homme sort de son caractère, c'est dans l'effervescence de la plus violente passion : or tout ceci n'étoit que le résultat des réflexions les plus mûres & les plus multipliées. Le seul but du cardinal étoit donc de susciter une guerre ouverte entre les frondeurs & le prince, dans l'espérance que le temps & les circonstances lui fourniroient l'occasion de les ruiner les uns après les autres.

Montesquieu

Ce plan une fois formé, il ne lui fut

1649.

Reiz.

pas difficile de trouver des ministres pour l'exécuter. Tout homme qui dispense les graces a toujours une foule de bras à son service, & Mazarin en trouva jusques dans les plus emportés de ses ennemis. La Boulaie, traître à son parti, s'étoit vendu secrètement à lui; ce qui se prouve & par son attachement à Mad. de Montbâson, laquelle vendue elle-même à la cour, proposa dès le mois d'Octobre au cardinal, de la part de la Boulaie, d'arrêter Condé en plein jour, au milieu même du pont-neuf, & par les conférences secretes que la Boulaie avoit journellement avec Mad. Dampus, maîtresse d'Oudédei, depuis évêque de Fréjus, espionne en titre de Mazarin; & par les paroles mêmes du cardinal, qui recommanda la Boulaie au Roi en mourant, comme un homme qui l'avoit toujours très bien servi, quoiqu'il fût public qu'en apparence il avoit toujours été un des plus emportés factieux. Cette intelligence du marquis

avec le cardinal étoit même dès-lors si peu secrète , que le coadjuteur en avoit des soupçons , & qu'il fit jurer le duc de Beaufort , sur l'évangile , de ne communiquer jamais à la Boulaie , rien de ce qui le concernoit , lui Gondy.

1649.

D'après ce témoignage du coadjuteur , d'autant plus croyable en ceci , que n'ayant point fait difficulté de dévoiler toute la manœuvre relative à Joly , il auroit avoué avec la même franchise , la part qu'il auroit prise à celle de la Boulaie ; il n'est pas douteux que ce dernier n'eût vendu ses services au cardinal. Mais étoient-ils de concert pour l'entreprise du matin ? Etoit-ce par l'ordre du ministre , que la Boulaie avoit fait cette extravagante course dans Paris & au palais ? C'est ce qui n'est pas facile à décider. Montglat cependant , qui n'étoit point frondeur , est formel à ce sujet ; tous les mémoires du temps font du même sentiment : tous s'accordent à regarder cette ma-

Lénet.
Gourville.
Nemours.
Tavannes.
Talon.
La Rochef.

1649. nœuvre de la Boulaie , comme une
suite de ses mesures prises avec le cardinal , pour compromettre Condé & les frondeurs , sans que ceux-ci y eussent aucune part. La Rochefoucault est bien plus positif. « J'ai su , dit-il , par un
» homme digne de foi , à qui la Bou-
» laie l'a dit , que dans le moment qu'il
» y eut quelqu'apparence de sédition
» dans l'affaire de Joly , le cardinal lui
» donna un ordre d'aller au palais , d'y
» paroître emporté contre la cour ,
» d'entrer dans les sentimens du peu-
» ple , de se joindre à tout ce qu'il vou-
» droit entreprendre , & , ce qui est
» horrible à penser , de tuer Mr. le
» prince , s'il paroïssoit pour appaiser
» l'émotion. Mais le désordre finit trop
» tôt , pour donner lieu à la Boulaie
» d'exécuter un si infâme dessein , si ce
» qu'il a dit est vrai ». Mad. de Motteville seule semble les contredire , ou plutôt , elle laisse la chose indécise , en disant que c'est un secret qu'elle n'a pu percer.

Mais il est bien difficile de comprendre comment, en si peu de temps (1), Mazarin & la Boulaie avoient trouvé le moment de s'aboucher ensemble pour concerter les mesures de ce soulèvement ; ils n'avoient pas dû prévoir l'aventure de Joly, & tout ce qu'on peut conjecturer, c'est qu'ils avoient tous deux l'idée de cette sédition dans la tête, que sans consulter le ministre, la Boulaie avoit cru le moment propice pour l'exciter, soit dans la vue de la rejeter sur les frondeurs, soit afin de remplir des vues plus profondes contre

1649.

(1) Joly fut assassiné sur les sept heures & demi ; la Boulaye ne parut qu'à dix au palais ; cet intervalle ne paroît pas suffisant pour dresser toutes les machines, quoique dans la vérité, si le cardinal avoit déjà réellement projeté un soulèvement avec la Boulaie, après la nouvelle de l'aventure de Joly, il ne fallût pas bien du temps pour donner l'ordre au marquis ; & tout auroit pu se passer comme le rapporte la Rochefoucault.

1649.

Condé. Quoi qu'il en soit , les apparences ne sont point en faveur du cardinal , & la suite des faits prouvera que le marquis n'agissoit pas de lui-même.

Rien ne pouvoit arriver de plus favorable à Mazarin , quelles que fussent ses vues , que la maniere dont tout s'étoit passé. Il n'y avoit point eu de sédition , mais on pouvoit faire croire que les frondeurs en avoient voulu exciter une : c'est ce qu'il s'efforça de répandre ; il affecta de jeter des terreurs dans l'esprit de la Reine , & comme c'étoit un samedi , jour auquel elle avoit coutume de se rendre à N. D. elle n'auroit pas osé se confier au milieu de Paris , & ne seroit point sortie , si Condé , au-dessus de toutes ces petites terreurs , ne se fût offert pour l'accompagner. Afin de rendre le manège plus impénétrable ; le prévôt , par des ordres secrets , vint auprès de la Reine , à son retour de la messe , pour l'assurer de la fidélité de la ville , & on prit plaisir à publier & dans

le palais royal & dans la ville , que les frondeurs avoient les plus coupables projets , dont l'exécution devoit commencer par le soulèvement de tout Paris. Voilà déjà le parti bien noirci ; Mazarin acheva de broyer les couleurs ; elles furent abominables.

1649.

Par son ordre , la Boulaie va poser une espece de corps de gardes de sept ou huit cavaliers dans la place Dauphine , tandis que lui-même reste en sentinelle chez une fille de joie du voisinage. Le guet ne manque pas de demander à ces impudentes vedettes , ce qu'elles font-là ; elles répondent avec assurance , que c'est Mr. de Beaufort qui les a placées , & qu'elles ne sortiront point sans son ordre. Vous remarquerez qu'il n'étoit que trois à quatre heures après midi : si , comme on le prétendit ensuite , les frondeurs eussent envoyé ces cavaliers pour assassiner , les frondeurs auroient été des scélérats bien extravagants & bien absurdes , de se

Nemours;
Retz.
Motteville;
Nemours.

1649.

découvrir ainsi eux-mêmes, & d'envoyer de si bonne heure d'autres scélérats, qui ne devoient faire leur coup qu'à minuit; car c'étoit-là le temps à-peu-près que le prince de Condé sortoit ordinairement du palais-royal pour se retirer chez lui. Il falloit donc bien que ces cavaliers fussent envoyés de si bonne heure, par des gens dont l'intérêt étoit qu'on les vît.

Le guet & les inconnus ne manqueraient pas, comme on s'en doute assez, de prendre querelle entre eux, les uns voulant leur faire quitter le pavé, les autres refusant de désenparer. Les bourgeois de la place Dauphine, voyant la dispute s'échauffer, craignirent qu'on ne pillât leurs maisons, prirent les armes & commencerent à tirer en l'air un grand nombre de coups de mousquets; quelques-uns même, baissant peut-être trop le bout de leurs armes, se mirent dans le cas de blesser quelques passans. Les cavaliers, jugeant l'action assez enga-

gée , se disperferent promptement ,
tandis qu'on alloit porter au palais-royal 1649.
la nouvelle de cette émotion.

Condé n'y étoit plus : en sortant du conseil il s'étoit retiré chez son baigneur , où tout-à-coup il voit arriver un de ses écuyers , qui tremblant , effaré , vient l'avertir de la part du président Perraut , son intendant , que certainement il y a une entreprise formée contre sa personne , qu'on veut l'assassiner , qu'un marchand vient de l'instruire du complot : pour donner plus de poids à son récit , il ajoute qu'il a été témoin lui-même du tumulte ; qu'en passant par la place Dauphine , dans un des carrosses du prince , il a été assailli de cinq ou six coups de carabine , qui heureusement n'ont point porté. Le fait pouvoit être vrai , & l'équipage n'avoit essuyé que ce qu'auroit essuyé tout autre qui auroit passé dans le même temps. C'étoit l'effet non-seulement de la mal-adresse des bourgeois dont j'ai parlé , mais encore

1649. d'une querelle survenue entre eux & des bouchers, qui revenoient de Poissy, & qui étoient pris de vin.

Bien d'autres que Condé auroient été surpris par tant de circonstances, où le hafard sembloit se réunir aux artifices de Mazarin pour servir ses projets. Le prince étoit d'autant plus disposé à ajouter foi au récit de son écuyer, que depuis long-temps, le cardinal faisoit courir sourdement le bruit, que la vie du prince étoit dans le plus grand danger; & que les frondeurs méditoient quelque attentat funeste contre lui, pour se venger de sa défection. Et ces bruits & tant de circonstances qui s'y rapportoient, ne lui laissant presque plus aucun doute sur la vérité de l'entreprise, il court au palais-royal & communique à la Reine, au cardinal, à Gaston, qui s'y trouvoit, les funestes avis qu'il vient de recevoir. L'effroi saisit toute la cour; Mazarin cache sa joie secrète, sous l'apparence des plus cruelles inquié-
tu-

des pour la vie du prince. Condé veut aller lui-même juger de la réalité du complot ; Mazarin le prie , le presse , le conjure de ne point exposer une tête si précieuse , de ne point abandonner ainsi au fer des assassins , une vie dont la perte seroit irréparable , & entraineroit celle de la nation. Servien , confident secret du cardinal , s'offre pour aller voir si le tumulte est apaisé , & si l'on n'est point trompé par de fausses allarmes. Il court , il revient éperdu , après avoir eu cependant une assez longue conférence avec le cardinal dans la chambre grise de la Reine. Il annonce le danger le plus imminent , & par les peintures les plus effrayantes , cherche à jeter la terreur dans l'ame de Condé.

Le héros , toujours intrépide , revient à son premier avis & veut aller s'assurer de tout par lui-même ; mais de toute part on s'y oppose ; & on conclut qu'il faut renvoyer le carrosse du prince , avec un laquais dans le fond , pour

~~1649.~~
1649.

juger, si on l'attaque, de ce que le prince auroit eu à craindre lui-même : le carrosse part, occupé par un laquais du comte de Duras ; il passe sur le pont-neuf, environ sur les onze heures du soir ; aussi-tôt il est entouré par deux cavaliers, dont l'un qui étoit la Boulaie, à ce qu'on croit, lâche son coup & s'enfuit avec son camarade. Le laquais, selon quelques-uns, fut blessé, selon d'autres, il n'eut pas le plus léger mal, & on le fit disparaître.

Il n'est pas inutile d'ajouter que la Boulaie, après l'exécution, se retira promptement à l'hôtel de Vendôme, sans doute pour jeter des soupçons encore plus odieux sur les frondeurs, & ne laisser aucun doute sur la main qui avoit porté le coup. Condé de son côté, après avoir appris cette aventure, que toute la cour peignit des couleurs convenables, s'enveloppa de plus en plus dans son erreur, par le feint désespoir de Mazarin, & les protestations qu'il

lui fit d'immoler toute la fronde à sa vengeance. Ensuite il se retira à son hôtel, accompagné de toute la cour, qui monta à cheval pour l'escorter; expédient, qu'avec des vues honnêtes, on eût proposé plutôt, & préféré à celui du laquais. Ainsi finit cette journée, signalée par tant d'événemens : mais elle n'étoit que le prélude de plus terribles encore, & Condé, sans s'en apercevoir, s'enfonçoit peu-à-peu dans un abyme dont, à la vérité, le politique le plus consommé, auroit eu peine à se douter.

1649.



CHAPITRE VII.

Condé accusé de l'assassinat le duc de Beaufort, le coadjuteur & Broussel : l'instruction du procès est commencée au parlement ; les accusés sont abandonnés de toute part.

1649. LA trame tissue par Mazarin ne pouvoit plus désormais se rompre : servi par le hasard, aussi favorablement que par son propre génie, il voyoit l'action engagée entre ses plus cruels ennemis, tandis que lui-même, au milieu de la bataille, à portée de diriger les coups, & de favoriser les partis à son gré, pourroit sonner la retraite ou échauffer le combat, selon que son intérêt le demanderoit.

Le 12 Déc. Dès le lendemain le prétendu assassinat fut répandu comme une vérité dans tout Paris. A la cour, à la ville, chacun en parla diversement, selon les

divers sentimens dont il étoit affecté ,
mais tous s'accorderent à en détester les
auteurs. Ce fut sur-tout au palais-royal ,
qu'on se plut à distiller le poison sur la
plaie de Condé : tout ce que la plus
lâche complaisance , la plus noire ca-
lommie put trouver de venin , fut em-
ployé pour rendre la blessure incurable.
» C'étoit un coup de la fronde , il n'y
» avoit pas à en douter. C'étoient ses
» chefs qui avoient formé cet affreux
» complot ; c'étoient eux qui avoient
» fourni les armes , eux qui avoient
» payé l'assassin , eux qui avoient dirigé
» le coup. Mais on ne se bernoit pas
» au massacre du premier prince du
» sang ; le Roi lui-même , ne devoit pas
» être épargné. On devoit enlever sa
» personne sacrée , on devoit le con-
» duire à l'hôtel-de-ville , & là avec le
» secours des troupes d'Espagne , lui
» faire dicter des loix aussi exécrables ,
» que les factieux dont elles seroient
» émanées , ou commencer une révo-

» lution , dont il n'étoit que trop facile
1649. » de pressentir la fin.

Retz.

Tels étoient les discours qu'on tenoit à la cour , tels ceux dont on eut soin bientôt de semer tout Paris : malheureusement pour les frondeurs , leur réputation d'audace & d'ambition étoit si bien établie , que les émissaires du ministre trouverent peu de contradicteurs , peu d'incrédules , même parmi le peuple. Tout le parti , à cette nouvelle , tomba dans des allarmes inexprimables : Beaufort vouloit aller se jeter dans Péronne , auprès du maréchal d'Hocquincourt , & sollicitoit Gondy d'en faire autant , & de se retirer à Mézieres auprès de Buffy-Lameth. Rien n'étoit plus extravagant que ce parti ; c'étoit s'avouer coupable , servir Mazarin , confirmer Condé dans ses soupçons , les tourner en réalité , & se condamner soi-même pour jamais , à la haine & à l'exécration générale. Cette dernière idée sur-tout indignoit l'ame

altière de Gondy ; résolu à périr plutôt sur un échaffaut, qu'à justifier un instant des soupçons qui le ravalotent dans la classe des hommes les plus abjects, il prit le parti d'attendre l'événement, de s'envelopper dans son innocence, & de braver avec tranquillité, les traits les plus envenimés de la calomnie.

1649.

Cette résolution ne fut pas plutôt prise entre lui & Beaufort, qu'il fut sur le point de s'en repentir, tant ses ennemis pouvoient trouver de facilité à jouir dans l'instant, des fruits de leurs menées. En effet, l'un & l'autre étant sortis, pour juger par eux-mêmes du degré d'impression qu'avoient fait sur le peuple ces terribles accusations; ils le trouverent froid, morne, consterné; on les fuyoit, on évitoit leurs regards, on sembloit craindre d'être souillés de leur souffle, leur aspect seul paroissoit meurtrier. L'aliénation enfin étoit telle, que si Mazarin, dans ce moment, eût

1649. tenté de les faire arrêter & d'anéantir en un instant le parti , ils n'auroient pas trouvé un seul défenseur parmi la plus vile & la plus audacieuse populace : mais Mazarin n'avoit pas autant compté sur l'honnêteté des ames françoises , ou plutôt , il croyoit plus gagner en dirigeant absolument ses batteries contre Condé.

Malgré cet abandon général , Gondy , sûr de son innocence , ne voulut point en changeant de conduite , justifier un seul instant les soupçons. En vain tous ses amis , qui dînerent avec lui ce jour-là , voulurent-ils l'engager à se mettre sur la défensive , il resta inébranlable : au contraire , sortant encore avec le duc de Beaufort , tous deux avec un seul page derriere leur carrosse , ils se confierent ainsi de nouveau au milieu de Paris , & se rendirent chez Condé , pour y protester de leur innocence.

Condé n'y étoit pas , ou ne voulut point y être. Trompé comme toute la capitale , il ne respiroit que la plus sanglante

glante vengeance & contre les chefs & contre le parti. Accoutumé à la voie prompte des exécutions militaires, animé par les inquiétudes de ses parens, encouragé par les sollicitations de ses amis, échauffé par les perfides insinuations de Mazarin, il ne parloit que des châtimens les plus rigoureux, & demandoit justice à la Reine, du ton d'un homme disposé à se la faire lui-même, pour peu qu'on la différât. Dans tout autre temps, Mazarin ne se feroit peut-être pas empressé de modérer ses ressentimens & d'arrêter son bras prêt à frapper : mais lui abandonner ses ennemis, c'étoit perdre le fruit d'un mois d'artifices, de dissimulations, de noirceurs; c'étoit ne se délivrer d'un ennemi que pour en fortifier un autre. Loin donc d'applaudir à sa bouillante impatience, qui s'effrayoit des longueurs & des formes de la justice, il chercha à en modérer la fougue par ces discours imposans & étudiés, que l'hypo-

1649.

l'éner.
Talon.

~~1649.~~ 1649. crise fait rendre plus frappans que ne le feroit la véritable vertu, parce qu'elle y jette plus de grands mots, plus d'éclatage. Il parla de loix, de justice, de conscience, des préceptes sacrés de la charité chrétienne, de ce droit qu'ont tous les sujets à l'équité du monarque; droit, qui pour absoudre ou pour punir, met tout son peuple, grands & petits, de niveau devant lui. Ces exhortations étoient trop sages, trop vraies pour ne pas éclairer le prince : rendu à des principes plus doux, plus naturels, le calme revint dans son ame, & il se décida à poursuivre sa vengeance, comme l'auroit fait le plus simple particulier.

Cependant il n'en restoit pas moins irrité, quoique la réception, qu'il fit le soir même au duc de Beaufort, donnât quelque espérance au parti qu'il s'adouceroit. Gondy même, qui avoit déjà percé au travers de ce mystère d'iniquité, se persuada que, malgré l'art employé dans cet odieux tissu, il parvien-

droit à en sortir & à y embarrasser Mar-
zarin lui-même. Voici ce qui donnoit
lieu à ces espérances.

1649.

Beaufort , ayant appris que Condé
souroit chez le maréchal de Grammont ,
ne voulut pas le laisser plus long-temps
en doute de son innocence , & par une
hardiesse , qui peut-être la prouve , il
court chez le maréchal , & y entre dans
le moment même où l'on s'alloit met-
tre à table ; on peut se figurer l'étonne-
ment des convives. Beaufort , toujours
intrépide , s'approche sans se déconcer-
ter , & s'adressant au prince , avec au-
tant de respect que de fermeté , il lui
dit qu'ayant su l'attentat formé par
quelques scélérats contre une vie aussi
précieuse que la sienne , il vient lui of-
frir ses services , & le prier de disposer
de lui. Le prince , autant peut-être par
surprise , que confondu par un procédé
si franc , lui répond poliment qu'il est
sensible à ses offres , qu'il le remercie
de sa bonne volonté , que le parlement

Retz.
Monglat

1649. va prendre connoissance de l'affaire , & que si l'on découvre les coupables , ils seront sévèrement punis ; puis changeant de propos , il invite le duc à se mettre à table avec eux : Beaufort , toujours audacieux , accepte avec autant d'aisance qu'il est prié , & durant tout le repas soutient la conversation avec sa gaieté & sa facilité ordinaires , à l'étonnement général des convives , qui ne pouvoient se lasser d'admirer qu'un homme fût en même-temps si coupable , & gardât si constamment le sang froid de l'innocence.

A peine Beaufort étoit-il chez le maréchal , que le cardinal en fut informé. A cette nouvelle qu'il avoit si peu lieu de prévoir , son ame devient la proie des plus vives inquiétudes. « Il est perdu ; c'est une partie concertée ; les deux partis vont s'expliquer ; tous les mysteres vont être dévoilés ; peut-être même Condé a-t-il déjà des indices du manège employé contre lui. A quel

» art désormais recourir , comment se
» soustraire à la vengeance d'un prince
» si justement courroucé ? Où trouver
» une égide pour repousser tant de traits
» qui vont se réunir contre lui ?

1649.

Les allarmes du cardinal ne durèrent qu'autant de temps que dura le repas ; Condé lui-même prit soin de les dissiper en le visitant le soir même , & en lui contant naturellement toute l'aventure. Le cardinal , craignant que ces scènes , si elles se répétoient , n'amenaissent une explication , prend soin de redoubler l'éloignement du prince pour toute liaison avec ceux qu'il nomme ses assassins , d'aigrir ses blessures , de fortifier ses espérances dans l'équité du parlement : il lui promet de nouveau l'appui de la cour , & bientôt des indices si certains , que les coupables seront infailliblement reconnus.

Gondy s'apperçut le lendemain du dangereux effet de cette conversation. Toute la cour étoit chez Condé & ve-

Le 13 Déc.

1649. noit lui faire , les uns des complimens ; les autres des offres de service ; il étoit au milieu de cette foule , occupé à les remercier , lorsqu'on lui annonce que le coadjuteur monte son escalier : aussitôt il quitte brusquement la compagnie & s'enfonce dans son cabinet. Le chevalier de la Riviere , gentilhomme de sa chambre , fait entrer tous ces courtisans les uns après les autres , & laisse le prélat se morfondre dans les appartemens , prétextant toujours qu'il n'a point d'ordre. Gondy est inaltérable , nul mouvement d'impatience , ni dans ses gestes , ni dans ses paroles , ni sur son visage ; il reste constamment pendant cinq heures , & ne quitte enfin , que lorsqu'il voit tous les appartemens vuidés , & qu'il reste exactement seul.

Motteville. Il ne se borne point à cette démarche ; il n'a pu percer jusqu'au prince , il parviendra peut-être à ses serviteurs. Il demande Toulangeon , il demande la Moussaie , il demande Perrault , tous

trois attachés au prince, tous trois dans sa plus intime confidence. Toulangeon, la Moussaie, Perrault, ont ordre de faire dire qu'ils n'y sont pas; & Gondy, rebuté par-tout, honteux, confus, la rougeur sur le front, le désespoir dans le cœur, court ensevelir sa honte à l'archevêché, dévorer en secret tant d'affronts, si durs, si humilians, si peu faits pour son ame altière, méditer sa vengeance, & en chercher les moyens dans les replis de sa politique.

1649.

La Reine sentit tout ce que cette aventure pouvoit avoir de favorable pour elle. « Elle étoit bien heureuse, » disoit-elle, à une de ses favorites, » de n'être point mêlée à toutes ces querelles, dont peut-être elle pourroit profiter. Du moins elle se voyoit dans cette heureuse situation, qu'il falloit nécessairement que les uns ou les autres implorassent son secours ».

Motteville.

Il est sûr qu'elle fit tout ce qui étoit en elle, pour servir les projets de son

1649.
Talon.

ministre. Le lendemain même du prétendu assassinat, les gens du roi furent mandés; & en présence de la Reine, du ministre, de Gaston & de Condé, on leur ordonna d'informer promptement de tout ce qui s'étoit passé la veille. Condé, qui n'avoit pas encore de preuves, leur recommanda sur-tout de ne point faire mention, dans leur réquisitoire, de l'entreprise formée contre sa personne, mais de demander en général la permission d'informer, & de l'assassinat de Joly, & de la sédition qui l'avoit suivi.

Le surlendemain, pour marquer par une démarche publique tout l'intérêt que la cour prenoit à cette affaire, le duc d'Orléans, les princes de Condé & de Conti, les ducs de Vendôme, de Mercœur, d'Elbœuf & de St. Simon, se rendirent au parlement en grand appareil, apportant une lettre de cachet, pour travailler à l'information, comme s'il se fût agi d'une conjuration contre

l'état ; dès l'après-dinée , on commença à y travailler , & l'on entendit sept ou huit témoins , qu'on eut encore assez de peine à trouver , quoique toute cette aventure eût été assez publique. 1649.

Le 14 , jour où les princes avoient promis de se retrouver au parlement , Condé présenta requête sur l'entreprise formée contre sa personne ; ensuite , d'après les conclusions des gens du Roi , on décerna un décret de prise de corps , contre la Boulaie & deux ou trois autres chargés par les informations , avec injonction aux procureurs & avocats généraux de chercher sur-tout à pénétrer quels avoient été les motifs & les projets de ceux qui avoient excité la sédition : comme un pareil travail demandoit du temps , les princes convinrent de ne revenir que le 20 au parlement.

Cependant la Boulaie , toujours caché à l'hôtel de Vendôme , apprenant que l'affaire devenoit sérieuse , & crai-

~~1649.~~ 1649. gnant que le décret de prise de corps, décerné contre lui, ne parvint à s'exécuter, exhorta le cardinal à ne pas oublier que c'étoit par son ordre qu'il se trouvoit exposé à ce danger; que son azile devenoit de jour en jour moins sûr; que Beaufort, dont on l'accusoit de n'avoir été que l'instrument, pouvoit prendre le parti de se disculper aux yeux de toute la France, en le trahissant lui-même; qu'il n'y avoit par conséquent pas un moment à perdre pour le tirer d'embarras. Il ne falloit pas employer des ressorts bien puissans, pour émouvoir l'ame de Mazarin dans cette occasion; son intérêt étoit assez éloquent, & il avoit trop à redouter que ses artifices ne fussent dévoilés. Il se hâta donc de faire évader la Boulaie, en lui fournissant de l'argent & des chevaux de sa propre écurie, & en écrivant aux gouverneurs des villes frontières de lui laisser tous les passages libres. Ce fut de cette sorte que Maza-

rin mit son secret & ses manœuvres en sûreté, tandis que le vil & méprisable instrument de sa politique, alloit porter ses talens criminels dans les pays étrangers & errer chez l'ennemi de l'état, en attendant que les affaires fussent assez brouillées dans sa patrie, pour venir la déchirer avec impunité, & vendre de nouveau ses délations au cardinal.

1649.

Pendant que tous les indices du crime disparoissoient, les informations continuoient, & les gens du roi, les avocats généraux sur-tout, plus encore par amour de la justice, que par complaisance pour la cour, les poursuivoient avec une activité sans égale. Parmi les témoins il s'en trouva trois, un Cantor, un Sixiaudo, un Georgibus, l'un béarnois, l'autre manceau, le dernier gascon, lesquels s'étant présentés pour déposer, détaillèrent par une espcce de journal, tout ce qu'ils avoient oui dire chez Parrain-Découture, secrétaire du

Talon; Retzi
Joly.

1649.

Roi , & l'un des syndics : ils avoient eu l'art de s'introduire chez lui , sous l'apparence d'un feint attachement aux affaires dont ce syndic étoit chargé pour les rentes. Ils étoient tous trois espions à gage de Mazarin , & pour assurer ces hommes infâmes , sur les dangers inevitables , en exerçant un aussi horrible métier , on leur avoit donné des brevets du Roi , contre-signés par le secrétaire d'état le Tellier : là-on leur permettoit d'assister aux assemblées des rentiers , d'y parler & d'y agir comme ils le jugeroient convenable , pour attirer la confiance , & découvrir les plus secrets sentimens , pourvu qu'ils vinssent en faire un fidele rapport. Des manœuvres aussi odieuses firent tout le contraire de ce qu'en avoit espéré la cour ; elles indignèrent d'abord les juges eux-mêmes , & révoltant toute la France , lorsqu'elles furent dévoilées , elles rendirent à la fronde la plupart des esprits qui paroïssent les plus froids & les plus aliénés.

De son côté, Gondy n'oublioit rien 1649.
pour faire revenir le peuple & Condé
des fâcheuses impressions qu'on leur
avoit fait prendre. Gondy, dont l'ame
étoit assez grande pour sentir tout le
mérite de celle de Condé, ne désespé-
roit pas encore de lui faire parvenir la
vérité, & tenta mille efforts pour lui
dessiller les yeux. Il parvint à intéresser
auprès de lui des gens qui lui étoient
attachés, & qui, pour calmer le cour-
roux du prince, n'oublièrent rien de ce
qui pouvoit se faire en faveur du parti :
mais Condé inébranlable ne voulut Nemours,
pas entrer en négociation, & répondit
avec toute sa fierté qu'il ne cesseroit
de les poursuivre impitoyablement,
jusqu'à ce qu'ils lui eussent abandonné
le pavé de la capitale, & que tous les
chefs fussent sortis de Paris. Cette ré-
ponse prouve qu'il y avoit encore moins
d'animosité que d'orgueil dans ses pro-
cédés ; il ambitionnoit la gloire de
faire lui seul ce que n'avoient pu faire

ni la Reine, ni le ministre, armés de
1649. toute la puissance royale.

En vain les frondeurs lui représenterent-ils qu'il n'étoit ni de sa grandeur, ni de sa bonne-foi, de les accuser d'un crime, dont certainement il ne pouvoit les croire coupables; que tôt ou tard, ils trouveroient les moyens de se justifier; qu'alors il lui faudroit dévorer, à la face de toute la France, l'affront d'avoir injustement attaqué des gens qui méritoient des ménagemens, autant pour leur innocence, que pour le respectueux attachement qu'ils lui avoient voué. Ces protestations ne servirent qu'à exalter le courroux du prince : il répondit avec une hauteur plus dure & plus accablante que la première fois : « Innocens ou coupables, il n'a-
» voit pas besoin d'éclaircissemens; il
» vouloit qu'ils sortissent de Paris, & il
» les trouvoit bien plaisans de ne pas
» obéir quand il commandoit ».

L'obstination du prince étoit d'au-

tant plus cruelle pour Gondy, que les 1649.
chefs mêmes de son parti mollissoient,
& que tous ses amis étoient prêts à l'abandonner. Rien ne retint le maréchal
de la Mothe, touché de l'honnêteté de
Condé, qui ne l'avoit pas rangé au
nombre de ses assassins, rien ne le re-
tint que les promesses du coadjuteur,
de faire prendre bientôt une nouvelle
face aux affaires. En effet, Gondy comp-
toit sur une seconde tentative qu'on
alloit essayer pour adoucir le prince.

Il avoit député Fosseuse & Noirmou- Nemours
tiers auprès de la princesse douairière,
dont ils avoient l'honneur d'être pa-
rens : ces deux négociateurs espéroient
qu'une femme seroit plus facile à flé-
chir, & que l'humeur douce & con-
ciliante de son sexe ne tiendrait pas
contre des raisons solides & de respec-
tueuses prières ; mais la princesse étoit
encore plus irritée que son fils, le sen-
timent des allarmes que lui avoit inf-
piré son prétendu danger resta pro-

1649.

fondément gravé dans son cœur ; d'ailleurs , elle n'avoit pas moins de fierté , ses réponses furent donc aussi aigres :
» puisque son fils exigeoit que Beaufort
» & Gondy sortissent de Paris , ils
» étoient bien insolens de vouloir y
» demeurer. Mais , madame , répliquèrent les négociateurs , il n'appartient
» qu'au Roi , à la puissance suprême ,
» d'user d'un pareil droit , & de chasser de la capitale des hommes tels
» qu'un petit fils de Henri IV , & un
» coadjuteur de Paris. Vous voyez que
» la Reine jusqu'à présent les y a bien
» soufferts ; les exemples des autres ne
» font rien pour mon fils , répartit avec
» chaleur la princesse que la contradiction avoit échauffée : il y a bien de
» la différence entre un prince de Condé
» & le Mazarin ; si d'autres princes ont
» bien voulu oublier le soin de leur dignité , jusqu'à négliger de se faire
» obéir , mon fils n'est point du tout de
» cette humeur ».

Cette conversation paroissoit ne lais-
ser aucune voie à un accommodement ;
cependant Gondy , ne voulant rien ou-
blier de ce qui pouvoit mettre le bon
droit de son côté , revint encore à la
charge , & fit déclarer au prince que
les frondeurs étoient disposés à remplir
ses ordres , mais qu'étant de leur hon-
neur de faire voir leur innocence , ils
espéroient que le prince voudroit bien
leur permettre de se justifier aupara-
vant. Sourd à toutes ces avances ,
Condé ne répondit rien , & le coadju-
teur désespérant de le fléchir , ne son-
gea plus qu'à intéresser en sa faveur ,
& le peuple & le parlement.

1649.



CHAPITRE VIII.

Suite de la procédure contre les accusés, ils commencent à se rassurer; intrigues de la cour auprès du procureur-général, pour les perdre.

1649. **G**ONDY sentoît jusqu'où pouvoient le mener les procédures : il perçoit à travers le manège de la cour, & il voyoit bien que pour peu qu'elle y trouvât jour, elle ne manqueroit pas cette occasion de le perdre. L'exemple des Guise avoit appris que toute violence est interdite aux Rois ; mais il étoit palpable que si le ministère ne pouvoit recourir à des voies sanglantes & sans formes contre lui, il saisiroit bien vite celle qui pourroit assurer son châ-timent, avec quelque apparence de justice. Se confier dans l'équité du parlement, ç'auroit été ne pas connoître

les hommes , capables d'oublier toutes
les loix , dès qu'on a su les intéresser
à une injustice ; s'assurer entièrement
sur les amis qu'il avoit dans la compa-
gnie , ç'auroit été également manquer
de prudence , rien n'étant moins stable
que l'attachement des factieux , parce
qu'il n'est fondé que sur l'intérêt , &
que l'intérêt varie tous les jours.

De quelque côté que Gondy se tour-
nât , il ne voyoit que des périls , & la
plus affreuse perspective. Le peuple seul
pouvoit encore soutenir ses espérances ,
il commençoit à revenir à lui. La mâle
assurance , que le prélat avoit affectée ,
en avoit imposé à la multitude , tou-
jours disposée favorablement en faveur
de celui qui semble ne rien craindre.
D'ailleurs il avoit été servi par des
hommes plus puissans encore sur la po-
pulace , que ne peut l'être un chef de
parti , parce qu'en subjuguant les con-
sciences , il leur est facile de dominer
sur les esprits. Les curés de Paris , at-

~~1649.~~ tachés à un homme qui savoit affecter
 1649. tous les sentimens , aussi aimable pour
 le dévôt que pour l'impie , n'avoient
 rien épargné pour dissiper les nuages
 qui s'élevoient contre leur chef. Ils tra-
 vaillerent avec tant de zele , qu'au bout
 Retz. de 7 ou 8 jours , presque tous les es-
 prits étoient rendus au coadjuteur ;
 Talon , frere de l'avocat-général & curé
 de St. Gervais , lui écrivoit dès le cin-
 quieme : *Vous remontez ; sauvez-vous*
de l'assassinat ; avant qu'il soit huit
jours , vous serez plus fort que vos en-
nemis.

Ce billet fut une espece de prédic-
 Le 20 Déc. tion. La premiere fois que les princes
 revinrent au parlement , Gondy , Beau-
 Talon. fort , Luines , Brissac , Retz , la Mothe ,
 y étant aussi allés , ce coup d'audace ,
 rendit la chaleur aux amis du parti dans
 la compagnie , étonna leurs adversai-
 res , & suspendit du moins la défection
 de ceux qui se sentoient portés à chan-
 ger. Il ne se passa rien de considérable.

dans cette séance , ce n'étoit point encore le jour où devoient se porter les grands coups. On perdit le temps à délibérer si le président Chartron opineroit ou n'opinerait pas dans l'affaire de Joly ; le dernier avis fut enfin embrassé comme le plus juste , puisque le président étoit impliqué dans cette affaire , & qu'il avoit lui-même rendu plainte sur le prétendu assassinat , médité contre lui.

1649.

On mit aussi celui de Joly sur le tapis. La plus grande partie de la compagnie étoit persuadée de la fausseté de l'attentat : en effet , les membres qui renoient pour la cour , au premier bruit de l'entreprise , ayant fait nommer des commissaires pour aller visiter Joly & voir ses blessures , lorsqu'ils s'étoient présentés chez lui , il ne voulut jamais les leur montrer , sous prétexte qu'on venoit d'y mettre un appareil , & qu'il pourroit y avoir du danger à le lever. Apparemment qu'il les croyoit plus

1649. clairvoyant que Guenaud , si connu par les sarcasmes de Gui-Patin , & les traits que Despréaux a lancés contre lui. Il étoit premier médecin de la Reine , laquelle l'avoit envoyé chez Joly , pour juger par lui-même de ce qui en étoit.

Joly. Le bon homme , soit par la faute de ses lumieres , soit par celle de son art , y fut trompé comme l'avoit été le premier chirurgien. Il retourna au palais-royal , & si l'on en croit Joly , (il faut bien prendre garde que l'anecdote est de lui ,) il assura la Reine que rien n'étoit plus véritable que la blessure du syndic , qu'il lui avoit trouvé de la fièvre , qu'il faudroit être le plus grand comédien , pour jouer la maladie jusqu'à ce point.

Les commissaires du parlement ayant été moins crédules , l'affaire de Joly , dans cette séance , attira de grandes contestations. Il avoit présenté une requête , par laquelle il demandoit que cette affaire fût renvoyée à la tournelle ,

& non aux chambres assemblées, sous prétexte qu'elle n'avoit aucun rapport avec la sédition qui l'avoit suivie, Il ne disoit pas son véritable motif ; il s'imaginoit être mieux traité à la tournelle, où il avoit un plus grand nombre d'amis, & il craignoit de passer sous les yeux du premier président, trop clairvoyant pour se laisser tromper, trop attaché à la cour pour l'être par les frondeurs. Par la raison contraire, Molé vouloit que l'affaire fût jugée à la grand-chambre, & voyant que les voix ne seroient peut-être pas pour lui dans cette séance, il traina si bien les choses en longueur, qu'il n'y eut rien de décidé ni à cet égard, ni sur la sédition : mais dans l'intervalle de cette assemblée à la suivante, il y eut bien des choses nouvelles & d'odieuses manœuvres.

Gondy, Beaufort & Broussel avoient été chargés par les informations, mais si légèrement, que les avocats généraux ne crurent pas nécessaire de les impli-

1649.

Talons

1649.

~~_____~~ quer dans leur réquisitoire. Talon étoit un des plus honnêtes-hommes qui fût alors dans le parlement ; ainsi il n'est pas à croire , quoiqu'il eût beaucoup d'estime & d'amitié pour Gondy , que ces sentimens l'eussent aveuglé sur son devoir , puisque dans d'autres occasions il déplore les égaremens de ce scélérat sublime , avec toute l'amertume d'un bon citoyen. La cour , avertie par le procureur-général Méliant , lequel lui étoit tout dévoué , que ses confreres n'étoient point de son avis , & ne croyoient pas qu'il y eût lieu à aucun réquisitoire contre les chefs de la fronde , entra dans les plus vives allarmes que ces trois victimes ne lui échappassent.

Le 21 Déc.

Ibid.

Le chancelier en conséquence mande les gens du roi , pour voir les informations & prendre avec eux des conclusions : mais , fideles à leur devoir , ils répondent invariablement , que les informations sont entre les mains des commissaires ,

commissaires , & quant à leurs conclusions , qu'ils les prendront quand il sera temps : en vain le chancelier s'efforçait-il de mille manières de percer dans leurs secrets , ils sont impénétrables , & Méliant lui même , jouant la bonne foi avec eux , dit en sortant à ses deux autres confrères : *du moins ils n'auront pas cet avantage d'avoir vu les informations par nos mains , ni de savoir nos pensées.*

1649.

Mazarin , qu'une tentative inutile ne rebutoit pas , revint à la charge , & renvoya chez Talon & Bignon , le comte de Brienne , pour les engager à demander du moins que Beaufort , Gondy & Broussel , fussent assignés pour être ouïs. Le comte ne remporta que la honte d'avoir tenté vainement une démarche honteuse.

Ibid.

On avoit été plus heureux auprès de Méliant. Gondy savoit avant midi , par l'avis d'un officier de la chancellerie , que le procureur général , après être

Retz.

1649,

resté deux heures enfermé avec Séguier, Chavigny & Molé, avoit promis de requérir un décret de soit ouï contre le coadjuteur & les deux autres, & de donner ses conclusions, quand même ses confreres s'y refuseroient.

A cette nouvelle Gondy & son parti se croient perdus. La fronde assemble un grand conseil chez le duc de Longueville ; la séance ne se passe pas sans contestation. Comme Longueil, Bellievre & les autres, plus entendus aux détours de la chicane, connoissoient aussi mieux que personne toutes les ruses dont elle fait se servir pour envelopper ses victimes, & comme l'abattement du peuple paroïssoit tout permettre à la cour, ils craignoient qu'elle ne profitât de l'instant pour faire arrêter les accusés, sous quelques formalités de justice, coulées dans la procédure, par l'adresse du président de Mesmes, & soutenues de la hardiesse du premier président. Tous les avis, à l'exception

Id.

de celui du coadjuteur , furent donc 1649.
violens. On vouloit tenter une soule-
vement , aller assiéger le palais-royal ,
(c'étoit l'opinion de Longueil ,) renou-
veller les barricades , & opposant persé-
cution à persécution , pousser les choses
jusqu'où elles pourroient aller.

Gondy n'étoit pas d'une trempe
d'ame à s'effrayer de complots si per-
vers : « mais comment , pour peu qu'on
» consultât la prudence , se ranger à un
» projet dont le seul commencement
» paroïssoit impraticable ? Car enfin ,
» quoique le peuple fût revenu au parti ,
» on n'étoit pas tellement sûr de lui ,
» qu'on dût se flatter de le voir céder à
» toutes les impressions qu'on voudroit
» lui donner ? Où trouver des forces
» pour soutenir l'exécution , en suppo-
» sant qu'on pût la commencer ? Où
» étoient les ressources , les fonds , les ar-
» memens ? Si , comme il y avoit grande
» apparence , on restoit au milieu de
» cette exécution , comment se sauver

1649.

» de la honte ? comment éviter la pu-
» nition d'un si horrible attentat, le-
» quel confirmeroit & changeroit en
» réalité tous les soupçons qu'on avoit
» semés sur un crime imaginaire ?

Toutes ces réflexions , Gondy les étala avec son éloquence ordinaire , & elles eurent l'effet qu'elles devoient avoir ; chacun revint à l'avis du coadjuteur. On convint que le lendemain tous les chefs , qui avoient séance au parlement , s'y rendroient , mais sans appareil & avec peu de suite , pour ne point engager une action avec celle du prince , qui ne manqueroit pas d'être nombreuse. « Il est vrai qu'on pouvoit
» les massacrer au palais ; mais étoit-il
» à croire qu'on se permit une telle vio-
» lence , sur-tout lorsqu'on verroit leur
» modeste cortège. Si l'on manquoit
» cette occasion , s'ils sortoient sains &
» saufs de cette séance , il y avoit tout
» à parier que le lendemain ils seroient
» maîtres du payé. L'innocence a de

» grands droits, la vérité en a encore
» de plus forts. Le peuple abattu, le
» parlement consterné, les uns de n'a-
» voir pour chefs que des meurtriers,
» les autres de les avoir pour amis, ras-
» furés par une sécurité que le crime ne
» peut affecter jusqu'à un certain point,
» reviendroient bientôt totalement de
» leurs premières impressions. ».

1649

Telles furent les raisons dont Gondy appuya son avis, & lesquelles calmerent presque toutes les allarmes : chacun se retira pour répéter le rôle qu'il devoit jouer le jour suivant; un incident faillit à dépouiller Gondy du sien.

A peine étoit-il rentré chez lui, pour l'étudier, qu'il apprit, par un billet de Mad. de Lesdiguières, que la Reine; prévoyant qu'il ne manqueroit pas de se rendre le lendemain au parlement, avoit envoyé ordre à l'archevêque de Paris d'y aller prendre sa place, ce qui en excluait son neveu, lequel n'y avoit séance qu'au défaut de son oncle. Ce

1649. contre-temps, qui auroit rompu toutes les mesures d'un autre, ne l'effraya point, & dès le lendemain à 4 heures du matin, il étoit avec Brissac & Retz à la porte de l'archevêque, qui cette nuit avoit couché aux capucins du faubourg S. Jacques.

Retz.

On s'imagine peut-être qu'un oncle n'avoit pas de plus grand intérêt que celui de sauver son neveu, & qu'à la première sollicitation, il alloit lui céder sa place. Mais l'archevêque étoit le plus foible & le plus timide des hommes; il étoit d'ailleurs tourmenté contre son neveu, d'une jalousie qui alloit jusqu'à l'extravagance; il craignoit toujours qu'il n'empiétât sur ses droits. C'en auroit donc été assez pour le décider à un refus, quand il n'auroit pas promis à la Reine de se rendre au parlement. Ce qu'il y eut de plus cruel, c'est qu'il trouva des raisons pour motiver son refus : « Son neveu étoit un imprudent, un étourdi qui aggraverait

les offenses ; il le défendrait mieux ~~à~~ lui-même.

1649.

Un homme , tel que l'archevêque , ne pouvoit manquer d'avoir certaines foiblesses , appanage ordinaire des ames retrécies : son ridicule étoit celui du malade imaginaire , & il étoit rempli du plus profond respect pour les décisions de son médecin ou de son chirurgien : c'est ce qui sauva Gondy. Un de ces derniers qu'il avoit gagné , se charge de lever les difficultés : tandis que Gondy va l'attendre aux carmelites , le chirurgien entre chez l'archevêque : le prélat ne manque pas de lui conter la visite de son neveu , & l'envie qu'il a lui-même d'aller ce jour-là au parlement : le chirurgien applaudit à sa fermeté , il le loue d'avoir résisté aux importunités d'un neveu qui veut l'enterrer tout vif , il l'exhorte à se lever en diligence : l'archevêque obéit , mais à peine il est hors de son lit , que le chirurgien , d'un ton effrayé , s'écrie : *Ah ! Mon-*

1649.

seigneur , qu'avez-vous ? Mais je me porte bien. Cela ne se peut pas ; vous avez un très mauvais visage ; voyons votre poulx.... Vous avez de la fièvre. A ces mots l'archevêque , sans consulter davantage , se replonge dans son lit , & le chirurgien vient avertir son neveu qu'il peut partir , que tous les rois & toutes les reines de l'univers ne feroient pas sortir son oncle de quinze jours.

La scene , qui alloit s'ouvrir , fixoit les yeux de tout Paris. D'un côté la noirceur de l'attentat ; de l'autre , le rang & la puissance des accusateurs & des accusés , renoient tous les esprits en suspens , & dans l'impatience de voir si l'audace de Gondy , si l'inimitié de Condé , si l'équité du parlement se soutiendroient jusqu'à la fin. Jamais la capitale n'avoit porté des regards aussi curieux sur aucun jugement , jamais on n'avoit vu moins de gens indifférens , jamais plus de liberté à parler , ou de

hardiesse à soupçonner. Les salles du ~~palais~~ 1649.
palais étoient remplies de plus de mille
gentilshommes, attachés à Condé ou
depuis long-temps ou pour le moment :
toute la cour s'étoit fait un honneur de
l'y accompagner, & de lui former un Le 22 Déc.
cortège bien différent de celui des fron-
deurs, qui s'y rendirent seuls, séparé-
ment, comme s'ils avoient craint de
se faire remarquer. Le coadjuteur seul,
en rochet & en camail, affectant une
sécurité qu'il n'avoit pas, son bonnet
à la main, s'efforçoit d'attirer les re-
gards par ses saluts multipliés, en tra-
versant la grand'salle : mais à peine
feignoit-on de l'appercevoir, peu dai-
gnoient lui rendre ses civilités ; tant
l'idée de son crime avoit aliéné les
esprits ; tant, après un pareil attentat,
on trouvoit sa hardiesse arrogante ! On
s'écartoit, on fuyoit pour le laisser pas-
ser. *Où va cet audacieux, se disoit-on ?
Ignore-t-il qu'il est perdu ? Craint-il de
ne pas savoir assez tôt la nouvelle de sa*

1649.

condamnation ? Voyez-vous cette mâle assurance qu'il affecte ? A ces apparences de fermeté , on ne le croiroit pas coupable , mais son cœur tremble , ou ce premier crime n'a pas été son apprentissage.

Gondy entendoit ces discours ou d'autres semblables ; il voyoit sur les visages l'exécration qu'il inspiroit ; mais il n'en étoit pas plus déconcerté. Il étoit naturellement hardi ; & un homme qui d'ordinaire est coupable , est bien fort , lorsqu'une fois il se sent innocent. L'accueil favorable , qu'il reçut à la grand'chambre , contribua encore à le rassurer. Comme le duc de Beaufort n'étoit pas encore arrivé , sa présence causa de la surprise , mais une surprise mêlée de joie , qui se manifesta par un petit murmure ; le coadjuteur , qui se connoissoit aux signes des assemblées , en tira un augure favorable.

Dès qu'il eut pris sa place , s'adressant à toute la compagnie , en son nom

& en celui des autres accusés : « Mes-
» sieurs , dit-il d'un ton modeste , mais
» hardi , *nous avons appris* qu'on nous
» impliquoit dans la sédition , qu'on
» nous imputoit même de plus horri-
» bles complots. Nous venons porter
» nos têtes au parlement , si nous som-
» mes coupables , mais vous demander
» justice contre les calomniateurs , si
» nous sommes innocens. Quoiqu'en
» mon particulier je puisse ne pas me
» tenir justiciable de la compagnie , je
» renonce à tous les privileges pour
» faire connoître mon innocence , à un
» corps auquel j'ai voué à jamais , autant
» d'attachement que de vénération ».

1649.

Ce petit discours , rendu encore plus adroit par le ton éloquent dont le coadjuteur le prononça , fit un effet dont il s'aperçut par un second murmure , doux , mais favorable. Condé commença à craindre de s'être trompé , ou du moins de n'être pas vengé.

A peine Gondy avoit fini , qu'un

1649.

conseiller ayant voulu rapporter la requête de Joly , le président de Mesmes , dans l'impatience de servir la cour , s'écria d'un ton pénétré , qu'il y avoit bien d'autres choses plus pressées ; qu'avant tout , il falloit lire les informations faites sur la conjuration publique , dont il avoit plu à Dieu de préserver l'état & la maison royale : à ces paroles il ajouta sur la conjuration d'Amboise quelques mots , que le coadjuteur ne laissa pas tomber , comme on ne tardera pas à le voir.

Talon.
Retz.

De Mesmes fut satisfait , & la lecture des informations commença. Outre les témoins à brevet dont j'ai parlé , il y en avoit encore d'autres , dont les noms n'étoient pas moins ridicules , ni la vie moins infâme , tels qu'un Pau , un Pichon , un la Comette , un Marcassaire , un Fillon , un Firrès ; ce qui a fait dire au cardinal de Retz , qu'il n'y avoit pas dans les petites lettres de Portroyal , des noms plus barbares , *Georgi-*

bus, valant bien Tambourin. La dé-
position seule de Cantot tint quatre
heures de lecture. Voici ce qu'elle por-
toit en substance avec celle des autres.

1649.

» Ils s'étoient trouvés dans plusieurs
» assemblées des rentiers à l'hôtel de
» ville : ils y avoient oui dire que Beau-
» fort & Gondy vouloient tuer le prince
» de Condé ; ils avoient vu la Boulaie
» chez Brouffel avant la sédition , ils
» l'avoient vu chez le coadjuteur : le
» même jour le président Charton avoit
» crié aux armes. Joly avoit dit à Can-
» tot , à l'oreille , quoique Joly ne l'eût
» jamais ni connu ni vu que cette fois
» là , qu'il falloit tuer le prince & la
» *grand'barbe* , (le premier président ,)
» le chancelier , d'Emery , le cardinal ;
» tous ses partisans devoient être aussi
» massacrés , & en général , on n'avoit
» jamais formé une conjuration plus
» terrible contre l'état. C'étoient Héri-
» court , gentilhomme du duc de Beau-
» fort & la Boulaie , qui avoient tiré

1649. » dans le carrosse du prince , à onze
» heures du soir. Enfin avant le coup ,
» on avoit vu plusieurs personnes sortir
» de chez Broussel & entrer chez le
» coadjuteur , on les avoit suivis , on
» les avoit entendus qui convenoient
» de s'assembler ce soir-là , & de pren-
» dre Bourdeaux pour mot du guet ».

Cette dernière circonstance pouvoit prouver seule la fausseté des dépositions ; elle sembloit y avoir été jettée exprès par la cour , pour inglober , sans qu'on s'en apperçut , les rebelles de Bourdeaux dans cette affaire. Cependant on envoya chercher les gens du roi pour prononcer leurs conclusions ; mais elles donnerent lieu à un débat bien vif au parquet.

Talen. On a vu que la cour n'avoit pu parvenir à gagner les deux avocats-généraux ; ils croyoient que Méliant n'avoit pas été moins incorruptible , & ils furent bien étonnés , lorsqu'ils lui virent tirer des conclusions où Beaufort, Gondy

& Broussel étoient assignés pour être
ouïs. A cette vue, l'amour de la justice,
peut-être le sentiment de l'amour-propre blessé, enflamme ses deux confreres; ils se récrient contre un procédé si extraordinaire, ils protestent qu'ils ne consentiront jamais à un pareil réquisitoire contre trois personnes de ce rang. « Ni la justice, ni la tranquillité
» publique, que cette iniquité ne peut
» manquer de troubler, ne leur per-
» mettant pas de se rendre à son avis.
» Ignore-t-il que les preuves sont si foi-
» bles, les délateurs si vils, si chargés
» d'infamie, qu'on ne pourroit pas, en
» suivant les principes d'une conscience
» un peu timorée, soupçonner seule-
» ment ces trois illustres accusés, d'a-
» voir eu la moindre part à ce qui fai-
» soit le sujet des informations? Quelle
» circonspection, à plus forte raison,
» ne devoit on pas apporter, quand il
» s'agissoit de flétrir un petit-fils de
» Henri IV, méprisé des grands, il est

1649.

» vrai , mais adoré du peuple ; un pré-
» lat , l'ennemi déclaré de la cour , mais
» si puissant par sa dignité , par son ca-
» ractere populaire , par les ressources
» que lui suggeroit son génie ; un mem-
» bre de la compagnie , regardé comme
» un boute-feu de sédition , mais si res-
» pectable à de certains yeux , par son
» grand âge , par une probité désinté-
» ressee & jamais démentie , par ce ton
» fier & républicain , intéressant pour
» ceux mêmes dont les ames sont les
» plus souples & les plus dociles.

Toutes ces représentations furent inu-
tiles. Méliant répondit qu'il signeroit
ses conclusions , malgré l'avis de ses
confreres , & les signant en effet , il
voulut les entrainer à la grand'cham-
bre : mais ils refuserent de le suivre ,
parce qu'ils ne vouloient pas , disoient-
ils , faire un éclat ; que s'ils entroient
avec lui , ce seroit pour soutenir la nul-
lité de ces conclusions , puisqu'étant
deux , ils avoient la préponderance. Mé-

liant , sans les écouter , entre seul à la grand'chambre , & prononce ces fata- 1649.
les conclusions. Les trois accusés paroif-
soient perdus , lorsque l'éloquence &
la fermeté de Gondy , les tira , comme
on va le voir , du pas le plus dangereux
où ils pouvoient se trouver.

C H A P I T R E IX.

*Discours de Gondy , pour sa défense ;
il est applaudi & tourne tous les esprits
en sa faveur.*

GONDY avoit prévu le réquisitoire
de Méliant , & avoit eu le temps de
préparer ses batteries pour en détruire
l'effet. Talon lui avoit envoyé à deux Retz.
heures après minuit , des mémoires sur
les mœurs de ses accusateurs , capables
de confondre toutes leurs dépositions.
Il se levoit donc & ôtoit son bonnet
pour parler , lorsque Molé , qui crai-

1649.

gnoit son éloquence , pour lui fermer la bouche , s'écrie que Gondy n'observe pas l'ordre ni les formes , qu'il parlera à son tour. La cohue des enquêtes s'évele à ces mots contre le premier président, & applaudit à Gondy, qui saisissant le moment , parla enfin en ces termes.

» Je ne crois pas , Messieurs , qu'il
» se trouve dans l'histoire des siècles
» passés , un seul exemple de ce qui arrive
» aujourd'hui. Non , jamais on ne
» s'est permis des ajournemens personnels
» contre des personnes de notre
» qualité sur des *oui-dire* : de quelle
» indignation ne doit donc pas être
» faisie cette illustre assemblée , lorsqu'on
» écoute ces *oui-dire* de la bouche
» des plus infâmes scélérats , qui
» soient jamais sortis de l'obscurité des
» cachots ? Un Cantor , échappé du gibet
» à Pau ; un Pichon , qui ne fuira pas
» l'échaffaut qui l'attend au Mans ,
» un Sixiende , couché sur vos registres
» comme le dernier & le plus vil des

» criminels : voilà donc les témoins
» qu'on nous veut confronter , voilà
» les nobles accusateurs du petit fils de
» Henri le grand , d'un sénateur que
» son âge & sa probité avoient mis à
» l'abri de tout soupçon , d'un coadju-
» teur de Paris ! Vous avez peine à vous
» persuader de semblables horreurs ; ce
» n'est cependant là qu'une petite par-
» tie de celles que la malignité suscite
» contre nous. Ces délateurs , dont le
» témoignage est si respectable , ont
» bien d'autres qualités : ils sont *té-*
» *moins à brevet*. A ce titre , je vous
» vois tous étonnés ; il est si rare , si
» extraordinaire , que vous n'avez nulle
» idée , sous le plus innocent des rois ,
» d'une espece d'hommes , que les sic-
» cles les plus corrompus , n'ont pas
» connu sous les plus détestables empe-
» reurs. Je suis au désespoir que la dé-
» fense de notre honneur me force à
» rappeler des inventions que la posté-
» rité aura peine à croire , & dont no-

1642. » tre siècle aura éternellement à rougir.
» Oui, Messieurs, Cantot, Sixiende &
» Georgibus, peuvent impunément tra-
» fiquer de nos paroles, de nos secrets,
» de nos pensées; impunément ils peu-
» vent distiller sur nous le plus noir
» poison de la plus noire calomnie;
» ils n'ont rien à craindre, ils ont des
» brevets pour nous accuser. Le nom
» de notre précieux monarque, cet au-
» guste nom, qui ne doit être employé
» qu'à consacrer les loix les plus sain-
» tes, a été prostitué au plus vil des
» usages. Pour calmer leurs allarmes,
» pour les mettre à l'abri d'un châti-
» ment qu'ils n'auroient peut-être pas
» échappé sous les Tibere & les Do-
» mitien, ces brevets, que l'on pour-
» roit nommer infâmes, si le nom de
» Louis ne s'y trouvoit pas, Monsieur
» le cardinal Mazarin, dans sa haine
» contre les défenseurs de la liberté
» publique, les a imaginés, & a forcé
» monsieur le Tellier, secrétaire d'état,

» de les contre-signer. Précautions inu-
» tiles, vains subterfuges, pour déro-
» ber ces misérables à l'animadversion
» de votre courageuse compagnie. C'est
» elle que nous implorons, c'est à elle
» que nous demandons justice de ces
» odieuses manœuvres. Mais nous ne
» vous la demandons qu'après vous avoir
» supplié très humblement de nous la
» faire à nous mêmes, dans toute la
» sévérité des plus rigoureuses ordon-
» nances, si l'on peut prouver que nous
» ayons contribué ni directement ni
» indirectement au dernier tumulte.
» Nous! soupçonnés d'une sédition où
» l'on n'a vu qu'un extravagant à la
» tête de quinze misérables, véritable
» lie de la plus abjecte populace!...
» M'étendre sur ce sujet, ce seroit me
» déshonorer, ce seroit déshonorer
» messieurs de Beaufort & de Broussel,
» ce seroit vous déshonorer vous mê-
» mes. C'est trop m'occuper devant vous
» de malheureux, dont le nom seul

» fouille vos oreilles. Voilà , messieurs ;
1649. » ce que je fais de la moderne conju-
» ration d'Amboise ».

Cette chûte à laquelle on s'atten-
doit si peu , excita un mouvement gé-
néral. Les enquêtes se répandirent en
applaudissemens , & les témoins à bre-
vet sur-tout ne furent point épargnés.
Le conseiller Doujat , un des rappor-
teurs , ami de Gondy , voyant la fer-
mentation qui s'élevoit à ce sujet , vou-
lut l'échauffer encore , en feignant de
l'adoucir. Il fit l'éloge de la délation ;
» ces brevets , Monsieur , dit-il au coad-
» juteur dans une feinte colere , ne sont
» pas , comme vous le dites , pour vous
» accuser. Il est vrai , qu'il y en a , mais
» ils ne sont que pour découvrir ce qui se
» passe dans les assemblées des rentiers.
» Hé , comment voudriez-vous que le
» Roi fût informé , s'il ne promettoit
» l'impunité à ceux qui lui donnent des
» avis pour son service , & qui sont
» obligés , pour se procurer ces avis , de

» dire des paroles dont , par la suite , on
 » pourroit leur faire des crimes ? Il y a
 » bien de la différence entre des brevets
 » de cette façon , & des brevets pour
 » vous accuser ».

1649.

Ce que Doujat avoit prévu arriva : toutes les têtes furent exaltées ; la furie sur-tout des enquêtes alloit éclater , lorsque le premier président , que rien n'étonnoit , & qui se roidissoit contre les difficultés , apostrophant les prétendus coupables , *patience , messieurs* , s'écria-t-il , *allons d'ordre. Messieurs de Beaufort , coadjuteur & de Broussel , vous êtes accusés ; il y a des conclusions contre vous , sortez de vos places.*

Cette formalité étoit régulière ; Beaufort & Gondy alloient se retirer , lorsque Broussel , par une infraction à l'ordre de la justice , bien peu séante dans un ancien magistrat , ne se tenant point pour accusé , & arrêtant les deux autres , *non , Messieurs* , dit-il , *nous ne devons sortir , ni vous ni moi , jusqu'à ce que la*

Retz
Talon.

~~compagnie ne l'ait ordonné, & si nous~~
1649. *sortons, monsieur le premier président, que tout le monde sait être notre partie, doit sortir aussi... Et monsieur le prince, ajouta le coadjuteur, assez haut pour être oui de Condé, lequel s'entendant nommer, s'écria de ce ton vif & fier, qu'on lui connoissoit: moi! moi!... Oui, monsieur, répartit Gondy, la justice égale tout le monde... Non, monsieur, répliqua de Mesmes, en se mêlant de nouveau à la querelle: vous ne devez point sortir à moins que la compagnie ne l'ordonne. Si monsieur le coadjuteur le souhaite, il faut qu'il le demande par une requête. Pour lui, il est accusé, il est de l'ordre qu'il sorte; mais puisqu'il en fait difficulté, il en faut opiner.*

On opina en effet, & par une singularité qui prouve bien que les grandes compagnies sont aussi sujettes à être menées par les passions, que peuvent l'être des particuliers isolés, il y eut plus de quatre-vingt voix à faire demeurer

meurer les accusés : quoique les formes l'emportassent à la fin d'une douzaine de voix , & qu'ils fussent obligés de se retirer , la victoire pour la cour n'en fut pas plus glorieuse , la plupart des avis n'ayant été que des panégyriques pour les accusés , des satyres contre le ministre , & des anathêmes contre les brevets.

1649.

Si le triomphe de la fronde ne fut pas complet dans ce combat , elle eut bien lieu de s'en applaudir par les suites heureuses qu'il eut. Les lanternes avoient été occupées , dès la nuit , par les amis du parti , & sur-tout par les curés & les prêtres des paroisses , lesquels ne manquoient pas de faire savoir dans les salles tout ce qui , de moment en moment , arrivoit dans la grand'chambre de favorable à la faction. Le peuple , à qui la longueur de la séance , commencée à 7 heures & à peine terminée à 4 , avoit donné le temps de s'assembler , remplissoit la grand'salle , les galeries , la cour , les degrés. Impatiens de savoir à quoi s'en tenir sur

1649. leur chef, ils n'apprenoient qu'avec des transports inexprimables , & la fermeté de Gondy & sa justification , & la bonne volonté d'une partie des membres de la compagnie pour lui. Dès ce moment les soupçons s'effacèrent totalement ; aux sentimens de la haine & de l'indignation , succéderent ceux de la tendresse & de la pitié. Le coadjuteur s'aperçut en sortant de ce favorable changement. Lui & les autres factieux furent plutôt portés qu'ils ne marcherent à l'archevêché ; & si Gaston & Condé ne furent point insultés , ce fut du moins pour eux une humiliation bien grande , d'entendre retentir les cris de *vive Beaufort* , *vive le coadjuteur* , sans que leurs noms fussent mêlés à ces noms odieux.

Fin du livre septieme.



L'ESPRIT DE LA FRONDE.

LIVRE HUITIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Suite du procès des frondeurs , jusqu'au dix-huit Janvier de l'année suivante.

LE cardinal , voyant la chaleur que l'assemblée des chambres avoit jetée dans tous les esprits de la compagnie , craignit que , si la guerre se terminoit trop promptement , il ne pût parvenir à l'entier accomplissement de ses des-

1649.

1649.

seins ; il craignit sur tout que les frondeurs , lavés le lendemain du crime atroce qu'on leur imputoit , ne se sentissent assez forts pour se refuser à toutes les avances qu'il méditoit auprès d'eux , & pour rejeter une union dont la fin devoit être la perte du prince. Il redoubla donc d'artifices & de dissimulations pour gagner du temps , & laisser refroidir les esprits sur ces témoins à brevet qui les avoient tant échauffés ; il persuada au prince qu'il ne falloit point aller le lendemain au parlement , & on résolut , dans un conseil tenu au palais-royal , qu'il n'y auroit point d'assemblée des chambres , jusqu'à ce qu'on eût de la conjuration des indices nouveaux , des preuves plus certaines , que promettoit le cardinal.

Mais Mazarin avoit un malheur ordinaire aux ministres qui achètent les secrets d'autrui , on achetoit les siens ; & Gondy , qui prodiguoit , peut-être encore plus que lui , l'argent aux espions ,

fut averti de cette résolution , aussi-tôt qu'elle eût été prise : de son côté , il forme le dessein de la faire avorter. Dès le matin , il se rend avec Beaufort au parlement ; le duc s'empresse auprès du premier président , pour demander l'assemblée des chambres ; il s'écrie que l'état & la maison royale sont en péril , que les momens sont précieux , qu'il faut faire un exemple des coupables : Broussel se joint à Beaufort , tous deux accablent le premier président des traits les plus injurieux. Ils sont soutenus par cinquante ou soixante conseillers des enquêtes , qui , cédant encore plus à l'effervescence de leurs passions & de la jeunesse , qu'aux sollicitations du coadjuteur , se disputent à qui outragera davantage leur chef. « Voilà donc à » quoi aboutissoient tant d'informations » si pompeusement étalées ! Elle s'étoit » donc évanouie cette fameuse conjuration , dont la veille on vouloit pour- » suivre si vivement la punition ! Mais

1649.

Retz.

Le 23 Déc.

Talons

1649.

» on ne s'y trompoit pas ; c'étoit Molé ;
» c'étoit le chef de la justice , qui avoit
» inventé toute cette absurde & infâme
» procédure ; c'étoit lui qui , avec le
» procureur-général , avoit concerté les
» conclusions ; elles avoient été résolues
» chez lui : mais il ne se déshonoroit
» point ainsi par pure amitié pour la
» cour. Ce service honteux avoit été
» chèrement vendu ; & trente mille
» écus de rentes en bénéfices , qu'il avoit
» obtenus pour vendre sa compagnie ,
» attestoient en même temps , & l'op-
» probre de celui qui les avoit reçus ,
» & l'infamie de ceux qui les avoient
» offerts pour le corrompre.

Soit que ce fût une suite de son innocence , & que sa conscience le rassurât sur ces imputations , soit qu'il puisât dans son caractère seul sa fermeté , Molé resta inébranlable , & reçut , sans s'émouvoir , tous ces traits & d'autres plus cruels encore. Il répondit avec sa sagesse ordinaire à toutes ces apostro-

phes piquantes , & trompa les espérances de ses ennemis , qui s'étoient flattés que par quelque repartie vive il fourniroit des motifs de récusation contre lui. La cour enfin fut servie à son gré , & il n'y eut pas d'assemblée des chambres.

1649

Gondy , voyant la tournure favorable que prenoient les affaires , fier de l'appui du peuple & du parlement , du moins en partie , sentoit cependant qu'il lui manquoit encore quelque chose pour lutter avec avantage contre son illustre adversaire. Toutes les fois que Condé se rendoit au palais , on voyoit s'empresfer autour de lui une foule de grands & de gentilshommes , cortège d'autant plus imposant , d'autant plus effrayant , qu'il étoit bien disparate avec celui du coadjuteur ; celui-ci n'étant presque jamais accompagné que de ce que Paris avoit de plus abject. L'un ressembloit à un monarque environné de sa cour & dans tout l'appareil de sa puissance ;

Retza

1649.

l'autre à un misérable tribun du peuple qui ne cherchoit à sortir de son obscurité , qu'en ameutant ce que la populace offre de plus méprisable & de plus vil. Ces considérations déterminèrent le prélat ainsi que Beaufort à se procurer un cortège plus brillant ; comme ils prodiguoient l'argent , ils eurent bientôt trouvé une suite de plus de 300 gentilshommes , tant du Vendômois & du Vexin , que de la Brie.

Mais tous ces préparatifs n'étoient qu'éblouissans : l'appui du peuple paroissant plus solide au coadjuteur , pour dissiper absolument les fâcheuses impressions , & retenir les cœurs par des liens plus forts ; il recourut à un moyen qu'il avoit déjà tenté , mais avec moins de succès , dans la guerre de Paris. Instruit par la première tentative , il usa dans celle-ci d'une plus grande circonspection , & en faisant intervenir la religion dans ses desseins , il ne prétendit du moins que donner une meil-

leure idée de son cœur , sans y mêler les affaires publiques. Il prêcha donc le jour de Noël à S. Germain l'Auxerrois , avec une affluence de monde & un succès que son éloquence justifioit. Son sermon rouloit sur la charité chrétienne ; & il fut tirer un si grand parti de ce sujet intéressant , qu'il toucha tous ses auditeurs , & les femmes principalement qui , toujours plus faciles à ému-voir , versaient des torrens de larmes , s'indignant de l'injuste persécution suscitée à un si vertueux archevêque , qui respiroit la plus vive tendresse pour ses ennemis : singulier , mais peut-être trop peu rare exemple de la vanité des jugemens humains. Les pleurs se feroient peut-être changés en ris , si l'on eût connu l'affreux état où se trouvoit réduit l'artificieux orateur. Il étoit infecté de cette horrible & dégoûtante maladie , fruit en même temps & châtiment de la débauche , que l'Amérique avomie de son sein , pour punir l'Europe de ses

1649.
Retz.

ibid.

1649.

~~1649.~~ cruautés. Peu s'en fallut que , par la trahison d'un ami , à la douleur de ses maux ne se joignit la douleur de les voir dévoilés. Une dame , émue par l'éloquence de Gondy , se montrait très édifiée de son sermon , quand Noirmoutiers qui étoit à ses côtés , se baissant vers son oreille , lui dit , de ce ton méchant qui en apprend davantage souvent que les paroles : *Vous le trouveriez bien plus beau , si vous saviez qu'à l'heure qu'il est , il est si malade , qu'un autre que lui ne pourroit ouvrir la bouche.* Heureusement pour l'honneur du prélat , que cette dame fut assez prudente pour ne pas vouloir entendre , & que l'effet du sermon n'en fut pas moins incroyable.

Cependant Mazarin , quelque envie qu'il eût de traîner les choses en longueur , voyant qu'il ne lui seroit pas possible de contenir l'impétuosité des enquêtes qui brûloient de s'assembler , avoit consenti à ce que Gaston & Condé

allassent au parlement. Il faut sans doute attribuer à une suite de ces mêmes vues, la déclaration que fit Gaston, qu'il étoit nécessaire de régler le temps de la délibération; qu'il avoit été malade pour être resté jusqu'à quatre heures du soir à la dernière séance; & qu'il ne falloit travailler à cette affaire que depuis huit heures du matin jusqu'à onze.

1649.
Talon.

Comme on voulut ensuite commencer la délibération, les trois accusés récusèrent verbalement le premier président & son fils Champlatreux, parce que plusieurs témoins déposoient qu'on avoit voulu attenter à leurs personnes. Le coup étoit terrible pour Molé, & s'efforçant de le repousser, il s'écrie qu'il n'accuse personne, qu'il ne se sent point offensé, que cette récusation est l'effet de la malignité, qu'il ne sent rien dans sa conscience qui l'empêche d'être juge. Cependant il se retire au greffe, tandis que les accusés, poursuivant leurs récusations, demandent aussi celle de

1649.

Condé : « Des témoins déposent qu'on » a eu dessein de l'assassiner ; tous les » hommes sont sujets à leurs passions ; » cette accusation peut influencer sur son » jugement : au reste , on fait bien qu'il » est maître des siennes , & on s'en » rapporte à sa générosité pour être juge » ou s'en abstenir ». Condé , à ces mots , ayant voulu s'élever ; Gaston le retint ; & comme le procureur - général avoit pris des conclusions contre ces récusations , en demandant qu'elles fussent du moins motivées dans une requête , on commença à délibérer à ce sujet ; mais ces débats ayant fait perdre beaucoup de temps , onze heures sonnerent avant qu'on eût rien terminé , & la séance fut remise au lendemain des fêtes de Noël.

Le 29 Déc.

Cette assemblée devoit être encore célèbre dans les fastes du parlement , & les annales de la nation. Gondy , qui avoit eu le temps de préparer ses batteries , y parut avec une assurance singu-

liere, & un cortège presqu'aussi brillant, & certainement plus nombreux que celui de Condé. Les trois cents gentilshommes qu'il avoit rassemblés, suivis d'une foule de peuple, répandus dans les salles du palais, lui promettoient une sûre défense contre tous les attentats qu'on pouvoit méditer. Cet appui étoit d'autant plus nécessaire, que les accusés ayant intention de se trouver tous les jours au palais, dans la quatrième des enquêtes qui répond à la grand'chambre, où le peuple ne peut pas entrer, ils étoient bien-aisés de ne se pas trouver exposés aux insultes des gens de la cour, qui étoient pêle-mêle avec eux. Les deux partis en effet étoient si bien confondus ensemble, que tous les matins on les voyoit cinq ou six fois sur le point de s'égorger mutuellement; quoiqu'ils s'accablassent de politesses. La défiance des deux côtés, & l'impuissance de discerner qui étoit ami ou ennemi en vinrent à ce

1649.

Montglas,
Retz.

1649.

point, que de tous ceux qui se rendoient au parlement, présidens ou conseillers, ecclésiastiques ou laïcs, il n'y en avoit pas un qui ne cachât sous sa robe ou un poignard ou une bayonnette. Un jour entre autres, le coadjuteur, croyant que la mêlée seroit plus vive qu'à l'ordinaire, se laissa persuader, par le duc de Brissac de mettre un de ces poignards dans sa poche; mais il eut la mal-adresse de le cacher si grossièrement, qu'on en voyoit passer la garde; & le duc de Beaufort, qui l'aperçut, ne put s'empêcher de le montrer à Arnaud, la Moussaie & d'autres officiers de la suite de Condé, en leur criant : *voilà le bréviaire de Mr. le coadjuteur*. Cette plaisanterie, que Gondy entendit, perça son cœur jusqu'au vif, moins peut-être parce qu'elle venoit d'un ami, que par la honte d'être, pour ainsi dire, surpris en flagrant délit, & dans des intentions si disparates avec le caractère sacré dont il étoit revêtu.

C'étoit chez Longueil que se tenoient tous les soirs les assemblées de la fronde, & qu'on décidoit ce qui devoit être agité le lendemain au parlement. C'étoit-là qu'il avoit été résolu que, puisqu'on demandoit une récusation en forme contre le premier président, on la présenteroit ce jour même, motivée dans une requête. On ne se contenta pas d'une seule copie de cette piece; comme elle étoit travaillée par la main de la malignité, on voulut la répandre dans Paris, & elle fut imprimée & distribuée. Molé ne soutint pas cette humiliation, avec cette fermeté qui lui étoit ordinaire. Quand il lui fallut passer au barreau, pendant qu'on délibéroit sur la requête, on vit sur son visage un abattement, dans ses gestes une consternation, dans sa voix une altération, signes infailibles du trouble qu'éprouvoit son ame; on vit même jusqu'à des larmes prêtes à s'échapper de ses yeux. Ce qu'il y eut de plus cruel pour ce magistrat, fut

1650.

Joly. Talon.
Retz.

1650. que cet état de mortification dura assez long-temps , par la contrariété qui régnoit dans les opinions. Enfin , après plusieurs séances où l'on opina d'apparat , & où la matiere fut épuisée , les perplexités du premier président cessèrent ; & il passa , à la pluralité de quatre-vingt dix-huit voix contre soixante & deux , qu'il demeureroit juge.

Ce point une fois discuté , il en restoit d'autres , dont la décision n'entraînoit pas moins de longueurs , & n'excita pas moins de fermentations. Je deviendrois fastidieux , si je rappellois toutes les séances ; il faut courir sur les faits , & ne s'attacher qu'à ceux qui présentent quelque'espece d'intérêt. Nous n'oublierons point , par exemple , que les frondeurs , jugeant avec raison que les nouvelles requêtes présentées pour récuser , soit Condé , soit d'autres , auroient le même sort que la premiere dressée contre Molé , voulurent se faire un mérite en prévenant l'événement :

Motteville.

Le 5,

ils demanderent tout-à-coup à retirer ces requêtes , sous prétexte de leur innocence , & en assurant qu'il leur importoit peu par qui ils fussent jugés , pourvu qu'ils le fussent à l'heure même. Cette action , qui parut grande & hardie , & qui sembloit prouver cette innocence attestée , fit sur les esprits un prodigieux effet , & raffermir extraordinairement le parti.

Aussi le président de Mesmes , qui étoit presque aussi animé que Condé contre les accusés , prévoyant qu'ils l'emporteroient par leurs intrigues , & qu'innocens ou coupables ils sauroient se faire laver à la face de toute la France , voulut-il engager Condé à mieux assurer sa vengeance , en se déclarant lui-même partie des accusés , & en les traduisant à un autre tribunal. Rien ne paroissoit plus facile que l'exécution de ce projet , le parlement étant rempli des parens des accusés : mais Condé , ou par l'instigation de Mazarin dont

1650.

Talon.

~~1650.~~ cette démarche auroit dérangé toutes les vues, ou par sa propre impatience qui lui faisoit espérer à Paris un jugement plus prompt, ne voulut pas recourir à cette voie, qui cependant auroit pu embarrasser beaucoup les frondeurs.

Le 7. Bientôt le prince s'aperçut qu'il n'auroit peut-être pas dû négliger l'avis du président de Mesmes; & qu'il se trouveroit moins appuyé dans ses idées de vengeance qu'il ne se l'étoit promis; le duc d'Orléans lui-même ne tarda pas à l'abandonner; sa défection, dont nous dirons bientôt les raisons, éclata deux jours après. Les frondeurs avoient présenté une requête, où ils étaloient avec complaisance leur innocence; ils y récufoient aussi les conclusions du procureur général comme nulles, autant par le défaut de signature de ses deux confreres, que par la qualité des témoins qui portoient leurs reproches sur le front; ils demandoient en consé-

quence d'être déchargés de l'accusation.

1650.

Quelques-uns des membres de la compagnie s'écrièrent qu'il falloit délibérer sur cette requête; Molé au contraire prétendit qu'on continuât la lecture des informations, mais il se vit tout-à-coup arrêté par Gaston, qui fut du premier avis. Condé se sentit offensé d'un consentement qui sembloit dire qu'on l'abandonnoit, & il en témoigna sur le champ son mécontentement au duc, en lui disant : *Monsieur, Monsieur, il n'est pas difficile d'être frondeur.* « Mon cousin, répartit le duc » qui sentit qu'il s'étoit trop avancé, » tout ce que nous entreprenons ici » nous succède; il ne faut pas avoir » peur que nous soyons dédits ».

Le trait étoit porté; Condé n'en resta pas moins blessé; Gaston même ne s'empressa pas ensuite de guérir la plaie, ni par ses propos, ni par ses actions. Il se plaignit que Condé voulût être maître par-tout, & que journellement il

1650.

Retz.

en donnât des preuves. Pour afficher davantage encore le peu d'intérêt qu'il prenoit à son affaire, il refusa l'après-dînée de ce même jour de retourner au palais, sous prétexte de maladie, de sorte que la lecture de ces éternelles informations fut toujours continuée, malgré les cris du coadjuteur; il ne cessoit de répéter, qu'après une aussi solennelle protestation de leur innocence, il étoit bien étonnant qu'on ne leur rendît pas justice; qu'il falloit que Molé fût étrangement leur ennemi ou singulièrement dur, pour la refuser à des gens de leur qualité & de leur rang; qu'ils étoient traités comme des coupeurs de bourses & les derniers des misérables. A ces plaintes il en joignoit mille autres de celles que l'indignation ou l'orgueil blessé peuvent suggérer à une ame de sa trempe.

Cependant il se vit un peu vengé des longueurs du premier président. La

Reine , de son propre mouvement , 1650.
avoit fait arrêter un nommé Belot ,
avocat au conseil & syndic des rentiers.
Celui-ci avoit présenté requête contre Le 10 Déc:
cette violence , comme directement op-
posée à la déclaration de 1643 , dont
la nation , disoit-il , étoit redevable aux
généreux efforts du parlement. Molé ,
qui savoit ce que valoit cette déclara-
tion , voulut soutenir la légitimité de
l'emprisonnement : mais aussi-tôt il se
voit assailli d'une nuée de contradic-
teurs ; la cohue des enquêtes s'élève
avec furie contre lui , & entre autres
Daurat , conseiller de la troisième ,
homme de peu de naissance , dit Ta-
lon , & qui avoit été financier autre-
fois ; homme de beaucoup de sens ,
dit Joly , & qui parloit toujours avec
tant de justesse & d'éloquence , que
dès qu'il ouvroit la bouche , on faisoit
un silence général lequel ne cessoit que
lorsqu'il avoit fini lui-même de parler.
Ces deux portraits si contradictoires ,

1650. & qui paroissent le fruit, l'un au moins de l'indifférence, l'autre de la plus vive amitié, prouvent la difficulté d'écrire l'histoire, dont les matériaux ne sont presque jamais ainsi qu'un amas de dispartes palpables, inventées par la passion, soutenues par la crédulité, & dont le philosophe a bien de la peine à se démêler quand il veut trouver la vérité.

Quoi qu'il en soit, sans vouloir décider du mérite de ce conseiller, rapportons ses paroles; elles suffiront peut-être pour le juger. Il s'attacha avec une espèce de rage au premier président, & animé par son intérêt, car il avoit
 Retz; Talon. beaucoup de bien dans les rentes, il s'écria, en apostrophant Molé, « qu'il » voyoit bien qu'on vouloit faire le pro- » cès aux rentes & à ceux qui en avoient » du soin; que tout le crime de Belot » étoit sa qualité de syndic des rentiers; » que ce procédé étoit horrible dans un » premier président; qu'il s'étonnoit » de voir qu'un homme, pour l'exclu-

» sion duquel il y avoit eu soixante-
» deux voix , eût assez peu de pudeur ,
» assez peu de soin de son honneur ,
» pour se résoudre à violer ainsi les for-
» mes de la justice , à la face du ciel &
» de la terre ».

1650.

A ces mots Molé indigné ne se contentait plus , il veut s'élancer hors de son siége , il s'écrie qu'il n'y a plus de discipline , qu'il quitte sa place à quelqu'un qui saura s'attirer plus de considération. Ce mouvement fut comme un signal général ; la commotion de la grand-chambre passant dans les autres , tous ceux des deux partis qui étoient dans la quatrième , confondus ensemble , se mêlant promptement les uns des autres , courent se réunir chacun à sa faction , & se mettre , pour ainsi dire , sur la défensive. Heureusement qu'il n'y eut pas une épée de tirée , des ruisseaux de sang auroient coulé dans le palais , & la capitale eût été inondée. Comme il faut être juste , n'oublions pas de dire

1650. que Daurat alla faire ses excuses au premier président.

Ces scènes se répétoient souvent, & cet état d'incertitude & de guerre, se soutint toujours ainsi jusqu'au dix-huit Janvier. Les frondeurs poursuivoient sans cesse leur jugement, & sans cesse leurs ennemis le reculoient, sentant qu'ils ne pouvoient manquer d'être absous, & les témoins à brevet sévèrement punis. Tantôt on annonçoit un certain Martineau, arrêté en Normandie, lequel devoit donner de grands indices de la conjuration; tantôt on incidoit sur la maniere de juger les accusés : les uns vouloient qu'on séparât leur cause des autres impliqués avec eux dans les informations, indignés qu'on confondît de si grands noms avec les noms d'un tas de misérables, les autres vouloient qu'ils fussent tous jugés ensemble. Ces longueurs impatientoient encore moins les frondeurs, (ils avoient pris d'autres mesures;) que
Condé,

Condé, lequel se voyoit à la veille de perdre le plaisir de la vengeance. Non seulement la cour, pour des raisons que nous saurons bientôt, mollissoit & ne pressoit plus si vivement son parti; mais Gaston, qui jusqu'alors encore avoit gardé quelques mesures, ne se contraignoit plus. Ses prétextes de maladie se multiplioient, & il disoit hautement que cette affaire l'ennuyoit; qu'elle duroit trop long-temps. Il avoit été le premier à proposer que les trois accusés fussent jugés séparément; & un jour, fatigué des instances de Condé, il y céda enfin, & se rendit au parlement; mais à peine étoit-il dans la chapelle, que feignant une grande colique, il s'en retourna sur le champ au luxembourg. Coigneux, député pour le recevoir, lui ayant dit qu'il falloit que les accusés remissent leurs intérêts entre ses mains, & qu'il les accommodât; *que ferai-je de cet hom-*

1650

Morteville
Le 16.

Talon

me, répondit le duc, *en montrant*
1650. Condé?

Cette mauvaise volonté étoit trop visible pour échapper au prince ; sans avoir précisément deviné, il ne pouvoit comprendre d'où pouvoit venir un pareil changement. On le vit alors dans les inquiétudes les plus déchirantes ; il se plaignoit de la Reine, qui à son gré ne le servoit pas assez vivement ; il se plaignoit de Gaston & de ses maladies ; il se plaignoit de Mazarin qui, après avoir paru tout de feu dans les commencemens de cette affaire, paroissoit tout de glace dans le moment où ces indices, qu'il lui avoit tant promis, pouvoient lui être d'une si grande utilité : il se prenoit de son malheur à tout ce qui l'entouroit ; le ressentiment, l'humeur, le chagrin perçoient dans ses moindres actions ; toujours inquiet, toujours agité, ses nuits se passoient dans le

trouble & l'insomnie ; il se prome-
noit , il écrivoit , il se parloit , il cher-
choit à sortir du labyrinthe , où les
artifices les plus noirs , le manège le
plus séduisant l'avoient si malheureu-
sement jetté ; mais en vain l'arrêt étoit
signé ; & ses ennemis , qui l'avoient
prévenu , jouissoient déjà en secret de
sa perte , alors même qu'il méditoit
la leur. Il faut avouer qu'il sembloit
l'avoir jurée lui-même , tant il mit
d'imprudence dans sa conduite ; l'hom-
me le plus ordinaire auroit peut-être
évité tant d'écueils semés secrètement
sur sa route.

1650.



CHAPITRE II.

Amour extravagant de Jarsay pour la Reine. Mariage du jeune duc de Richelieu. Anne d'Autriche se résout à punir Condé.

1650.

CE n'étoit point assez pour Mazarin, d'avoir rendu Condé irréconciliable avec les frondeurs : il perdoit tout le fruit de sa politique, s'il ne parvenoit à le rendre absolument odieux à la Reine ; non que cette princesse eût conservé beaucoup d'attachement pour un homme, qui affectoit une domination si tyrannique : il avoit trop peu ménagé cette délicatesse qui dans une ame fiere, revêtue de la puissance suprême, se blesse des moindres entreprises attentatoires à son autorité ; mais Anne d'Autriche étoit prudente, elle sentoit tous les dangers d'une punition

éclatante , & il lui falloit de grands motifs pour la décider à les braver. Condé, par sa conduite , sembla prendre soin de lui fournir ces motifs , & de servir le cardinal mieux qu'il n'auroit osé l'espérer lui-même.

1650.

Il avoit indisposé tout Paris par ses manieres dures & hautaines ; & la cour & la ville , tout le monde se plaignoit également de lui & de sa famille qui l'imitoit dans ses hauteurs , & avoit aliéné tous les cœurs. Comme il vouloit que tout lui cédât , il s'emporta un jour jusqu'à présenter le poing au chancelier , parce que celui-ci refusoit de lui signer quelques lettres : mais ce qui le rendoit plus suspect à la cour , étoit l'imprudence qu'il avoit eue de faire venir cinq cents gentilshommes de différentes provinces ; cortège effrayant pour la Reine & son ministre , imposant pour le peuple , dangereux pour le prince lui-même , par le ton d'autorité qu'il en prenoit. Cet esprit de domi-

Nemours;
Montglat;

Talon

1650. nation éclata dans ce temps , d'une
maniere à réveiller tous les courages.

Le marquis de Jarfay , dont nous avons rapporté les extravagances dans le dernier volume , fier d'avoir ses entrées chez la Reine que ses faillies amusoient ; orgueilleux de la protection de Mazarin , auquel il avoit eu l'art de persuader le dévouement le plus entier ; plus superbe encore de la correspondance secrète qu'il entretenoit avec Condé , s'imagina qu'avec tant d'appuis il pouvoit tout hasarder & parvenir à tout. Il s'étoit mis dans la tête que la Reine lui étoit attachée par des liens plus forts que ceux de la bienveillance ordinaire ; & comme la princesse s'amusoit de ses folies , il crut qu'il ne seroit pas difficile de lui faire agréer des sentimens plus tendres , que ceux du respect & de l'attachement. Séduit par ces visions , il se persuade déjà qu'il occupe une place considérable dans le cœur de la Reine , & il n'oublie rien pour

Motteville.
Monglat.

rendre plus vif le goût naiffant qu'il fe
figure appercevoir en elle pour fa per-
fonne ; il redouble de foins & d'affidui-
tés auprès d'elle , il foigne fa parure
& fon maintien , il laiffe percer fes
sentimens audacieux dans fes gestes ,
dans fes paroles , dans fes actions ; il
accable d'éloges l'objet de fes vœux fe-
crets ; il ne lui parle que du ton de
l'attendriffement , de l'affection la plus
vive , du zele le plus épuré ; enfin il
n'oublie rien de ce qui peut déceler fa
paffion , fans ofer cependant tenter une
déclaration en forme. Il étoit foutenu
dans fes chimeres par Mad. de Beau-
vais , premiere femme-de-chambre de
la Reine : vieille , laide & d'humeur
complaisante , elle étoit bien-aife de fe
faire des amis , & fe trouvoit trop ho-
norée des complaifances où un jeune-
homme , fait comme le marquis , def-
cendoit pour fe la rendre favorable.
Elle lui avoit donc promis fes bons of-
fices auprès de la Reine : d'affurer ,

1650.

comme Monglat, que peu ennemie des plaisirs, elle se fût offerte à être la confidente des amours du marquis, c'est ce qui n'est pas possible; & il est plus probable que, par ses bons services, elle n'entendoit que l'obliger dans les intérêts de sa fortune.

Quoi qu'il en soit, Jarfay, qui, avec toute la présomption de la jeunesse, ne l'entendoit point ainsi, voulant se faire un appui plus solide encore que celui de Mad. de Beauvais, avoit profité de la méintelligence survenue entre Condé & Mazarin, au sujet du Pont-de-l'Arche, & avoit fait prier le prince de lui envoyer un de ses confidens pour négocier avec lui. Condé y envoya secrètement Lénét, lequel fut bien surpris de toutes les chimères qui troubloient la tête de ce jeune fou. Jarfay prioit le prince de n'être point étonné, si dans cette occasion il n'alloit pas s'offrir à lui, comme faisoit toute la cour; « il » avoit un moyen de lui être bien plus

Lénét.

» utile ; en s'offrant au cardinal , il ne
» manqueroit pas d'être de son petit
» coucher , ainsi que de celui de la
» Reine ; là il tiendrait registre exact
» de tout ce qui se passeroit de contraire
» aux intérêts du prince , & tous les
» matins il l'en instruiroit. Au reste ,
» il ne lui seroit pas difficile de culbu-
» ter absolument Mazarin ; il avoit fait
» déjà assez de progrès dans le cœur de
» la Reine , pour oser se flatter qu'elle
» ne le haïssoit point ; pour peu qu'il fût
» soutenu de Condé , & que ce prince
» ne se raccommodât point avec le mi-
» nistre , certainement il seroit bientôt
» si avant dans les bonnes graces de
» la Princesse , que la faveur du cardi-
» nal seroit entièrement ruinée ».

1650.

Toutes ces folies n'étoient pas goûtées de Lénét , qui en sentoit l'absurdité ; cependant , comme on pouvoit par la suite en tirer quelque'avantage , il ne manqua pas de remercier Jarfay au nom du prince , mais mêlant les

1650.

sarcafmes aux remerciemens , il pria le marquis , en le quittant , de ne point l'oublier quand il feroit dans son royaume. Condé ne fut pas moins surpris que son négociateur de l'impudence & de la témérité du marquis ; mais comme elle pouvoit lui être utile , en lui dévoilant tous les secrets de la cour contre lui , il se réfolut de la flatter & de profiter du moins de la trahifon. Peut-être auffi efpiéroit-il , par ce moyen , pouvoir renverfer la fortune du cardinal ; il n'eft point de projet chimérique pour la vengeance.

Cependant cette menée ne put être fi fourde que le cardinal n'en fût averti. Quoiqu'il connût la fageffe de la Reine , il craignit néanmoins que cette folle & feinte paffion ne fe tournât peu-à-peu en réalité , & ne devînt fatale à fa grandeur. L'amour fe gliffe fous tant de formes , le cœur humain eft fi capricieux , la vertu fujette à tant de viciffitudes , que ces craintes , à ne

les regarder que comme une suite de la connoissance profonde qu'il avoit du cœur humain , ne présentoient rien de ridicule ; aussi se hâta-t-il de s'en délivrer en éloignant le marquis.

Celui-ci avoit affiché encore plus publiquement sa passion , & même l'avoit presque déclarée. Comme il alla passer quelques jours en Brie chez le premier écuyer Bérighen , pendant les quatre ou cinq jours qu'il y demeura , il écrivit plusieurs lettres à Mad. de Beauvais , dans l'intention qu'elles fussent montrées à la Reine. C'étoit l'expression cachée de tous ses sentimens ; & quoique sa feinte passion ne s'y dévoilât pas entièrement , on perçoit à travers l'enveloppe. Bien qu'il fût , disoit-il , dans le plus beau lieu du monde & dans la meilleure compagnie , il périssoit d'ennui & de langueur , ne pouvant vivre séparé de ce qu'il aimoit , & n'ayant pas un moment de joie , loin de l'objet de sa tendresse ; & tous les ter-

Montglaz.

1650. mes étoient tellement arrangés, qu'on voyoit bien que cet objet étoit la Reine.

La princesse n'en fit que plaisanter :
Mottev. mais le cardinal, traitant la chose plus sévèrement, entreprit de lui persuader qu'elle devoit éloigner & Jarfay & sa femme-de-chambre. La princesse, qui aimoit Mad. de Beauvais, résista, sous prétexte qu'elle étoit au-dessus de pareilles témérités ; elle ajouta qu'il lui paroïssoit plus grand de les punir par le mépris que par toute autre voie ; que d'ailleurs elle n'avoit point trouvé de mal dans ces lettres, & qu'elles étoient si peu dangereuses, qu'elle avoit perdu le souvenir de ce qu'elles contenoient. Plus la Reine se refusoit au sacrifice exigé par le cardinal, plus les craintes & les soupçons de celui-ci redoubloient : il croyoit voir, dans cette molle condescendance, les déguisemens de l'amour qui se cache à soi-même : ses instances devinrent donc plus vives ; l'honneur, la religion, la dignité roya-

le , tout fut employé , & Anne d'Au-
triche , cédant enfin à tant de considé-
rations respectables , consentit à l'éloi-
gnement de sa femme-de-chambre :
elle eut ordre de se retirer , & ne fut
rappelée qu'un an après. Quant à Jar-
say , la scene fut un peu plus mortifi-
fante pour lui.

Il étoit venu au palais-royal avec sa
présomption ordinaire , & ce ton suffi-
sant que lui donnoient ses chimériques
prétentions ; la Reine ne l'eut pas plutôt
apperçu , que l'apostrophant brusque-
ment & de ce ton aigre qui lui étoit fa-
milier : *vraiment , lui dit-elle , monsieur
de Jarsay , vous êtes bien ridicule ; on
m'a dit que vous faites l'amoureux :
voyez un peu le joli galant ! Je ne vous
avois jamais cru trop sage , mais je n'au-
rois jamais imaginé que vous extrava-
gassiez jusqu'à ce point. Allez , sortez
de ma présence , & ne vous y remontrez
jamais. Vous me faites pitié , mais il
ne faut pas s'étonner de votre folie ;*

1650.

Ibid. —
Montglat.

1650. *vous tenez de race.* C'est que le grand-pere maternel du marquis, le maréchal de Lavardin, avoit eu en effet l'audace de porter ses vœux jusqu'à Marie de Médicis.

Cette accablante mercuriale fut un coup de foudre pour Jarfay ; son impudence , qui ne s'étonnoit de rien , fut à ce coup déconcertée. Anéanti , plein de trouble , pâle & défait , il sortit du cabinet en bégayant quelques mots d'excuse , & courut ensevelir sa honte à l'hôtel de Condé ; mais le prince eut bientôt rappelé son audace , en le prenant hautement sous sa protection. Deux jours après , pour braver l'éclat qu'avoit fait la Reine , (laquelle peut-être en effet , on avoit forcée à blesser la dignité de la couronne , en exigeant d'elle une pareille explication) , Condé emmena publiquement Jarfay à Saint-Maur , en protestant que le marquis étoit son ami. Il ne s'en tint point là ; à son retour , il se plaignit amèrement

du procédé de la Reine , demandant avec hauteur au cardinal que la princesse revît Jarfay & qu'elle lui pardon-
nât. En vain Mazarin lui représenta-t il qu'après une semblable témérité , il n'y avoit pas la plus simple demoiselle qu'on pût forcer à une telle condescendance : Condé insistant , s'écria qu'il vouloit que la Reine vît Jarfay le même jour , qu'il ne s'embarraçoit pas de toutes ces bienséances , & qu'il le falloit puisqu'il le vouloit. Il le voulut en effet si bien , que la Reine y consentit , & qu'on eut à la cour le spectacle de la plus étrange dépendance d'un côté , & de la plus étrange tyrannie de l'autre. Mais Condé étoit dans l'âge de faire des fautes , & il ne tarda pas à se rendre presque impardonnable en les multipliant.

Richelieu avoit laissé un neveu héritier de son nom & de sa fortune , mais qui jeune encore , étoit sous la tutelle de la duchesse d'Aiguillon sa

1650.

Motteville;
Monglas.
Nemours.

1650.

tante ; il en supportoit d'autant plus impatiemment le joug , que l'amour lui avoit inspiré des vues toutes contraires à celles que formoit la duchesse pour son établissement. Elle avoit une grande intimité avec Mad. de Pons , née du Vigean , & veuve du marquis de Pons. Cette dame , qui n'étoit ni jeune , ni belle , ni riche , suppléoit à toutes ces qualités par les graces de l'esprit & la douceur du caractère. Elle s'apperçut qu'elle faisoit des progrès dans le cœur du jeune duc ; & loin d'étouffer ces dangereuses étincelles , elle se plut à les allumer , moins peut-être par le sentiment de l'amour , que par celui de l'intérêt : c'étoit en effet une très belle fortune pour elle que d'épouser l'héritier d'une maison si puissante. Elle n'oublia donc rien de tous les artifices qu'une femme vertueuse , mais qui a des vues , fait mettre en usage dans de pareilles occasions. Cependant comment oser espérer une

telle alliance , du consentement de la
duchesse d'Aiguillon qui méditoit un
établissement bien plus brillant pour
son fils , & qui lui destinoit Mlle. de
Chevreuse ? D'autres intérêts vinrent
à l'appui de Mad. de Pons. La duchesse
de Longueville n'auroit pas été fâchée
de mettre entre les mains de son mari
le Havre-de-grace , dont le jeune Ri-
cheliieu avoit le gouvernement ; mais
sous la dépendance de sa tante qui ,
comme tutrice , y commandoit jusqu'à
ce qu'il fût en âge. La duchesse servit
donc de tout son pouvoir , Mad. de
Pons , son amie. Condé , qu'elle avoit
gagné par les mêmes raisons d'ambi-
tion , se joignit à elle ; & tous deux
ne trouvant pas d'autre moyen de réussir
qu'un hymen clandestin , menerent les
amans à Trie , maison de campagne de
Mad. de Longueville , où ils leur ser-
virent de pere & de mere , & firent
célébrer devant eux la cérémonie.

Dès le lendemain ils piquent d'hon-

1650.

neur le nouvel époux ; ils lui font entendre qu'il est honteux à son âge de rester ainsi sous la dépendance d'une femme , & l'engagent à partir pour le Havre , dans l'intention d'en prendre possession : mais de Bar , qui y commandoit à la place de la duchesse , ferme dans son devoir , au lieu de livrer la citadelle au duc , fut si bien tourner cet esprit tendre & facile , qu'il lui persuada de la conserver au Roi , de se détacher des intérêts du prince & d'en écrire à la Reine. Richelieu suivit ce conseil , & envoya , pour s'excuser , un gentilhomme à la Princesse , laquelle lui répondit que son action étoit bien hardie , bien peu respectueuse , mais qu'il n'étoit pas impossible d'en obtenir le pardon , par une conduite contraire & une fidélité à toute épreuve.

Cependant Condé étoit revenu à la cour avec cet air de triomphe & d'orgueil , que depuis quelque-temps il ne

quittoit jamais. Feignant d'ignorer le mécontentement que la Reine avoit témoigné de cette témérité, il affecta d'en parler avec une gaieté & une hauteur qui seules auroient déplu. Il régala la Reine de toutes les aventures de la nôce, en jettant sur ses récits un agrément, un sel qui contrastoit parfaitement avec l'idée qu'en avoit la princesse. Quoiqu'elle déguisât sa colere, elle ne put cependant s'empêcher de lui faire entendre que la duchesse d'Aiguillon prétendoit faire rompre ce mariage, son neveu n'étant point en âge de disposer de sa main, sans son aveu; mais il répondit fièrement *qu'une chose de cette nature ne se rompoit jamais, quand elle avoit été faite devant des témoins tels que lui.*

Ces paroles, plus outrageantes encore que l'action qu'elles défendoient, firent une impression sensible dans le cœur de la Reine, qui en resta profondément blessée : Mazarin, contribuant

1650.

à rendre la plaie incurable, ne vit pas
plutôt Condé éloigné, que dépouillant
la dissimulation qu'il avoit affectée de-
vant lui, il n'oublia rien de ce qui
pouvoit rendre la princesse irréconci-
liable, & lui déguiser les dangers de
la vengeance. « En étoit-ce assez, &
» falloit-il encore délibérer? Si la pro-
» tection éclatante, que le prince avoit
» accordée à Jarfay, & par laquelle
» il avoit voulu la réduire au plus hu-
» miliant esclavage, avoit pu se diffi-
» muler, pourroit-elle aujourd'hui dis-
» simuler, & les loix du royaume ou-
» bliées, & la puissance de la nature
» dédaignée, & les droits du trône
» outragés? Un duc & pair façonné
» par les mains de Condé à la révolte,
» marié sans le consentement de ses
» parens, sans l'agrément du Roi, tan-
» dis que jusqu'alors il avoit été re-
» connu que l'attache du monarque
» étoit indispensable, pour les engage-
» mens que contractent des personnes

» de cette qualité ! Vouloit-elle donc
» voir son autorité en tout & généra-
» lement méprisée ? Bientôt tous les or-
» dres de l'état , appuyés de l'exemple
» d'un jeune audacieux , se formeroient
» des règles à leur vœu , se permet-
» troient les plus téméraires préten-
» tions , & ne prendroient pour gui-
» des que leurs caprices , leurs intérêts ,
» leurs passions. La tyrannie avoit trop
» duré ; sans rappeler tant d'autres su-
» jets de mécontentement si graves ,
» si nombreux , si humilians pour la
» puissance suprême , en falloit-il d'au-
» tres que ces deux aventures pour
» l'engager à punir ? Vouloit-elle res-
» ter dans une perpétuelle dépendan-
» ce , & condamner son fils à vieillir
» dans une éternelle minorité ? Atten-
» doit-elle qu'il eût érigé en souve-
» raineté son gouvernement de Bour-
» gogne , où il se cantonnoit déjà ?
» qu'il se fût rendu maître de toutes
» les places fortes du royaume ? il y en

1650.

Nemours.

» avoit déjà si peu où il ne fût aussi
» maître que le Roi, & où il n'eût
» placé une foule de ses créatures ! Il étoit
» temps d'arrêter ses entreprises auda-
» cieuses ; on ne risquoit rien de le
» tenter : mais dût-on ne pas réussir, un
» généreux effort valoit mieux que la
» lâche contrainte d'un si honteux es-
» clavage ».

Ces raisons auroient enflammé la femmelette la plus timide : quels effets ne durent-elles pas avoir sur un cœur qui bondissoit au seul nom d'attentats contre l'autorité royale ? Anne d'Autriche décidée, autant par ses propres principes que par les exhortations de son ministre, perdit donc toute idée des dangers ; ne conserva que le souvenir des outrages ; & permit au cardinal de tout tenter pour en assurer la vengeance. Mazarin put à peine contenir sa joie, quand il eût arraché un aveu si précieux pour son inimitié, & qui alloit lui faire recueillir le fruit de

rant d'artifices , & de trames si artiste-
ment tissues. Ce qui le flattoit le plus ,
c'est qu'en secouant le joug dont on
vouloit l'accabler , il paroissoit ne ven-
ger que sa bienfaitrice , que servir l'au-
torité royale ; on ne pouvoit l'accuser ,
la justice paroissoit entièrement de son
côté , & Condé s'étoit rendu réellement
coupable. Mais ce n'étoit pas assez pour
le ministre de l'aveu de la Reine ; s'il
n'avoit celui de Gaston & l'appui de
la fronde , ses desseins avortoient. Heu-
reusement les circonstances étoient si
bien préparées , qu'il avoit tout à es-
pérer de ces deux côtés.

1650.



C H A P I T R E III.

Mazarin se raccommode avec les frondeurs ; le duc d'Orléans découvre les perfidies de la Riviere , & consent à la perte de Condé. Le coadjuteur prend des mesures avec la Reine.

1650.

QU'ELQUE haine que les frondeurs eussent jusqu'alors témoignée pour Mazarin ; quelque profond que fût en effet ce sentiment dans leur cœur , & particulièrement dans celui de Gondy , ils en étoient réduits à un tel point , que le ministre devoit tout se promettre d'eux. Malgré l'état brillant où ils reparoissoient , ils avoient encore tout à craindre des longueurs & des formalités de la justice. D'ailleurs , que n'avoient-ils point à redouter d'un prince , jeune , puissant , entreprenant & entouré de flatteurs , qui sans cesse aigrif-
soient

soient son ressentiment ; d'un prince qui , au lieu de consulter des avocats & des jurisconsultes , lesquels l'auroient peut-être empêché d'envelopper dans son accusation tant d'hommes puissans & dangereux , avoit pris l'avis d'une foule de courtisans , la plupart militaires & hardis , auxquels rien ne paroïsoit trop violent ? L'effroi des frondeurs étoit d'autant mieux fondé que Condé , bien qu'à moitié détrompé , ne pouvoit se résoudre à se désister de son accusation. Il avoit découvert une partie des intrigues du ministre ; il lui paroïsoit déjà clair que , si la cour l'avoit poussé à tant de démarches , ç'avoit été dans l'intention de le perdre , & cependant il ne vouloit point céder , ou prétendoit du moins avoir tout l'honneur de l'affaire. Les frondeurs négocioient encore sourdement avec lui , protestant toujours de leur innocence , & apportant en preuve la froideur du duc d'Orléans , ainsi que la conduite équivoque

1650.

Retz,

Lénçti

1650, de la Reine & de son ministre ; mais le prince ne vouloit pas qu'il fût dit qu'il s'étoit rétracté, & il ne consentoit à laisser tomber l'accusation que sous les conditions que Gondy iroit dans un honnête exil, remplir l'ambassade de Rome ou d'Allemagne. Engagé à l'égard du public & de la cour, c'étoit le seul tempérament qu'il offrît pour sauver sa gloire ; mais le coadjuteur, trop fier pour plier, quand il auroit été sûr de sa ruine, l'étoit bien davantage avec les forces qu'il avoit reprises, & refusa absolument, pour sauver l'honneur du prince, de flétrir le sien.

Toute voie d'accommodement étant donc fermée à la fronde de ce côté, il étoit clair qu'autant par esprit de vengeance que par amour de sa propre défense, elle seroit prête aux premières avances à se jeter dans les bras de la cour. Cependant le cardinal, quelle que fût son inimitié pour le prince, ne faisoit pas trop comment lui en faire sen-

tir le poids ; & si le moyen lui en étoit venu dans l'idée, ou il en avoit été ef-
frayé, ou il avoit craint qu'il n'effrayât
la Reine : une femme vint à son se-
cours ; ce fut la duchesse d'Aiguillon.

Furieuse de la protection éclatante
que Condé avoit donnée à l'espèce de
révolte de son neveu, elle vint en de-
mander vengeance à la Reine ; selon
quelques auteurs, elle faisoit cause com-
mune avec le cardinal, lequel vouloit
faire épouser une de ses nieces au jeune
duc. Elle se plaignit à la princesse avec
toute l'indignation d'une femme outragée ; & comme Anne d'Autriche lui
représentoit que, non moins courrou-
cée qu'elle, la seule impuissance de se
venger pouvoit la retenir, la duchesse
lui répondit que S. M. ne connoissoit
pas ses forces ; & que, lorsqu'elle dai-
gneroit les employer, il y avoit un
beau coup à faire. Ces expressions obs-
cures piquant la curiosité de la Reine,
la duchesse détailla sa pensée, en l'af-

1650.

Tavannes.

Nemours.
Montglat.
Motteville.

1650. surant que le seul moyen de reprendre son autorité étoit de tenter un de ces coups d'état , dont il y avoit plus d'un exemple dans la monarchie , & de tenir son tyran étroitement renfermé. Anne d'Autriche ne vit d'abord dans ce projet que le langage de la passion , qui trouve tout possible pour se satisfaire ; mais le cardinal , dès qu'elle lui en eût parlé , eut bientôt levé toutes ses craintes , en lui montrant la facilité qu'il y avoit à réussir , pourvu qu'on pût s'assurer des frondeurs ; & rien ne lui paroissoit moins impossible , en se servant de la duchesse de Chevreuse.

Cette dame , depuis son retour de Bruxelles , avoit non seulement , comme nous l'avons dit , contracté des liaisons assez étroites avec le cardinal , mais elle avoit encore repris une partie de son ascendant sur l'esprit de la Reine , par les chaines de ces vieilles habitudes , que souvent on s'efforce de rompre entièrement sans en avoir la force. Elle

Étoit d'ordinaire au palais-royal , & y
parloit avec cette liberté à laquelle
donnent droit de grands services , quand
on n'en a pas entièrement abjuré le
souvenir. Un jour qu'elle venoit faire
sa cour à la Reine , le cardinal , la ti-
rant à part ; *est-il possible* , lui dit-il ,
de ce ton de voix insinuant qui lui ga-
gnoit les cœurs , *est-il possible que vous*
ne puissiez donner vos avis à la Reine ?
Le moyen ? répondit la duchesse ; *la*
Reine n'est plus Reine , elle est la très
humble servante de monsieur le prince.
Mon Dieu ! répartit le cardinal , en se
frottant le front , *si l'on pouvoit comp-*
ter sur certaines gens , on feroit bien des
choses ; mais Mr. de Beaufort & sa
Mad. de Montbâson. . . Mad. de Mont-
bâson est à Vigneul. . . Et le coadjuteur ,
reprit Mazarin en riant : *Je vous en-*
tends , (le coadjuteur étoit à Mlle. de
Chevreuse) je vous réponds d'elle & de
lui. Un signe de tête , que fit alors le
cardinal à la Reine , apprit à la du-

1650.

Le 11 Janvier

Retra

1650. chesse que cette ouverture avoit été concertée ; & en effet dès le soir même la conversation fut poussée bien plus loin avec la princesse , laquelle donna à la duchesse ce billet pour le coadjuteur :

» Je ne puis croire , non-obstant le
» passé & le présent , que Mr. le coad-
» juteur ne soit à moi. Je le prie que je
» le puisse voir sans que personne le sa-
» che , que Mad. & Mlle. de Chevreu-
» se : ce nom fera sa sûreté ,

A N N E.

Quelque sûreté que pût promettre ce nom d'Anne , plus d'un homme , aussi coupable que le coadjuteur , auroit balancé. Ce n'auroit pas été la première fois qu'on auroit couvert les plus horribles violences des sauvegardes les plus respectables. Mais Gondy avoit une amie assez grande pour affronter un péril , quand il l'auroit cru certain ; & dans

Cette occasion , le péril étoit plus que problématique. Quelque criminel qu'il fût , il n'ignoroit pas que Condé l'étoit encore davantage aux yeux de la Reine.

» Sans doute elle le conserveroit , ne
» fut-ce que pour l'opposer à ce qu'elle
» appelloit son tyran. D'ailleurs , quand
» il y auroit eu quelque'espece de danger
» à craindre , n'en couroit-il pas un plus
» certain , en s'obstinant à lutter contre
» Condé sans l'assistance de la cour ?
» De moment en moment , ne pouvoit-
» il pas être noirci par les formes d'une
» injuste procédure , comme il l'avoit
» été par la plus imprudente des accu-
» sations ? Condé , si cette ressource lui
» manquoit , ne pouvoit-il pas se livrer
» aux conseils violens que ses courtisans
» s'empressoient de lui suggérer ? un
» guet-à-pens , le fer , le poison , mille
» moyens ne pouvoient-ils pas être em-
» ployés pour le punir , sinon de son
» crime prétendu , du moins de son opi-
» niâtreté à défendre son innocence ?

1650.

Motteville.

» En offrant à la Reine les services
 » de la fronde contre le prince, il s'ac-
 » quéroit sur la cour, des droits à une
 » reconnoissance feinte tout au moins ;
 » sans risquer de déplaire par-là au peu-
 » ple, lequel étoit trop ulcéré contre
 » Condé pour ne pas voir, avec la plus
 » vive satisfaction, ses idoles liées avec
 » les Dieux de l'état, dans l'intention
 » de punir le prince. Une fois admis
 » à la cour, ne pouvoit-il pas se pré-
 » senter mille occasions de ruiner le
 » cardinal auprès de la Reine, ou du
 » moins d'élever autel contre autel, &
 » de ménager tellement les circonstan-
 » ces, que lui-même se vît toujours re-
 » doutable ou recherché ? Mais, en se
 » prêtant aux avances de la Reine, cé-
 » deroit-il aux cris de l'orgueil & de l'am-
 » bition, qui le sollicitoient sans cesse
 » à tout faire pour obtenir le chapeau ?
 » Il étoit clair que dans une occasion
 » où il pouvoit être si utile, c'étoit le
 » moindre prix qu'on pût mettre à ses

» services ; il ne falloit néanmoins ni
» s'en flatter encore ni le tenter : seroit-
» il d'abord assez puissant pour obtenir
» à Rome ce chapeau , quand on lui
» accorderoit la nomination de la France ?
» Pouvoit-il se promettre de détruire
» bien efficacement les obstacles secrets ,
» immanquablement suscités par Maza-
» rin , qui jamais ne se réconcilieroit
» sincèrement avec lui ? Le peuple , le
» voyant ainsi payé par la pourpre de
» son dévouement à la cour , ne per-
» droit-il pas aussi-tôt toute confiance
» en lui ? ne le regarderoit-il pas com-
» me un de ces ambitieux qui , sous
» les beaux noms de peres & de pro-
» tecteurs du peuple , ne cherchent qu'à
» masquer leurs intérêts particuliers ,
» prêts à tous les sacrifices pour satis-
» faire leurs prétentions ? Si , comme il y
» avoit grande apparence , l'accommo-
» dement étoit de courte durée , à qui au-
» roit-il recours ? où trouveroit-il des
» appuis ? qui pourroit le sauver des ini-

1650.

~~1650.~~ » mitiés secretees , ou des vengeances
1650. » éclatantes de la cour ? Il n'étoit donc
» pas de la prudence de rien demander
» pour lui-même ; il falloit attendre des
» circonstances plus favorables , le mo-
» ment où il pourroit , avec quelqu'ap-
»arence de succès , briguer le minis-
»tere en même temps que la pourpre ;
» mais il falloit aussi tirer de cette oc-
» casion deux mérites , qui ne pouvoient
» qu'ajouter extrêmement à sa réputa-
»tion & à sa puissance ; celui de la mo-
»dération aux yeux du public , & ce-
»lui du plus grand attachement pour
»son parti , dont les chefs alloient lui
»être plus dévoués que jamais , lorf-
»qu'ils le verroient tout demander
»pour eux & tout refuser pour lui-
»même ».

Gondy , décidé par toutes ces ré-
flexions , résolut , malgré les allarmes
de ses amis , & principalement de Mlle.
de Chevreuse , de s'en tenir à ce parti ,
& de se confier à la Reine ; il lui fit

rendre en conséquence ce billet , par le canal de la duchesse :

1650.

Retz.

» Il n'y a jamais eu de moment en
» ma vie où je n'aie été également à
» Votre Majesté ; je serois trop heureux
» de mourir pour son service , pour son-
» ger à ma sûreté ; je me rendrai où
» elle me commandera ».

Gondy ne se contenta pas de ces assurances ; pour montrer à la princesse toute la confiance qu'il avoit dans sa générosité , il lui renvoya son billet enveloppé dans le sien. La noblesse seule de ces procédés des deux parts auroit dû rapprocher ces deux ames , bien plus faites pour s'entendre , que celles d'Anne d'Autriche & de Mazarin. Aussi cette réponse fut-elle reçue avec transport ; & dès le lendemain à minuit , Gondy se trouva dans le cloître de St. Honoré , où Gaboury , porte manteau de la Reine , vint le prendre , & le conduisit , par une maison qui traver-

Ibid.
Choisy.

1650.

soit de la rue des petits champs dans celle des bons enfans , & de-là , par un escalier dérobé , au petit oratoire de la Reine , qui y étoit enfermée seule. Cette entrevue , qui figureroit aussi bien dans un roman que dans une histoire , me paroît trop intéressante & par les personnages & par les suites qu'elle eut , pour en dérober au lecteur le plus léger détail.

Le ressentiment d'Anne d'Autriche contre Condé , son attachement pour Mazarin , étoient alors deux puissans motifs pour témoigner beaucoup de bonne volonté au coadjuteur. Aussi n'épargna-t-elle rien de ce qui pouvoit ou le rassurer ou l'attacher à ses intérêts , ainsi qu'à ceux du cardinal , en vantant l'amitié de ce ministre pour Gondy , & en répétant sans cesse son mot favori , *ce pauvre Mr. le cardinal*. Mazarin un demi-quart d'heure après vint la relayer. Il se jetta en entrant au cou de Gondy , & supplia la Reine de permettre

qu'il manquât au respect dû à S. M. pour
embrasser un homme qu'il aimoit si
tendrement. Peut-être en effet avoit-il
besoin de pardon plus qu'il ne l'ima-
ginoit, en descendant à de si viles dis-
simulations avec un homme qu'il auroit
fallu soupçonner d'une étrange stupa-
dité, pour espérer de le décevoir par
de si grossières apparences. Il ne s'en
tint point à ces feintes démonstrations
d'amitié; tout ce que la parole a de
séduisant fut employé pour leur prêter
un air de réalité. « Il étoit au désespoir
» qu'il ne pût donner sur l'heure à
» Gondy son bonnet; mais toutes les
» graces, tous les bienfaits, toutes les
» récompenses étoient à lui; il n'avoit
» qu'à parler, il n'avoit qu'à choisir,
» rien ne lui seroit refusé ». Le coadju-
teur lui ayant répondu qu'il vouloit ser-
vir la Reine pour elle-même, qu'il ne
demandoit pas d'autre récompense, il
reprit la parole, & supplia la princesse
de commander à Mr. le coadjuteur de

1650.

Ibid.

Montglat.

Nemours.

recevoir sa nomination au cardinalat ; que la Riviere, ajoutoit-il , avoit arrachée avec insolence , & qu'il reconnoissoit par des perfidies. Sur un refus encore plus formel de la part de Gondy , de consentir jamais à être cardinal par aucun moyen qui eût trait aux guerres civiles , Mazarin le pria de souffrir que du moins la Reine payât ses dettes , & lui accordât , ou l'abbaye de Fécamp , ou la charge de grand aumônier ; S. M. disoit-il , ne pouvant s'empêcher de faire quelque chose de considérable pour lui , après le service qu'il étoit sur le point de lui rendre. Si l'on en croit Joly , son maître se laissa entamer sur l'article du chapeau ; mais quoi qu'il en ait dit , le maître , bien que dans sa propre cause , est ici plus à croire que le valet détracteur : il est certain que le coadjuteur fut inébranlable , & n'opposant qu'un refus constant aux flagorneries de l'italien , ne parla qu'en faveur de ses amis.

Le service , que la Reine attendoit de Gondy , étoit de la soutenir dans le projet formé d'arrêter le prince de Condé ; mais elle craignoit l'indiscrétion du duc de Beaufort , qui ne cachoit rien à Mad. de Montbâson elle craignoit Vigneul qui , attaché à la maison de Condé , étoit encore mieux avec Mad. de Montbâson , que n'y étoit le duc ; elle exigea donc du coadjuteur sa parole qu'il ne diroit rien à Beaufort de ce projet qu'après l'exécution. Gondy le promit , mais à condition que pour dédommager son ami & l'adoucir , après un silence qui ne manqueroit pas de lui paroître injurieux & de l'indisposer , on lui accorderoit la sur-intendance des mers , promise depuis le commencement de la régence à sa maison. S'il n'arracha pas le consentement à cette premiere entrevue , il fut plus heureux dans une seconde qu'il eut avec la Reine au même lieu & à la même heure , & dans trois autres qu'il se procura

1650.

avec le cardinal, où fut conclu tout ce qui avoit été ébauché précédemment. Laigues & Noirmoutiers assisterent à celles-ci, car ils étoient les principaux moteurs de toute cette entreprise. Ces deux gentilshommes, qui en tout autre temps feroient restés confondus dans la foule, animés par le ressentiment des outrages qu'ils avoient reçus de Condé, n'étoient pas ceux qui lui portoient alors de moindres coups.

Retz.
Mottev.
Joly.

Il fut donc conclu que le duc de Vendôme auroit l'amirauté, & Beaufort la survivance; on promit à Noirmoutiers le gouvernement de Charleroi & du Montolimpe, avec un brevet de duc, ainsi qu'un autre pour Vitry; les sceaux à Château-neuf; à Laigues la charge de capitaine des gardes de Monsieur; au duc de Brissac, le gouvernement d'Anjou; au chevalier de Sévigny, vingt mille livres en argent, & quelques autres sommes à d'autres subalternes.

Telles furent les conditions sous lesquelles les frondeurs permirent à la Reine le libre exercice de sa puissance ; eux qui sans doute devoient se trouver très heureux de se voir délivrés par la prison de Condé , des allarmes que pouvoient leur donner ses poursuites , tout injustes qu'elles étoient ! Il falloit que la fronde & Condé fussent bien redoutables & à la Reine & à son ministre , pour acheter si chèrement le silence des uns & la punition de l'autre , pour dégrader ainsi d'un côté la majesté royale , afin de la relever de l'autre.

1649.

Cette protection de la fronde , qu'on payoit si généreusement , avoit pourtant coûté un sacrifice à Gondy ; il avoit été résolu non seulement d'arrêter Condé , mais de s'assurer encore du prince de Conty & du duc de Longueville , non qu'on les regardât comme redoutables par eux-mêmes , mais par la crainte où l'on étoit qu'ils ne

1650.

voulussent venger la prison de leur frere; & pour le tirer de ses fers, exciter sous son nom la plus dangereuse révolte : d'ailleurs , ni la Reine , ni Mazarin , n'avoient pas oublié la part qu'ils avoient prise aux derniers troubles. Il semble que cette derniere raison auroit dû les sauver auprès du coadjuteur ; mais on se souvient que , même avant la fin de la guerre , la bonne intelligence avoit cessé entre lui & la duchesse de Longueville , qui gouvernoit Con-ty. Le coadjuteur ne plaida donc qu'en faveur du duc , se faisant fort même , de l'attirer au parti de la cour : mais il cessa d'insister , quand Mazarin lui eut montré un billet écrit à Flamarin par la Riviere , lequel avoit aussi ses intrigues , & qui disoit : « Je vous remer-
 » cie de votre avis , mais je suis aussi
 » assuré de Mr. le duc de Longueville,
 » que vous l'êtes de Mr. de la Roche-
 » foucault ; les paroles sacramentales
 » sont dites ». A cette lecture Gondy

Retz.

abandonna le duc , & les deux freres
furent enveloppés comme l'autre dans 1650.
la proscription.

Mazarin triomphant & assuré de la fronde , ne voyoit plus d'obstacles à craindre que dans le duc d'Orléans. Ce prince pouvoit ne pas goûter un projet , qui , en assurant la fortune du cardinal , alloit le rendre plus insolent : d'ailleurs , l'exemple de Condé prisonnier devoit être effrayant pour lui-même , & lui donner de terribles alarmes sur sa propre liberté , si jamais il osoit lutter contre un ministre assez hardi pour venger ses inimitiés par des extrémités aussi rigoureuses. Il y avoit plus ; la Riviere , l'ame de son maître , aimoit Condé & lui étoit secrètement vendu ; il ne manqueroit pas de lui découvrir tout le projet , s'il en étoit instruit. Le ministre vint à bout d'aplanir toutes ces difficultés ; ce fut encore à la duchesse de Chevreuse qu'il dû ce succès.

1650.

I énet.
Mottev.

On se souvient que dans le dernier accommodement de Condé avec la cour, la Riviere en avoit eu tout l'honneur; l'idée de sa puissance sur le duc d'Orléans étoit même si bien établie, que le prince, ayant dès-lors des craintes sur sa liberté, & se figurant qu'on ne pourroit rien entreprendre contre lui sans l'aveu de Gaston, exigea que son favori lui déclarât tout ce qui se trameroit à la cour contre lui : c'étoit en termes plus honnêtes demander qu'il trahît son maître à la premiere occasion. Aussi la Riviere, sentant tout le danger de donner une telle parole, ne voulut-il la donner que du consentement de la Reine & du duc d'Orléans; l'accommodement fut ménagé à condition que l'abbé seroit dispensé de tout secret à l'égard de Condé, & pourroit lui déclarer tout ce qui le regarderoit ou directement ou indirectement, soit de la part de la Reine, soit de la part de Gaston. Quelques historiens prétendent

que cette parole fut donnée sans l'aveu de la cour & du duc : peut-être y a-t-il plus de passion que de vérité dans cette assertion ; un favori de l'extraction de la Riviere , quand il s'oublie , & qu'il joint à une ame vile l'orgueil & l'impudence , a toujours une foule d'ennemis qui s'empressent de le noircir & de le trouver coupable.

S'il ne l'étoit pas dans cette occasion , il le fut bientôt après. Pour avoir le chapeau de cardinal & s'attacher à Condé , lequel l'avoit assuré que sa protection ne tiendrait qu'à la manière dont son maître en agiroit avec lui , il se livra tellement à ce prince , qu'il paroissoit plutôt sa créature que celle du duc. Il n'oublioit rien pour rendre le premier cher au second , & pour lui faire des partisans ; il étoit entré dans l'intrigue du mariage de Mad. de Pons ; & lorsque Condé vit que le duc d'Orléans se refroidissoit pour l'affaire de l'accusation , la Riviere n'avoit rien ou-

1650.

Nemours.

1650. blié pour rappeler son maître à sa première ardeur. Tant de manège n'étoit pas si secret que Gaston n'en eût quelques soupçons , ce qui ne pouvoit manquer de lui inspirer de l'éloignement pour un serviteur , qui , s'il ne le trahissoit pas , se mettoit du moins dans le cas de le trahir. Bientôt une nouvelle aventure acheva de deffiler les yeux du duc.

Montpens.
Montglat.
Nemours.

Le duc d'Orléans avoit pris pour Mlle. de Saujeon , fille d'honneur de sa femme , une passion qui pouvoit n'être point criminelle , puisqu'on en avoit eu l'exemple d'une pareille dans Louis XIII. pour Mlle. de Hautefort. Cependant , soit que cette demoiselle eût quelques remords , soit , ce qui est plus à croire , qu'elle voulût se rendre plus précieuse , elle s'étoit tout-à-coup jetée aux carmélites , dans l'intention , disoit-elle , d'y prendre le voile. Le désespoir de son amant fut aussi vif que public ; il se laissa emporter aux plus

grandes marques de désolation, & chercha par-tout du soulagement à sa douleur, particulièrement auprès de la Rivière; mais celui-ci, charmé de se voir débarrassé d'une concurrente aussi dangereuse dans la faveur que pouvoit l'être une maîtresse, au lieu de flatter sa passion, eut la maladresse de chercher à lui en rendre l'objet indifférent. On prétend même que la jalousie du pouvoir lui avoit fait donner, à Mlle. de Saujeon, des désagrémens, qui n'avoient pas peu contribué à sa retraite. La mauvaise politique de l'abbé, dans cette occasion, tourna, comme on s'en doute assez contre lui, dans l'esprit d'un prince, vif, ardent, d'autant plus impétueux qu'il n'avoit peut-être rien obtenu, & qui alla au point d'employer & un arrêt du parlement & l'autorité de la cour, pour tirer sa maîtresse du couvent. Il fallut que sa fille aînée se mêlât elle-même de cette négociation, allât trouver Mlle. de Saujeon, & la

1650.

décidât à quitter sa retraite. Son confesseur, le pere Léon, carme, qui avoit encore plus d'ambition que de piété, ne rougit pas non plus d'employer les plus captieux argumens, pour arracher du cloître sa pénitente, en lui représentant qu'avec la faveur de Monsieur, & la place de dame d'atour de Madame, elle pourroit faire plus de bien dans le monde que dans un couvent.

Gaston, tranquille alors du côté de sa maîtresse, ne l'étoit pas autant du côté de son favori, & laissa assez éclater son indisposition, pour que ceux qui approchoient de sa personne, crussent ne rien risquer en continuant à l'aigrir. La duchesse d'Aiguillon, qui ne pouvoit pardonner à la Riviere, la part qu'il avoit prise au mariage de son neveu, fut la premiere à lever l'étendart contre lui. Elle insinua à Gaston que c'étoit par les intrigues de son favori, que sa maîtresse avoit été forcée de se jeter dans un couvent ; qu'il n'étoit pas étonnant.

étonnant qu'il eût traité sa passion non
seulement avec indifférence, mais même
avec mépris, puisqu'il la regardoit
comme un obstacle à ses vastes desseins,
& à l'envie dont il étoit dévoré de gouverner seul un si grand prince. Mlle. de
Saujeon à son retour parla dans les mêmes
termes, soit qu'il y eût réellement
de la vérité dans l'accusation, comme
il est assez probable; soit que, malgré
ses affectations de dévotion, elle fût
aussi travaillée que la Riviere de la dangereuse
maladie du pouvoir. Madame,
qui n'avoit jamais aimé l'abbé, profita
aussi de cette occasion pour lui lancer
avec vigueur des traits qu'elle
n'avoit jusqu'alors décochés qu'en tremblant;
mais celle qui porta les plus
grands coups, fut Mad. de Chevreuse.

Le duc d'Orléans voyoit les restes
de sa beauté avec les mêmes yeux qu'il
en avoit vu la fleur dans sa jeunesse;
& elle avoit conservé sur lui l'ascendant,
qu'a naturellement sur un carac-

~~1650.~~ 1650. tere foible une femme d'esprit & intrigante. Elle lui parloit avec liberté, & elle en profita dans cette occasion, pour accabler la Riviere & Condé.

» Jusqu'à quand se laisseroit-il gouverner par un vil pédant, qui n'avoit de

» recommandable, que la faveur dont

» il daignoit l'honorer ? N'y avoit-il pas

» assez de temps qu'il sacrifioit au dernier des hommes ses meilleurs amis ?

» Il ne voyoit, il n'entendoit que par

» lui, de sorte qu'on ne pouvoit pas

» lui confier un secret, dans la crainte

» qu'il ne le lui rendît sur le champ.

» Encore, s'il étoit digne d'un pareil

» attachement ; mais Gaston étoit donc

» le seul de tout Paris à savoir que

» jamais confident n'avoit été plus lâche & plus perfide ? Elle pouvoit

» l'assurer que personne ne connoissoit

» mieux ce que valoit son altesse, personne ne l'ayant vendu plus souvent.

» Qu'il ne s'imaginât pas au reste,

» qu'on lui prêtât des trahisons. Sans

» rappeler ici mille aventures qui prou-
» voient l'ame la plus noire & la plus
» perfide , cette union intime de l'abbé
» avec Mr. le prince ; quel nom falloit-
» il lui donner ? Ce prince se montre-
» roit-il si fier , si exigeant , si tyranni-
» que , s'il ne se sentoît fort des con-
» fidences de la Riviere ? C'étoit à cette
» honteuse connivence qu'il falloit at-
» tribuer toutes ces prétentions hau-
» taines , dont Condé fatiguoit la cour
» depuis si long-temps ; sûr désormais
» que l'abbé feroit plus à la maison de
» Condé qu'à celle d'Orléans , il n'al-
» loit plus mettre de bornes à ces pré-
» tentions. Ce ne feroit plus au minis-
» tre , ce ne feroit plus à la Reine qu'il
» s'attaqueroit , ce ne feroit plus cette
» princesse qu'il feroit outrager par
» des déclarations d'amour aussi inju-
» rieuses que révoltantes , par des
» mariages clandestins contraires à tou-
» tes les loix ; ce feroit Gaston lui-
» même qu'il choisiroit pour sa victi-

1650.

netz.

Les mêmes.

1650.

» me. Déjà n'avoit-il pas prétendu à la
» dignité de connétable, pour s'élever
» sur les débris de sa puissance, & ne
» lui laisser que le vain titre de lieute-
» nant-général du royaume ? Et ce se-
» roit un tel prince que son altesse s'em-
» presseroit de soutenir ! ce seroit pour un
» jeune ambitieux, pour un favori perfid-
» de, qu'il oublieroit le soin de sa gloire,
» de l'autorité royale, du bonheur de la
» nation ! Ce seroit pour servir ses plus
» cruels ennemis qu'il s'exposeroit tous
» les jours au palais, à être égorgé par
» une multitude furieuse, prête à inon-
» der de sang tout Paris, & qui dans
» sa férocité pouvoit ne rien respecter !
» Ah ! certes il étoit trop éclairé pour
» exposer la capitale à un pareil boule-
» versement, la Reine à la honte de
» rester sans vengeance, & lui-même
» à l'affront de ne passer que pour l'in-
» trument d'un indigne favori. Il n'a-
» voit qu'à parler, la régente, qui ne
» pouvoit être décidée que par lui à un

» coup d'éclat, seroit prête à tout dès
» qu'il se seroit expliqué. Les frondeurs
» qui l'avoient toujours aimé, dès qu'ils
» verroient jour à lui faire recevoir leurs
» avances, ne manqueroient pas de se
» rapprocher de lui. Quelle gloire alors
» ne tireroit-il pas du service rendu à
» la cour, en lui ramenant une faction
» si puissante, qui pouvoit être aussi
» utile, dirigée par lui, que dange-
» reuse, abandonnée à elle-même &
» se croyant méprisée ».

1650.

Le duc d'Orléans, ainsi attaqué de tous côtés, ne put résister. La Riviere lui parut aussi odieux qu'il lui avoit été cher jusqu'alors, & il ne vit plus dans Condé, qu'un rival orgueilleux dont il falloit prévenir les coups : dès-lors, il ne respira plus que la prison de ce prince, & on lui laissa croire qu'il en avoit eu le premier l'idée. Il donna donc son consentement à la Reine, & promit solennellement de n'en pas dire un mot à la Riviere.

CHAPITRE IV.

Les princes sont arrêtés.

1650.

Retz.

ON croiroit naturellement que Mazarin ne devoit avoir rien de plus pressé que de courir au dénouement, dès que ses arrangemens furent pris avec Gaston & les frondeurs. Cependant après tous les accords, il resta encore cinq ou six jours dans l'inaction, au grand étonnement de la fronde, qu'une pareille apathie irritoit autant qu'elle l'inquiétoit; le secret étoit déjà entre dix-sept personnes, & pouvoit à chaque instant s'échapper. Il paroît assez difficile de donner la raison de cette inaction (1).

(1) » Ceux, dit Montagne, qui s'exercent
 » à controller les actions humaines, ne se trou-
 » vent en aucune partie si empêchés qu'à les
 » rapiécer & mettre à même lustre : car elles
 » se contredisent communément de si étrange

Peut-être ici ne faut-il consulter que l'indécision & la défiance naturelle du ministre; peut-être vouloit-il encore attendre le bénéfice du temps, & voir si Condé & la fronde ne se détruiroient pas mutuellement, sans qu'il fût obligé de se montrer dans leurs débats; peut-

1650.

» façon, qu'il semble impossible qu'elles soient
» parties de même boutique... Le pape Boni-
» face huitieme, entra, dit-on, en sa charge
» comme un renard, s'y comporta comme un
» lion & mourut comme un chien... Il y a quel-
» qu'apparence de faire jugement d'un homme,
» par les plus communs traits de sa vie; mais
» vu la naturelle instabilité de nos mœurs &
» opinions, il m'a semblé souvent que les bons
» auteurs mêmes ont tort de s'opiniâtrer à for-
» mer de nous une constante & solide contextu-
» re. Ils choisissent un air universel, & suivent
» cette image, vont rangeant & interprétant
» toutes les actions d'un personnage; & s'ils ne
» les peuvent assez tordre, les renvoient à la
» dissimulation ». (*Liv. 2, Chap. prem. de l'in-*
constance de nos actions).

1650.

être aussi étoient-ce les réflexions seules qui l'arrêtoient, & étoit-il effrayé des suites funestes que pouvoit avoir ce coup d'état. Je croirois volontiers que ce fut là la véritable raison qui le tint si longtemps en suspens. Richelieu lui même auroit été épouvanté d'un pareil moment ; & cette démarche paroïssoit si téméraire , que le succès seul pouvoit la justifier.

» Mais sur quoi fonder l'espoir de
» ce succès ? Dans une entreprise de
» cette nature , le plus léger obstacle
» pouvoit tout faire avorter. Condé
» pouvoit-il être facilement trompé ?
» Quand il le seroit , quand il ne se
» trouveroit point de traître qui lui dé-
» voilât le projet , qui voudroit se char-
» ger du dangereux emploi , de con-
» duire dans une prison royale trois
» princes , qui avoient pour eux , les uns
» leur naissance , leurs exploits , l'atta-
» chement de la noblesse , les autres
» des gouvernemens considérables , des

» amis remuans, la tendresse du peu-
» ple ; des princes qui tous trois alloient
» recueillir la compassion qu'inspirent
» des malheureux ? A supposer que l'en-
» treprise réussît, qu'on pût en sûreté
» leur donner des fers , de quelles cou-
» leurs revêtir une entreprise hasardée
» contre toutes les formes , contre la
» dernière déclaration ? Que diroit le
» parlement , engagé par honneur à dé-
» fendre des prérogatives qu'il avoit ar-
» rachées à main armée ? Que diroit le
» duc d'Orléans , si par la suite , ce
» qui n'étoit pas difficile , on lui faisoit
» sentir qu'en acquiesçant à une pareille
» violence , il avoit fourni lui-même
» des armes contre lui & contre ses en-
» fans , si jamais il prenoit envie à un
» ministre de s'en servir ? D'ailleurs ,
» le cardinal n'alloit-il pas se rendre
» dépendant de ce même duc , & pour
» prix de sa condescendance , celui-ci
» ne voudroit-il pas imposer un autre
» joug à la place de celui qu'il auroit

1650.

» aidé à briser ? Les frondeurs alors ne
» manqueroient pas de se liguier avec
» lui pour l'appesantir. Ils se disoient
» ses amis ; mais quels fonds pouvoit-on
» faire sur l'attachement d'une multi-
» tude d'ambitieux , dont les services
» ne seroient jamais qu'en raison des
» bienfaits ? Quelle foule d'hommes
» vains & avides à satisfaire ! Heureux
» encore s'ils se contentoient de tenir
» les graces de sa main , & s'ils ne pré-
» tendoient pas en être les uniques dis-
» pensateurs ! Mais qu'il trouvât assez
» de ressources dans sa politique pour
» éluder leurs demandes & être ingrat
» impunément , où en trouveroit-il pour
» résister à cette foule d'amis & de ser-
» viteurs que la reconnoissance , l'ad-
» miration ou l'intérêt attachoient à
» Condé ? N'alloient-ils pas agiter tou-
» tes les provinces , remuer toute la
» France , implorer toutes les puissan-
» ces , pour briser les fers de ce héros ?
» Comment alors lutter contre la fron-

» de , contre les princes du sang , contre
» toute la nation réunie ? La Reine con-
» serveroit-elle toujours la même bien-
» veillance pour lui , braveroit-elle tou-
» jours le cri universel ? Le caprice , la
» séduction , la force , ne parvien-
» droient-ils pas à changer ses senti-
» mens ? à faire succéder l'indifférence
» à l'attachement , la foiblesse à la fer-
» meté , à cette complaisance pour son
» choix , qu'elle avoit jusqu'alors af-
» fectée , une inimitié bien justifiée par
» une improbation aussi générale ?

Telles furent les réflexions qui arrê-
terent sans doute Mazarin , au moment
de l'exécution. Elles avoient pu précé-
der ses projets , mais elles ne durent
être vivement senties que lorsque tous
les obstacles levés ne lui laisserent plus
appercevoir que l'avenir ; semblable à
ces conjurés auxquels tout paroît possi-
ble dans la perspective , & qui sont tout
étonnés eux-mêmes de sentir trembler
leur bras quand il est prêt à frapper.

1650.Retz.
Joly.

Les frondeurs , dont les intérêts n'étoient pas à beaucoup près les mêmes que ceux du cardinal , ne le laissèrent pas long-temps en proie à ses perplexités. Laigues sur-tout & Noirmoutiers , qui ne respiroient que la vengeance , alarmés de son inaction , sollicitèrent sa lenteur par tous les moyens que peut suggérer un profond ressentiment. Ils le menacerent de l'abandonner totalement , de rompre le traité & de tout découvrir à Condé s'il ne se hâtoit de remplir les conditions. Ils prirent même dans le parlement des mesures secrètes contre le cardinal , bien résolus de les employer , s'il traînoit encore les affaires en longueur.

Ce n'étoit pas sans raison qu'ils mettoient tout en œuvre pour accélérer le dénouement. A chaque instant leur secret pouvoit être révélé , & il est même étonnant qu'il ne l'ait point été entre dix-sept personnes. D'ailleurs le duc d'Orléans pouvoit se lasser de le cacher

à la Riviere ; il est bien vrai qu'il étoit
fatigué de son favori , & résolu de s'en
défaire après l'exécution , pour se laisser
conduire alors par le coadjuteur , au-
quel il avoit fait promettre de le servir
& de se livrer tout entier à lui ; mais
il lui falloit nécessairement un confi-
dent , & on le connoissoit d'une trempe
à se fatiguer encore plus facilement
d'un secret que d'un favori , & à s'en
décharger sur le premier venu. Il agis-
soit avec si peu de politique , que par
sa conduite & ses discours il donnoit
matiere aux plus violens soupçons ; &
quoique la Riviere ni Condé ne pus-
sent deviner , ils voyoient bien l'un &
l'autre qu'il se passoit quelque chose
d'extraordinaire. L'abbé cherchoit à
rassurer le prince sur le déclin de sa
faveur , qui n'étoit pas si voilé qu'il ne
pût l'appercevoir ; le prince , quoique
toujours persuadé de cette faveur , n'é-
toit pourtant pas sans inquiétudes : &
si d'un côté , il ne pouvoit croire qu'on

1650.

tramât rien de sinistre contre lui à la cour, sans qu'il en fût averti par la Rivière, de l'autre la froideur de Gaston, les divers mouvemens qui se faisoient, (mouvemens dont en pareille occasion il transpire toujours quelque chose,) quoique pour lui autant d'énigmes impénétrables, n'en étoient pas moins effrayans.

Ajoutez qu'il se sentoît coupable, & qu'il ne pouvoit se déguiser tellement la tyrannie de tant de démarches, qu'il ne crût que sous un gouvernement ferme, on chercheroit à y mettre des bornes, & il savoit que le gouvernement le plus foible a toujours des momens de fermeté. Ainsi, pour n'avoir rien à se reprocher, que les bruits qui couroient alors fussent vrais ou faux, s'imaginant bien que si on l'arrêtoit, ce ne seroit qu'avec son frere & son beau-frere, il leur communiqua ses soupçons, & ils convinrent de ne se rendre jamais tous trois ensemble au

Nemours.

palais-royal , afin que si l'un d'eux éprouvoit quelque violence , il lui restât des vengeurs. Pour mieux ménager sa sûreté , Condé commença dès-lors à n'aller chez la Reine qu'accompagné de quelques-uns de ses amis & de ces braves guerriers qui , l'ayant tant de fois aidé à terrasser les ennemis de l'état , fauroient encore bien le défendre des attentats de ses propres ennemis.

Il crut encore mieux parer à tous les dangers dont on le disoit menacé , en fondant Mazarin lui-même. Quoique le secret ne fût point divulgué , il s'en échappoit toujours quelque parcelle ; un mot , dans ces sortes d'occasions , en fait deviner mille , & Noirmoutiers , naturellement indiscret , ne croyoit point trahir son parti par un mot. Peut-être donc avoit-il parlé , peut-être étoient-ce d'autres qu'il falloit accuser. Quoi qu'il en soit , Condé avoit été averti des entrevues secrètes du coadjuteur avec le ministre , & on le lui dépeignit dans

1650.

Tavannes

Retz

1650.

l'habit de cavalier , que Gondy empruntait d'ordinaire pour ces sortes de visites. Le prince avoit peine à ajouter foi à des bruits , qui auroient très-bien pu n'être que le fruit de la méchanceté pour tourner le prélat en ridicule ; il étoit d'autant plus disposé à l'incrédulité , qu'il ne voyoit pas trop comment accorder ces entretiens nocturnes , avec les propositions que lui faisoient faire journellement les frondeurs. En effet , ceux-ci , pour le mieux tromper , par l'organe du duc de Retz & de Normoutiers , qui déguisoit son ressentiment , descendoient auprès de lui à mille avances , & négocioient avec Chavigny & le prince de Marillac. Cependant le prince , voulant s'assurer de la vérité , résolut d'épier si bien Mazarin , qu'il ne lui échappât point. Il lui demanda un jour , comme en plaisantant , ce qu'il devoit croire de ces visites nocturnes , qu'il avoit , disoit-on , avec le coadjuteur , déguisé en ca-

Joly.
Lénet.
Choisy.

valier ; & pendant ces paroles , il interrogeoit tous les traits de son visage , mais aucun ne trahit le ministre. Plus habile que le prince dans l'art de dissimuler , sans se déconcerter par l'avidité des regards que jettoit sur lui le héros , il n'en contrefit que mieux son maintien & son front. Il renchérit encore sur le ton de plaisanterie qu'avoit pris le prince , & pour mieux mettre en défaut toute sa pénétration , il lui dit , d'un air libre & riant , *que ce seroit sans doute un plaisant spectacle à voir que le coadjuteur ayant sur le corps , un habit de velours verd , galonné en or , une épée à son côté , un plumet sur son chapeau , avec sa taille gauche & ses jambes tortues ; que si jamais il prenoit envie au prélat de le visiter dans cet équipage , il ne manqueroit pas d'en donner le plaisir à son altesse.* Condé rit encore plus que le peintre de la caricature , & le quitta délivré de toutes ses terreurs , & persuadé qu'il avoit toujours bien jugé du

1650. ministre, quand il ne l'avoit regardé que comme un être méprisable.

Le lundi 18
Janvier.

Joly:
Morrey.

Montpens.
Léner.

Cependant cette scene fit sentir à Mazarin qu'il étoit temps de se hâter, & cédant enfin aux sollicitations de Laigues, il se résolut à signer l'ordre de sa détention; mais au moment qu'il en étoit occupé, la fortune sembla vouloir se jouer de ses projets, en les dévoilant à celui qui en devoit être la victime. La veille il avoit redoublé de marques de respect & d'affection pour lui, la Reine avoit accablé le prince de protestations de tendresse & de confiance, en l'appellant son troisieme fils, & en lui disant qu'elle le regarderoit toujours sur ce pied, pourvu qu'il voulût se lier à elle sans réserve. Condé, loin d'avoir aucun soupçon, reçut tous ces témoignages comme devoit les recevoir une ame grande, qui connoissoit peu toutes les voies obliques. Il y répondit par d'autres protestations d'amour, de respect & de fidélité, &

pour n'en laisser aucun doute , il ne fut pas plutôt rendu à son hôtel , qu'il renvoya à Mazarin Perrault , son intendant , pour les renouveler. Le cardinal , s'enfonçant dans les profondeurs de la dissimulation , fut affecter tant de joie , parler du prince avec tant d'intérêt , afficher tant de franchise & de cordialité , que Perrault , qui cependant n'étoit pas facile à tromper , fut la dupe de ces apparences. Il rapporta à Condé à son retour , que c'étoit faire injure au cardinal de le regarder comme son ennemi , que le prince n'avoit pas de serviteur plus dévoué , & qu'après ce qu'il venoit de voir , il y auroit de la cruauté à conserver des défiances.

1650.

Sur ces assurances le prince se rendit le lendemain matin chez le ministre , qui pour lors étoit occupé à donner audience à Priolo , homme de confiance du duc de Longueville. Ce duc étoit alors à Chaillot , où il prenoit les eaux , & il envoyoit demander la lieutenance

Ibid.

1650.

de Roi de Normandie, pour le fils du marquis de Beuvron. Le cardinal, qui ne cherchoit qu'à l'attirer au palais-royal, se montroit de la plus obligeante composition, & promettoit au duc que s'il venoit ce jour-là au conseil, il trouveroit auprès de la Reine toutes sortes de facilités. La princesse d'ailleurs ; ajoutoit-il, seroit bien-aïse de le consulter sur un grand courier qu'elle venoit de recevoir d'Allemagne ; comme il y avoit été plénipotentiaire, il pourroit mieux que personne, lui donner de sages avis sur les affaires de cette contrée.

Tandis que le ministre entretenoit ainsi Priolo ; Condé entra, & ne voulant pas troubler la conversation, le pria de la continuer, tandis qu'il s'approcheroit du feu. Il y trouva de Lyonne, qui accoudé sur un petit bureau, écrivoit les ordres pour la prison du prince. On peut aisément imaginer & la surprise & l'embarras du secré-

taire ; il pâlit , il rougit , & si le prince eût alors examiné son maintien , il n'est pas douteux que c'en eût été assez pour le sauver. Cependant de Lyonne eut le temps de cacher ce qu'il écrivoit sous un tas de papier ; & alors affectant beaucoup de sérénité , il soutint la conversation avec un air d'aïfance , qui auroit détruit tous les soupçons , si le prince avoit pu en former.

1650.

Lorsque Mazarin eut expédié Priolo , & lui eut fait promettre d'amener ce jour-là son maître au conseil , pour obtenir la grace qu'il sollicitoit , il s'approcha de Condé avec ces manieres engageantes & affectueuses , dont il l'aveugloit depuis quelque temps. Par une dissimulation plus horrible que toutes celles qu'il avoit employées jusqu'alors , puisqu'il mêla à la perfidie , l'amertume du sarcasme & de l'ironie ; il voulut que le prince donnât lui-même les ordres pour sa prison , dans la crainte qu'il ne formât des soupçons , s'il ap-

1650.

Nemours.

prenoit que les troupes fussent employées
sans savoir leur destination. Depuis
long-temps, il le berçoit de la prise de
ce Découture, dont nous avons déjà
parlé : « cet homme, à en croire le
» cardinal, connoissoit tout le mystere
» de l'entreprise formée contre la per-
» sonne du prince, & devoit donner
» les plus forts indices contre les fron-
» deurs, mais il avoit été jusqu'alors in-
» trouvable, & le ministre venoit de
» découvrir qu'il étoit caché dans une
» maison de la rue Montmartre : il se-
» roit facile de l'enlever, pourvu toute-
» fois qu'on pût s'opposer au duc de
» Beaufort, lequel, selon des avis cer-
» tains, se préparoit à l'arracher aux
» poursuites de la justice, dans la crainte
» que ses dépositions ne perdissent tout
» le parti. Il falloit que le prince assu-
» rât lui-même sa vengeance, en faisant
» enlever & escorter son ennemi jus-
» qu'à la prison, par un corps de trou-
» pes à ses ordres. La Reine ne pouvoit

» pas toujours paroître dans cette affai-
» re ; le défendre par une protection
» si marquée , ce seroit donner des
» soupçons sur la validité des pour-
» suites ».

1650.

Condé ajouta d'autant plutôt foi à ce roman , qu'il étoit personnellement offensé par ce Découture , lequel l'outrageoit incessamment par les discours les plus injurieux. L'envie de l'avoir en son pouvoir pour punir la témérité de ses propos , l'aveugla autant que l'éloquence artificieuse de Mazarin. Il ne trouva donc rien à reprendre dans son projet , que l'article de ses propres troupes , dont on vouloit se servir. Cette acception , dit il , lui paroïssoit injurieuse ; il sembloit que la Reine voulût l'abandonner , & pour marque de la parfaite réconciliation qui s'étoit faite entre eux , il falloit que ce fût un détachement de gendarmes & de chevaux-légers , qui escortât le prisonnier. Mazarin , qui auroit été bien fâché que le

1650.

prince eût demandé autre chose , feignit de ne se rendre que par complaisance à sa proposition , & eut encore le talent de se faire un mérite de cette condescendance. Condé , que tout contribuoit à aveugler dans cette fatale journée , donna lui-même l'ordre aux gendarmes & aux chevaux-légers de se trouver , à l'entrée de la nuit , dans la rue de Richelieu.

En quittant Mazarin , il alla dîner chez sa mere , à laquelle son air de triomphe n'en imposa pas tellement , que soit sur des avis , soit sur des pressentimens , elle ne lui témoignât beaucoup d'inquiétudes : mais le prince , persuadé qu'il avoit seul le secret , rejeta bien loin toutes les défiances de sa mere ; il n'en crut pas davantage aux sages conseils de Marillac , qui s'efforça de leur persuader , à lui & au prince de Conty , qu'il falloit que la Riviere fût gagné par la cour , ou brouillé avec son maître , & que les
princes

La Rochef.

princes n'avoient pas un instant à perdre pour se mettre sur la défensive.

1650.

Condé rejetta de même différens avis, tous plus sinistres les uns que les autres, qu'on lui fit passer dans la journée;

& fatigué de voir tant de gens qui

Nemours

croyoient en savoir plus que lui, il répondit à la fin : *voilà la dix-septieme*

sottise que j'entends aujourd'hui; tant la confiance sur Découture avoit jetté

de nuages dans son esprit. En vain Vigneul, lorsque le prince, presque mal-

gré sa mere, se rendit au conseil avec Conty, le fit-il avertir qu'il savoit de

bonne part qu'il alloit être arrêté. Il regarda son billet comme le fruit d'une

imagination effrayée, par les mouvemens qui se faisoient pour la prise de

Découture, & entra ainsi que son frere avec assurance au palais-royal. Le duc

Choisy

de Longueville les avoit précédés sans qu'ils en fussent rien, étant venu de

Chaillot à la cour, sans descendre à l'hôtel de Condé.

1650.

Mottev.

Cependant le changement , qui s'étoit fait au palais-royal , auroit dû seul leur inspirer des soupçons. La Reine en effet avoit fait fermer toutes les portes , avec ordre secret de ne les ouvrir qu'à ceux qui devoient entrer au conseil. Pour colorer un peu ces précautions , elle feignit une indisposition & se jeta toute habillée sur son lit , autant pour cacher l'altération de son ame , peinte sur son visage , que pour se délasser un peu des contentions de son esprit , qui avoient pu en effet influer sur l'habitude de son corps. Mais à peine commençoit-elle à goûter en cet état un peu de repos , qu'il fut troublé par l'arrivée de la princesse douairiere de Condé , laquelle avoit droit d'entrer lors même que la Reine n'étoit pas visible. Elle se rendoit chez la régente , moins encore dans l'envie de lui faire sa cour , que d'éclaircir ses soupçons. Cette entrevue devoit être d'autant plus fatigante pour la Reine , qu'outre la nécessité

où elle étoit d'affecter une tranquillité qu'elle n'avoit point, la présence seule de la princesse devoit lui inspirer une foule de remords ; elle alloit faire saigner le cœur d'une mere , laquelle l'avoit toujours tendrement aimée , & à laquelle elle devoit au moins de la reconnaissance , pour les services sans nombre dont elle lui étoit redevable , lorsque Richelieu l'avoit persécutée. Sa douleur & son trouble , sa honte même , (car un front honnête rougit de tout ce qui a l'air d'ingratitude ,) étoient encore augmentés par les questions pleines d'intérêt que lui faisoit la princesse sur sa santé , & par les inquiétudes tendres & obligeantes qu'elle lui témoignoit en la voyant sur son lit. Jamais le cœur de la régente n'avoit éprouvé un tel combat , & ne s'étoit vu déchiré par des sentimens si différens ; l'amitié d'un côté qui plaidoit en faveur de la princesse , & l'orgueil du pouvoir outragé qui de l'autre crioit vengeance.

1650. De nouveaux troubles l'affaillirent à l'aspect de Condé, qui vint la saluer & se mêler à la conservation. Heureusement pour le repos de la Reine, que le prince ne la soutint pas long-temps; dévoré lui-même d'inquiétudes, & ne pouvant rester dans la même place, il sortit pour se rendre au conseil, laissant la régente & sa mère s'entretenir ensemble: il ne prévoyoit pas qu'il disoit à celle-ci un éternel adieu.

Cependant, il entre dans un petit cabinet qui servoit de passage à la galerie, où d'ordinaire se tenoit le conseil: il y trouve Mazarin qui se rend chez la Reine, il l'arrête, & ils commencent ensemble un entretien, où le cœur du prince s'ouvre tout entier. La protection que le parlement accorde à ses ennemis, la froideur du duc d'Orléans, la trahison de la Rivière qu'il commence à soupçonner, sont autant de sujets qu'il épuise avec amertume, non moins peut-être pour sonder la

cardinal que pour se soulager. Pendant ~~que~~ ^{1650.} que celui-ci s'efforce de dissiper ses soupçons, la Riviere sort de l'appartement du duc de Villeroy, & vient annoncer que son maître ne se rendra pas au conseil : il ne vouloit point être témoin de cette scene, peut-être par un sentiment honnête de commisération, peut-être dans la crainte qu'elle ne fût trop sanglante. Dès que Condé apperçoit la Riviere, il court à lui, & reprenant avec l'abbé, le discours qui avoit fait l'instant d'auparavant le sujet de sa conversation avec le cardinal, il lui reproche sa perfidie, & le gourmande avec tant d'impétuosité, que la Reine, entendant de son lit ses cris & ses menaces, crut que c'étoit toute autre chose, que le coup étoit porté, & que le prince faisoit quelque résistance. Cependant Conty & Longueville, qui arrivent font cesser cette dispute, & le cardinal les voyant tous trois rassemblés, envoie dire à la Reine que tout est prêt

1650.

Ibid.

~~pour le conseil : c'étoit le signal con-~~
venu pour donner les derniers ordres. Aussi-tôt la Reine congédie la princesse, instruit Guitaud de ce qu'il a à faire, prend son fils par la main, le conduit dans son oratoire, & là, s'enfermant avec lui, elle lui déclare ce qui va s'exécuter, dont elle ne lui avoit pas jusqu'alors dit un seul mot. Elle le fait mettre à genoux avec elle, pour demander au Roi des rois, le succès d'une entreprise qui doit affermir son autorité, & le rendre un véritable monarque; le jeune Prince obéit avec un trouble, une altération, des battemens de cœur, qui n'étoient pas différens de ce qu'éprouvoit alors sa mere.

Condé, Conty & Longueville étoient entrés dans la galerie, suivis des ministres. La Riviere en alloit faire autant, lorsque le cardinal l'arrétant :
» Venez, lui dit-il tout bas; repassons dans ma chambre, j'ai quelque
» chose de conséquence à vous dire ».

Le ton dont ces paroles furent prononcées , l'air de mystère que la Riviere avoit vu regner dans tout le palais , les gardes qu'il avoit trouvées aux différentes portes , & qui avoient même été sur le point de les lui refuser , sa conscience qui ne se sentoît pas bien nette , sa faveur qu'il voyoit baissée dans l'esprit de son maître , tout contribuoit à lui donner des soupçons , tout l'effrayoit. Ses allarmes redoublèrent lorsqu'en se rendant à la chambre du cardinal, il lui fallut passer au travers d'une haie de gardes , qui tous avoient la carabine haute , & la mine meurtrière. « Est-ce » pour moi , ce que je vois , dit-il au » cardinal d'une voix altérée ? » Le ministre eut bien de la peine à contenir les éclats de rire que lui causoient & sa frayeur & sa fatuité ; car il y en avoit sans doute à se croire un être assez important , pour qu'on s'assurât de lui avec tant de précautions.

1650.

Montpens.

Condé , en attendant la Reine , s'a-

1650.
Motteville.
Choisy.
Retz.

mufoit à converfer avec le comte d'Ar-
vaux, fur quelques affaires de finance
qui regardoient fes amis, lorsque tout-
à-coup il voit entrer Guitaud capitaine
des gardes de la Reine, Cominges, son
neveu & son lieutenant, & Croiffy
enfeigne. Condé, appercevant Guitaud,
qu'il aimoit, s'avance auprès de lui,
croyant qu'il vient lui demander quel-
que grace; celui-ci lui dit qu'il a ordre
de l'arrêter de la part de la Reine, & les
deux autres font le même compliment,
le premier à Conty, l'enfeigne à Lon-
gueville. *Moi, moi, monsieur de Gui-
taud, s'écrie Condé, à cette nouvelle
accablante! Ah! mon frere, dit le prince
de Conty, non moins étonné, Dieu*
de m'exauce! Je lui avois toujours demandé
la grace de partager vos malheurs. Le
duc de Longueville, tourmenté par la
goutte, refta pétrifié, & ne rompit
point le fíence, autant accablé de ce
coup que de fa maladie. Le chancelier,
qui fe trouvoit dans la galerie, mais

Mém.
Brienne.

qui n'étoit point du secret, ne pouvant se persuader la vérité de ce qu'il entendoit, prétendit que ce ne pouvoit être qu'une plaisanterie de Guitaud. *Allez donc trouver la Reine*, dit Condé à Séguier, & faites lui part de la plaisanterie, pour moi, je ne m'regarde que trop comme prisonnier. Le chancelier alla & ne revint point; Servien, que Condé avoit prié de passer de même chez le cardinal, pour le conjurer de lui accorder un moment d'audience, ne revint pas non plus, & resta chez le ministre; de sorte que Condé, qui ne pouvoit se décider à suivre Guitaud, sans avoir fait un dernier effort sur l'esprit de la Reine, pria Guitaud lui-même de se rendre auprès d'elle: *sans doute cette démarche sera inutile*, répondit celui-ci, *mais pour vous satisfaire, j'y vais*. Il ne s'étoit pas trompé; il revint triste & confus, annoncer que la Reine ne vouloit point voir le prince, & lui avoit réitéré l'ordre d'exé-

1650.

Motteville,

1650. cuter ses volontés. Condé voyant que toute résistance devenoit inutile , après avoir tenté de s'échapper par une des portes de la galerie , où Guitaud l'avertit qu'il y avoit douze gardes , ce qui le contint. *Eh bien , obéissons donc , dit-il , mais où vas-tu me mener ? Que ce soit , je te prie , dans un endroit chaud. C'est au bois de Vincennes , répartit Guitaud. Eh bien , allons donc ,* répliqua le prince , en se tournant vers la compagnie ; *adieu messieurs , souvenez-vous de moi , je vous prie , & ne laissez pas ignorer au Roi que j'ai toujours été son serviteur , & que je n'ai jamais cessé de le servir avec zèle. Pour vous , ajouta-t-il , en s'adressant au comte de Brienne & en l'embrassant , je ne vous recommande rien ; vous êtes mon parent.*

Pendant ce colloque , Conty , qui étoit toujours resté assis sur un petit lit de repos , lequel se trouvoit dans la galerie , & Longueville , qui n'avoit pas

rompu le silence , se préparoient à suivre les gardes , entrés par différentes portes : il en fallut donner deux à ce dernier pour le soutenir , tant il avoit de peine à marcher à cause de sa goutte. On passa par un escalier dérobé , qui se trouvoit au bout de la galerie , pour se rendre dans le jardin ; ce réduit sombre & étroit , garni de gardes , sans épouvanter Condé , lui donna cependant quelques allarmes. *Guitaud* , s'écria-t-il , *voilà qui sent bien les états de Blois ? Non , non , monseigneur* , répondit vivement celui-ci , *je suis homme d'honneur ; si cela étoit je ne m'en mêlerois pas*. En traversant le jardin , & en passant au milieu d'une double haie de gendarmes & de gardes du corps , le prince , qui avoit repris toute sa fermeté , amis , leur cria-t-il , *ce n'est point ici la bataille de Lens*. Tous pénétrés d'abattement , baissèrent la tête & n'osèrent répon-

1650.

Choisy.
Mottev.
Montglat.

1650.

dre. Cependant ils arriverent à cette porte du jardin , qui donne sur la rue Vivienne : là , seize gendarmes & chevaux-légers , les attendoient avec un carrosse , dans lequel ils monterent avec Cominges , tandis que Mioffens , qui commandoit l'escorte , leur faisoit prendre la route de la porte de Richelieu , & les conduisoit par les dehors de la ville. Tandis qu'ils gagnent leur prison , voyons ce qui se passoit au palais-royal.



CHAPITRE V.

Triomphe des frondeurs ; modération de la Reine ; les princes arrivent à Vincennes ; joie des Parisiens ; Mad. de Longueville se sauve , ainsi que quelques amis du prince ; d'autres sont arrêtés.

NOUS avons laissé la Riviere dans la chambre de Mazarin , occupé à dissiper ses terreurs , & la Reine dans son oratoire avec son fils , implorant l'assistance du Ciel. Dès que le ministre se vit seul , il annonça à l'abbé que s'il ne l'avoit pas laissé entrer dans la chambre du conseil , c'est qu'au lieu de le tenir , on arrêtoit alors même les princes de Condé & de Conty , ainsi que leur beau-frere. Cette nouvelle , si la Riviere l'avoit crue véritable , l'auroit attéré ; mais il ne la regarda d'abord

Morrey

1650.

que comme un roman , inventé par le cardinal , pour jouir de son embarras & de ses inquiétudes ; il y répondit long-temps sur le ton plaisant , protestant qu'il croyoit un pareil événement impossible , & s'emportant aux plus vifs éclats de rire sur l'imagination du ministre , qui se plaisoit à forger de pareils contes pour s'amuser. L'incrédulité de l'abbé produisit sur le cardinal le même effet que produisoit sa prétendue imagination , & il rit beaucoup de son côté de ce pirrhonisme. Cependant ne voulant pas laisser plus long-temps la Riviere dans sa douce illusion , il lui déclara si sérieusement la vérité , que l'abbé commença à en croire quelque chose , & à le prouver par l'altération de son visage. Son premier mouvement alors fut de s'informer si son maître étoit participant du mystere , & sur la réponse affirmative de Mazarin : *Ah , je suis perdu , s'écria-t-il ; jamais Mon-*

sieur ne m'auroit caché un pareil secret ,
s'il m'aimoit toujours ! 1650.

Mazarin s'efforça de le rassurer , & le conduisit auprès de la Reine , qui étoit encore dans son oratoire ! Elle n'oublia rien de son côté , mais en vain , pour calmer ses inquiétudes : il eut beau protester qu'on avoit eu tort de lui faire un mystere de cette entreprise , assurer qu'il n'avoit aucune liaison avec le prince de Condé , que s'il en eût eu , il auroit été capable de les sacrifier au bien de l'état & aux sentimens de son maître , il vit bien que son apologie ne prenoit pas , que l'intérêt qu'on affectoit encore pour lui , étoit feint , & courut ensevelir son désespoir au Luxembourg , où la froide réception de Gaston , malgré les protestations qu'il renouvela , ne lui fit pas perdre ses terreurs.

La Reine , croyant Condé en sû- Joly.
reté , fit ouvrir le palais-Royal ; aussitôt Motteville,
on le vit inondé de frondeurs , dont

1650.

les flots grossirent bientôt au point que tous les appartemens s'en trouverent remplis. On voyoit sur tout briller à leur tête Laigues & Noirmoutiers, qui s'étoient tenus cachés dans l'appartement de Mazarin, comme s'ils eussent voulu repaître leurs yeux du spectacle de leur vengeance ; démarche imprudente & dictée par la plus aveugle passion, puisque leur apparition, s'ils eussent été apperçus, pouvoit donner des soupçons, & faire avorter l'entreprise. On les voyoit alors triomphans, former un cercle autour de la Reine, faire éclater leur joie dans leurs gestes & dans leurs regards, & tous l'épée à la main, mais dans le fourreau, protester d'un ton de capitans, qu'ils étoient bons serviteurs du Roi, & prêts à verser pour son service, jusqu'à la dernière goutte de leur sang. C'étoit un spectacle assez curieux pour des yeux indifférens, comme ceux du philosophe, que cette multitude orgueil-

leuse , nourrie dans les cabales & la faction , parlant de fidélité , & se répandant en fanfaronnades , la Reine , au milieu d'eux , recevant leurs complimens avec un air de mépris déguisé , un sang-froid qui les accusoit , & conservant pour Condé cette modération qui marque une ame également noble & sensible. Il ne lui échappa pas un mot contre le prince , quoique les discours qu'on se permettoit autour d'elle dussent la mettre assez à son aise à cet égard ; au contraire , elle plaignit Condé , elle se plaignit elle-même d'avoir été réduite à en venir à ces extrémités , contre un prince qui avoit rendu tant de services à l'état , & digne de tant d'estime , de tant d'admiration , si l'ambition & l'orgueil n'eussent terni une partie de ses bonnes qualités. C'est qu'Anne d'Autriche , en même temps qu'elle ne pouvoit se dissimuler le mérite de ce grand homme , sentoît aussi qu'elle n'avoit fait que changer d'es-

1650. ~~clavage~~, & que voulant se délivrer d'un tyran, elle ne réussissoit peut-être qu'à s'en procurer une innombrable multitude.

Cependant, au milieu de cette foule, on ne voyoit ni Beaufort ni Gondy ; tous deux chargés d'une accusation grave, & pour ainsi dire, dans les liens de la justice, ils ne pouvoient paroître chez la Reine ; mais ils n'en étoient pas moins actifs, & ne servoient pas moins puissamment la princesse, ou plutôt eux-mêmes. Beaufort avoit été enfin initié ce jour-là même dans le secret, qu'on lui avoit caché si long-temps : ce fut la duchesse de Chevreuse qui l'en instruisit & le lui découvrit, ainsi qu'à Gondy avec lequel il s'étoit rendu chez elle, comme un grand mystère que la Reine, en sortant de la messe, lui avoit commandé de leur communiquer (1). Après cette

Retz

(1) Il est bon de remarquer que Mad. de

explication le coadjuteur conduisit chez 1650.
lui Beaufort, où il le retint à dîner,
& l'amusa en jouant aux échecs, dans

Nemours & l'abbé de Choisy ne sont pas d'accord avec Retz sur la maniere dont le secret fut révélé au duc. Si l'on en croit la première, Gondy, le jour même de la détention des princes, ayant pris Beaufort dans son carrosse, alla se promener par la ville avec lui, & fit tomber la conversation sur Condé & sur l'état où ils pouvoient être réduits par ses poursuites, lui proposant sa prison comme le seul moyen qui pût les en délivrer, moyen qui lui tomboit, disoit-il, à l'instant même dans l'esprit, mais qu'il ne trouveroit bon, que lorsque lui, Beaufort, l'auroit approuvé. Celui-ci, comme on s'en doute bien, ne manqua pas de donner dans le panneau; Gondy l'assure qu'il va y travailler sur le champ, & le quittant en effet, le met entre les mains de Laigues, qui affecte de le faire promener par toutes les rues de Paris, & de ne le laisser parler à qui que ce soit. Gondy, quelque temps après revient, assurant qu'il a si bien réussi, que Condé sera arrêté dans une heure.

Il auroit fallu étrangement compter sur la

la crainte qu'il ne vît madame de
1650. Montbâson & ne lui découvrit tout.

Joly.

Ils se rendirent ensuite chez la duchesse de Chevreuse, où l'on ferma les portes & où l'on s'occupa à écrire des billets aux curés de Paris, pour les avertir

stupidité du duc, pour se flatter de l'abuser par un si grossier roman. Le récit de l'abbé de Choisy, plus animé, plus naïf, avec le mérite d'être un peu plus vraisemblable, quoiqu'il ne soit pas plus vrai, a encore celui d'être plus amusant. Selon lui, ce fut en dînant chez Mad. de Chevreuse, qu'on fit à Beaufort les premières ouvertures du projet. Il y étoit avec le coadjuteur, & on avoit fermé toutes les portes pour se délivrer des fâcheux. Au moment que la duchesse prévint que les princes alloient être arrêtés : « Monsieur, dit-elle à Beaufort, vous » voyez comme monsieur le prince nous trai- » te ; si le cardinal le mettoit dans le même » gîte qu'il vous a donné autrefois, le lui par- » donneriez-vous ? Ah ! je l'aimerois de tout » mon cœur. Oh ! bien, monsieur, interrompit » Gondy, aimez-le donc ; monsieur le prince est » sur le chemin de Vincennes, & vous êtes » amiral ».

de la détention des princes, & leur ~~_____~~
indiquer la maniere de faire prendre ^{1652.}
cette nouvelle au peuple. Ces billets se
firent avec si peu de précaution, que
plusieurs personnes qui se trouvoient-là
& qui n'étoient point du secret, au-
roient pu les lire & avertir les princes
encore assez à temps; s'il n'étoit pas
des circonstances où la fortune semble
prendre plaisir à réparer les fautes de
l'imprudence, & à servir des projets
que l'étourderie de leurs auteurs feroit
avorter elle-même. Au reste, Beaufort
ne put pardonner au coadjuteur sa mé-
fiance, & s'il fut ébloui d'abord des
couleurs que la duchesse de Chevreuse
avoit prêtées au secret de l'entreprise,
quand les clauses du traité eurent été
rendues publiques, le mystere affecté
pour lui seul l'indigna, & lui inspira
pour la fronde & son chef, une haine
qu'il fut mal déguiser. Plus vain encore
qu'intéressé, le présent de l'amirauté
ne put pallier à ses yeux ce qu'il y avoit

1650.

d'humiliant pour lui dans cette réserve ; & il cessa pour lors , avec les instigations cependant de Mad. de Montbâson , d'autant plus piquée qu'à tous ces arrangemens elle n'avoit rien gagné , d'être pour la faction ce qu'il avoit été jusqu'alors.

Dès que Brillet , écuyer du duc , qu'on avoit envoyé au palais-royal pour ne revenir que lorsque Laigues le lui ordonneroit , fut de retour & eut apporté la nouvelle que les princes étoient à Vincennes , Beaufort & Gondy fortirent pour se rendre chez le duc d'Orléans , où ils trouverent la Reine. Cette

Retz.

princesse s'étoit rendue au Luxembourg , autant pour se débarrasser de la foule des frondeurs , que pour voir Monsieur , qui prétextoit une maladie. Les deux chefs rencherirent encore sur les protestations des subalternes ; si la Reine n'avoit pas pour eux plus d'estime que pour les autres , elle fut du moins obligée d'en feindre , & d'affecter une bien-

veillance que son cœur étoit bien loin 1650.
de sentir. Elle n'en fut pas quitte pour
ces importunités, elle fut toute la soirée harcelée de ses nouveaux serviteurs; le hardi & impudent Laigues ne la quitta, que lorsqu'après l'avoir entretenue encore une heure dans son lit, elle lui ordonna de fermer ses rideaux. Elle dut trouver du repos, si le succès seul de l'entreprise lui avoit causé des inquiétudes. Miossens étoit revenu de Vincennes, sûr désormais du bâton de maréchal de France, qu'on lui avoit promis pour cette exécution, & qu'il n'eut cependant que quelques années après, sous le nom de maréchal d'Albret.

Ce bâton avoit failli lui échapper, & il n'étoit pas arrivé à Vincennes, sans éprouver de grandes allarmes. Nous avons dit que l'escorte n'étoit que de 16 hommes, selon tous les auteurs qui s'accordent sur ce point, excepté Joly, qui en compte 50. C'étoit une imprudence impardonnable, si la nécessité où

1650. l'on étoit de ne point causer d'inquiétudes ne l'eût justifiée. Si le secret n'eût pas été fidèlement gardé, si les amis de Condé eussent été avertis, Miossens auroit vu fondre sur lui, une foule de serviteurs du prince, avec lesquels le combat n'auroit pas été égal. Un incident qui survint lui donna de bien plus vives terreurs. Les chemins étoient si mauvais, & le carrosse enfonça tellement dans la fange qu'il versa & se rompit. Condé fut plutôt hors des portières qu'on ne s'en apperçut, & tel qu'un oiseau qui recouvre sa liberté, il voloit déjà pour franchir un fossé, qui étoit proche, lorsqu'un des gardes, accourant un pistolet à la main, le força de suspendre sa course pour sauver sa vie. Ainsi, il se vit contraint d'attendre sur ses pieds, dans l'eau, dans la boue, au milieu d'une nuit fort noire, que le carrosse fût en état de le recevoir, & il ne le fut que deux heures après. Pendant ce temps, il ne lui échappa

Lénet.
Moi glat.
Joly.
Nemours.
Choisy.

échappa aucune plainte ; on voyoit seulement , au travers de l'obscurité de la nuit , qu'il brûloit de s'évader ; par-tout il portoit des regards inquiets , comme pour reconnoître si personne ne venoit à son secours. Ayant entendu Mioffens qui , moins frappé encore de sa détention que de l'état humiliant & fâcheux où le prince se trouvoit alors réduit , plaignoit sa destinée , il prouva encore plus clairement l'envie qu'il avoit de s'échapper. *Ah ! Mioffens* , lui dit-il , en se baissant près de son oreille , *si tu vouloit ! La belle occasion pour un cadet de Gascogne ! Mais , monseigneur , mon devoir ? Fais-le donc & ne t'amuses pas à me plaindre.*

Ce dialogue ne se prononça pas si bas que Comminges n'entendit quelques mots , qui lui firent deviner le reste. Ces avances pouvant devenir dangereuses : « mon prince , dit-il , en s'approchant de Condé , je suis votre » très humble serviteur , mais je le suis

1650. » encore plus de mon Roi : j'ai promis
» de vous rendre à Vincennes, & je le
» ferai. S'il vous venoit du secours, je
» vous poignarderois tous trois, plutôt
» que de vous laisser échapper de mes
» mains, & de ne pas rendre bon compte
» à S. M. du dépôt qu'elle m'a confié ».

Cette déclaration effrayante, mélange de grandeur & de férocité, étoit moins une suite du caractère de Comminges, que des ordres secrets qu'on disoit lui avoir été donnés : il est certain qu'en se confiant à une si foible escorte, il falloit qu'on eût prévu d'autres moyens plus sûrs & plus violens, si celui-ci devenoit impraticable.

Le prince remonté dans le carrosse continua enfin son chemin, & Comminges ayant ordonné au cocher d'avancer promptement : *ne crains rien*, lui dit le prince en riant, *je n'ai pris aucune précaution contre ce voyage* ; puis liant conversation avec lui, il lui demanda s'il n'étoit pas bien étonné de

sa détention , & s'il n'en connoissoit pas les causes. *Ma foi , monseigneur ,* répondit Comminges , *je n'en vois pas d'autres que celles qui perdirent Germanicus , vous êtes trop aimé , vous êtes trop grand.* Cette réponse ayant inspiré quelques réflexions à Condé , & lui suggérant un retour sur tout ce qui avoit précédé cette fatale aventure ; à l'heure qu'il est , s'écria-t-il avec amertume , *Monsieur est bien content , il jouit de son triomphe avec son perfide favori ; car c'est lui sans doute qui est l'artisan de toute cette horrible trame.* Il ignoroit que la Riviere avoit été le premier trahi , & alloit payer chèrement l'intimité de ses liaisons avec lui.

De tous ses discours , ce furent les seules paroles qui marquerent un peu de sensibilité sur son malheur. Dès qu'il fut entré dans le donjon de Vincennes où l'on n'arriva que tard , il parut se croire à son hôtel , & reprit toute sa gaieté. Il en avoit besoin pour égayer

1650.Tavannes.
Motteville.

Lénet.

le chagrin de son frere , & tirer le duc de Longueville de sa taciturnité ; celui-ci n'avoit pas dit un seul mot durant toute la route , & jamais le malheur n'avoit fait des impressions si profondes sur un esprit. Leur chagrin redoubla à la vue du triste séjour où on les confinoit : comme on avoit craint de donner des soupçons en faisant quelques préparatifs , on ne leur avoit prêté ni meubles , ni souper , ni lits. Selon quelques-uns , le maréchal de Rantzau , qui étoit depuis long-temps prisonnier , fut obligé de leur faire partager sa table ; Condé n'oublia rien pour rendre le repas amusant , accablant ses deux compagnons de plaisanteries. Il leur fit passer la nuit à jouer aux cartes , entamant lui-même de temps en temps de grandes disputes avec Comminges sur l'astrologie. Selon d'autres , il passa la nuit différemment , mais d'une manière qui n'indiquoit pas moins de fermeté ; il prit une

couple d'œufs pour toute nourriture , & ~~se jeta tout habillé sur une botte de paille , étendue dans une grande chambre , où on les avoit mis tous trois ; là il renouvela la scene qu'il avoit donnée avant l'une de ses batailles , & il dormit douze heures sans s'éveiller.~~ 1650.

Pendant qu'il témoignoît tant de tranquillité sur son sort , il mettoit la capitale dans une situation bien différente. Une nouvelle telle que celle de sa détention & aussi peu prévue , ne pouvoit manquer d'exciter de grands mouvemens , du moins parmi ses créatures & ses amis. La détention de son pere , sous l'administration du maréchal d'Ancre , avoit failli à perdre ce ministre : le peuple révolté de ce coup d'autorité avoit recouru à la violence ; on le vit se jeter avec fureur sur la maison du maréchal , la piller , la dévaster , & ne conserver de regret dans sa rage , que de ne pouvoir ensevelir le maître sous ses débris. Cet exemple étoit effrayant pour Mazarin ;

1650.

Tacite.

mais il avoit prévu que les circonstances n'étant pas les mêmes, le péril aussi ne pouvoit être le même. Quelque différence qu'il y eût entre le pere & le fils, le dernier étoit si complètement haï, qu'il n'y avoit rien à craindre que de la part de ses créatures; & encore quels efforts se permettoient une foule de courtisans, avides, accoutumés à abandonner le soleil couchant pour se tourner au levant, & n'aimant dans Condé que la source d'où les graces pouvoient couler jusqu'à eux? Ce manège ordinaire à la cour ne se démentit point en cette occasion : le jour même que ce grand coup fut porté, & les suivans, parmi la foule qui ne cessa de se répandre dans les appartemens du palais-royal, on compta presque autant de ces feints amis du prince que de frondeurs. Si leur attachement à leur Roi avoit été le seul sentiment qui les eût guidés, s'ils n'avoient désavoué leur protecteur que pour rester fideles à leur devoir, il

faudroit applaudir à leur désertion ; mais
il est bien difficile de leur prêter des mo-
tifs aussi nobles.

1650.

Pavannes.

Cependant tous ne furent pas infide-
les , tous ne furent pas lâches. Condé ,
si rien peut consoler de la perte de la
liberté , eut la douce satisfaction d'ap-
prendre que ceux de ses amis qu'il dis-
tinguoit le plus , n'avoient point trompé
son espoir ; & Boutteville sur-tout se
distingua , sitôt qu'il apprit cette fâ-
cheuse nouvelle. Il étoit dans le jardin
de l'hôtel de Condé , avec une centaine
d'officiers , qui avoient tous partagé les
lauriers du prince , & s'étoient tous
montrés dignes de servir sous lui. Bout-
teville leur propose d'aller enlever ,
au Val-de-grace , les nieces du cardinal
que ce ministre y avoit renfermées
depuis que Condé avoit empêché le
mariage de l'une d'elles avec le duc de
Mercœur , & qu'elles ne pouvoient plus
se marier sans son consentement. Une
pareille capture auroit été un coup de

Ibid.
Bussy.

1650.

partie dans cette occasion , & avec de semblables otages , on pouvoit répondre & de la prompte liberté du prince & même de sa vie , sur laquelle on avoit quelques allarmes. Mazarin , présentant les représailles , avoit pris ses précautions ; & au moment même qu'on arrêtoit Condé , il avoit fait venir ses nieces au palais-royal. Toute la troupe , ayant été avertie que le projet ne pouvoit plus avoir lieu , ne songea plus alors qu'à sa sûreté , & se sépara pour aller , les uns dans les places fortes , les autres dans leurs gouvernemens.

Boutteville seul croit que l'artifice peut encore sauver le prince , & qu'il n'est pas impossible d'exciter parmi le peuple des mouvemens favorables à sa liberté ; les barricades avoient rompu les fers de Broussel. Il monte à cheval , il parcourt les rues de Paris , criant qu'on vient d'arrêter le duc de Beaufort au palais-royal ; que c'est une trahison de Mazarin , qu'il faut prendre

Retz ; Joly.

les armes. A ce nom de Beaufort, les bourgeois des halles & de la porte d'au-
phine s'arment effectivement; de pro-
che en proche la nouvelle se commu-
nique, la fermentation gagne, bientôt
tout Paris va renouveler les barricades,
lorsque le coadjuteur averti du tumulte
se montre au peuple, précédé de
cinq ou six flambeaux, détruit l'erreur,
apprend le nom du véritable prisonnier,
& pour effacer totalement ces fâcheuses
impressions, fait promener le duc de
Beaufort à cheval avec le plus nom-
breux cortège, & le montre à tout Pa-
ris. Cette vue ayant rassuré les esprits,
des allarmes & de la douleur le peuple
passa aux transports de la joie la plus
effrénée; quand je dis le peuple, les
meilleurs bourgeois ne se montrèrent
guere plus sages. Paris fut rempli en un
instant de feux allumés, pour célébrer
la détention des princes & principale-
ment de Condé, & l'on voyoit la po-
pulace dansant autour comme dans un

1650.

Montgladi
Rerz.
La Rochelle

1650.

jour de réjouissance , insulter brutalement à son malheur ; triste , mais utile leçon pour le prince qui , du fond du donjon de Vincennes , entendoit ressentir les coups d'arquebuses tirés en signe d'allégresse , & dont son cœur dut être bien douloureusement navré quand on lui en apprit la cause. Le spectacle fut bien plus cruel pour la duchesse de Longueville. Elle s'étoit retirée dans une maison particuliere pour éviter les poursuites de la cour , comme nous ne tarderons pas à le raconter , & voyoit de sa fenêtre ces feux allumés , & entendoit les chansons outrageantes dont cette populace accabloit son frere. La vue de ces hordes de sauvages qui dansent autour du bucher où va brûler leur prisonnier , & qui , dans des chants aussi barbares qu'eux , insultent à son trépas , n'auroit rien offert à ses yeux de plus horrible que cette scene.

Boutteville qui en fut aussi témoin ,

voyant son projet avorté , vouloit du moins tenter de faire repentir de cette brutale joie & ce peuple insolent & ses chefs audacieux qui l'inspiroient. Il propose aux amis de Condé d'aller fondre sur Beaufort tandis qu'il se repaît tranquillement des acclamations de cette imbécille populace , d'éteindre dans son sang & dans celui de ses odieux satellites , des feux si outrageans pour leur ami : mais il les trouve tous froids , inactifs , soit que le nombre les épouvantât , soit qu'ils craignissent , s'ils l'affrontoient , de partager le sort du héros. Boutteville indigné est contraint de les imiter , mais il se promet d'avoir seul bientôt l'honneur de la vengeance ; quelques jours après , rappelant à Beaufort , l'aventure du jardin de Regnard , il lui envoie un cartel. Le duc trop sage pour se battre dans un moment où ses ennemis avoient tout à perdre , & lui tout à gagner , ne crut pas se deshonorer en refusant un défi , fruit

1650.
Joly.

Motreville

1650. plutôt du désespoir que du véritable honneur. Ainsi Boutteville eut la douleur de laisser son ami sans vengeance , mais avec la réputation d'une fidélité , d'une générosité qui auroit été bien plus louable , si elle avoit eu une autre cause ; si au titre d'ami , il n'eût pas sacrifié celui de sujet & de citoyen : souvenons-nous , pour ne pas pousser plus loin les réflexions , que ce Boutteville fut le maréchal de Luxembourg.

Pendant tous ces mouvemens , l'hôtel de Condé étoit rempli de larmes & de gémissemens. La princesse douairiere avoit été la dernière à savoir le malheur de son fils , & son affliction étoit d'autant plus vive , qu'elle étoit plus récente. Il semble d'abord qu'un ministre , qui , ainsi que Mazarin , s'étoit résolu à un coup d'autorité semblable à celui qu'il venoit de porter , ne devoit garder aucun ménagement & envelopper dans la proscription , toute la famille , tous les amis , toutes les créa-

tures du prince. C'étoit du moins le plus sage parti, & certes, Richelieu, son devancier, n'auroit pas commis la faute qu'il fit dans cette occasion; il n'auroit pas compromis ni sa fortune ni celle de l'état, par une pitié mal entendue & de frivoles égards. La Reine, touchée des services qu'elle avoit reçus de la princesse douairiere, ne voulut pas permettre, quoiqu'on l'eût agité au conseil, qu'elle partageât le sort de son fils; cette résistance fait honneur au cœur de la régente : mais ce fut bien imprudemment que le ministre suivit les mêmes principes. Il s'imagina que ce feroit blesser la mémoire du cardinal de Richelieu, auquel il devoit tant, s'il se portoit à la plus légère violence contre la jeune princesse de Condé, niece du feu cardinal. Il crut d'ailleurs n'avoir rien à craindre d'une femme jeune, timide, sans crédit, sans partisans, sans expérience. S'assurer du prince son fils, c'étoit à son gré vouloir révol-

1650.

Lénet

1650.**Retz.**

ter toute la France ; emprisonner un enfant de sept ans lui paroïssoit encore plus atroce , & une action que ni son siècle , ni la postérité , ne lui pardonneroit , & qui le placeroit à côté des plus exécrables tyrans. Aussi n'étoit-ce point le conseil qu'on lui donnoit ; Servien lui suggéroit de s'emparer du jeune prince pour le faire élever auprès du Roi , mais il n'en voulut rien faire. C'étoit la plus mauvaise politique qu'il pût suivre dans les circonstances ; quand on s'est permis un acte d'autorité , qui à certains regards peut paroître un acte de tyrannie , il vaut encore mieux être sévère qu'absurde ; & le cardinal , qui méprisoit tant , & cette jeune femme & ce jeune enfant , auroit dû se souvenir qu'il n'avoit lui-même pour appui , qu'une femme & qu'un enfant ; & que faisant tout à l'abri de leurs noms , il pourroit de même se trouver des gens qui se permettroient tout au nom des autres : il lui en coûta cher pour

n'avoir osé être méchant qu'à demi.

1650.

La cour avoit donc résolu que les deux princesses & le jeune duc d'Enguien seroient simplement confinés dans quelques-unes de leurs terres ; & le comte de Brienne , après la détention des princes , fut dépêché pour leur en porter l'ordre. La commission étoit si disgracieuse , qu'il resta long-temps à l'hôtel de Condé , sans pouvoir porter un coup si cruel au cœur d'une mere & d'une épouse ; une main plus chere devoit enfoncer le poignard ; c'étoit celle de la duchesse de Longueville. Cette duchesse avoit passé toute l'après-dinée chez la princesse palatine , qui bientôt doit figurer si glorieusement dans cette histoire , lorsque tout-à-coup l'affreuse nouvelle parvient à ses oreilles. Eperdue , éplorée , elle tombe sans sentiment dans les bras de son amie , puis revenue de son évanouissement , à force de secours , elle court à l'hôtel de Condé... *Ah ! madame , s'écrie-t-elle ,*

Motreville.

1650.

dès qu'elle apperçoit sa mere , *mes freres...* Elle ne put prononcer que ces mots, ni parler de son mari ; la douleur lui ferma la bouche , mais son saisissement en disoit assez.... *Hélas* , s'écrie douloureusement la princesse douairiere , *mes enfans , mes chers enfans , qu'en a-t-on fait ? sont-ils morts ? ...* Cette cruelle idée alloit la jetter dans l'état où étoit sa fille , si le comte de Brienne ne se fût empressé de la dissiper , en lui apprenant qu'ils étoient prisonniers , mais qu'on ne leur feroit aucune violence , & que la Reine lui ordonnoit simplement de se retirer à Chantilly , elle , sa belle fille & son petit-fils.

Dans le même moment entra le secrétaire d'état la Vrilliere , chargé de porter à la duchesse de Longueville l'ordre de se rendre sur le champ au palais-royal , où la Reine vouloit lui parler. Il n'étoit pas difficile de percer au travers de ce grossier artifice , & de

voir qu'on vouloit arrêter la duchesse. 1650.

Aussi ce message l'ayant rendue à tous ses sens, après s'être consultée un instant avec sa mere, elle feignit de sortir comme disposée à obéir, elle entra dans le carrosse de la princesse palatine, & au lieu de se rendre au palais-royal, se fit conduire dans une petite maison du fauxbourg St. Germain, où vint la joindre Mlle. de Longueville sa belle-fille. Là après avoir tenu conseil avec le prince de Marillac, celui-ci la décida à partir pour la Normandie, dans l'espérance qu'on pourroit engager la province & le parlement au parti des princes, & s'assurer des amis & des places du duc de Longueville, ainsi que du Havre-de-grace. Marillac, qui l'accompagna de même que sa belle-fille, la fit partir sur le champ, & dès le lendemain ils arriverent aux portes de Rouen, mais ils n'y furent pas reçus comme ils l'avoient imaginé.

Nemours.
La Roche

Cependant, tandis qu'on tâchoit de

1650.

Mottev.

Retz.

Choisy.

s'assurer de la duchesse, on arrêtoit le président Perraut, intendant du prince, lequel fut aussi conduit à Vincennes, & la duchesse de Bouillon, qui après avoir échappé à la vigilance de Carnavalet, par des artifices très ingénieux, fut reprise & enfermée à la bastille (1).

(1) Cette histoire est trop amusante dans l'abbé de Choisy, pour ne pas lui donner ici au moins une note. On envoya Carnavalet, lieutenant des gardes du corps, pour se saisir de la duchesse prête d'accoucher. Dès que ses gens virent entrer les gardes, ils songerent à sauver les enfans, qui étoient au nombre de 4; entr'autres, le petit chevalier de Bouillon, depuis cardinal. Pendant que les gardes se postoi-ent sur l'escalier, on fit atteler un équipage, & un valet-de-chambre conduisant les quatre enfans, passa hardiment au milieu des gardes, en feignant que c'étoient des enfans du quartier qui étoient venus s'amuser avec ceux de la maison, & en leur disant; *allez, allez vous en; messieurs nos petits princes ont bien d'autres affaires qu'à jouer; les voilà prisonniers.* On les conduisit chez le maréchal de

On auroit bien désiré aussi arrêter Bouillon & son frere ; mais le premier averti à temps , se sauva dans le vicomté de

1650.

Goesbriant , ami de la maison , & de-là , déguisés en filles , dans une maison auprès de Belle-chasse , où ils demeurèrent près de deux mois. Cependant la duchesse ne pouvant être transportée dans l'état où elle étoit à la bastille , Carnavalet , avec ses gardes , fut obligé d'attendre qu'elle fut relevée de ses couches. Dès qu'elle se sentit mieux , elle songea à rejoindre son mari à Bordeaux. Elle & Mlle. de Bouillon , sa belle-sœur , & sa fille aînée , depuis duchesse d'Elbœuf , jouoient toute la journée avec Carnavalet. La duchesse profita de cette circonstance pour préparer son évasion ; elle quittoit souvent le jeu , pour aller , disoit-elle , écrire ou prier Dieu ; le soir elle se cachoit dans quelque coin pour inquiéter Carnavalet , qui la trouvant toujours , s'accoutuma si bien à ses plaisanteries , que ses absences ne l'étonnerent plus. Quand elle lui eut ainsi long-temps inspiré de la sécurité , elle faisoit son temps une nuit , & se sauva par le soupirail d'une cave avec sa fille aînée , tandis que Carnavalet

1650.

Turenne en Limouſin , & le ſecond trouva le moyen de parvenir juſqu'à Stenay, place forte qu'on avoit accor-

faifoit une partie de Reverſi. Retirée dans la maiſon de Bartet depuis ſecrétaire du cabinet, lequel peut-être la trahit, elle ſe préparoit à partir en poſte pour Bourdeaux , lorſque la cour avertie du lieu de ſa retraite, la fit enlever & conduire à la baſtille, où Carnavalet la ſuivit pour prix de ſa négligence. Ses enfans furent plus heureux, trois paſſèrent la Loire & ſe mirent à couvert. Le ſeul chevalier de Bouillon, étant tombé malade auprès de Blois, chez Mad. de Fléchine, cette dame eut ſi peur, quand la cour fit le voyage de Guienne, qu'on ne trouvât chez elle qu'un fils du duc de Bouillon, qu'elle prit une réſolution ſi romaneſque, qu'elle a peut-être fourni à l'abbé Prévôt l'idée d'une de ſes ſituations dans Cléveland. Elle avoit dans ſon parc un bois fort touffu, où elle avoit remarqué un buiſſon qui s'élevoit en forme de voûte, & dans lequel on ne pouvoit pénétrer qu'en rampant ſous des ronces & des épines. Ce fut là qu'elle réſolut de ſouſtraire le chevalier à

dée à Condé , où commandoit la Mouf-
faie , qui alla s'y jeter de même. Tu-
renne avoit quelque fujet de plaintes

1650.

rous les regards. Elle l'y fit entrer avec son valet-de-chambre , nommé Defargues , & leur donna du pain , de l'eau , du vin , un pâté , un parasol de toile pour les garantir de la pluie ; & un couffin. Le soir Defargues sortoit pour aller faire sa ronde dans le parc , & recevoir les petites provisions que Mde. de Fléchine lui apportoit elle-même. Pendant une de ces courses , il survint , une nuit , un orage furieux accompagné de pluie & de tonnere , & qui donna bien des allarmes au petit chevalier , qui à peine avoit sept ans. Un ver-luisant qu'il aperçut au travers de l'obscurité , devint pour lui le tonnere & quand son valet-de-chambre voulut rentrer dans le buisson , il n'oublia rien pour l'en empêcher , en lui criant de toutes ses forces qu'il prît garde à lui , que s'il venoit , la foudre alloit l'écraser. Une autre fois leur pâté se remplit de fourmis , & comme la provision ne devoit venir que le soir , il fallut bien se contenter de celle-ci & la manger. Enfin , la cour étant partie de Blois , on les fit sortir de leur taniere ,

1650. contre le prince, il s'en étoit même expliqué avec lui huit jours avant sa prison, mais leur liaison ayant été publique, & leur méfintelligence n'étant que secrète, il se crut engagé d'honneur à ne point abandonner dans la disgrâce un ancien ami, qui s'étoit autrefois déclaré si hautement en sa faveur. Le maréchal de Grammont, qu'on avoit voulu arrêter, fut sauvé par Laigues qui répondit pour lui de sa fidélité; & le maréchal de Brézé, beau-pere du prince, n'évita le même sort qu'en se sauvant à Saumur. Une foule d'autres gentilshommes attachés à Condé eut le même bonheur, & se répandit dans les provinces pour les faire soulever en faveur de Condé; tels étoient Tavannes, Chavagnac, Guिताud, Per-

Tavannes.
Chavagnac.

& on les plaça dans une petite tour au bout du parc, d'où ils ne sortoient que la nuit, s'occupant la journée à faire des paniers d'osier, ou à lire la vie des Saints.

san, St. Ibal, Mailly, Rochefort, 1650,
Duras, Coligny.

Le comte de Masfin, vice-roi de Catalogne, fut moins heureux, & la cour avoit trop d'intérêt à s'assurer de lui pour prendre de fausses mesures. Il devoit tout à Condé, qui de simple soldat l'avoit élevé aux premiers emplois militaires : comme ce prince lui avoit confié le gouvernement de Bellegarde, une de ses places de sûreté en Bourgogne, & qu'il commandoit alors l'armée de Catalogne, on craignit que la reconnoissance ne le rendît trop dangereux. L'évêque de Couserans, Marca, visiteur de Catalogne, l'intendant de la province Besons, & le gouverneur, Dom Joseph Marguerit, eurent ordre de l'arrêter à Barcelone, où il étoit alors. Ils réussirent & l'envoyerent à la citadelle de Perpignan, où sa prison ne finit qu'avec celle de Condé; il tenta de se sauver pour aller joindre les rebelles à Bourdeaux, mais s'étant cassé

Motrey

1650.
Lénet.

une jambe en franchissant une fenêtre ; il fut repris & resserré plus étroitement. Les frondeurs tout puissans alors, n'eurent pas de peine à faire nommer à sa place le duc de Mercœur pour vice-roi.

CHAPITRE VI.

La Reine envoie une déclaration contre les princes , au parlement. Les frondeurs sont déchargés de leur accusation & deviennent tout puissans.

UN acte tel que celui de la détention des princes avoit besoin de fortes couleurs de la part de la cour , pour n'être point regardé comme un acte de violence , & pour ôter à leurs partisans tout pouvoir de revendiquer à ce titre leur liberté les armes à la main. Le premier devoir d'un ministre , lorsqu'il s'est permis de pareils coups d'é-

tat

rat est de les justifier; & selon Naudé, qui a donné aux princes de si terribles maximes pour regner (1), le plus

1650.

(1) Il n'est pas inutile de remarquer que, lorsque les princes furent arrêtés, Mazarin avoit pour bibliothécaire Gabriel Naudé qui, sous le ministère de Richelieu, avoit fait un livre intitulé, *Science des princes, ou Considérations sur les coups d'état*. On ne peut presque pas douter que cet ouvrage fait pour justifier le cardinal de Richelieu, dédié au cardinal Bagny, n'ait encouragé le cardinal Mazarin à assurer son repos par le coup hardi qu'il tenta contre Condé. Le livre de Naudé étoit bien propre à lui inspirer cette audace, car il n'y a presque point de crime qu'il ne justifie; il y fait entr'autres l'apologie la plus cruelle en même temps & la plus absurde de la Saint Barthélemi; & si l'on a appelé avec raison le prince de Machiavel, *le bréviaire des ambitieux*, on peut appeler avec autant de justice les considérations sur les coups d'état, *le bréviaire des tyrans*; car il est bien plus abominable que le premier. Nous avons encore de Naudé, relativement à la fronde, un ouvrage un peu moins dange-

1650.

sûr moyen de les justifier est de répandre dans le public des écrits en leur faveur.

Mais ici il n'étoit pas absolument facile de prêter des couleurs favorables à la conduite de la cour. Il est certain que Condé étoit coupable ; què si l'on n'eût pas mis un frein à ses prétentions, il auroit gouverné en despote la Reine & son ministre : mais tout cela prouvoit-il autre chose que la foiblesse du ministere, & devoit-on employer contre lui des violences qu'un gouverne-

reux , c'est celui qu'on nomme *le mascurat*, du nom d'un des interlocuteurs d'un dialogue , où il examine les libelles que la fronde vomissoit contre Mazarin. On sent bien qu'il n'étoit pas payé pour y faire la satire du ministre ; cependant ses jugemens sont assez fideles & l'on peut s'y fier, si toutefois on a le courage de dévorer sa pesante & prolixie érudition , & si l'on n'est pas dégoûté par les pointes plates , les quolibets , les turlupinades des interlocuteurs.

ment sage ne se permet d'ordinaire que contre des hommes coupables de haute trahison ? Condé avoit été sans doute avide d'honneurs & de biens , il avoit été mauvais courtisan , sa conduite avoit été imprudente , inégale ; mais il étoit bien difficile de prouver qu'il eût attenté directement à l'autorité royale , ni qu'il se fût rendu criminel de leze-majesté : c'est cependant ce que Mazarin tenta.

Dès le lendemain de la détention , tous les grands du royaume , les officiers de la couronne , & les compagnies supérieures , par députés , furent mandés au palais royal , & l'on s'efforça de lire devant eux une longue lettre en forme de manifeste contre Condé , où les couleurs étoient broyées de mains de maître pour le noircir. Je dis qu'on s'efforça , car il arriva à cette occasion un incident assez plaisant. Les quatre secrétaires d'état prirent l'écrit l'un après l'autre , sans pouvoir le déchiffrer , tant l'écriture étoit mauvaise , comme

1650.

Talon

Ibid.
Montpens.

1650.

Voyez les
recueils du
temps.

fut obligé de l'avouer Lyonne , qui l'avoit écrit à la hâte sous la dictée du cardinal , & qui eut bien de la peine à en faire lui-même la lecture. Le jour suivant on l'envoya au parlement en forme de déclaration ; elle y fut lue & reçue sans éprouver la moindre contradiction , & avec une attention , un silence , qui prouvoient bien que Condé n'étoit pas aimé. Car quelque soin que le cardinal eut pris de noircir le prince , les faits qui y étoient articulés ne paroissoient point sans réplique ; ses fautes y étoient trop augmentées , & ses services trop dissimulés. On alloit rechercher sa conduite depuis son enfance jusqu'au moment de sa prison , & on le trouvoit toujours presque également coupable. On lui reprochoit toutes les graces qu'on avoit accordées , soit au prince son pere , soit à lui-même ; ses nombreuses prétentions pour lui & pour ses amis ; les divers emplois qu'il n'avoit , disoit-on , désiré que pour se procurer une autorité

sans bornes ; la tyrannie qu'il avoit exercée en mille manieres sur la Reine & sur le cardinal ; la dépendance où il vouloit les tenir jusques dans le conseil, où il prétendoit que tout passât à son mot. On l'accusoit de n'avoir gagné des batailles que pour se rendre plus grand lui-même, & d'avoir répété plusieurs fois *qu'on pouvoit tout faire pour regner*. On finissoit par assurer qu'il avoit formé les plus dangereux projets avec les deux autres prisonniers, & que le Roi n'avoit pu trouver de moyen plus efficace d'en arrêter l'exécution, que de les arrêter eux-mêmes.

Telles étoient en substance les raisons dont Mazarin prétendoit couvrir ses intrigues & justifier sa conduite : *elles ne furent ni fortes, ni bien colorées*, dit le cardinal de Retz. *Elles furent mal digérées*, ajoute Joly, & *elles n'auroient pas produit un effet conforme à ses desirs, si les réponses qui furent faites par les partisans des princes n'avoient en-*

1650.

core été plus mauvaises. Il faut convenir que Retz & Joly ont raison ; mais comme un historien est un rapporteur qui cite également les informations à charge & à décharge , il faut avouer aussi que Mazarin pouvoit être secrètement instruit des projets des princes , & que ce n'étoit peut-être pas sans raison qu'il leur supposoit dans sa déclaration , le dessein de se retirer dans leurs gouvernemens pour y parler & agir en maîtres. C'est du moins ce qu'on peut inférer d'un discours de Motteville. Chavigny, qui étoit dans leur confiance ; il n'eut pas plutôt appris leur détention, qu'il s'écria : *voilà un grand malheur pour monsieur le prince & ses amis ; mais il faut avouer le vrai ; le cardinal a bien fait , sans ce coup il étoit perdu.*

Il n'en fut pas moins imprudent d'envoyer au parlement cette espece de manifeste contre Condé. Il est des mystères qu'il faut couvrir du voile de l'au-

torité royale , & des occasions où il faut bien se garder de prendre des sujets pour juges , en leur offrant des éclaircissemens si particuliers. Une lettre courte , vive , où rien n'auroit été spécifié qu'en termes généraux , auroit eu un bien plus grand effet dans le public. Mais Mazarin avoit un défaut-ridicule dans un auteur , & absurde dans un ministre ; il étoit amoureux de ses ouvrages ; tout ce qu'il avoit voulu prouver ou de vive voix ou par écrit , il croyoit l'avoir persuadé , & c'étoit lui précisément qui avoit dicté la déclaration.

Quand le cardinal & les frondeurs crurent avoir assez noirci le prince , ceux-ci songerent à se faire décharger de l'accusation intentée contre eux. Ils n'y trouverent pas de grandes difficultés , & prirent si bien leur temps , que le plus grand nombre des voix fut pour eux. On oublia dans cette occasion toutes les formes de la justice , *parce que* , dit un des membres du parlement dans

1650.
Talen,

1651

1652

1650.

Le 29 Janv.

son avis , *il est des circonstances où les loix doivent se taire , & qu'il est difficile de s'attacher aux formalités lorsque l'état est dans une situation critique.* Ces formalités furent ici tellement dédaignées, que pendant qu'on opinait dans la grand'salle sur le sort de Gondy, Beaufort & Broussel , ils étoient eux-mêmes dans la quatrième des enquêtes avec leurs avocats , & à mesure qu'un avis se formoit , on alloit leur demander leurs sentimens , les avocats pesant scrupuleusement chaque parole , chaque syllabe , & dictant même la manière dont ces avis devoient être prononcés. Ils furent donc déclarés innocens , ainsi que le président Charton , qui pourtant étoit coupable , puisqu'il avoit appelé le peuple à la sédition. Ce ne fut pas sans de vifs regrets , que le premier président vit les choses se passer ainsi ; il prouva son mécontentement quand les accusés vinrent reprendre leurs places à la grand'chambre ; il se leva sans

leur avoir prononcé l'arrêt ni dit un seul mot, & le lendemain s'il leur
parla, ce fut pour leur dire *que la pri-
son des princes étoit une assez bonne
preuve de leur innocence.*

1650.

Nemours.

Joly, qui étoit du nombre des ac-
cusés, fut aussi deux jours après dé-
claré innocent, & on lui permit de
continuer à la tournelle les informa-
tions contre le prétendu assassinat. Si
l'on veut l'en croire, Champlatreux lui
fit offrir, par Noirmoutiers, deux mille
écus pour cesser ses poursuites, dans la
crainte qu'elles ne le compromissent,
par la déposition de deux témoins, qui
l'accusoient de quelque dessein violent
contre Joly. Cet incident étoit assez ex-
traordinaire, s'il étoit véritable, & par
une circonstance bien bizarre, il auroit
prouvé le projet d'un vrai assassinat,
tandis que les frondeurs eux-mêmes
avoient travaillé à en produire un faux.
Mais il est plus probable que Joly ici,
selon sa coutume, toujours par le prin-

Joly.

1650.

cipe de son insupportable vanité, a controuvé l'histoire, ainsi que la réponse qu'il fit, ajoute-t-il, aux propositions de Champlatreux, en lui disant qu'il accepteroit volontiers les deux mille écus, si Champlatreux vouloit en consigner la donation par un acte par-devant notaires. On se doute bien qu'il n'a pas l'impudence d'ajouter que la proposition fut acceptée. Que les dépositions fussent vraies, ou, ce qui est plus probable, que les témoins eussent été subornés, Joly ne put en faire aucun usage; car l'affaire fut assoupie par une amnistie que la cour envoya, tant sur son prétendu assassinat, que sur la sédition excitée par la Boulaie; forte présomption que ce gentilhomme n'avoit été que l'instrument de Mazarin.

Lorsque Beaufort & le coadjuteur eurent été lavés du crime dont on les accusoit, ils purent paroître avec décence à la cour, & ils y allerent en effet rendre leurs devoirs à la Reine,

comme des hommes alors tout puissans , étayés de la faveur du duc d'Orléans , qui les présenta. Rien n'étoit égal à l'audace qu'ils montrèrent dans cette entrevue , que le lâche empressement des courtisans pour leur former un cortège ; serviles adorateurs de la faveur , moins encore pour voir que pour être vus , ils coururent en foule à cette audience , se disputant à qui occuperoit des bancs , qu'on avoit placés dans les appartemens comme à un sermon.

C'étoit sans doute un spectacle bien doux pour l'ambitieux Gondy , que ce nombreux concours , & la maniere gracieuse dont la Reine & le cardinal le reçurent ; mais son ravissement étoit bien augmenté par les espérances flatteuses , que lui promettoit la faveur de Gaston. Après l'état d'abaissement où l'accusation de Condé l'avoit jetté , il n'auroit jamais cru se voir sur le point de gouverner , comme il y étoit en effet

1650.

Mottev.

sous le nom du duc d'Orléans , qui avoit désiré , comme nous l'avons dit , l'avoir à son service , & de l'esprit duquel il étoit déjà aussi maître que l'eût jamais été la Riviere. Cet abbé n'étoit plus ; car peut-on appeller existence celle d'un ambitieux qui ne respire que les honneurs , & qui , déchu de ses prétentions , se voit obligé d'aller au fond d'un château , languir de la triste maladie des ministres disgraciés ? C'étoit l'état où étoit alors réduit la Riviere. Après avoir quelque temps attendu , il avoit pris enfin le parti , quand il vit sa disgrâce complete , de demander , selon quelques-uns , son congé à Gaston , & d'aller végéter dans sa maison de Petit-bourg. Selon d'autres , ce fut Gaston lui-même qui le congédia. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'il fut obligé de se retirer , & qu'on lui ôta les sceaux de l'ordre du Saint-Esprit , qu'il avoit achetés de Châteauneuf 300000 liv. Gaston ensuite , craignant qu'il ne sen-

tût pas assez sa disgrâce , lui ordonna
de se retirer dans une de ses abbayes ,
& de-là le confina à Aurillac au fond
de l'Auvergne.

1650.

Il n'avoit pas tenu à Mazarin que les choses ne se passassent plus agréablement pour l'abbé. Il commençoit à sentir la bévue qu'il avoit faite , en sacrifiant un homme qu'il auroit pu gouverner , à un rival dangereux qui depuis si long-temps dévorait des yeux sa place , & alloit mettre une barriere impénétrable entre le duc d'Orléans & lui. Il s'efforça donc de réparer sa faute & de persuader à Gondy , que pour son propre bien , il falloit que la Riviere restât : mais il avoit affaire à un homme trop éclairé sur ses véritables intérêts pour prendre aisément le change : Gondy pulvérisa tous ses captieux argumens , & son antagoniste fut éloigné. Cependant cette tentative du ministre apprit au coadjuteur jusqu'à quel point il devoit compter sur cette

1650.

paix simulée, il sentit qu'il falloit sans cesse être sur ses gardes, & le cardinal ne tarda point à lui fournir les occasions d'exercer son génie intrigant. Mais avant de passer au développement de ces nouvelles manœuvres, courons à d'autres acteurs qui nous appellent, & voyons l'état des provinces. La scene, qui depuis long-temps n'a été que celle de l'intrigue, va devenir celle du mouvement, & quoiqu'un des principaux personnages nous manque, d'autres vont lui succéder, qui n'y jetteront pas moins d'action, de variété & d'intérêt.



CHAPITRE VII.

Etat des provinces. Mad. de Longueville se retire à Dieppe, & de-là à Stenai auprès du maréchal de Turenne. Toute la Normandie plie devant le Roi.

NOUS avons laissé Mad. de Longueville, aux portes de Rouen, se flattant de pouvoir en appeller les habitans à la révolte. Elle ne doutoit pas qu'une province, qui l'année précédente s'étoit déclarée si hautement pour son mari, qui étoit remplie de ses partisans & de ses créatures, ne signalât bien plus hautement son attachement, alors qu'il languissoit dans une injuste prison. Mais soit qu'on doive reconnoître ici l'inconstance naturelle des peuples, soit que la cour eût pris les devans, la duchesse trouva tous ses anciens amis

1650.

1650.

Nemours.

Vie de Mad.
de Longuev.

froids & peu disposés à se perdre pour elle. Quelques-uns seuls en petit nombre parurent un peu mieux disposés, entre autres le marquis de Beuvron, qui devant tout à son mari, ne put honnêtement se dispenser de prendre ses intérêts & de la loger dans le vieux palais. Le lendemain, après avoir arrêté les couriers que la cour envoyoit, avec l'aide du président d'Amfreville, qui fit assembler les chambres, sans la participation du procureur-général Courtin, attaché à la cour, il prétendit obtenir du parlement pour la duchesse, le titre de gouvernante pendant la prison de son mari, avec permission d'armer la bourgeoisie, & de fouiller dans les recettes du Roi pour lever des troupes réglées. A peine achevoit-il sa harangue que Courtin averti parut, & lui ayant reproché sa rébellion, fit sur le champ un réquisitoire sur lequel on rendit un arrêt, lequel défendoit de reconnoître, non seulement la duchesse,

mais Beuvron lui-même , & ordonnoit 1650.
une députation du parlement , pour as-
surer S. M. de la fidélité de la compa-
gnie , enjoignant en outre aux capitai-
nes de la ville de prendre les armes ,
pour la tenir dans l'obéissance , sous
l'inspection immédiate du parlement.
Beuvron , voyant le tour sérieux que
prenoît l'affaire , envoya lui-même des
députés pour protester de sa fidélité ,
& la duchesse se retira au château de
Dieppe , où elle crut être plus heu-
reuse.

Il parut d'abord qu'elle ne s'étoit
pas trompée ; plusieurs gentilshommes ,
vinrent lui offrir leurs services , lui ame-
nerent quelques soldats , & lui prête-
rent de l'argent ; mais Montigny qui
y commandoit , au moment même où
il la reçut , envoya assurer le Roi de sa
fidélité , & Marillac qui la crut suffi-
samment en sûreté , la quitta pour al-
ler exciter quelque mouvement dans la
Touraine & le Poitou , se flattant de

Mottev.

~~1650.~~ lui être plus utile dans son gouverne-
ment que par-tout ailleurs.

Cependant la cour , qui favoit que le meilleur moyen de dissiper les révoltes est de les prévenir , & d'empêcher qu'elles ne prennent de la consistance , craignit qu'en tardant la duchesse ne trouvât le moyen de se cantonner dans la Normandie & de s'y rendre formidable.

Le 1 Fév. Elle partit donc pour cette province , précédée d'un petit corps de troupes , commandé par le comte d'Harcourt , auquel on avoit donné le gouvernement du duc de Longueville par commission , & qui alla mettre le siege devant le Pont-de-l'arche. Le Roi de son côté , pendant ce temps-là entroit dans Rouen , chassoit Beuvron du vieux palais , le réléguoit dans une de ses terres , & donnoit sa place à Fourille , lieutenant des gardes , qui venoit lui succéder avec quelques compagnies de son régiment. Chamboi , qui commandoit dans le Pont-de-l'arche pour le duc

de Longueville , quoique l'armée du
comte d'Harcourt ne fût pas bien for-
midable , lui rendit aussi bientôt sa pla-
ce , moyennant une somme dont on
convint pour l'indemniser des dépenses
des fortifications. Caen , où comman-
doit la Croisette , se rendit de même
à la première sommation & fut donné
au jeune Beaumont , de même que le
Pont-de-l'Arche l'avoit été au comte de
Quincey. Matignon , maître de St. Lô ,
ne se montra pas plus difficile.

1650.
Le 7.
Montglar.

Il ne restoit plus que le Havre &
Dieppe qui pussent faire quelque résis-
tance. Le jeune duc de Richelieu , qui
étoit dans la première de ces places ,
voyant que la résistance seroit inutile ,
envoya l'abbé de Richelieu , son frere ,
pour assurer le Roi de sa fidélité ; mais
Mazarin craignant que sa nouvelle
épouse , qui devoit tout à la duchesse
de Longueville , ne la reçût dans la
ville , voulût qu'elle vint à la cour avec
son mari , pour y servir d'otages. Le

Mottev.

1650.

Le 13.

duc avoit peur d'être arrêté , sa femme de voir son mariage cassé ; cependant après quelques négociations , la Reine ayant promis le tabouret à la duchesse , ils se résolurent à éprouver la bonne foi de la cour , & se rendirent à Rouen , laissant le Havre à la duchesse d'Aiguillon , laquelle y mit pour commandant Ste. Maure , créature du jeune duc , mais qui avoit beaucoup contribué à lui inspirer des pensées de paix.

La duchesse de Longueville , voyant que tout plioit devant le Roi , sentit qu'il ne lui restoit , du moins pour le moment , que le parti de la soumission. Elle envoya en conséquence demander à la Reine permission de rester à Dieppe , promettant d'y vivre tranquillement , & de ne point sortir du cercle étroit de la plus scrupuleuse obéissance. Il auroit fallu ne pas connoître son génie intrigant pour se fier à de pareilles protestations ; d'ailleurs , tant de succès mettoit la Reine en état de dicter des

Montpens.

loix à sa volonté : elle lui fit donc répondre qu'elle consentoit volontiers à oublier sa démarche inconsiderée , & sa desobéissance aux ordres qu'elle lui avoit envoyés , pourvu qu'elle se retirât à sa maison de Coulomiers , pour y vivre tranquillement avec sa belle-fille ; ajoutant qu'absolument elle ne la souffriroit point à Dieppe. C'est qu'en effet Mlle. de Longueville , qui n'avoit pas un grand attachement pour sa belle-mere , lassé de courir avec elle le monde , comme deux aventurieres , l'avoit quittée , après avoir obtenu de la Reine la permission de se retirer à Coulomiers , où elle se livra à son indolence naturelle , qui ne pouvoit être divertie que par la lecture & la culture des lettres.

La duchesse étoit bien loin de se résoudre à une pareille retraite ; croyant au contraire , que le plus grand service qu'elle pût rendre aux princes , étoit de leur conserver la Normandie , elle s'es-

1650.

Nemours.
Motteville.

1650.

Nemours.

força de persuader à Montigny de la protéger contre Duplessis-Belliere, qui s'avançoit avec un corps de troupes du côté de Dieppe. Montigny, qui ne se sentoît pas assez fort, lui ayant conseillé de se sauver en Hollande, elle voulut essayer si elle ne seroit pas plus heureuse du côté du peuple, & se rendit à l'assemblée de l'hôtel-de-ville, où elle n'oublia rien pour émouvoir les bourgeois en sa faveur. Son éloquence fut inutile contre des hommes dont les intérêts étoient autres que les siens, & qui ayant de grands privileges, craignoient de les perdre. Si l'on en croit les mémoires secrets de la fronde, après avoir employé les supplications & les prieres, la résistance du maire, nommé Taquet, & des échevins, irrita tellement la duchesse, qu'après les avoir tous accablés d'injures, elle porta au premier un coup dans l'estomac, de la pointe de sa canne, & sortit comme une furieuse de l'hôtel-de-ville. Mais il paroît

qu'on peut mettre cette anecdote avec celle de l'amour de la duchesse pour Mazarin, rapportée par le même auteur : une femme, à quelque point qu'on suppose son ame exaltée, ne dépouille jamais jusques-là la timidité & les bienséances de son sexe, pour se livrer à de pareils excès. Il vaut bien mieux en croire le récit de Mad. de Motteville, laquelle assure que la duchesse, perdant tout espoir d'exciter une révolte dans Dieppe, prit la résolution de passer en Hollande, & pour se prémunir contre tous les dangers de cette pénible course, fit une confession générale : bizarre effet de la foiblesse d'un sexe, qui dans la dévotion allie tous les contrastes, & dont le cœur peut s'échauffer en même temps des feux de la sédition & de ceux de la piété.

Après cet acte, qu'il faut s'abstenir de qualifier, la duchesse voyant Duplessis-Belliere reçu dans la ville, qui

Montglar.
Mottev.
Lénet.

1650.

1650. s'étoit barricadée contre le château ,
dont on commença à former le siège ,
voulut gagner un vaisseau que depuis
long-temps elle faisoit tenir à la rade.
La nuit du 8 Elle sortit de nuit par une porte de
au 9. derriere , suivie de quelques-unes de
ses femmes & de quelques gentilshommes , tels qu'Hibani , Saint-Romain ,
Frassy , la Rocque , Sarrafin , & marcha
pendant deux lieues à pied , dans les
plus obscures ténèbres , & dans les chemins les plus difficiles , pour se rendre
à un petit port , où elle ne trouva que
deux barques de pêcheurs. Rien ne fut
capable de l'arrêter , & voulant absolument
gagner le vaisseau qui l'attendoit , il fallut que les pêcheurs cédaient
à son empressement , & qu'un
d'eux la prit entre ses bras pour la porter
à la chaloupe ; mais également repoussé par le vent & par la marée , &
ne pouvant lutter contre la violence de l'une & de l'autre , son fardeau lui
échappa , & il laissa tomber la duchesse
dans

dans la mer. La profondeur des eaux, l'obscurité de la nuit, l'embarras ordi-
naire dans de si tristes accidens, tout 1650.
concouroit à rendre sa mort certaine :
mais la duchesse trouva dans son cou-
rage, des forces qu'on n'auroit pas at-
tendues de son sexe, & moitié en na-
geant, ou plutôt en se débattant dans
l'eau, moitié par le secours des pê-
cheurs, elle parvint à sortir hors de la
mer; il sembloit qu'elle eût puisé une
nouvelle fermeté dans son malheur,
par les nouveaux efforts qu'elle fit pour
gagner la chaloupe, mais le vent re-
doublant de violence la servit contre
son gré, & elle se vit obligée de pren-
dre des chevaux & de cotoyer la mer
pour chercher un azyle dans la maison
d'un gentilhomme du canton, qui la
reçut avec autant d'humanité, qu'il la
garda avec fidélité.

Ce n'est pas sans raison que j'ai dit Nemours
que le vent la servit contre son gré.
En effet; si elle eût pu gagner le vais-

1650.

seau où elle fouhaitoit si impatiemment de parvenir , elle étoit perdue & tomboit entre les mains de Mazarin , qui avoit corrompu le patron , & l'avoit engagé à la lui livrer. On prétend même que la duchesse n'étoit restée si longtemps à Dieppe , qu'à l'instigation de quelques créatures du ministre , qui s'étoient emparées de sa confiance , sous de beaux dehors. Quoi qu'il en soit , la duchesse ayant appris la trahison du capitaine , n'eut garde de se confier sur son bord ; elle resta pendant une quinzaine de jours à errer sur la côte , changeant à chaque instant de retraite , & dans de continuelles allarmes de tomber entre les mains de quelques partis royalistes. Enfin un capitaine anglois , qui se trouva au Havre , offrit de la recevoir sur son vaisseau , sous l'habit & le nom d'un jeune gentilhomme qui s'étoit battu en duel. Moyennant une grosse somme d'argent , il vint la prendre & la conduisit en Hollande. De Rotter-

dam, elle se rendit dans les Pays-bas, où n'ayant pu réussir à séduire la Tour, pensionnaire de son mari, qui commandoit dans Arras & lui offrit sa personne, en lui refusant sa place, elle alla se réfugier à Stenay; c'étoit là que l'attendoit Turenne, attaché à la défense des princes, plus encore peut-être par les charmes de la duchesse que par sa reconnoissance & par sa tendresse pour Condé.

1650.

Retz.

Tandis que la cour faisoit ainsi respecter son autorité dans toute la Normandie, elle n'étoit pas moins heureuse ailleurs, & on s'assuroit pour elle de Clermont, Jamets & Damvilliers; où le parti des princes auroit pu devenir formidable, si on ne l'y eût anéanti dès les commencemens. Le prince de Conti, auquel on avoit accordé cette dernière ville, comme place de sûreté, en avoit confié le commandement au chevalier de la Rochefoucault, après en avoir fait sortir Becherelles, qui

Montglat.

~~1650.~~ étoit lieutenant de roi. Le chevalier, jeune & sans expérience, avoit conservé dans la place la même garnison, en changeant seulement les officiers. Béchernelles, à la première nouvelle de la détention des princes, croit le moment favorable pour recouvrer son autorité, s'approche de Damvilliers, instruit de son arrivée les vieux sergens & les soldats de la garnison, pratique avec eux des intelligences, leur fait entendre qu'on va les mettre sous la dépendance des Espagnols, auxquels on veut livrer la place, les avertit que le régiment de Turenne est en marche pour s'en emparer, leur rappelle & la fidélité qu'ils doivent au Roi, & la dureté de leurs nouveaux officiers, & la douceur avec laquelle il les a traités lui-même, enfin n'oublie rien de ce qui peut les toucher; il réussit, ils prennent feu à ses propositions, ils s'animent mutuellement; la Rochefoucault est arrêté, Béchernelles introduit dans la place, le ré-

Le 6 Fév.

giment de Turenne qui s'avance sur ~~ces entrefaites~~, reçu à coups de canons, & obligé de se retirer en désordre. La cour avertie de ce bon succès, envoie une commission à Becherelles pour justifier le choix des soldats qui avoient prévenu ses dispositions, & s'étoient entièrement soumis à lui. La même faute qu'avoit commise dans Damvilliers la Rochefoucault, la Moussaie la fit dans Clermont, où il commandoit ainsi qu'à Stenay, & elle eut les mêmes résultats. Il avoit gardé les soldats, & même quelques officiers de l'ancienne garnison, entre autres un capitaine nommé la Plante, attaché de tout temps à la Ferté-Senneterre, gouverneur de Lorraine, & qui l'avoit été de Clermont. La Plante, saisissant le moment, comme avoit fait Becherelles, gagne la plus grande partie des soldats, & écrit à Senneterre de s'avancer; ce qu'il fait, précédé d'un détachement de quinze cents hommes de pied, com-

1650.

Ibid.

1650.
Le 12 Fév.

mandés par Dutôt, & suivant lui-même avec quelque cavalerie. La Plante, averti de son approche, trouve le moyen de l'introduire dans la citadelle; on crie vive le Roi, & tout ce qui n'est pas du complot, voyant l'inutilité de la défense, se rend prisonnier de guerre.

Jamets fut encore moins difficile à réduire; comme la place ne paroïsoit pas tenable, les gens du prince l'abandonnerent à la Ferté, qui la croyant moins mauvaise, y mit une garnison, de sorte que sur toute cette frontiere, il ne restoit aux princes que Stenai, dont la duchesse de Longueville & Turenne firent leur place d'armes, en attendant qu'ils eussent pris des mesures plus efficaces avec les Espagnols. Mouzon, dans le même temps, signaloit sa fidélité pour le Roi, en chassant le comte de Grand-Pré, son gouverneur, lequel lui proposoit de se déclarer pour les princes. Ainsi de tous côtés la cour

avoit des succès ; mais pour les assurer plus invariablement , elle nommoit d'autres gouverneurs dans les provinces qu'avoient tenues les princes ou leurs partisans ; & comme Harcourt remplaçoit Longueville en Normandie ; le duc de Mercœur , Marfin en Catalogne ; de même on donnoit la Champagne au comte de l'Hôpital , le Berry à St. Aignan , la Bourgogne enfin au duc de Vendôme. C'étoit cette dernière province principalement qui demandoit à être éclairée de près ; les partisans des princes commençoient à y exciter des mouvemens qui pouvoient devenir extrêmement dangereux ; c'est de la manière dont fut conjuré l'orage qu'il faut actuellement nous occuper. Ce sujet sera d'autant plus intéressant qu'il est moins connu.

1650.



C H A P I T R E V I I I .

Les partisans du prince de Condé veulent faire révolter la Bourgogne en sa faveur. Mouvements à Dijon, fomentés par le premier président Bouchu, & étouffés par la sagesse de l'avocat-général Millotet.

ON a vu que Condé, dans le dernier voyage qu'il fit en Bourgogne, prévoyant que sa conduite avec la cour lui rendroit bientôt nécessaires les habitans de cette province, n'avoit rien oublié pour s'y faire des partisans, & établir entre les principaux ordres un concert & une union dont il pût lui seul tirer tout le fruit. Mais ses mesures avoient été mal prises. Millotet, qu'il s'imaginoit avoir gagné, n'étoit disposé à rester son ami qu'autant que son attachement ne demanderoit nul

sacrifice de son devoir ; le prince n'a-
voit pu d'ailleurs dissiper entièrement
l'espece d'inimitié qui regnoit depuis
long-temps entre cet avocat-général &
le premier président Bouchu. Il seroit
assez difficile d'assigner la véritable
cause de cette inimitié. Millotet , dans
ses mémoires , n'en donne point d'au-
tres que son véritable attachement aux
intérêts du Roi , qui contrastoit avec
la reconnoissance que le président Bou-
chu s'efforçoit de témoigner au prince
de Condé , pour tous les bienfaits dont
il étoit redevable au feu prince son pe-
re , à la protection duquel il devoit sa
charge autant qu'à son argent & à ses
propres lumieres. Cette raison de Mil-
lotet paroît assez plausible , mais il faut
remarquer qu'aux temps dont nous par-
lons , ces deux rivaux n'avoient pas
encore eu occasion de déployer leurs
divers sentimens , & qu'il faut par con-
séquent recourir à un autre principe.
Je crois l'avoir trouvé dans l'orgueil

1650.

Léner

1650.

de l'un & de l'autre. Celui de Millo-
 tet perce à chaque page dans ses mé-
 moires, par la complaisance avec la-
 quelle il s'étend sur tous les événe-
 mens qui peuvent lui faire honneur, à
 lui ou à sa famille. Le président Bou-
 chu avoit peut être blessé cet amour-
 propre trop sensible, & de-là dans tous
 deux les sentimens secrets d'une haine
 qui n'attendoit que l'occasion pour se
 développer. Quant à l'orgueil du pre-
 mier président, il étoit encore plus pu-
 blic par une aventure éclatante qui mé-
 rite d'être rapportée, pour prouver
 jusqu'à quel point de démenche la va-
 nité étend ses prétentions dans certains
 caractères.

Mémoire
 mss. de Mil-
 lotet.

Le marquis de Roncherolles, lieu-
 tenant-général, se trouvoit précisément
 dans ce temps à Dijon. Il étoit très
 affectionné au Roi, & principalement
 au cardinal, raison de plus pour le
 mettre mal dans l'esprit du président
 Bouchu. Un jour que celui-ci se ren-

doit au palais à pied , il apperçoit de loin le marquis venant à sa rencontre de même à pied. Ils s'approchent à dix pas l'un de l'autre , ils se regardent , ils se mesurent des yeux , ils hésitent à qui saluera le premier , enfin aussi vains l'un que l'autre , ils passent fièrement sans se découvrir , sans se baisser. Le procédé étant égal , il semble qu'ils n'avoient pas à se plaindre ni l'un ni l'autre. Cependant , à peine Bouchu est-il arrivé au palais , qu'il se plaint du mépris que le marquis vient d'affecter pour lui , & a assez de crédit pour obtenir contre lui un décret d'ajournement personnel ; & cette incroyable décret auroit été mis à exécution , si la cour , qui s'en mêla , n'eût envoyé des défenses de poursuivre cette affaire.

Le marquis , quelque temps après , se vengea pleinement par la scène la plus humiliante que pût essuyer un caractère altier. Bouchu & Millotet s'étoient tous deux rendus à Paris , pour

1650.

prévenir le cardinal chacun de son côté, sur un de ces différens qui naissoient journellement entre eux ; Roncherolles les rencontre dans les appartemens du ministre , & dès qu'il apperçoit Bouchu, il ne manque pas de régaler de cette aventure les courtisans , & de faire sentir au président qu'il est au palais-royal. Il fait placer Millotet & quatre ou cinq autres personnes devant lui , & l'écartant lui-même , il le montre à la foule d'esclaves qui attendoit là le ministre , en leur disant : *vous voyez bien cet homme-là ? il a fait donner un ajournement personnel contre moi , parce que je ne lui ai pas levé mon chapeau en passant dans la rue.* Bouchu, alors exposé à tous les brocards des courtisans , auroit voulu que le parquet du palais se fût abymé pour dérober sa honte à tous les regards , & il ne put échapper aux sarcasmes qui de tous côtés fondoient sur lui , qu'en se confondant dans la foule , & en s'éclipsant promptement.

Ces détails étoient nécessaires pour 1650.
préparer à ceux qu'on va lire, & rendre raison de cette guerre intestine qui s'étoit élevée entre ces deux hommes, & qui sauva Dijon & la province de troubles plus dangereux. La première nouvelle, qui y parvint de la détention des princes, fut au château de Dijon, où le feu prince avoit établi Buffiere & Comeau pour commander alternativement & par semestre : c'étoit le tour du dernier depuis huit jours. Ils ne s'attendoient à rien moins, lorsque Girard, secrétaire du prince, leur en avoit apporté la nouvelle en passant par le château pour aller mettre à couvert quelque argent de Perrault, son beau-frere. Lénét, dont nous avons les mémoires, & dont j'ai rapporté l'attachement pour la maison de Condé, étant prêt à partir pour Paris, sans rien soupçonner de ce qui s'étoit passé, en allant prendre congé des deux gouverneurs, s'aperçut à la tristesse peinte sur leur visage, qu'il leur

Le 21 Janv.

————— étoit survenu quelque chose de fâcheux.

1650.

Après quelques difficultés, il parvient à leur arracher leur secret, & aussi-tôt son amour pour la maison de Condé, son génie intrigant, & avouons-le plus factieux encore que citoyen, lui suggere des moyens de défense bien faciles dans une province remplie des créatures de son maître : il croit déjà voir la ville révoltée en sa faveur, & se propose du moins d'y travailler avec ardeur. Il demande aux gouverneurs l'état de leur place, de leurs munitions, de leur garnison, il apprend avec autant de douleur que de surprise, que tout est dans le plus mauvais ordre ; il les exhorte à se fortifier en diligence, il relève leur courage abattu en leur rendant tout facile, & sort en promettant bientôt de ses nouvelles, & en les assurant qu'il va travailler dans la ville à leur procurer des secours.

Comeau, un peu rassuré par ces promesses, songe à se fortifier ; il n'avoit

que sept ou huit soldats & quelques domestiques ; en attendant qu'il puisse les renforcer, il supplée au petit nombre par quelques payfans des environs qu'il jette dans le château ; il fait passer les canons qui dominent la campagne, & les pointe contre la ville, tandis que de tous côtés il amasse des provisions de toute espece, sans être rebuté par le prix & en les payant au double de leur valeur ; il transporte toutes les armes qui sont dans le logis du Roi, fait entrer un nombre infini de chariots par la porte du secours, & retire auprès de lui ses enfans, qui étudioient dans la ville & demeuroient chez sa mere. Tant de préparatifs étoient trop publics pour échapper à Millotet ; dès qu'il en est instruit, il entre au parlement, il demande l'assemblée des chambres, il instruit la compagnie de ces mouvemens extraordinaires, & finit par requérir que Comeau & Bussiere soient mandés pour en rendre raison. Le pre-

1650.

Millotet;

1650. mien président traite ces conclusions de ridicules, & prétend que ce n'est pas au parlement de se mêler des provisions que peut faire un gouverneur de place, des canons qu'il transporte d'un lieu à un autre, du nombre des soldats qu'il augmente ou diminue; que si Comeau & Bussiére sont mandés, ils se riront avec justice de pareils ordres, & répondront qu'ils ne peuvent désemparer de leur place; il ajoute qu'il se charge de leur demander lui-même la raison de ces mouvemens, avis auquel la compagnie se rendit.

Si Bouchu avoit voulu dire ce qu'il savoit, il n'auroit pas tenu si longtemps les esprits en suspens; il n'avoit pas besoin d'aller voir les gouverneurs, il étoit aussi instruit qu'eux de la détention des princes. C'étoit Lénét qui la lui avoit apprise. En quittant les gouverneurs, celui-ci n'avoit pas perdu de temps & s'étoit rendu chez Guillon, procureur-général, lequel s'étoit

offert de demander dès le lendemain l'assemblée des chambres, pour y requérir contre le cardinal l'exécution de l'arrêt de 1617, qui excluait du ministère les étrangers : Bouchu, qui se trouvoit à l'entretien, ne fut pas du même avis. La nouvelle de la détention des princes le fit d'abord soupirer, gémir, puis regardant la proposition du procureur-général comme une folie, il avoua qu'il ne se trouveroit pas dans le parlement une voix pour appuyer ses conclusions; qu'il n'étoit pas même à propos de faire aucun mouvement public en faveur des princes, que le cardinal ne demanderoit peut-être pas mieux qu'une raison aussi plausible pour les faire égorger dans leur prison, qu'il falloit attendre les lettres que la cour écriroit à ce sujet, & le tour que prendroit l'affaire à Paris, pour régler les mouvemens des provinces sur ceux de la capitale. Montjai, ancien conseiller, & pour lors maire de la ville, après

1650.

~~_____~~ avoir proposé de faire armer les bourgeois , revint à l'avis de Bouchu , ainsi que le président Fyot , lequel , bien qu'il fût oncle de Lénét , ne put s'empêcher de blâmer son zele comme inconsideré.

Lénét , voyant qu'il n'avoit rien à attendre de ce côté , crut être plus heureux auprès des ecclésiastiques. Mais le sage Bailliet , doyen de la Ste. Chapelle , quoique parent du président Perault , aussi emprisonné , lui répondit que tout ce qu'il pouvoit faire étoit de prier Dieu , qu'il protégéât l'innocence du prince ; que ne pouvant le servir qu'avec des armes spirituelles , à la moindre apparence de vigueur qu'il apercevrait dans les puissances profanes , il feroit parler les prédicateurs & agir les confesseurs : étranges effets de la prévention , qui peut faire penser à de tels moyens pour soulever les esprits ; plus étranges encore dans Lénét , qui traite de foiblesse & d'ingratitude , le

peu de dispositions qu'il trouva dans tous les ordres à trahir leur devoir pour servir les passions. 1650.

Cependant un bruit sourd se répandit à Dijon que les princes étoient arrêtés, qu'un courier la nuit précédente étoit passé portant des ordres à St. Point, gouverneur de St. Jean de Lône, ainsi qu'à ceux de Bellegarde & de Verdun, que Comeau avoit fait venir des soldats de Pouilly, où il avoit du bien, & que pour être maître de la place, il en avoit refusé que Bußiere vouloit y faire entrer. Sur ces nouvelles, Millotet demande de nouveau l'assemblée des chambres, toujours avec les mêmes conclusions que les précédentes; mais elles furent encore éludées par le premier président, sous prétexte qu'on n'avoit aucune certitude de ce que Millotet avançoit, & qu'il falloit attendre les lettres de la cour. Comme Bouchu avoit un grand pouvoir sur la plupart des membres de sa compagnie,

Le 226

1650.

leur indécision resta la même, les uns étant attachés au prince, & le plus grand nombre craignant de lui déplaire, s'ils prenoient des résolutions contraires à ce qu'il attendoit de la province.

Le 23.

Mais le lendemain l'arrivée du comte de Tavannes leva tous les doutes. Il avoit été du nombre de ces officiers qui vouloient enlever les nieces de Mazarin au Val-de-grace, & voyant ce projet avorté, il avoit cru être plus utile au prince dans la Bourgogne. Il y avoit du crédit; car outre le lustre qu'il tiroit de sa naissance & de son courage, il étoit encore capitaine de la compagnie d'ordonnance du prince, & élu de la province. Son premier soin en arrivant fut de se rendre au château pour s'emparer du commandement; mais Comeau & Buffiere ne lui laisserent que le simple passage, en lui faisant entendre qu'ils vouloient rester les maîtres. Il leur proposa du moins de se laisser renforcer par soixante

Lénet.
Tavannes.

mousquetaires ; d'abord ils les acceptèrent, puis quand il les eut fait venir, ils refuserent de les recevoir. Tavannes, croyant être plus heureux dans la ville, n'oublia rien pour la faire soulever ; il sollicita en secret les grands, qui ne lui répondirent qu'en gémissant sur la prison des princes, mais sans entrer dans aucun des moyens qu'il leur proposoit pour la terminer. Le peuple, qu'il voulut émouvoir encore plus publiquement, resta de-même inébranlable. Il alloit audacieusement avec Lénét, parcourant toutes les rues de Dijon, & criant à tous les bourgeois : *Quoi, messieurs, vos boutiques ne sont pas fermées, & monsieur le prince est arrêté par le Mazarin ! souffrirez-vous qu'on le retienne dans une prison, quand Paris & toute la France le redemandent !*

1650,

Millotet

Millotet n'étoit pas d'un caractère à voir de telles démarches sans s'y opposer. Il demande une nouvelle assemblée des chambres, & après avoir rapporté

Ibid.

1650.

& les actions & les paroles séditieuses de Tavannes , il conclut à ce qu'on ordonne au maire de faire prendre les armes aux bourgeois pour s'assurer de sa personne. Cette proposition excita les plus vives altercations entre lui & le premier président ; tous deux leverent enfin le masque , & le dernier s'écriant *que prendre les armes sans les ordres du Roi , c'étoit être séditieux. Si le feu , répartit Millotet , étoit dans votre maison & que vous fussiez absent , faudroit-il que vos domestiques & vos voisins attendissent vos ordres pour l'éteindre ? D'ailleurs , votre avis ne doit plus être compté pour rien dès qu'il s'agit de Mr. le prince , dont vous êtes la créature : il vous a élevé d'une médiocre condition pour vous placer dans le rang que vous occupez ; il a fait votre frere abbé de Citeaux , votre fils , abbé de Sept-fonds , un autre de vos freres , doyen d'Autun ; il a procuré aux deux autres des compagnies dans les régimens de Picardie.*

Et de Champagne ; enfin vous lui devez de la reconnoissance à tant de titres , 1650.
qu'il seroit bien étonnant que vous lui
en manquassiez en pareille occasion : je
conclus donc à ce que vous soyez refusé
dans tout ce qui concernera monsieur
le prince , & à ce qu'il soit informé con-
tre le comte de Tavannes.

Ce discours ferme , & peut-être dicté
un peu trop par la passion , ne demeura
pas sans réplique. Bouchu , qui avoit ses
vues , fut si bien employer le temps à
y répondre par des récriminations &
d'autres injures , que la délibération ne
put être achevée. Mais Millotet n'en
resta point là ; en sortant du palais , il
rencontre une foule de bourgeois qu'il
excite au devoir & à la fidélité , du ton
dont Tavannes les avoit appelés à la
sédition : « la ville étoit perdue s'ils ne
» se mettoient sur la défensive ; la
» province qui fourmilloit de soldats ,
» alloit les faire réfluër dans la capita-
» le ; alors ils seroient exposés à toutes

Ibid.

~~1650.~~
1650.

» les avanies , à toutes les violences
» que d'ordinaire les bourgeois effuient
» d'une soldatesque effrénée , leurs
» femmes , leurs filles , alloient deve-
» nir la proie de la lubricité : eux-mê-
» mes employés aux fortifications , se-
» roient exposés aux caprices & aux
» insolences d'une foule de maîtres durs
» & barbares. Pour lui , il ne vouloit
» pas partager ces désastres , son cœur
» saigneroit trop à la vue des infortu-
» nes de ses concitoyens ; son parti étoit
» pris , il alloit quitter la ville & l'aban-
» donner à sa léthargie , à moins qu'il
» ne se trouvât des hommes assez cou-
» rageux pour vouloir jouir d'une hon-
» nête liberté sous la protection de leur
» monarque , & en commencer l'essai
» par la détention du comte de Ta-
» vannes ».

A ce discours les plus lâches se sen-
tent animés : Millotet se voit suivi d'une
multitude innombrable , dont les flots
grossissent sur le chemin ; mais en vain
il

il se rend au logis du comte pour l'arrêter, il n'y étoit plus. Averti des propositions faites contre lui au parlement, il avoit cru prudent de s'y soustraire en gagnant le château & de-là Belle garde, où il se jeta pour défendre cette place. Tout le fruit que Millotet retira de ce grand éclat, qui seroit peut être blâmable, si la cause n'en étoit si respectable, fut de former un nombreux parti à la tête duquel il se mit. Sa maison devint le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit à Dijon de fidele au Roi, & principalement du peuple. Comme la ville se divisa entre lui & Bouchu, son parti fut appelé celui des *frondeurs*, parce qu'en effet, il soutenoit la cause que soutenoient les frondeurs de Paris; & on nomma celui de Bouchu le parti des *albions* ou *principions*.

Ce qui faisoit la principale force de Millotet, étoit moins la bonté de sa cause & les retranchemens dont il avoit fortifié la ville contre les entreprises du

~~château~~ 1650. château , que la méfintelligence des deux gouverneurs de ce même château , divisés par la jalousie du commandement. Bufliere , qui n'étoit rien alors , auroit voulu devenir quelque chose ; Comeau , qui jouissoit de son droit , l'excluoit de tout partage , de sorte qu'à chaque instant il survenoit entre eux des dissentions qui les empêchoient de munir leur place & qui sauverent la ville.

Ce n'étoit pas assez d'avoir pourvu à la sûreté de la capitale , il falloit songer à celle des autres ville de la province, Elles paroissoient d'autant plus menacées , qu'elles étoient la plupart remplies de troupes disposées à servir un prince , sous les ordres duquel elles avoient servi & vaincu. Tavannes n'oublioit rien pour les attacher à ses intérêts ; un courier , dépêché de Paris , avoit apporté à St. Point & aux autres gouverneurs , de la part des amis des princes , l'ordre de se saisir des places

où ils se trouveroient les plus forts. 1659.

St. Micaut en conséquence s'étoit jetté promptement dans Bellegarde , dont il avoit le commandement , & y avoit amené avec lui ce qu'il avoit pu ramasser des garnisons de Mâcon , Châlons & autres villes. Millotet , averti de ces préparatifs , commença par assurer Verdun au Roi ; il s'y rendit une nuit , & affermit si bien le courage & la fidélité des habitans , qu'il les décida à se rendre maîtres de leur garnison : ils y réussirent si heureusement , que chacun d'eux désarma ses hôtes & les fit sortir deux à deux de la ville , sans qu'il y eût une seule goutte de sang répandue. De Bar , lieutenant-colonel du régiment de Bourgogne infanterie & cousin-germain de Lénét , fut obligé , quels que fussent ses sentimens , de feindre , & d'applaudir au zele des habitans , pour n'être point chassé de cette ville dont il avoit le gouvernement.

Millotet auroit bien voulu de même

1650.

sauver Bellegarde, dont les habitans, fideles au Roi, & voyant le peu de gens de ceux de Verdun, s'étoient adressés à lui pour qu'il les aidât à se délivrer de leur garnison; ils lui faisoient entendre que rien ne seroit plus facile, la garnison n'étant composée que de soixante soldats, la plupart mariés, & par conséquent disposés à suivre les volontés du Roi, s'ils se voyoient seulement appuyés d'un commissaire du parlement & de Millotet. Mais Bouchu s'opposa encore ici aux vues de l'avocat-général, & ne voulut pas qu'on rendît arrêt sur sa proposition, *arrêt de mort*, disoit-il, *qu'on auroit sans cesse à lui reprocher, & qui d'ailleurs étoit contraire à toutes les formes de la justice, puisque le parlement n'avoit pas le pouvoir de s'emparer de villes, & sur-tout de villes qui appartoient en propre au prince de Condé.* Cette proposition étant ainsi éludée, St. Micaut eut le temps de se fortifier dans Bellegarde,

qui au reste étoit dans un état pitoyable. Il n'y avoit aucune espece de munitions ni d'armes , & le peu de canons qui s'y trouva étoit démonté & sans affuts. Tavannes , à l'aspect de ce délabrement , crut qu'on ne pouvoit jamais tenir dans une pareille bicoque , & prit la résolution de se rendre à Stenay auprès de Turenne , où il croyoit être plus utile au parti des princes. Comme il avoit déjà envoyé devant lui les deux compagnies de gendarmes & de chevaux-légers du prince , ainsi que deux autres du régiment de Meille , il les alla joindre à Paillé , l'une de ses maisons à quelques lieues de Langres. St. Micault , sans s'étonner de son départ , qui au contraire servoit son amour-propre , puisqu'il alloit rester seul commandant , redoubla d'effort pour fortifier sa place.

Cependant Léné ne restoit pas dans l'inaction. Il s'étoit abouché avec Baas , d'Alegre & Argoulin , officiers accrédi-

1650.
Tavannes.

Léné

4650.

tés dans le régiment de Persan, vieux corps répandu dans la province en différentes garnisons, & d'autant plus redoutable pour la cour, que le marquis de Persan, qui en étoit colonel, étoit fort attaché à Condé. Lénét craignant que cette affection, qui étoit connue, ne fit prendre des mesures à la cour, dressa une lettre que Baas envoya à le Tellier, pour l'assurer que le régiment resteroit fidele au Roi. Sous ces apparences, ils convinrent que les deux autres iroient rejoindre leur garnison pour confirmer secrètement les officiers & les soldats dans l'ancienne amitié que le corps avoit pour Condé, tandis que Baas offriroit à Comeau deux cents hommes de ce régiment pour renforcer la garnison du château. Comeau ayant accepté d'abord la proposition, cette facilité fit germer d'autres idées dans la tête de Lénét, qui forma bientôt un projet plus grand, dont le plan étoit ainsi combiné. « Quand les deux cents

» hommes de Persan feroient intro-
» duits dans le château, on en devoit
» chasser Buffiere, Comeau, ainsi que
» leur foible garnison, & écrire à la
» cour que le régiment étoit maître du
» château, ce qui ne manqueroit pas
» d'inspirer beaucoup de confiance à
» Mazarin, ainsi qu'au duc de Vendô-
» me, lequel, quoique nommé gouver-
» neur de la province, hésitoit de s'y
» rendre par sa timidité naturelle. Ras-
» suré par ce succès, il viendrait sans
» doute en diligence, & se rendroit
» d'abord au château, où Baas redou-
» blant ses allarmes sur les cabales des
» amis du prince dans le parlement &
» dans la ville, lui feroit aisément en-
» tendre qu'avec deux cents hommes
» on ne pouvoit être maître de Dijon,
» & qu'il falloit faire entrer dans la
» place le régiment entier composé de
» 1600 hommes, de même que les
» munitions de toute espece, nécessai-
» res pour une pareille garnison. Alors

1650.

» on arrêteroît le duc prisonnier, on
» pointeroit les canons contre la ville,
» & on la feroit révolter en faveur des
» princes ou de gré ou de force ». Ce
plan étoit assez ingénieux, mais il fut
déconcerté comme nous ne tarderons
pas à le voir.

Cependant les deux autres capitaines
du régiment de Persan, qui étoient
retournés à leurs compagnies, avoient
si bien travaillé, soit par eux-mêmes,
soit par leurs amis, qu'ils avoient en-
gagé la plus grande partie du régiment
à se déclarer dans l'occasion pour Con-
dé. Un grand nombre des principaux
officiers s'étant même assemblés à
Beaune, à l'auberge du lion d'or, là
dans une partie de débauche, où les
fantés de Condé ne furent point ou-
bliées, ils tirèrent de leur sang, les
uns du bras, les autres d'autres parties
du corps, & l'ayant mêlé dans un verre
avec du vin, ils trempèrent dedans
chacun la pointe de leurs épées, en ju-

Milotet.

tant de vivre & de mourir au service du prince. Ils se promirent le secret sur ce serment singulier , mais un capitaine du même régiment , nommé Villemeureux , le découvrit à Millotet.

1650.

Cet avocat-général étoit alors bien occupé à détruire les menées du président Bouchu & de l'intendant de la province. Machault , qui se trouvoit tous les jours aux assemblées des chambres , quoique dans une place où d'ordinaire on est tout entier à la Cour , se déclaroit cependant assez ouvertement pour Condé. Il proposoit de demander son élargissement , & d'envoyer à cet effet une députation , comme avoient fait les parlemens de Normandie & de Provence. Millotet s'empressa de le prévenir , & de répondre que ce seroit demander compte au Souverain de sa conduite ; qu'il n'appartenoit point à des sujets de pénétrer dans les secrets de leur maître ; qu'inaffablement la Cour recevroit fort mal les députés ; que cet

1650.

~~_____~~ affront réjailliroit sur tout le corps ; que ce feroit fournir aux mécontents des prétextes de remuer contre le Roi , sous le nom du ministre , ou donner à entendre que le parlement étoit dans les intérêts du prince ; ce qui n'étoit point vrai , & ce qu'il ne souffriroit jamais quand il s'agiroit du service du Roi. Millotet l'emporta , & Bouchu ayant mis l'affaire en délibération , Machault eut la plus grande partie des avis contre lui.

Cependant , comme pour s'assurer un état de défense respectable , il falloit non seulement faire rendre des arrêts par le parlement en faveur du Roi , mais les appuyer par des forces supérieures , Millotet engagea la compagnie à mander le Marquis de Tavannes , l'un des lieutenans - généraux de la province , d'autant mieux disposé en faveur du Roi , qu'il avoit toujours été en méfintelligence avec le feu prince de Condé & son fils ; mais il sembla ne l'avoir

attiré que pour lui faire recevoir un échec.

1650.

Léner.

En effet on se souvient du projet de Léner & de Baas. Ils n'avoient pu le mettre à exécution, parce que Comeau, soit qu'il fût averti, soit que la seule jalousie du commandement lui inspirât des allarmes, après avoir promis de recevoir les deux cens hommes de leur régiment, les avoit refusés. Les conseils que prit Comeau, de sa famille établie dans la ville, ne contribuerent pas peu à lui inspirer des défiances, & à le disposer à conserver sa place au Roi. Ce projet étant avorté, les capitaines tâcherent de se rejeter sur la ville, & firent proposer à Machault, de les recevoir pour garder Dijon, sous prétexte des gens de guerre qui rodoient sans cesse autour, & qui pouvoient, à chaque instant, le surprendre. Machault, d'intelligence avec eux, selon Millotet, en fit la proposition au parlement : mais l'avocat-général rendit inutile son insidieuse élo-

1650.

quence en découvrant le complot formé à Bonne.

Les capitaines , qui avoient rassemblé la plus grande partie du régiment à Talant , qui n'est qu'à une demie lieue de la ville , voyant ce nouveau projet déconcerté , ne leverent point encore le masque , mais résolurent de pousser la dissimulation jusqu'au moment où ils la croiroient inutile. Ils convinrent de feindre un grand attachement pour le Roi , jusqu'à ce qu'ils trouvassent le moment de s'emparer ou d'un passage ou d'un pont important , ou d'un général d'armée , dont la prise pût rendre leur défection utile à Condé ; alors se déclarant ouvertement , ils iroient se jeter ou dans Bellegarde , ou dans Stenai , ou dans telle autre place qui seroit attaquée. Heureusement cette résolution fut encore aussi mal exécutée que la première.

Pendant toutes ces menées , Turenne qui étoit à Stenai , auroit voulu rassembler dans cette place tout ce qui favori-

soit le parti des princes , & rendre ses forces d'autant plus formidables , qu'elles seroient plus réunies. Il avoit en conséquence écrit deux lettres , l'une à Bouchu , l'autre à Tavannes , que j'appellerai toujours ainsi quand il s'agira du comte. Il les instruisoit des mesures qu'il prenoit pour la défense , & des troupes qu'il avoit déjà autour de lui , tels que les régimens de Turenne , la Couronne , du Passage. Il invitoit le premier à n'oublier rien de ce qu'il pourroit pour le service du prince , & l'autre à venir le joindre , ou du moins à lui donner promptement de ses nouvelles. Il finissoit en les priant tous deux de ne rien croire des bruits que l'on pouvoit répandre de son accommodement avec la Cour , parce qu'il avoit déjà rejeté toute négociation de ce côté , résolu de n'y point entendre que les princes ne fussent en liberté.

Ces lettres furent surprises par Milloret , lues devant toutes les chambres as-

1650.

~~se~~ semblées , à la confusion de Bouchu , dont elles démasquoient l'intelligence avec les ennemis de la Cour , & envoyées à Mazarin , qui en profita pour empêcher la jonction des forces de Bourgogne ou de Champagne avec celles de Stenai. Il envoya à cet effet des troupes entre Langres & Chaumont , & le régiment de Stef à Gemeaux entre Langres & Dijon. Ces utiles précautions sauvèrent la province , comme l'avis donné de la trahison de Persan , avoit déjà sauvé la capitale , double service dont la postérité ne peut trop tenir compte à Milotet.

S'il en eût été cru , il auroit encore épargné un échec aux troupes du Roi , & un affront à la Bourgogne. Le Marquis de Tavannes , qui brûloit de se signaler pour le Roi , avoit ramassé promptement tout ce qu'il avoit cru affectonné au parti royaliste , des volontaires , de la noblesse , les milices du pays & même les archers & prévôts , ainsi que la plus

grande partie du régiment de Persan ,
dont il ne put se résoudre à soupçonner
la fidélité , malgré les avis que lui don-
noit Millotet. Cette petite armée lui
paroissoit d'autant plus nécessaire , que
la garnison de Bellegarde grossissoit tous
les jours. Coligny étoit venu du fonds
du Limousin avec le régiment d'En-
ghuien cavalerie , & quelques autres
troupes qu'il avoit ramassées en chemin ,
ce qui pouvoit former 500 chevaux. Gui-
taut s'y étoit aussi rendu avec la com-
pagnie des chevaux-légers du prince
qu'il commandoit , de même que du
Passage , & le comte de Meille , avec ce
qu'ils avoient pu rassembler de leur régi-
ment. Tavannes qui étoit à Pallié , dans
l'intention d'aller à Stenai , ayant appris
leur arrivée , leur écrivit qu'il vaudroit
beaucoup mieux qu'ils se joignissent à
lui pour aller auprès de Turenne , puis-
qu'en effet la garnison devenoit trop
forte pour une bicoque telle que Belle-
garde , où le nombre ne feroit qu'em-

1650.

Lénet.
Tavannes.
Millotet.

1650.

~~_____~~ barrasser. Du Passage, bien aïse de rester le maître dans la place, contribua aussi à les décider ; mais comme ils prirent quelques jours de repos, Tavannes trouvant qu'ils tardoient trop à son gré, se mit en marche pour venir les joindre : il les rencontra qui s'avançoient entre Genlis & Arc-sur-Tille, où se fit la jonction, avec toutes les marques du plus vif attachement pour Condé. Tous les officiers & les soldats s'embrassèrent & jurèrent de mourir au service du Roi & du prince contre le cardinal Mazarin.

Février.

Pendant ce temps là le Marquis de Tavannes ignorant & la marche des troupes de Bellegarde, & leur jonction avec celles de son neveu, & croyant celui-ci toujours à Paillé, avec ses deux compagnies du régiment de Meilles, avoir pris la résolution d'aller l'y attaquer, & donna rendez-vous à ses troupes & à celles de Persan, pour se trouver le 8 à Arc-sur-Tille. Elles s'y rendirent en effet, mais en assez mauvais ordre, la

plûpart des soldats de Persan n'ayant ni poudre ni plomb. Le hasard , qui fait tant de choses dans la guerre , voulut que l'oncle & le neveu se trouvassent ainsi proches l'un de l'autre sans s'en douter. Tavannes , avant de poursuivre sa route , avoit voulu aller présenter ses respects à sa mere , qui étoit alors à Arc-sur-Tille ; mais indignée de voir son fils à la tête d'une troupe de rebelles , cette dame avoit rejeté ses complimens , & refusé absolument de le voir. Obligé de continuer sa route , il n'avoit pas fait une demi-lieue hors du village , que ses coureurs vinrent l'avertir qu'on voyoit devant eux de la cavalerie & de l'infanterie sur la route. Le comte pouvoit se détourner , & le Marquis qui , l'auroit vu le plus fort , ne l'auroit nullement inquiété. Cette conduite auroit été d'autant plus sage , qu'outre la nécessité de conduire des troupes en bon état à Stenai , la plus grande partie du corps de son oncle étoit composée du régiment

1650.

Le 5.

1650.

de Persan , dont il n'ignoroit pas les mesures prises avec Lénét : Baas même l'avoit fait avertir sous main de se garder bien d'attaquer , parce qu'ils ne pourroient combattre contre lui , qu'ils seroient obligés de se rendre , & par conséquent de déconcerter tous leurs projets , qui ne devoient pas se borner à une jonction aussi inutile pour le moment au parti des princes. Mais Tavannes , jeune & bouillant de se signaler , en jugea autrement ; il crut que le plus beau coup à faire étoit de dissiper ce petit corps , de joindre Persan à ses troupes , & de le conduire à Stenay ; il espéra sur-tout de rehausser merveilleusement les espérances du parti , s'il pouvoit battre son oncle & le faire prisonnier. Il forma donc la résolution de l'attaquer , & de renouveler une scène que leurs ancêtres avoient donnée du temps de la ligue , où l'on voyoit Guillaume de Saulx à la tête des royalistes , & le vicomte de Tavannes à la tête

des ligueurs , offrir le plus horrible 1650.
spectacle des guerres civiles , le frere
armé contre le frere , & tous deux se
poursuivant impitoyablement.

Aussitôt que le marquis s'aperçut de
l'approche de son neveu , il commença
ses dispositions. Il fit couler son infan-
terie derriere une haie , proche du vil-
lage de Baire , dans un petit vallon non
loin de la riviere de Tille , tandis que
lui-même , posté sur une éminence avec
la noblesse & les prévôts , étoit appuyé
sur deux ailes , formées de deux esca-
drons du régiment d'Egbi , & de deux
compagnies de Meille. Ce fut dans
cette situation qu'il reçut un trompette
de son neveu , qui , selon Milloter , lui
envoyoit demander passage , & selon
Lénet , étoit chargé de sommer le com-
mandant de Persan de déclarer s'il vou-
loit prendre parti avec lui ou non. Baas
& les autres initiés dans le complot ,
répondirent avec fermeté qu'ils étoient
serviteurs du Roi encore plus que de

~~mon sieur~~ monsieur le prince , & qu'ils donne-
1650. roient en tout temps des marques de
leur fidélité.

Quoi qu'il en soit de ces deux récits si différens , ce qu'il y a de certain , c'est que le comte ne tarda pas à fondre sur les troupes de son oncle. A la première décharge une partie du régiment de Persan se rangea de son côté , l'autre qui ménageoit sa désertion pour une meilleure occasion , ne s'étant battue que foiblement , excepté Villemeureux , qui seul fit son devoir , fut obligée de mettre bas les armes & de se rendre prisonnière. Ce désordre fut l'affaire d'un quart-d'heure ; faire prêter serment de fidélité aux uns , renvoyer les autres sur leur parole , mettre en fuite le reste de la troupe du marquis ; toutes ces opérations se firent avec une rapidité extraordinaire , & le marquis se repentant , mais trop tard , de n'en avoir pas crû aux avis de Millotet , voyant les cavaliers d'Egbi passer la

riviere, & les compagnies de Meille
se sauver à Boine, fut obligé de suivre
le mouvement général. Cette défaite
fut plus honteuse que sanglante; à
peine y eut il sept hommes tant tués
que blessés, mais le marquis y perdit
ses équipages. Son neveu fit tout ce
qu'il put pour les rassembler, & ra-
cheta même de ses soldats une grande
partie des chevaux de son oncle, auquel
il les renvoya: celui-ci furieux de cet
échec, ne voulut rien recevoir d'un
neveu qu'il appelloit un traître, & jeta
sur le champ au feu, un testament qu'il
avoit depuis long-temps fait en sa
faveur.

1650.

Tavannes

Après ce succès, Tavannes crut que
toute la province & principalement
Dijon, alloit se déclarer pour les prin-
ces: perdant donc de vue le projet
de se rendre à Stenay, projet qu'il
crut peut-être impraticable à cause des
troupes que le cardinal avoit envoyées

1650. pour empêcher la jonction , il tourne sur le champ du côté de la capitale , & s'approchant du château , il envoie signifier à Comeau de lui ouvrir les portes ; Comeau , qui avoit pris son parti , fit tirer sur l'officier qu'il envoyoit , & ne lui permit pas d'approcher. Le comte n'en campa pas moins pendant deux jours autour de la ville , dans l'espérance qu'il trouveroit une occasion favorable pour y entrer. Sa victoire en effet avoit ranimé le parti des princes , & désespéré celui de la cour : quelques jeunes gens de la première qualité s'étoient répandues dans les rues , en criant *vive Condé* , & avoient déclaré assez ouvertement , que si Tavannes étoit reçu dans le château , il faudroit l'introduire dans la ville par le petit Clairvaulx , où il seroit facile de se retrancher. Ces nouvelles firent prendre les armes à tous les ordres , tout le monde devint sol-

Millotet.

Aat pour le moment , & les capucins même se préparèrent comme les autres à la défense commune , sous les ordres du marquis de Tavannes , qui après sa défaite avoit regagné Dijon. Ces mouvemens ayant indiqué au comte qu'il trouveroit plus de résistance qu'il ne l'avoit cru , il prit le parti de retourner à Bellegarde , se confiant aux munitions de toute espèce qu'on lui avoit fait espérer de la Franche-comté.

1650.

Tavannes.



C H A P I T R E IX.

*Sage conduite du duc de Vendôme.
Le Roi vient en Bourgogne. Siege
de Bellegarde. Toute la province est
pacifiée.*

1650. **I**L étoit temps que le duc de Vendôme vint dans la province : Millotet seul ne pouvoit contenir les esprits, que la tranquillité de la cour sur les mouvemens de la Bourgogne rendoit plus audacieux. Il sembloit que cette province eût été totalement oubliée ; on fut très long-temps avant d'envoyer au parlement la déclaration contre Condé , & quand elle fut enfin arrivée , les raisons en parurent si foibles, que loin de faire tomber les armes des mains , le nombre des partisans du prince s'en accrut , parce qu'on craignoit qu'à chaque instant il ne sortît de prison ,

son , & ne fît repentir ceux qui se seroient déclarés contre lui. Des lettres , que Mazarin eut la lâcheté d'écrire à Bouchu & à l'abbé de Cîteaux son frere , ne contribuerent pas peu à tenir toutes les volontés en suspens. Le ministre y disoit qu'il étoit aussi bon serviteur qu'ils pouvoient l'être du prince de Condé ; qu'il n'avoit nullement contribué à sa prison ; qu'elle étoit une pure suite des volontés de la Reine , auxquelles il s'étoit opposé autant que pouvoit le permettre l'obéissance qu'il lui devoit. Si l'on ne connoissoit le ministre , l'on auroit peine à croire qu'il eût pu descendre à un manége aussi vil , d'autant plus indigne de sa place , qu'il pouvoit allumer le feu de la sédition dans toute la province : car les partisans de Condé , forts de ces protestations , les montroient à tout le monde , & on s'imagine bien qu'appuyé de l'exemple du ministre , pour peu qu'on se sentît disposé à la révolte , on n'avoit pas de peine à la justi-

1650.

Millote

1650. fier à ses propres yeux. Les serviteurs du Roi se feroient consolés de la lenteur de la cour à leur envoyer des secours, s'ils n'avoient pas éprouvé toutes les horreurs des discordes civiles. Tavannes entr'autres, pour se rendre formidable, oublioit dans cette occasion les droits que l'humanité réclame, même entre des hommes qui ne reconnoissent plus d'autres droits. Il permettoit à ses troupes le pillage le plus complet; & pour se venger de Comeau, qui n'avoit pas voulu lui livrer le château, il fit mettre le feu à une maison que ce gouverneur avoit à Long-Vic, & une partie du village en fut consumée. Enfin le duc de Vendôme vint faire cesser ces atrocités.

Le 16 Fév.

Dès qu'il parut, le calme fut rétabli dans la ville : tous les partis se turent, ou du moins celui de la cour se fit seul entendre hautement. Naturellement bon & doux, le duc sçut se concilier les esprits, à l'exception cependant de celui de Bouchu, avec lequel il ne lui fut pas

possible de s'accorder. Cette union auroit peut-être été moins difficile , sans Millotet qui s'étoit emparé de l'oreille du duc , & qui , bien que vertueux , étoit homme , par conséquent sujet à ne pas oublier une injure & à ne point épargner un ennemi. La guerre resta donc publiquement déclarée entre le premier président & le gouverneur ; mais celui-ci fut plus heureux auprès de la plus grande partie des membres du parlement , qu'il s'attacha , les uns par de petits présens *de bottines fourrées & de menu gris* ; les autres par la confiance qu'il leur témoigna ; ceux-là par des promesses de pension ; tous enfin en faisant valoir à propos l'autorité royale. Il réussit également auprès des militaires , & sçut en détacher une partie du service du prince , les uns par des carresses , les autres par des menaces ; le plus grand nombre par les places qu'il leur accorda dans les régimens de Vendôme & de Bourgogne , levés à son arrivée. Il ne se fit pas moins

1650.

Ibid.

1650.

de créatures parmi le peuple qui , s'attachant toujours à l'extérieur , fut frappé de sa figure intéressante , & l'adora autant à cause de son affabilité qu'à cause des espérances flatteuses qu'il se formoit de son gouvernement , d'après les impressions de Millotet & de ses partisans.

Le premier fruit de son arrivée fut de tranquilliser la ville , en lui ôtant la crainte du château , dont la vue inspiroit de continuelles allarmes. Le duc négocia avec Comeau , lequel avoit trop tardé à se fortifier pour ne pas rester fidele au Roi : il rendit sa place & il ne lui fut donné *apparemment* que dix mille livres pour l'indemniser des frais qu'il avoit faits. Ce terme d'*apparemment* semble indiquer que Comeau en reçut davantage , & que l'auteur ou le sçavoit ou le soupçonnoit , mais ne vouloit pas avouer que le gouverneur eût fait payer trop chèrement son devoir.

Après avoir assuré le fort de la capitale , le duc songea à nettoyer la pro-

vince de tout ce qui pouvoit l'incom-
moder. St. Point, colonel du régiment
de Bourgogne infanterie, & gouverneur
de St. Jean-de-Lône, avoit été forcé,
comme celui de Verdun, par les habi-
taus, de se déclarer en faveur du Roi,
& on pouvoit compter sur cette place,
destinée à donner à la patrie de grands
exemples de courage, de dévoûment &
de fidélité (1). Il n'en étoit pas de même

1650.

Léngt.

(1) Il étoit digne de ces braves citoyens
de forcer leur gouverneur à se déclarer pour
le Roi, eux dont la généreuse défense contre
Galas en 1636, sauva la Bourgogne & peut-
être la France entière. Ce trait de notre his-
toire, qui leur fait tant d'honneur, n'est pas
assez connu : les historiens généraux ont glissé
assez légèrement sur cette époque. Elle avoit
eu un historien particulier, mais dont l'ou-
vrage fut presque entièrement brûlé en sortant
de dessous la presse ; heureusement que le mss.
de l'auteur fut conservé. Il en est tombé une
copie entre les mains du sieur Béguillet, &c.
lequel s'est empressé de nous redonner cette

1650. de Bletterans , petite ville alors assez forte , & dont le château est actuellement ruiné. Serville , qui y commandoit , étoit suspect avec raison. Le duc , par le conseil de Millotet , alla le surprendre au moment qu'il s'y attendoit le moins : Millotet , qui l'avoit précédé , ayant prouvé à Serville l'impossibilité de résister , il fut obligé de recevoir la loi & de céder sa place au capitaine des gardes du duc (1).

édition que le feu nous avoit enviée. C'est-là , qu'en attendant mieux , on peut puiser une idée du courage vraiment patriotique , des habitans de St. Jean-de-Lône , si toutefois on n'aime mieux recourir aux Essais historiques de Mr. de St. Foi , qui dans deux pages , aussi intéressantes que tout ce qu'il écrit , a dit tout ce qu'on pouvoit dire de curieux sur cet événement.

(1) Serville se nommoit Guillaume de Prisque , seigneur de la Tour-de-Verc & de Serville. Il se retira à Bellegarde , où il commanda la cavalerie du prince. Il épousa depuis Mar-

Le marquis d'Uxelles, gouverneur de Châlons, n'étoit pas moins suspect. D'a- 1650.
bord après la prison des princes, il étoit
venu se jeter dans la citadelle, très ma-
disposé en apparence pour la cour. Ces
apparences étoient si peu trompeuses,

guerite de Thiard-de-Bissy, dont il avoit été
fort amoureux, & que le comte de Bissy, frere
& tuteur de cette demoiselle, lui accorda après
la lui avoir long-temps refusée. Ce fut un
événement relatif à la fronde qui l'y décida.
Boutteville, qui commandoit dans Bellegarde
pendant la seconde guerre civile de Bourgo-
gne, ordonna un jour à sa garnison d'aller
brûler le château de Pierre. Serville, présent à
cet ordre, s'y opposa en s'écriant : *si l'on brûle
Pierre, je sors avec ma cavalerie, & je vais à
Dijon me jeter dans le parti du Roi.* Cette ré-
sistance obligea Boutteville à révoquer l'ordre,
& le comte de Bissy, par reconnoissance, ac-
corda après la paix sa sœur à Serville. Cette
anecdote n'est pas écrite, mais nous la savons
par tradition dans la famille.

(Cette note m'a été fournie, par Mr. le mar-
quis de Thiard).

1650.

qu'il avoit écrit à Lénéet de compter sur lui, comme sur un homme prêt à tout pour le service des prisonniers. Ni le duc, ni Millotet, n'avoient aucune connoissance de ces protestations; ils le soupçonnoient simplement de vaciller & d'attendre pour se déclarer qu'il eut vu le plus fort : dans cette supposition, ne désespérant point de le gagner, Millotet se chargea de la négociation, & se rendit à Châlons sous d'autres prétextes. Il flatta la vanité du marquis, il lui promit que le duc le feroit nommer l'un des lieutenans-généraux qui commanderoient l'armée pour le siege de Bellegarde; cette perspective entama d'Uxelles, qui vint sur le champ à Dijon assurer le gouverneur de sa fidélité.

Il ne restoit donc plus que Bellegarde, dont les habitans étoient au Roi & les murs aux partisans des princes. Le duc de Vendôme auroit bien voulu avoir la gloire de réduire cette place,

sans que la cour fût obligée de venir en Bourgogne ; mais il ne lui paroissoit pas possible de réussir par la force. Quoique la place fut à peu de chose près démantelée, quoi qu'il n'y eût rien de tout ce que les Comtois avoient promis à Tavannes, quoi qu'il y eut à peine une piece de canon en état de tirer, la garnison étoit formidable, moins cependant par le nombre que par la qualité des troupes. C'étoient tous de vieux soldats, commandés par une foule de jeunes gens de la premiere distinction, braves, entreprenans & accoutumés à vaincre sous Condé. Le duc, ne pouvant donc espérer la prise de cette ville que par une intelligence, jetta à cet effet les yeux sur la sœur de St. Micault, laquelle demeuroit à Dijon, & alla trouver son frere à Bellegarde. Mais elle ne put réussir, moins encore par l'opiniâtreté de St. Micault à défendre Condé, que par l'impuissance où il étoit de faire ses volontés, Tavannes,

1650.

Tavannes;

1650.

depuis qu'il s'étoit renfermé dans la place, ayant attiré à lui tout le pouvoir.

Ainsi il fallut recourir à la force, & la cour se décida au voyage de Bourgogne. L'armée, qui la précéda & qui alla investir Bellegarde, étoit aux ordres du duc de Vendôme, dont le courage & la science militaire n'étoient pas la partie brillante. Il avoit sous lui, pour lieutenans-généraux, le marquis d'Uxelles, comme on le lui avoit promis, & le comte de Palluau. Si les assiégés étoient embarrassés pour se défendre, les assiégeans n'éprouvoient pas de moins grandes difficultés pour attaquer. La Saône étoit extrêmement débordée, & l'armée du Roi manquoit de la plupart des choses nécessaires pour ouvrir la tranchée. Les allarmes du duc de Vendôme redoubloient par la résolution où sembloient être les assiégés de se défendre vaillamment. Dès qu'ils avoient vu s'avancer les troupes du Roi, ils avoient arboré pavillon semé de têtes

Montpens.
Navailles.
Lénet.

Tavannes.
Mottev.

Montglar.
Millotet.

Journ. mss.
de Gaudelès,

de mort, & avoient fait courir le bruit qu'ils vouloient s'enfevelir sous les ruines. Cependant le Roi fit son entrée à Dijon; & le cardinal, qui ne se fioit pas beaucoup aux lumieres du duc de Vendôme, & qui comptoit davantage sur les siennes, alla demeurer à St. Jean-de-Lône, pour diriger de-là les opérations du siege.

1650.

Le 16 Mars.

Il faillit à devenir, dans cette ville, la victime d'une trahison, qui, si elle eût réussi, seroit devenue bien favorable au parti des princes. Le génie mal-faisant qui tramoit sa ruine étoit toujours Lénér, lequel, quoiqu'éloigné de la Bourgogne, dont l'approche du duc de Vendôme l'avoit fait fuir à Paris, n'en travailloit pas moins fourdement dans les deux capitales à venger Condé. Les capitaines du régiment de Persan, qui s'étoient rendus prisonniers à la rencontre du marquis & du comte de Tavannes, avoient si bien joué leur rôle, qu'on les croyoit fideles au Roi;

Lénér

1650.

ou que du moins si on avoit des soupçons, leur conduite sembloit les détruire. Mazarin avoit destiné ce qui restoit de ce régiment aux travaux du siège, & pour les envoyer au camp devoit les faire passer sur un pont qui est à St. Jean-de-Lône, de façon qu'au moment où la tête du régiment seroit à la porte de France, la queue devoit être à la porte de la Franche-Comté. C'étoit cet instant que les capitaines & Lénét avoient marqué pour attenter à la liberté du cardinal. « On devoit se » saisir des deux portes; les compa- » gnies, qui se trouveroient dans la vil- » le, iroient investir la maison du mi- » nistre; on l'arrêteroît, mais en l'a- » vertissant que la durée de sa prison » dépendroit absolument de ses volon- » tés, & qu'il seroit libre aussitôt que » les princes le feroient eux-mêmes. » Au bout de cinq ou six jours, si l'on » n'apprenoit pas leur sortie, on le » conduiroit à Dôle, & soit que les

» Espagnols ne voulussent pas le rece-
» voir , soit que dans la route on ten-
» tât de l'enlever , on s'en délivreroit
» en le massacrant. Si l'on trouvoit trop
» de difficulté à la réussite de ce projet ,
» par la fidélité d'une partie des offi-
» ciers , dont on n'étoit pas trop sûr , on
» l'enleveroit quand il iroit visiter la
» tranchée , & on se jetteroit avec lui
» dans Bellegarde ; si l'on ne pouvoit
» encore réussir de ce côté , on raseroit
» en une nuit tous les travaux , on iroit
» se joindre aux assiégés , en entraînant
» ceux des officiers généraux qui se trou-
» veroient de jour à la tranchée ».

Tout cet affreux complot avorta par les remords de Du bout-Dubois , lieutenant-colonel de ce régiment , lequel dans sa délation , conserva cependant le caractère d'honnête-homme. Sans dévoiler entièrement au cardinal cette odieuse manœuvre , il l'engagea à se tenir sur ses gardes , en lui faisant entendre que ses soldats commençant à

1650.

se partialiser, il ne pouvoit lui répondre que d'une partie du régiment. Mazarin alors auroit pu se saisir de Baas & des autres capitaines soupçonnés ; mais il crut plus prudent de les envoyer en Italie ; puis après y avoir plus mûrement réfléchi, craignant que malgré la route qu'il leur donnoit, ils n'en prissent une autre & n'allassent joindre Turenne à Stenay, il aima mieux les garder auprès de lui, se réservant de les observer, & de s'assurer d'eux, moins encore sur leurs protestations de fidélité, que sur les précautions qui lui feroient suggérées par sa méfiance.

Cependant les travaux autour de la place avançoient, & le duc de Vendôme étoit parvenu à former une ligne de circonvallation : mais comme les assiégeans n'étoient guere plus nombreux que les assiégés, & que le seul avantage de ceux-ci étoit d'être un peu mieux servis par le canon, on crut qu'il falloit tenter la voie de la négociation.

La Reine envoya La Tivoliere , lieutenant de ses gardes , pour engager les assiégés à ne pas tenir contre une armée royale. Ils répondirent qu'ils devoient conserver à Condé une place que Condé leur avoit confiée , & qu'ils étoient résolus de s'ensevelir sous les débris. Sur ces assurances qui furent bientôt démenties , on prit la résolution d'amener le Roi au camp. Comme les assiégés s'étoient procurés quelques canons , ils affectèrent de le faire jouer , & le comte de St. Mathieu , en eut un bras emporté. Tavannes & St. Micauld , sentant tout ce que cette audace avoit de punissable , envoyèrent faire des excuses au Roi , prétendant qu'ils ignoroient la venue de S. M. au camp. Cette ignorance n'étoit guere croyable , puisque les soldats de la ville ayant entendu les cris de *vive le Roi* , qu'on pouffoit dans le camp , sentirent réveiller en eux pour leur monarque ce sentiment qui , dans les cœurs françois ,

1650.
Le 19 Mars.

1650. est un besoin. Tour-à-tour déchirés par les remords & la tendresse, ils commencerent à marquer leur penchant à la défection en criant aussi vive le Roi, & en faisant sauter leur chapeau dans l'air; puis détestant bientôt hautement leur révolte, ils se mutinerent, & firent entendre qu'ils ne vouloient plus servir contre le Roi; que si leurs officiers ne capituloient pas, ils s'assureroient de leurs personnes, & acheteroient leur grace en les livrant.

La sévérité auroit été dangereuse, & il fallut se résoudre à prévenir des hommes qui pouvoient être d'autant plus hardis, que la justice étoit pour eux.

Le 9 Avril. Ainsi le jour même que la tranchée devoit être ouverte, ils saisirent l'occasion qui se présenta d'entrer en négociation avec Navailles, qui faisoit à ce siege les fonctions de maréchal-de-camp. Ils demanderent d'abord un mois de treve, ensuite trois semaines, enfin dix jours, au bout desquels ils

promettoient de rendre la place s'ils n'étoient secourus. Navailles alla porter ces paroles au duc de Vendôme & au cardinal. Le premier, qui manquoit de tout pour faire un siege en regle, & qui craignoit de recevoir un affront devant cette place, étoit très satisfait de s'en tirer ainsi. Il semble que le cardinal auroit dû être moins disposé à accepter des propositions qui marquoient plus d'impuissance pour la révolte, que de penchant à la fidélité, sachant d'ailleurs le mauvais état de la place, & la désunion de toute cette noblesse divisée par la jalousie du commandement: on auroit crû que dès-lors il se feroit opiniâtré à prendre la garnison prisonniere de guerre; mais les intrigues des frondeurs à Paris, les troubles de Bourdeaux, les mouvemens de Turenne sur la frontiere, tout l'appelloit ailleurs, & il ne desiroit guere moins que les assiégés la conclusion du traité. Leurs propositions furent donc acceptées; on

1650.

Le 21.

convint que dix jours après la garnison fortiroit avec tous les honneurs de la guerre , qu'elle feroit licenciée , qu'il y auroit une amnistie générale enrégistrée au parlement de Dijon , que tous les officiers seroient conservés dans leurs rangs & leurs prérogatives , & se retireroient où bon leur sembleroit , pourvu qu'ils véussent en bon françois & en fideles serviteurs du Roi. Ces conditions, signées le 18 , furent exécutées deux jours après ; mais tous les officiers en sortant , jurèrent de se retrouver à Ste-nay ou à Montrond , & la cour établit dans Bellegarde le marquis de Roncherolles pour gouverneur.

Ainsi fut pacifiée la Bourgogne , & se dissipèrent tous les mouvemens qui avoient tant causé d'allarmes aux véritables serviteurs du Roi. La cour ne se contenta pas de terminer cette guerre, elle voulut aussi détruire les germes de dissention qui éloignoient Bouchu & le duc de Vendôme , mais elle n'y réussit

qu'en sacrifiant le gouverneur au premier président. Bouchu, plein d'esprit & d'intrigues, n'eut pas de peine à réussir auprès du cardinal, lequel dès-lors commençoit à ménager les partisans du prince. Le premier président lui sacrifia deux lettres qu'il avoit reçues de la princesse douairière de Condé, & mit ainsi le sceau à leur réconciliation, dont le duc de Vendôme fut la victime (1). Mazarin affecta depuis ce mo-

1650.

Millost.

(1) Jamais gouverneur ne se vit aussi étrangement contrarié que le fut le duc de Vendôme. Souvent, quand il assistoit aux chambres assemblées, le premier président affectoit de ne point prendre son avis. Un jour même Bauchu poussa l'absurdité de la haine jusqu'à déclarer au parlement, *qu'il étoit très humble serviteur du duc, qu'il se sentoît très bien disposé à vivre en bonne intelligence avec lui, s'il vouloit écarter Milloet, lequel s'étoit emparé de son esprit; qu'il prenoit la compagnie à témoin de sa protestation, qu'il la prioit d'en être garant, ainsi que de la demande qu'il faisoit au*

1650.

ment d'opposer le président au gouverneur , jusqu'à ce qu'il eût obtenu de celui-ci sa signature pour le mariage

*duc de son amitié , sous la promesse de le servir avec autant & plus d'affection qu'il n'avoit servi Mrs. les princes , pourvu cependant qu'il éloignât Millotet. Ce qu'il y eut de plus singulier , c'est qu'on députa le doyen & deux conseillers pour aller faire ces étranges propositions au duc. Millotet étant avec lui quand ils entre-
rent, ils demandèrent d'abord qu'il se retirât , mais le duc ayant su qu'il s'agissoit de lui , ne le permit pas ; il fallut que l'avocat-général entendît toute cette ridicule diatribe contre lui ; mais il se vit pleinement vengé , & le duc répondit avec une fermeté & une noblesse , qui seules donnent une belle idée de son ame. « Je
» ne croyois pas , dit-il au doyen , qu'un hom-
» me de votre âge & de votre mérite pût se
» charger d'une pareille harangue. Je vous prie
» de croire qu'à mon âge , & après avoir vieilli
» à la cour , comme j'ai fait , on n'a pas be-
» soin de tuteur. Vous faites plus d'honneur à
» Mr. de Millotet qu'il ne lui appartient : ap-
» prenez qu'on ne s'empare pas si facilement de*

du duc de Mercœur avec sa niece. A
cette conduite le ministre trouvoit un
double avantage , Bouchu balançant

1650.

» mon esprit. Si Mr. le premier président est
» mal avec moi , c'est sa mauvaise conduite
» qui l'y a mis. . . J'ai peine à croire qu'il pense
» à me servir avec plus d'affection qu'il n'a fait
» Mrs. les princes ; il seroit le plus ingrat des
» hommes. Si j'avois à lui donner des charges
» de premier président , des abbayes telles que
» Citeaux , ou tels autres bénéfices pour ses fre-
» res & ses enfans , comme il en a reçus de
» Mr. le prince , je pourrois me flatter qu'il ai-
» meroit peut-être & ma personne & mes bien-
» faits. Mais qu'il ait de l'affection pour moi ,
» qui lui ai fait ôter les contributions qu'il ti-
» roit de la Franche-Comté , qui ai fait mille
» plaintes de lui à S. M. , qui écris sans cesse à
» la cour contre ses déportemens , c'est ce que
» vous ne me persuaderez jamais. Au reste ,
» dites-lui cependant que s'il change de con-
» duite , je suis disposé à vivre avec lui , aussi-
» bien que le service du Roi le demande ».

Loin d'être corrigé par cette verte répriman-
de , Bouchu ne devint que plus furieux de voir

1650.

l'autorité du duc , & lui découvrant en même temps les projets du prince de Condé ; ce qui mit le président mieux

ses avances rebutées ; mais ce fut sur-tout contre Millotet qu'il fit éclater son ressentiment. Il s'opposa de tout son pouvoir à son élection , & comme c'étoit alors sur les suffrages du peuple qu'étoit nommé le maire , il voulut en acheter une partie ; l'argent du duc fut le plus fort. Ce prince étoit alors à Paris , d'où il écrivit à Bossuet , homme de condition & très intelligent , de prendre dans la recette autant d'argent qu'il seroit nécessaire pour contrebalancer les menées de Bouchu , ajoutant *qu'il vaudroit mieux que le Roi perdît cent mille écus que Millotet ne fût point maire*. Le premier président , n'ayant pu empêcher son élection , voulut du moins la faire casser ; n'y ayant pas mieux réussi , il se vengea par toutes les contestations qu'il put lui susciter : il poussa l'indécence jusqu'à le faire outrager ainsi que le duc dans des plaidoyers ; un jour entre autres , un avocat plaidant une affaire contre la chambre de ville , s'écria *que tout y étoit renversé ; qu'on gémissoit sous la tyrannie d'un étrange triumvirat* ,

que jamais avec la cour, qui lui augmenta ses pensions. Ce manège, digne de Mazarin, laissa dans la ville un levain de discorde qui fermentoit & se développoit à chaque instant; le duc & Millotet, sans cesse aigris par les procédés de Bouchu, cherchoient sans cesse aussi à lui rendre ses mortifications. Il regnoit ainsi dans Dijon deux partis & une division qui ne devint que plus furieuse, lorsque le duc, pour opposer à Bouchu un adversaire plus puissant, fit nommer Millotet, maire de la ville. Mais nous ne pouvons nous arrêter

1650.

formé entre un César, un Marc-Antoine & un Néron. Le César étoit Vendôme, le Marc-Antoine étoit Millotet, & on ne pouvoit s'y méprendre, puisque c'étoit leurs noms de baptême. Le Néron n'étoit pas si facile à deviner, & il falloit avoir le genre d'esprit de l'avocat, pour reconnoître que par une détestable allusion, bien digne de l'éloquence de ce temps-là, ce misérable plaisant vouloit désigner l'intendant, qui en effet avoit le nez rond,

1650. sur toutes ces dissensions ; de pareils détails figureroient mal ici ; il faut les laisser se perdre dans la masse des événemens , & nous hâter de suivre la cour à Paris, où elle se rendit en quittant la Bourgogne.

(1) Il ne faut pas oublier de faire mention d'un danger affreux que courut le Roi avant de quitter Dijon. Il y a dans cette ville , un endroit qu'on nomme le petit Clairvaux , autrefois logement des abbés de Clairvaux quand ils venoient à la cour des ducs de Bourgogne , & qui sert aujourd'hui d'arsenal. On y avoit déposé dans un des souterrains , plus de 150 tonneaux de poudre , qui avoient été pris à la déroute de Galas. Pendant que le Roi étoit à Dijon , des malheureux y mirent le feu , soit par esprit de parti , soit par ce sentiment de méchanceté qui anime certains caractères , & leur fait commettre le crime pour le crime. Heureusement que près de ce souterrain coule un torrent nommé Suzon , lequel s'étant débordé avoit tellement rempli la cave d'eau , qu'elle avoit pénétré toute la poudre. La mèche dont on avoit voulu mettre le feu , ne s'attacha qu'à

un tonneau , & comme la poudre étoit absolument détrempée , loin de s'enflammer , elle n'eut que l'effet d'une paille mouillée , & fit une prodigieuse fumée , qui en se débordant par les ouvertures , avertit du péril. Il ne fut pas difficile de se prémunir , mais on ne put jamais découvrir les auteurs de cet horrible complot. Toutes les informations aboutirent à prouver qu'on avoit vu trois hommes , dont deux avoient des plumes noires à leur chapeau , lesquels avoient forcé & arraché deux gros cadénats qui fermoient la porte de l'arsenal. Il n'en resta pas moins vrai que , si leur projet eût réuissi , la ville & le logis du Roi , qui est sur un des endroits les plus élevés , auroient couru le plus grand danger , & que l'explosion d'une si grande quantité de poudre , n'auroit pu se faire sans bouleverser tout Dijon.

1650.

Fin du livre huitieme.



L'ESPRIT DE LA FRONDE.

LIVRE NEUVIEME.

CHAPITRE PREMIER.

*Les frondeurs commencent à se brouiller
avec le cardinal. Les sceaux sont ôtés
à Séguier & rendus à Châteauneuf.*

1650.

L'UNION des frondeurs avec Mazarin ne pouvoit être de longue durée : mille raisons s'y opposoient ; l'intérêt même des chefs de la faction ne le permettoit pas , puisque Gondy & les autres tenant tout du peuple , il falloit

soutenir aux yeux de ce peuple la conduite qui l'avoit d'abord séduit ; rôle incompatible avec une liaison intime du coadjuteur & du cardinal. D'ailleurs les subalternes de la cour , qui craignoient que si Mazarin se raccommodoit sincèrement avec les frondeurs , ils n'en fussent eux-mêmes les victimes , & ne se vissent privés de toutes les graces , n'oublioient rien pour empêcher cet accord parfait entre eux , & leur susciter des motifs de discorde. Ils travailloient aussi de tout leur pouvoir à rendre Gondy odieux au peuple , en interprétant de la maniere la plus maligne sa liaison avec le ministre , & en répandant de l'argent parmi la populace , tandis que d'un autre côté , ils interprêtoient aussi méchamment les ménagemens que le coadjuteur , dans sa plus grande intimité avec Mazarin , étoit obligé de garder vis-à-vis du même peuple , pour ne pas se décréditer totalement , & perdre sur lui tout pou-

1650.

Retz.

~~1650.~~ voir. Mais toutes ces menées étoient assez inutiles entre deux hommes auxquels l'intérêt ne pouvoit jamais permettre de se rapprocher jusqu'à un certain point ; d'un côté la faveur , où Gondy commençoit à entrer auprès du duc d'Orléans , bleffoit les yeux du ministre ; de l'autre , Gondy n'étoit pas moins bleffé de l'empire que le cardinal continuoit à avoir sur l'esprit de la Reine. C'étoient donc deux rivaux sans cesse dans la défiance l'un de l'autre , attentifs à s'observer , & prêts à saisir le moment de foiblesse de l'un , qui pouvoit faire la force de l'autre.

La premiere occasion , où se manifesta leur peu d'intelligence , fut à propos de l'amnistie qu'il s'agissoit de donner à tous ceux qui avoient trempé dans les désordres précédens , sur les rentes & les assemblées de l'hôtel de-ville. Gondy avoit sollicité cette amnistie ; & dans les premiers jours de la prison , le cardinal y paroissoit si disposé , qu'en mon-

trant le cordon de son chapeau , qui étoit ~~à la fronde~~ 1650.
à la fronde , oh , dit-il , je serai moi-même compris dans cette amnistie. Malgré ces belles apparences , il reculoit cependant toujours , la pacification de la Normandie le rendant audacieux ; quand il fut de retour , s'il consentit à cette amnistie , ce ne fut que d'une manière qui auroit laissé des taches humiliantes sur cinq ou six officiers du parlement , lesquels avoient été syndics , & excité les cris des plus notables bourgeois de Paris. L'heureuse fin des troubles de la Bourgogne ne contribua point à donner plus de condescendance au ministre pour les vues du coadjuteur ; & si celui-ci l'emporta enfin , ce ne fut qu'après l'avoir attaqué vivement & menacé de faire revivre les accusations contre les témoins à brévet ; la crainte de la flétrissure qui devoit rejaillir sur le ministre , le décida ; & l'abolition fut enfin publiée & enregistrée.

Bientôt un nouveau sujet de discorde

1650.

Talon.

s'éleva , & c'étoient encore ces rentes sur l'hôtel-de-ville qui le suscitoient ; il sembloit que ce fût un levain préparé pour jeter la fermentation dans les esprits. D'Emeri , chargé de les acquitter , faisoit naître de temps en temps au remboursement des obstacles , qui ne pouvoient manquer d'indisposer les rentiers , en leur faisant croire qu'ils étoient totalement abandonnés de leur protecteur , depuis qu'il s'étoit raccommodé avec la cour. Ce manège , qui n'échappoit point au coadjuteur , le désespéroit , & il cherchoit sans cesse le moment d'en tirer vengeance : il crut l'avoir trouvé & il le saisit. On avoit nommé dix-huit bourgeois pour veiller aux paiemens ; parmi eux étoient quelques conseillers frondeurs , qui ne profitoient de leur place que pour s'attirer de plus en plus la bienveillance du peuple. Ils rendirent ces directeurs d'autant plus dangereux pour le cardinal , que s'étant élevé quelque dissention au sujet du lieu

des assemblées , ainsi que pour savoir si 1650.
elles se tiendroient en la présence du
prévôt des marchands , l'affaire , par
les soins de Gondy , fut portée au par-
lement , & faillit à y exciter de nou-
veaux troubles , qui furent cependant
apaisés par la modération du duc
d'Orléans.

Mazarin étoit d'autant moins dis-
posé à pardonner au coadjuteur cette
protection éclatante , que Beaufort & Ibid.
Gondy lui étoient à son gré extrême-
ment redevables. A l'entendre , ils de-
voient le regarder comme un homme
qui les avoit tirés du gibet , & sans le-
quel ils auroient été au moins privés de
la liberté : trop heureux qu'il voulût
bien encore acheter leur soumission en
lés protégeant ! Ces pensées altières pre-
noient encore un nouveau degré d'ac-
tivité dans son imagination , lorsqu'il
considéroit la situation actuelle de sa
fortune , & le bonheur qui avoit ac-
compagné toutes ses entreprises depuis

1650.

la détention des princes. La fronde seule pouvoit troubler cette félicité, mais ses mouvemens pouvoient-ils être à craindre tant qu'il tiendrait Condé en prison, & qu'il pourroit s'en faire un ami en lui rendant sa liberté ?

Tandis qu'il s'enorgueillissoit dans ses pensées, Beaufort & Gondy en formoient de toutes contraires. « Sans eux, » disoient-ils, comment le cardinal auroit-il secoué le joug de Condé ? Auroit-il jamais osé lutter contre ce prince, & encore moins attenter à sa liberté, s'il n'eût été fortifié de leur appui ? Une action si hardie ne l'auroit-elle pas précipité, si les frondeurs ne se fussent présentés pour lui faire un rempart de tout le parti ».

A ces raisons les deux chefs joignant le mépris qu'ils avoient pour la personne du cardinal, & la haine du peuple pour un étranger ; ils se persuadoient qu'ils parviendroient à le faire parler plus bas. En conséquence, redoublant d'assiduité

auprès du duc d'Orléans, Gondy flat-
toit son ambition, lui suggéroit des
projets, & lui mettoit dans l'esprit des
vues que Gaston n'auroit jamais eues
de lui-même. Sans pouvoir le décider
à se déclarer hautement contre la cour,
il le forçoit, pour ainsi dire, à laisser
transpirer quelques sentimens d'aversion
assez effrayans pour le ministre, & des
prétentions encore plus accablantes pour
lui.

Ce fut sur-tout avec le plus grand
chagrin que le cardinal entendit la pro-
position que Gaston lui fit dès les com-
mencemens, de se charger de la garde
des princes, ou du moins de fournir la
moitié de la garnison qu'on mettoit
auprès d'eux. Comme il n'importoit pas
moins au coadjuteur de soutenir son
crédit dans Paris & de se conserver
l'attachement du peuple, il avoit re-
cours à ses moyens ordinaires, & à des
sermons où le tribun séditieux se déve-
loppoit encore plus que l'orateur élo-

1650.

quent & chrétien, & où il tâchoit de dissiper les fâcheuses impressions qu'on avoit prises de son union avec le ministre ; ce qui éloignoit de lui des gens au point que quelques-uns le traitoient publiquement de Mazarin. Beaufort dans les mêmes vues recouroit aux mêmes artifices, assistant à toutes les processions, à toutes les cérémonies religieuses, & affectant au-dehors une piété qu'il étoit bien loin d'avoir dans le cœur.

Mais le coup le plus dangereux que Gondy porta au ministre, furent ces écrits qui lui étoient si familiers & qui faisoient d'ordinaire tant d'effet sur les esprits. Il se surpassa dans cette occasion par deux pièces, l'une imprimée, & ayant pour titre *Apologie des frondeurs*, l'autre manuscrite, & intitulée *Avis important & nécessaire à Mr. le duc de Beaufort & à Mr. le coadjuteur*. Jamais l'art & le génie de l'intrigue n'avoient rien inventé de plus méchant contre un ennemi. Ces deux écrits pa-

roissoient faits contre la fronde, & ils étoient réellement la satire la plus sanglante & la plus outrageante du cardinal. Le but de ces deux ouvrages ne paroissoit pas au premier coup-d'œil, tant ils étoient travaillés finement & avec artifice; mais pour peu qu'on y réfléchît, il étoit aisé de percer à travers le voile, en voyant l'affectation qu'on apportoit à diminuer les torts de Condé, & à aggraver ceux du cardinal sous le nom de la fronde.

Voyez Talon & les pièces du temps.

1650.

» Si le prince s'étoit déclaré contre le
» parti, ç'avoit été par les intrigues du
» cardinal, qui l'y avoit excité sous le
» prétexte du bien public; si les fron-
» deurs s'étoient déclarés contre le prin-
» ce, ç'avoit encore été par les mêmes
» intrigues du cardinal, qui avoit su se-
» mer entre eux la division & la haine.
» Les frondeurs ne devoient pas se con-
» fier au ministre, puisqu'après avoir
» chargé les princes de fer, ne trou-
» vant plus rien qui pût balancer son

1650.

» pouvoir , il alloit accabler tous ceux
» qui s'opposeroient à son agrandisse-
» ment & à sa tyrannie. Ce seroit par-
» ticulièrement à leur abaissement qu'il
» alloit s'attacher , leur parti lui étant
» d'autant plus redoutable , qu'il les
» connoissoit animés du plus pur amour
» pour le bien public. Qu'ils se gardas-
» sent donc bien de conserver plus long-
» temps avec lui une bonne intelligence.
» qui n'avoit que trop duré. Ils seroient
» comptables au peuple des fausses dé-
» marches que l'intérêt particulier leur
» faisoit commettre à l'égard d'un mi-
» nistre odieux , dont la mauvaise vo-
» lonté & l'incapacité étoient recon-
» nues : il falloit travailler à son ex-
» pulsion , & se joindre au parlement
» pour demander la liberté des princes ».

Ces idées , que le coadjuteur faisoit
jetter dans le public , allarmerent le
cardinal & ses créatures. Ils sentirent
qu'ils n'étoient pas encore assez forts ,
pour se passer de l'appui de la fronde ».

& qu'il étoit prudent de la retenir en-
 core. D'Estrées & Senneterre s'empres-
 ferent de resserer des liens qui se re-
 lâchoient de jour en jour. Le coadju-
 teur s'y prêta par les mêmes raisons, &
 dans la crainte que cette division ne
 grossît le parti de Condé. Les négoc-
 ciateurs leur procurerent donc une entre-
 vue, qui n'étoit pas bien difficile à mé-
 nager, puisque les deux rivaux n'avoient
 pas rompu publiquement. *Le cardinal,*
dit Retz, m'embrassa avec tendresse ;
il mit son cœur sur la table, (c'étoit son
terme) il m'assura qu'il me parleroit
comme à son fils, je n'en crus rien. Je
l'assurai que je lui parlerois comme à
mon pere, & je lui tins parole.

1650.

Retz.

Il ne faut pas entièrement s'en fier à
 ce récit du coadjuteur : il ne fut pas
 moins faux que Mazarin, il affecta de
 grands sentimens, il fit retentir des
 mots pòmpeux, il parla de son amour
 pour la patrie, de son désintéressement,
 de la médiocrité de ses talens, & tout

1650.

cela de ce ton persuasif qui lui gaignoit ceux qui avoient l'imprudence de l'écouter , & qui séduisit le cardinal lui-même , au point qu'il avoua après cette conversation , que jusqu'alors il avoit mal jugé du coadjuteur : *dans le fond* , dit-il à d'Estrées & à Senneterre , *ce garçon veut le bien de l'état*. Il est difficile de se persuader qu'il n'y eût pas aussi de la fausseté dans cet éloge , autrement le cardinal n'eût pas connu les hommes aussi parfaitement qu'on se l'est figuré.

Quoi qu'il en soit , il est sûr que cette entrevue les rapprocha pour quelque temps l'un & l'autre. Les subalternes même en profitèrent pour leur proposer de rendre ces nouveaux liens indissolubles , en mariant Mlle. de Retz , niece du coadjuteur , avec l'ainé des Mancini , neveu du cardinal. Celui-ci ne ferma point l'oreille à la proposition , Retz s'y montra plus difficile & ne crut pas devoir l'accepter , *ne pouvant se*

réfoudre, dit-il, à ensevelir sa maison 1650.
dans celle de Mazarin, & n'estimant
pas assez la grandeur pour l'acheter par
la haine publique. Voilà encore de ces
circonstances où il ne faut pas s'en rap-
porter entièrement à la bonne-foi du
coadjuteur. Il auroit été bien plus véri-
dique, s'il eût avoué que le vrai motif
de son refus étoit son mépris pour le
cardinal : il ne croyoit pas que celui-ci
pût se soutenir dans la place glissante
qu'il occupoit ; ballotté sans cesse com-
me il le voyoit par la fortune, il s'ima-
ginoit le remplacer, & ne pensoit pas
qu'il fût de la bonne politique de don-
ner les mains à une alliance, laquelle,
quelque faveur qu'elle pût lui procurer,
ne lui laisseroit toujours que la seconde
place en perspective. C'étoit le même
principe qui faisoit agir le duc de Ven-
dôme ; ce prince avoit d'abord reçu
avec transports, les propositions faites
pour le mariage de son fils avec la
niece du cardinal, puis s'étoit refroidi

1650.

tout-à-coup quand il eut vu la fortune du cardinal chancelante sous les efforts que faisoit Condé pour la renverser.

Le cardinal, qui n'avoit peut-être consenti qu'on fît cette proposition au coadjuteur, que pour l'amuser, ne parut point se formaliser d'un refus que celui-ci avoit eu soin de colorer de prétextes honnêtes. Au contraire, il consentit enfin à ce qui jusqu'alors lui avoit paru le plus dangereux, & avoit été l'objet de tous les vœux des frondeurs, au rappel de Châteauneuf, & à son rétablissement dans la place de garde des sceaux. C'étoit, pour le cardinal, jouer aussi gros jeu que s'il eût consenti à donner à Gondy une existence à la cour. Peut-être fut-il décidé à cette démarche, moins encote par les sollicitations des frondeurs, que pour s'en faire un mérite dans le public, par la dégradation du chancelier, dont la faiblesse obscurcissoit les talens, & qui étoit tombé dans un assez grand mé-

pris. Le ministre étoit bien-aise d'ailleurs d'opposer au coadjuteur un rival pour le cardinalat, sur lequel Châteauneuf avoit des vues : peut-être aussi son grand âge rassuroit-il le cardinal ; il étoit à croire qu'un homme sur le bord de sa tombe, ne feroit pas assez dévoré de la soif de l'ambition pour sacrifier le certain à l'incertain ; content de la seconde place, l'impossibilité de parvenir à la première, le forceroit pour s'y soutenir à s'appuyer de la protection de Mazarin, dût-il même se tourner contre les frondeurs.

1650.

Retz.
Motteville

Ces motifs ayant décidé au changement le cardinal, & après lui la Reine, on envoya demander les sceaux à Séguier, qui, content du titre de duc de Villemon, qu'il avoit obtenu deux mois auparavant, les remit avec une indifférence philosophique, d'autant plus louable, qu'on ne l'auroit pas attendu d'un homme qui sembloit tout sacrifier à la faveur. Le lendemain ils

Le 2 Mars

1650.

Ibid.

furent rendus à Châteauneuf, dix-sept ans après qu'on les lui avoit ôtés. Dès qu'il parut à Paris, il eut une cour qui dût faire repentir le cardinal de sa complaisance ; tous ses appartemens furent déserts, & chacun se tourna du côté du nouveau ministre. Mais Mazarin, sûr de l'esprit de la Reine, feignit de ne rien voir, affecta la plus grande assurance, flatta, caressa, loua son rival, le logea même chez lui, & le réduisit au point d'avoir de la reconnoissance, & de s'avouer hautement son ami. Les frondeurs eurent encore bien lieu de se louer du cardinal, lorsque la Reine confirma le fils de Broussel dans le gouvernement de la bastille, qu'il avoit usurpé durant les troubles. Elle ne se contenta pas de cette grace à l'égard du fils, elle la rendit encore plus précieuse, en faisant venir le pere dans son cercle pour la lui annoncer, & en l'honorant de l'accueil le plus gracieux, quoiqu'elle lui dût de si mauvais momens.

Cette faveur apparente des frondeurs ne gazoit que bien foiblement la désunion véritable qui subsistoit entre eux & la cour. Ils étoient dans des méfiances continuelles les uns des autres, au point que lorsque le cardinal partit pour la Bourgogne, car tout ceci se passa avant son voyage, le bruit couroit qu'on vouloit l'assassiner, & il en feignit du moins tout l'effroi. Comme il laissoit Paris en proie au garde des sceaux & à la cabale des frondeurs, il y fit rester le Tellier & Servien pour contrebalancer leur puissance. Il eut même l'artificieuse attention de témoigner avant son départ beaucoup de bonne volonté aux serviteurs des princes, & de louer publiquement Condé, sans doute pour intimider les frondeurs, & les avertir qu'il ne se croyoit pas tellement brouillé avec les prisonniers, qu'il n'espérât de les regagner quand il voudroit briser leurs fers. C'est à cette conduite que le président Bouchu dut la facilité

1650.

1650.

qu'il trouva en Bourgogne à se raccommoder avec le ministre. Cependant rien de ce que craignoit Mazarin n'arriva : quoique maîtres de Paris, les frondeurs ne penserent qu'à affermir leur puissance, sans songer à détruire directement la sienne. Ils le servirent même de tout leur pouvoir dans une occasion, où ils prouverent qu'ils ne vouloient pas séparer leurs intérêts des siens. Pour raconter cet événement avec quelqu'intérêt, il faut revenir sur nos pas & en détailler les causes.



C H A P I T R E II.

Intrigues de Lénét à Chantilly. La princesse de Condé s'enfuit à Montrond, & la princesse douairière vient se cacher dans Paris pour y présenter requête au parlement.

PENDANT que Mazarin alloit conquérir la Bourgogne, sans savoir s'il conserveroit Paris, un autre homme lui préparoit des fujets de terreur; c'étoit Lénét, qui après être resté quelque temps à Paris, pour cabaler en faveur du prince de Condé, s'étoit retiré à Chantilly, laissant dans Paris la duchesse de Châtillon concerter des projets pour la délivrance des princes avec le duc de Nemours son amant, & par conséquent rival de Condé, mais réduit par la duchesse même à le servir. Lénét trouva à Chantilly les deux prin-

1650.

1650.

Lénet.

cesses de Condé avec les enfans du duc de Longueville. Ce Lénet , qu'on pourroit surnommer le petit coadjuteur , avoit beaucoup de ses qualités , peut-être dans un degré moins brillant , mais certainement tout aussi dangereuses. Hardi , entreprenant , souple , il connoissoit tous les détours de l'intrigue & savoit s'y prêter ; pourvu qu'il fût quelque chose dans un parti , il s'embarassoit peu quel rang il y occupoit. Personne ne se montroit plus ardent à venger Condé ; par quel principe ? c'est ce qu'il est assez difficile de démêler. A l'entendre , il n'en avoit point d'autre que sa tendresse pour le prince , & son indignation contre l'odieuse trame tissée pour perdre ce héros : mais c'est se parer de beaux dehors , & faire honneur à la sensibilité de son cœur , de ce qui n'étoit peut-être qu'une suite de son caractère , & de ce qui paroît en grande partie le résultat d'un esprit remuant , factieux & porté à l'amour des nouveautés.

Les princesses avoient besoin qu'un
tel homme vint les tirer de leur létar-
gie : leur cour , qui formoit aussi leur
conseil , n'étoit pas capable de leur ins-
pirer des sentimens bien hardis. Elle
n'étoit composée que de femmes timi-
des ou d'abbés hypocrites , tels que ce
Roquette , depuis évêque d'Autun , qui
a fourni le modele du tartuffe. Il n'y
avoit auprès d'elles que la comtesse de
Tourville , dame d'honneur de la prin-
cesse , & le médecin Bourdelot , hom-
me estimable par ses talens & ses sen-
timens nobles & généreux , qui pussent
leur inspirer quelques résolutions mâles
& vigoureuses. En proie aux différens
conseils qu'on leur suggéroit , les deux
princesses étoient dans une incertitude
redoublée par leur foiblesse naturelle.
La princesse douairiere se contentoit la
plus grande partie du temps , de gémir
sur le sort de ses enfans & de pleurer
leur prison , aussi incapable pour les
délivrer , par la nature de son caractère

1650.

Choisy.

Lénet.

1650.

pusillanime , que par l'avarice qui la dominoit , de recourir à des moyens prompts , hardis , mais couteux. L'espoir de la vengeance , le courage qu'on lui inspiroit , le desir naturel de sauver ses fils , étoient sans cesse étouffés par ses allarmes & sa passion pour l'argent. Tantôt elle redoutoit pour sa propre personne , tantôt elle se figuroit qu'on les empoisonneroit au moindre mouvement qu'elle se permettroit en leur faveur ; aujourd'hui craignant que leur prison ne durât plus que sa vie si elle demeurait en repos , elle formoit des projets courageux ; le lendemain tous ses projets s'évanouissoient par l'effroi où la jettoit l'idée seule des préparatifs & des dépenses immenses que ne manqueroit pas d'entraîner la guerre.

La jeune princesse étoit encore dans une situation plus accablante , puisqu'elle gémissoit sous le poids du mépris. À peine daignoit-on la compter pour quelque chose à Chantilly , & la consulter
sur

sur les affaires les plus générales. On la menaçoit même de lui ôter son fils ; tous ces affronts elle les sentoît vivement & comme femme & comme épouse & comme mere. Ils étoient une suite du peu de cas que Condé avoit fait jusqu'alors de son génie & de son mérite : il avoit conçu pour elle une indifférence qui alloit presque au mépris. Elle s'en étoit apperçue ; & cette connoissance , échauffant son courage , exaltoit son ame , & lui inspiroit des sentimens au dessus d'elle-même. Cette fatale circonstance lui ayant paru favorable pour regagner l'estime de son mari , dès qu'elle trouva un homme avec lequel elle put s'ouvrir , tel que Lénér , elle montra les dispositions les plus généreuses. Elle lui dit « qu'elle n'oublieroit rien de ce qu'elle devoit à l'honneur d'avoir épousé un premier prince du sang , d'un mérite aussi extraordinaire que son mari ; que s'il étoit avantageux pour sa liberté de tirer

1650.

1650.

» son fils de Chantilly , pour le mettre
» dans quelque place forte , elle se sen-
» toit le courage de le suivre par-tout ,
» fût-ce même à la tête d'une armée ».

Lénet applaudit à des sentimens qu'on ne peut trouver que généreux , si l'on se souvient que c'est une femme , & une femme qui veut procurer la liberté à son époux. Sûr désormais de donner à la jeune princesse , tous les sentimens qu'il voudroit lui communiquer ; il ne songea plus qu'à inspirer à sa belle-mere autant de courage & d'activité. Enfin il vint à bout de la persuader qu'il falloit braver la cour , & travailler à la liberté de ses enfans , en s'unissant , soit avec les frondeurs , soit avec Mazarin , ou du moins en brouillant , par leurs négociations & leurs intrigues , les deux partis pour profiter de leur division & renforcer celui du prince , tandis que sur la frontiere on susciteroit une guerre qui faciliteroit encore leurs résolutions. On trouva en

conséquence plus prudent que la princesse commençât ses avances auprès des frondeurs : « Elle chercheroit à renouer »
» sourdement avec Châteauneuf , son » ennemi irréconciliable , depuis qu'il » avoit présidé à la condamnation du » duc de Montmorency ; on lui proposeroit le mariage de Mlle. de Chevreuse avec le prince de Conty ; on offriroit au coadjuteur , & le chapeau promis à ce prince , & la plupart de ses bénéfices , & le mariage de sa mere avec le jeune duc de Longueville ; au duc de Beaufort , la main de Mlle. de Longueville ; au premier président les sceaux , tandis que Châteauneuf s'empareroit de la place de premier ministre ; à la duchesse de Montbâson , de l'argent & des abbayes ; à Noirmoutiers , à Laigues & aux autres subalternes , la réussite de leurs prétentions ». D'un autre côté , on proposeroit à Mazarin , par l'organe du duc de Rohan , le ma-

1650.

1650. mariage d'une de ses nieces avec le prince de Conty, lequel lui remettroit tous ses bénéfices. Il étoit à croire que les uns ou les autres ouvriroient l'oreille à des propositions aussi avantageuses : alors on pourroit leur inspirer des jalousies mutuelles, & des défiances dont il seroit facile de profiter. Mais le projet dont la réussite auroit été la plus flatteuse, étoit l'union avec les frondeurs, parce que joints aux amis du prince dans le parlement, ils auroient mis Mazarin dans la nécessité absolue de rompre leurs fers ; sauf alors à prendre d'autres mesures, & d'abandonner de nouveau les frondeurs pour ne rien tenir de ce qu'on leur auroit promis.

Mais, ni Mazarin, ni les frondeurs n'étoient dans une situation à écouter ces propositions. La défiance où ils étoient les uns des autres, leur foiblesse mutuelle, les engageoient à se tenir encore unis, jusqu'à ce qu'ils fussent devenus assez forts pour s'entredétruire.

Lénet, qui s'étoit chargé de conduire ces intrigues, comme il les avoit imaginées, voyant qu'elles avançoient lentement, fut donc obligé de recourir à d'autres & de se rejeter du côté du duc de Bouillon & du prince de Marillac, que nous appellerons désormais duc de la Rochefoucault, parce que la mort de son pere, arrivée dans le mois de Février, venoit de lui laisser la liberté de prendre ce titre. Le duc de Bouillon, réfugié dans la vicomté de Turenne, fit assurer Lénet qu'il travailloit à former un parti parmi les seigneurs du voisinage, qu'il ne désespéroit pas même de faire déclarer Bourdeaux dans quelque temps, qu'il étoit en commerce avec le duc de la Force, Sauvebœuf & Lusignan, & qu'il y avoit tout à espérer de ses intrigues. Gourville, dépêché à Lénet par la Rochefoucault, lui apporta des nouvelles encore plus favorables, & qui prouvoient la résolution inébranlable où étoit le

1659

Lénet.
Gourville

1650.

duc de tout tenter pour mettre les princes en liberté : voici donc ce qui fut convenu entre eux, après plusieurs allées & venues de couriers respectifs :

» Bouillon & la Rochefoucault réunis
» assembleroient tous leurs amis ; ils y
» joindroient , s'il étoit possible , les
» maisons de la Force & de la Trémouille , le duc de St. Simon , Arpajon ,
» Lusignan , Sauvebœuf & tous les gens
» de qualité du Poitou , d'Angoumois ,
» de Xaintonge & de Guyenne. Ils formeroient à Loudun une assemblée
» semblable à celle qui y fut tenue pendant la régence de Marie de Médicis ; là on ne parleroit que du bien public, de la réformation de l'état , & de
» tous ces grands mots dont on berce
» la crédulité des peuples ; pour se procurer des fonds & pouvoir rester sous
» les armes , chacun s'empareroit , dans
» sa généralité , des deniers du Roi ;
» on ne parleroit de la liberté des princes que comme d'un accessoire ; on

» n'oublieroit rien pour faire révolter
» Bordeaux , & lui faire ouvrir ses por-
» tes à la princesse & au jeune duc , le-
» quel seroit mis à la tête du parti , qui
» revendiqueroit en son nom la liberté
» de son pere ; en attendant on les
» conduiroit à Montrond, tandis que
» la princesse douairiere iroit-se jeter
» dans Paris pour y présenter une re-
» quête au parlement ; cependant com-
» me la mort du maréchal de Brésé dé-
» rangeoit les vues qu'on avoit formées
» sur son gouvernement , on tâcheroit
» de s'assurer de Saumur , en mandant
» à Dumont , qui y commandoit & qui
» étoit ancien serviteur de la famille ,
» d'y tenir bon en faveur de la prin-
» cesse , jusqu'à ce que la Rochefoucault
» pût aller le fortifier ».

1650.

Ces projets ne furent pas plutôt concertés , que Lénét songea à les exécuter dans la partie qui le regardoit. Il dressa lui-même une requête que la princesse devoit présenter au parlement , & par

1650. laquelle elle se rendoit dénonciatrice de plusieurs crimes commis par le cardinal Mazarin , notamment de l'attentat formé contre la liberté de ses enfans. En même temps il préparoit tout ce qui étoit nécessaire pour conduire secrètement la jeune princesse & son fils à Montrond. Mais tous ces préparatifs ne purent être si secrets que la cour n'en fût avertie , & ne résolût de déconcerter tous les projets en resserrant les princesses plus étroitement qu'elles ne l'étoient. Six compagnies des gardes suisses eurent ordre de partir de St. Denis , & deux autres du régiment de Mespas de quitter Soissons pour venir occuper les passages de la riviere d'Oise , le Pessi , Creil , Pont - Saint - Maixance , Senlis & Lufarche ; elles devoient ensuite s'approcher insensiblement de Chantilly , tant pour l'investir que pour empêcher la communication & les intelligences des princesses avec le duc de Bouillon ou la duchesse de Longue-

Le 11 Avril.

ville. Les allarmes , que cette nouvelle 1650.
 causa aux princesses & à leurs confi-
 dens , furent bien redoublées par l'ar-
 rivée de du Vouldi , gentilhomme or-
 dinaire du Roi , que la cour dépêchoit
 de Bourgogne pour ordonner aux prin-
 cesses de se retirer avec toute leur fa-
 mille dans le Berry. A son arrivée la
 princesse douairiere feignit une mala-
 die , & répondit qu'à son âge & avec
 sa foible santé , elle ne pouvoit entre-
 prendre un si long voyage ; qu'au reste
 elle alloit écrire au duc d'Orléans , pour
 obtenir du temps , & pouvoir faire ses
 équipages.

Quant à la jeune princesse , elle ne
 parut point ; Mlle. Gerbier , jeune an-
 gloise , & l'une de ses filles d'honneur ,
 fut mise à sa place dans son lit ; elle
 feignit aussi une maladie , & fut si bien
 jouer le rôle de sa maîtresse , & contre-
 faire son ton de voix , ses plaintes , ses
 larmes , ses reproches sur la prison de
 son mari , que du Vouldy y fut trompé ,

1650.

non seulement ce jour là , mais une semaine entiere , au point que sur quelque bruit répandu à Paris de l'évasion de la jeune princesse , il écrivit & dans la capitale & dans la province , que rien n'étoit plus faux & plus ridicule que tous ces bruits , & qu'il pouvoit répondre de la personne de la princesse , comme de lui-même , puisqu'il la voyoit & lui parloit à toute heure. Il ne fut pas trompé moins artificieusement à l'égard du jeune prince , auquel on avoit prestement substitué le fils du jardinier , âgé comme lui de 7 ans. On lui avoit donné les habits du prince , son ajustement , ses gens ; & du Vouldy , trouvant le petit payfan au milieu de la gouvernante , des femmes & des autres domestiques attachés au service du duc d'Enguien , ne forma pas un instant le plus léger soupçon.

Cependant cette brusque arrivée avoit totalement décidé les princesses , & particulièrement la donairiere , à laquelle

jusqu'alors on avoit eu bien de la peine de persuader la nécessité qu'il y avoit pour elle de se jeter dans Paris. Si elle consentit enfin à se séparer de sa bru & de son petit fils, ce ne fut pas sans répandre bien des larmes. En les confiant à Lénéer, elle lui dit qu'elle lui remettoit ce qu'elle avoit de plus cher, mais qu'elle le prioit sur tout, de ne point perdre de vue ce précieux dépôt, & de ne le donner en garde, ni aux Espagnols, ni aux protestans, ni encore moins au duc de Bouillon; s'il falloit absolument le mettre entre les mains de quelqu'un, que ce fût entre les mains du duc de St. Simon, son cousin, lequel lui avoit offert une retraite dans son gouvernement de Blaye. Vaines précautions d'une mere sensible & piëuse, puisque le sort du jeune prince alloit plus dépendre désormais du hasard des circonstances, que de la fidélité & des intentions de son conducteur.

Enfin la cruelle séparation se fit; la

1650. princeſſe & ſon fils déguifé en fille ;
 étant fortis à 11 heures du ſoir , ac-
 compagnés de leurs plus fideles ſervi-
 teurs & principalement de Lénét , après
 avoir traversé tout Paris , & eſſuyé les
 fatigues & les longueurs d'une marche
 embarrasſée , pénible & dangereuſe ,
 Le 14. arriverent enfin à Montrond , tandis
 que du Vouldi , toujours trompé par
 leurs ſimulacres , les croyoit encore à
 Chantilly.

La princeſſe douairiere ne tarda guere
 à profiter de ſa ſécurité pour ſ'échapper
 elle même ; ayant uſé des mêmes pré-
 cautions , ſuivie de la duchefſe de Châ-
 tillon & d'une ſeule femme , elle eut le
 bonheur de ſe dérober de Chantilly , la
 veille de Pâques , & d'échapper aux
 troupes qui en gardoient les avenues.
 Paris étoit encore un lieu moins sûr
 pour elle que Chantilly , & elle fut obli-
 gée de ſ'y tenir durant dix jours entiers
 dans des maiſons particulières , chan-
 geant ſouvent de retraite , dans la crainte

La nuit du
 16 au 17.

d'être décelée, mais se confiant plus particulièrement au Machault, seigneur de Fleury, conseiller aux requêtes du palais & attaché aux princes.

1650.

Ce fut le jour des mercuriales qu'elle choisit pour présenter sa requête au parlement. Le duc d'Orléans, informé de son projet, avoit envoyé demander que les mercuriales fussent remises à huitaine, mais le premier président, entièrement dans les intérêts de la princesse, s'étoit refusé aux sollicitations de Gaston, sous le prétexte ordinaire des formes. Molé avoit plus d'une raison pour s'immiscer dans cette affaire : comme ami de Condé, il auroit voulu le voir en liberté ; comme bon citoyen, il auroit désiré la réunion de la maison royale ; comme ennemi des frondeurs, il n'auroit pas été fâché de les voir punis par la liberté des princes : comme chef du parlement enfin, il lui paroissoit aussi glorieux pour lui que pour sa compagnie, qu'elle devînt l'arbitre entre le Roi &

Le 27 Avril:

R. rz.

Montglas,

Joly.

Mottev,

Nemours,

Talon.

Lénet,

~~les princes,~~
1650.

les princes, & sur-tout qu'elle fît exécuter un des principaux articles de cette fautive déclaration de 1648, arrachée à la foiblesse du ministère, article pour lequel on avoit si long-temps combattu, & que Condé, après l'avoir vivement sollicité lui-même, avoit vu le premier blessé en sa personne. Toutes ces considérations entraînant Molé, il n'avoit donc pas balancé à entrer dans les vues de la princesse. Il lui avoit même dressé une autre requête que celle de Léné, parce que Mazarin y étant personnellement attaqué, il craignoit que la fureur ne se tournât totalement contre lui au parlement, qu'on ne parvînt à le chasser, à mettre le garde des sceaux à sa place, & à procurer ainsi le triomphe de la fronde, & l'anéantissement total du parti des princes, que la faction s'empreseroit peu de ménager quand elle se verroit à la tête des affaires. Dans la requête de Molé, la princesse en se plaignant simplement de Maza-

rin , & non avec le style véhément & fougueux de Lénét , demandoit au parlement sûreté pour sa personne , & la permission de rester dans Paris , afin de travailler à la liberté de ses enfans.

Armée de cette piece , elle parut à six heures du matin dans le parquet des huissiers , accompagnée de la duchesse de Châtillon , du marquis & de la marquise de St. Simon , de du Vigeant , de la Force , & d'une vingtaine d'autres personnes de qualité , hommes & femmes. Elle attendoit au passage tous les conseillers de la grand-chambre pour leur présenter sa requête , tâchant de les émouvoir par ses supplications , ses larmes , ses soupirs & ses plaintes : mais la plupart furent inflexibles , & répondirent que dans une affaire de cette nature , il falloit pour rapporter sa requête , que la compagnie , ou du moins le premier président le leur ordonnât. Des-Landes Payen , ou plus ami des princes , ou plus hardi , ou plus sensible ,

1650.

s'en chargea cependant , & lorsqu'il la présenta aux trois chambres , le premier président n'eut garde d'en interdire la lecture. Comme , malgré sa bonne volonté , il ne pouvoit sans imprudence , se charger seul des suites d'une telle affaire , & qu'il avoit besoin de l'attache du duc d'Orléans , il fut arrêté que le rapporteur , accompagné de Ménardeau , iroit trouver le duc , & lui demander la conduite qu'il falloit tenir dans cette occasion ; que cependant on surseoiroit sur la requête de la princesse jusqu'à l'arrivée de la cour ; & quant à la sûreté qu'elle demandoit sous la protection de la compagnie , qu'elle pourroit demeurer dans la maison du président de Némonds , ou de Viole , ou de la Grange maître des comptes ; elle choisit cette dernière comme plus immédiatement sous la protection du parlement , puisqu'elle étoit située dans la cour du palais. Pendant ce temps là la princesse n'oublioit rien de tout ce que

le malheur peut mettre en usage pour
émouvoir, courant de chambre en cham-
bre, tantôt s'adressant aux requêtes, tan-
tôt suppliant les enquêtes avec toutes les
marques de la plus profonde douleur :
« On ufoit contre elle d'une rigueur,
» qu'on n'avoit jamais employée contre
» la femme du plus simple particulier; on
» vouloit l'obliger d'aller à cent lieues de
» Paris, & la confiner dans une prison à
» un âge & avec une santé qui seuls mé-
» ritoient d'être respectés, si son rang
» ne l'étoit pas. Quel crime cependant
» avoit-elle commis? Que pouvoit-on
» lui reprocher, sinon d'être la mere
» de deux princes, & belle-mere du
» duc de Longueville? Y avoit-il de
» plus détestable tyrannie que celle qui
» s'efforçoit d'étouffer les sentimens de
» la nature? Avoit-il jamais été dé-
» fendu à une mere de prendre la dé-
» fense de ses enfans? Où trouveroient-
» ils donc du secours, s'ils n'en trou-
» voient pas dans une mere? Pouvoir-

1650.
Mém. de
Montpensier,

» elle même réclamer une protection
» moins honteuse que celle d'une com-
» pagnie dont ses enfans étoient mem-
» bres? Nés princes du sang , ils étoient
» nés aussi conseillers , & avoient quel-
» que raison d'espérer qu'ils trouve-
» roient des défenseurs dans leurs con-
» freres ».

Ces raisons, où tous les artifices de l'éloquence d'une femme étoient employés , auroient peut-être produit un résultat fâcheux pour la cour, si le duc d'Orléans , à l'instigation du coadjuteur , ne se fût montré plus ferme qu'on ne l'attendoit de sa bonté , ou plutôt de sa foiblesse naturelle. Il répondit aux députés du parlement qu'il étoit étonnant que la compagnie eût pris seulement connoissance d'une affaire où la cour avoit parlé & devoit être seule écoutée ; qu'il n'y avoit ni protection , ni sûreté à accorder à la princesse ; que la Reine lui avoit ordonné de se rendre à Bourges , & qu'elle devoit obéir. Il s'ex-

pliqua encore plus vivement avec le ~~premier président~~ premier président, qu'il manda à cette occasion. Il le gourmanda sur sa partialité pour les princes ; il lui reprocha & les graces multipliées qu'il avoit reçues de la cour , & la maniere dont il les payoit dans cette circonstance , & l'affront dont il l'avoit lui-même garanti , lors de sa récusation dans l'affaire de l'assassinat ; affront qui , s'il l'eût reçu , l'auroit déshonoré non seulement dans sa compagnie , mais à la face de toute la France. Molé , sans s'épouvanter , sans songer à se justifier , n'en fut que plus ardent à plaider la cause d'une mere infortunée. Il témoigna même à Gaston que , s'il ne vouloit pas voir le parlement prendre un parti contraire aux intentions de la cour , il falloit qu'il s'y rendît lui-même le lendemain pour expliquer nettement ses intentions , persuadé que son altesse , toujours guidée par sa compassion ordinaire pour les malheureux , auroit égard à la douloureuse situa-

1650.

Talon.

1650. tion d'une mere tendre , & qu'elle adouciroit autant qu'il feroit en elle la févérité des ordres de la cour. Molé ef-
péroit , & c'étoit le motif qu'il ne di-
soit point , que le cœur du prince ne
pourroit pas résister aux derniers ef-
forts médités par la princesse pour l'é-
mouvoir.

Le 29.

Sur les assurances que la princesse
décidée par le premier président obéi-
roit , pourvu qu'on la laissât assez près
de la cour pour pouvoir solliciter la dé-
livrance de ses fils , Gaston se rendit
au parlement accompagné des ducs de
Beaufort & d'Elbœuf , du coadjuteur
& du maréchal de l'Hopital. La prin-
cesse les attendoit au parquet des huis-
siers ; & là , s'abaissant aux plus hum-
bles supplications , elle pria Gaston de
lui être favorable , & de se souvenir
que ses enfans portoient le même nom
que lui. Le prince répondit qu'il falloit
obéir aux ordres de la Reine ; qu'il n'é-
toit pas en son pouvoir d'y rien chan-

ger ; qu'en son particulier , il la serviroit de tout son pouvoir , lorsqu'elle auroit acquiescé aux volontés de S. M. Elle s'adressa ensuite au duc de Beaufort & au coadjuteur , en demandant au premier sa protection , & en disant au second qu'elle avoit l'honneur d'être sa parente. *Mr. de Beaufort* , dit Gondy , fut fort embarrassé ; pour moi je faillis à mourir de honte. Si l'on en croit Joly , elle s'abassa jusqu'à embrasser ses genoux ; elle leur dit , selon *Mad. de Nemours* , que puisqu'ils faisoient l'honneur à ses enfans de les avouer pour parens , ils eussent pitié d'eux. Certainement de toutes ces leçons , celle du coadjuteur est la plus recevable.

Ce n'est pas que l'abaissement ne fût peut-être encore trop indigne de son rang & de sa fierté ; & c'étoit d'autant plus mal à-propos ravaler sa dignité , que toutes les soumissions furent presque inutiles. Gaston parla éloquemment à ce sujet devant la compagnie ; il rap-

1650.

pellâ en peu de mots la conduite des princes & les motifs de celle de la Reine ; il fit entendre que cette princesse ne s'étoit résolue à tirer leur famille de Chantilly & à la confiner dans le Berry, qu'après avoir trouvé un de leurs valets de pied, chargé d'une lettre pour le gouverneur de Saumur ; qu'il ne pouvoit souffrir la princesse dans Paris, puisqu'elle y étoit contre les ordres du Roi ; qu'elle en devoit sortir, ne fût-ce que pour témoigner son obéissance ; qu'elle pouvoit choisir quelque lieu peu éloigné sur la route du Berry, pour y attendre le retour de la cour, & jusqu'à ce qu'on eût autrement ordonné de son sort ; qu'enfin il lui donnoit sa parole qu'elle seroit en sûreté dans ce lieu pendant trois jours, même après l'arrivée de la cour, mais qu'alors aussi, lorsque la Reine se seroit expliquée, il ne répondoit plus de rien, si elle n'obéissoit. Après cette déclaration, la princesse, obligée de sortir de

la capitale , se retira , selon les uns , au Bourg - la - Reine , selon d'autres , à Berny. 1650.

Il n'y a personne qui ne croie que le duc d'Orléans avoit agi avec la prudence nécessaire dans cette occasion , & qu'il avoit sagement accordé ce qu'il devoit à la pitié & au maintien de l'autorité royale. Cependant le cardinal à son retour se plaignit beaucoup qu'il n'eût pas usé d'une plus grande sévérité. Il dit au duc de Beaufort & à Gondy , que c'étoit dans cette circonstance qu'ils auroient dû signaler leur grand pouvoir sur le peuple. Le coadjuteur regarde ces reproches comme une suite du naturel vétilleux & grondeur du cardinal ; mais sa sagacité paroît être ici en défaut , & il semble n'avoir pas saisi la marche de Mazarin. Ce n'étoit pas un principe de misantropie qui le faisoit gronder ; c'étoit sa politique ; il étoit fâché que les frondeurs n'eussent pas usé d'une assez grande sévérité , parce

1650.

que cette sévérité n'auroit pu que les rendre odieux , & qu'il en auroit profité pour les accabler plus sûrement en s'unissant avec les princes , & en se donnant dans le public & auprès d'eux le mérite de la douceur. Quoi qu'il en soit , la princesse usa de ces trois jours de sûreté pour faire changer le lieu de son exil ; tout ce qu'elle pût obtenir , fut d'aller à Vallery au lieu de Châteauroux , où l'on vouloit l'envoyer : mais étant tombée malade à Angerville , elle eut la permission de se retirer à Châtillon sur Loing , auprès de la duchesse de Châtillon ; là , minée insensiblement par la fièvre & la mélancholie , elle mourut sur la fin de l'année , sans avoir la consolation de jouir des derniers embrassemens de ses enfans.



C H A P I T R E I I I .

Séjour de la princesse de Condé à Montrond ; elle en sort pour se rendre à Bourdeaux. Portrait du duc de la Rochefoucault. Soulevement qu'il excite dans la Guienne , de concert avec le duc de Bouillon.

TANDIS que la princesse douairiere voyoit échouer ses projets par les-mêmes des frondeurs , sa bru , plus heureuse retirée à Montrond , s'y fortifioit en secret avec les conseils de Lénéet , amassoit des armes & des munitions , recevoit les débris des troupes de Bellegarde , faisoit passer de l'argent aux officiers qui pouvoient soutenir son parti , distribuoit à d'autres , pour lever des troupes , des commissions qu'on auroit à plus juste titre appellées des libelles contre Mazarin , & enfin forçoit la cour

1650.

Lénéet.
Mém. de
Bussy.

1650.

même à reſpecter ſa retraite : car la Reine avoit été obligée de lui écrire qu'elle approuvoit ſon ſéjour dans cette place , & qu'elle étoit diſpoſée à l'y laiſſer tranquille , pourvu qu'elle n'y tramât rien qui eut l'apparence de révolte.

Tous les détails de ſes préparatifs peuvent intéreſſer dans Lénét ; mais ils deviendroient ſaſtidieux dans une hiſtoire générale , parce qu'ils ne préſentent que de petits artifices , de petites intrigues , & tous ces palliatifs auxquels la foibleſſe a recours pour voiler ſes projets que le grand jour déconcerteroit.

D'ailleurs, ce n'étoit pas pour reſter à Montrond que la princesſe ſ'y étoit retirée , elle devoit paroître ſur un plus grand théâtre. Quoique ce château , par ſa ſituation ſur les confins du Berry , du Bourbonnois , du Nivernois , de la Marche , du Limouſin & du Poitou , parut très propre au ſéjour de quiconque voudroit fomenter les divers mouvemens qu'on ſe propoſoit d'exciter

Lénét.

dans ces provinces ; quoiqu'on pût de-
là les tenir en échec , & en tirer de
grandes contributions , cependant il ne
paroissoit ni assez fortifié ni assez muni
de troupes pour résister à une armée ,
si Mazarin avoit la prudence d'y en en-
voyer une. D'ailleurs le comte de St.
Aignan avec le peu de troupes qu'il
avoit trouvées dans la province , éclair-
roit de près la garnison de Montrond ,
& génoit ses préparatifs. Il se tenoit dans
Bourges , après s'être emparé de la
grosse tour de cette ville , & de-là
veilloit aux divers mouvemens de la
province.

La princesse & Lénét soupiroient
donc après le moment où leurs intelli-
gences, avec les ducs de Bouillon & de la
Rochefoucault , leur permettroient de
quitter ce séjour pour aller jouer un
plus beau rôle dans la Guienne. Mais
ces ducs avoient eux-mêmes trouvé
dans leurs projets des difficultés dont
leur marche avoit été retardée , & n'a-

~~————~~ voient pu remplir leurs desirs aussi
1650. promptement qu'ils l'auroient voulu.
Mais avant de passer au récit de leur
entreprise, faisons connoître plus par-
ticulièrement le second de ces ducs,
puisque nous avons déjà esquissé le por-
trait de son compagnon.

François VI, duc de la Rochefou-
cault, étoit encore un de ces hommes
extraordinaires que la nature prodigua
au siècle de Louis le grand, pour faire
la honte des âges passés, & le déses-
poir des âges à venir. De quelque côté
qu'on l'envisage, soit comme guerrier,
soit comme courtisan, soit comme
homme de lettres, il ne se montre
que sous une face lumineuse : heureux
si pendant long-temps il eût pu encore
y joindre le titre plus flatteur de bon
citoyen ! Il avoit du courage, mais de
ce courage que modere la raison, &
qui vient moins encore du tempéra-
ment que de la crainte du mépris &
d'une forte passion pour la gloire : de

forte qu'en de certaines occasions, des yeux prévenus n'auroient vu en lui que de la timidité. Un caractère liant & social, un esprit souple & insinuant, une facilité de mœurs peu commune, sembloient l'avoir destiné à la vie de la cour; si une ambition plus grande encore ne l'en eut éloigné. Cette passion régnoit en tyran dans son cœur, & c'est à elle seule qu'il dû tout ses écarts, quoiqu'il cherchât à les rejeter sur l'amour, quoiqu'il tâchât de persuader à la duchesse de Longueville, qu'elle étoit l'unique principe de tous ses égaremens; quoiqu'il s'appliquât sans cesse devant elle ces vers de la tragédie d'Alcione :

*Pour mériter son cœur, pour plaire à
ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux Rois, je l'aurois
fait aux Dieux (1).*

(1) On sait que lorsqu'ils furent bravillés :

1650.

Nemours.
Mottev.
Monglat.

Ses contemporains s'obstinèrent à ne trouver ce principe que dans une passion plus noble à de certains yeux , moins excusable à d'autres regards. Il sembloit même en rougir secrètement lui-même , & lutter contre son propre penchant ; ce qui donnoit à sa conduite un air d'indécision qu'il étoit impossible d'expliquer sans recourir à des motifs ou invraisemblables ou honteux pour lui-même. Cette irrésolution rendit sa probité problématique , & on ne le recevoit qu'avec peine dans un parti , parce que d'ordinaire , il n'y étoit pas plutôt admis , qu'il avoit autant d'impatience d'en sortir , qu'il en avoit eu d'y entrer. Mais parmi tant de vicissitudes , l'homme moral se formoit , le limon des pas-

il parodia ainsi ces vers :

» Pour ce cœur inconstant , qu'enfin je con-
 » nois mieux ,
 » J'ai fait la guerre aux rois , j'en ai perdu les
 » yeux.

sons se dépoſoit , & lorsque le ferment de la ſédition eut été entièrement calmé , on vit avec étonnement ſortir des mains d'un homme qu'on avoit cru juſqu'alors uniquement occupé d'intrigues & de petits intérêts de cabale , un des premiers livres que la philoſophie eût encore oſé riſquer en France , un des premiers qui fût penſé & qui fût penſer ſes lecteurs. En deſcendant dans les profondeurs du cœur de l'homme , en lui dévoilant le mobile ſecret de ſes actions , il donna le mot de l'énigme de ſa conduite , & il n'en parut que plus eſtimable ; ſes amis ſur-tout , plus à portée de goûter les charmes de ſa converſation , de ſentir les graces de ſon eſprit , d'admirer l'honnêteté de ſon ame , virent auſſi de plus près , que ſi juſqu'alors il n'avoit pas été parfait , il falloit moins en accuſer ſon cœur , que le foible cœur humain dont il venoit de faire la ſatyre , après en avoir été ſi long-

Lett. de Mad.
de Sévigné.

1650.

La Fare ;
Discours sur
la vie du duc
de Bouillon.

temps l'esclave (1). Ils lui pardonnerent d'autant plus facilement ses erreurs , que le remords est le plus grand vengeur des crimes , & sa conduite lui en avoit inspiré : car on lui entendit souvent donner une grande leçon aux mécontents & aux ambitieux , en disant : *que si l'on savoit les tourmens & les périls qu'il faut essuyer dans les guerres civiles , sur-tout lorsqu'on a l'autorité royale contre soi , on aimeroit mieux essuyer les plus criantes injustices , que de s'armer contre son Roi.*

Tel étoit l'homme qui , avec le duc de Bouillon , espéroit relever le parti du prince , & briser ses fers , en inspirant aux peuples & de la pitié pour lui & de l'indignation contre ses persécuteurs. Bouillon , dans la vicomté de Tu-

(1) Je ne fais où j'ai lu que Mad. de la Fayette disoit : *Mr. de la Rochefoucault m'a donné de l'esprit ; mais , moi , j'ai réformé son cœur.*

tenne , levoit des troupes parmi ses vaisseaux , & transformoit ses payfans en soldats.

1658.
Lénetq

La Rochefoucault , moins puissant que lui , parce qu'il n'avoit ni troupes , ni places dans son gouvernement de Poitou , y possédoit pourtant cette considération qu'attirent la naissance , le rang , les richesses & même l'esprit , & se servoit de ce crédit pour exciter à la guerre ses amis & ses créatures. Le duc de la Force , retiré dans sa terre de ce nom , lui avoit promis d'unir ses troupes aux siennes , & le duc de St. Simon ne lui avoit pas promis des démarches moins vigoureuses dans son gouvernement de Blayes ; mais tous deux lui manquerent au moment de l'exécution. Le premier vouloit faire acheter ses secours ; le duc qui manquoit d'argent , & auquel pour toutes ressources restoit vingt mille livres arrachées à l'avarice de la princesse douairière , se trouvoit dans l'impossibilité de

1650. payer ses services. Il arriva de là , que durant toute la guerre de Guienne , la Force tergiversa , négociant tantôt avec la cour , tantôt avec les ducs & le parlement de Bourdeaux , & promettant à ceux-ci le secours des protestans , à ceux-là leur inaction. Les ducs , quelque force qu'eut donné à leur parti l'union des réformés , ne pouvoient se décider à l'acheter , autant à cause de l'énorme prix qu'y mettoit le duc , que de l'égalité du rang qu'ils prétendoient & qu'il ne vouloit pas leur accorder. Le second avoit donné des espérances de fournir plus noblement ses secours ; outre qu'il étoit parent de la princesse douairiere , on l'avoit vu pleurer à la premiere nouvelle du sort de son fils : **Montglat.** mais dans les commencemens il ne crut pas le parti assez fort , ni les mesures assez bien prises pour s'y soutenir avec honneur ; ensuite la prise de Bellegarde **Lénet.** l'étonna ; puis le comte de la Vauguion , que la cour détacha auprès de lui , lui

ayant représenté qu'ayant été favori du feu Roi, il y auroit plus que de l'indécence à s'armer contre son fils, il se détermina à rester fidele.

1650.

La Rochefoucault, réduit aux seules ressources de son génie, ne se rebuta point par ces defections. Il continua ses intelligences avec les gentilshommes de Poitou & des provinces voisines, & parvint à en rassembler dans son château deux mille, & cinq ou six cents hommes de pied levés dans ses terres. Il les avoit fait venir sous prétexte de la cérémonie de l'enterrement de son pere, dont il vouloit conduire le corps à Vertueil, sépulture ordinaire de ses ancêtres. Son véritable motif étoit de s'approcher de Saumur, où Dumont lui avoit promis de tenir pour les princes, jusqu'à ce qu'il fût venu le renforcer. Jarfay, qui depuis l'aventure de ses extravagantes amours avoit été obligé de se retirer dans ses terres, & qui dans la suite fut pris par les troupes du Roi,

Léner;
La Rochef.
Gourville.

1650.

comme il alloit négocier chez les Espagnols, Jarfay, avoit aussi promis de se jeter dans la place à la moindre apparence de siege. Sur ces assurances des deux parts, la Rochefoucault, après la cérémonie du convoi, proposa aux gentilshommes qui l'accompagnoient, de se porter avec les gens de pied du côté de Saumur : ils y consentirent, mais il n'étoit plus temps. Comminges, à qui la cour avoit donné le gouvernement de cette place, s'étoit hâté de venir l'investir, & Dumont avoit été forcé de capituler, quoi qu'il eût promis au duc de tenir huit jours de plus. Jarfay, de son côté s'étoit tenu tranquille, de sorte que lorsque la Rochefoucault s'avança, il trouva tous les passages fermés & si bien gardés par les troupes de Comminges, que vouloir les forcer auroit été mener toute cette noblesse à la boucherie. Il ne passa donc pas Lusignan, & se contenta d'envoyer à Dumont Gourville, qui ne lui apporta que de tristes

certitudes de son malheur. Alors ayant fondé tous les gentilshommes qui l'accompagnoient, & les voyant peu disposés à servir ses projets, il fut obligé de les congédier d'autant plus promptement, que le maréchal de la Meilleraie approchoit avec une armée. Quant aux soldats qui lui restoient, il les envoya à Montrond, au nombre de cinq cents hommes de pied & de cent chevaux, tandis que lui-même s'enfuyoit presque seul dans le vicomté de Turenne, pour s'aboucher avec le duc de Bouillon.

1650.

Leur projet de faire de la Guienne le théâtre de la guerre n'étoit point impraticable, puisque les affaires dans cette province étoient plus brouillées que jamais. La dernière déclaration que le Roi avoit accordée, en éteignant les troubles, n'avoit point éteint les haines, & les esprits étoient toujours dans le même degré de fermentation. Le duc d'Épernon, toujours bouffi de sa sotte vanité,

1650.

se perdoit en prétentions ridicules, & les Bourdelois s'obstinoient à les mortifier (1). Le parlement, dont, si l'on en croit le coadjuteur, le plus sage & le plus vicieux, en ce temps-là jouoit gaïement tout son bien en un soir, sans faire tort à sa réputation, le parlement étoit encore plus profondément blessé contre le duc que ne l'étoient le peuple

(1) St. Evremont l'a bien peint quand il a dit de lui (*couvert avec le duc de Candale*). Dans le respect qu'il exige, dans les devoirs qu'on lui rend, il oubliera ce qu'on doit au gouverneur & au colonel, pourvu qu'on rende à Mr. d'Epéron ce qu'on ne lui doit pas. Il étoit si engoué de sa grandeur, qu'il obligeoit ceux qui se présentoient pour entrer dans ses gardes à faire les mêmes preuves de noblesse que doivent faire les chevaliers de Malthe. Tout ce qu'il recueillit de cette bouffissure, fut le *so-briquet de prince des Vandales*, que lui donnerent les Bourdelois, & qui quadroit parfaitement avec ses armes, qu'il écarteloit d'Espagne.

& la noblesse , & exigeoit absolument qu'on leur donnât un autre gouverneur. Guionnet , leur député à la cour , choisi exprès comme le plus furieux contre le duc , ne cessoit de solliciter ce changement & le demandoit d'un ton insolent , qui seul eut mérité qu'on leur eût laissé leur tyran. Il alla un jour jusqu'à dire , dans une rue où le Roi passoit , & où l'on s'entretenoit de la prise du Catelet , *que ce n'étoit là qu'une bagatelle , qu'on en verroit bien d'autres , & que les Espagnols (en montrant le Roi) ne lui feroient jamais autant de mal que les Gascons se préparoient à lui en faire.*

1650.
Montglat.
Retz.
Motteville.

Le 11.

D'autres députés étant venus joindre cet audacieux , ils suivirent la cour en Bourgogne , & obtinrent leur audience à Dijon , où le Roi les reçut plus favorablement qu'ils ne le méritoient ; l'intention du cardinal n'étoit pas cependant d'acquiescer à leur demande , moins parce qu'elle bleffoit l'autorité royale , qu'à cause de son attachement

1650.

Retz.
Montglar.

pour le duc , & la passion qu'il avoit pour le mariage d'une de ses nieces avec le duc de Candale. Mais les frondeurs, dont les intérêts étoient bien différens, & pour qui au contraire, tout ce qui portoit l'empreinte de la révolte avoit quelque chose de sacré, se plaisoient à contrarier les idées du cardinal dans cette occasion, & vouloient que d'Epernon fût sacrifié. Le ministre, pour concilier les deux sentimens, proposa un tempérament, & offrit de donner le gouvernement au duc de Candale, mais d'Epernon rejetta fièrement la proposition (1), de sorte que tout tendant

(1) On ne doit pas être étonné qu'il ne vouloit pas être sacrifié même à son fils; il étoit dans la maniere d'être des seigneurs de cette maison, de pousser l'absurdité de l'orgueil jusqu'à ne pas se céder les uns aux autres. Amelot de la Houssaie en rapporte un bel exemple. La promotion du cardinal de la Valette fit naître un différent entre lui & son pere, qui ne vouloit pas lui céder la main. Après une longue

à une rupture éclatante , Bouillon & la
Rochefoucault ne pouvoient choisir 1650.
un moment plus propice pour négocier
avec les Bourdelois.

Le premier envoya secrètement à
Bordeaux Langlade , son secrétaire ,
pour s'aboucher avec les Sauvebœuf , les Mottey
Lusignan & les autres chefs des mécon-
tens. Comme leurs intérêts les rappro-
choient & se concentroient dans un seul
qui étoit la vengeance , les mesures fu-
rent bientôt prises , & on conclut que
si la princesse se présentoit devant Bour-
deaux , on leveroit le masque , & l'on
feroit déclarer la ville en faveur des
princes. Lénéet & la prince^{esse} , avertis

contestation , le pere obligé de souscrire à l'u-
sage , s'avisa d'un singulier stratagème pour s'y
soustraire en partie ; en recevant son fils chez
lui , il lui donna la main , dans une chaise à
dos seulement , & s'assit , lui , dans une chaise
à bras , pour conserver du moins dans cette
visite publique , une marque de la puissance
paternelle.

1650. qu'il étoit temps, se préparèrent secrètement au départ, après avoir pourvu à la défense de Montrond, en y laissant pour gouverneur Persan, & pour garnison les troupes de la Rochefoucault & une foule d'officiers qui s'y étoient rendus des différentes parties du royaume.

Le 9 Mai. Alors la princesse s'échappa pendant une nuit avec une suite de cinquante chevaux, & accompagnée entre autres de Coligny & de Chavagnac; sa plus grande crainte étoit d'être surprise par le comte de St. Aignan, dont les troupes bloquoient Montrond & les environs; elle échappa à ce danger, ainsi qu'à tous les autres d'une marche longue, périlleuse, à travers différentes provinces remplies de forces ennemies. Elle fût obligée de faire une partie du chemin en croupe derrière Coligny, tandis que son fils étoit sur une petite selle, qu'on lui avoit fait faire exprès pour être porté entre les bras de Via-

las , son écuyer. Ils marcherent jour & nuit , sans prendre presqu'aucun repos , évitant les bourgs & les villes , & restant le plus souvent dans la campagne , exposés à toutes les intempéries de l'air : exemple frappant de la force du sexe le plus foible , lorsqu'il est guidé par un grand intérêt. 1650.

Enfin après cinq jours de marche , ils arriverent au rendez-vous où devoient se trouver Bouillon & la Rochefoucault. Le 14.

Ils y étoient ; le premier avec 500 hommes , ramassés dans ses terres , & la plupart gentilshommes ; & le second avec 300 , que lui avoit amenés le marquis de Sillery. La jonction se fit dans une plaine proche du bourg de Saint-Céré. La princesse accabla de politesses & de caresses toute cette noblesse , qui venoit si généreusement se sacrifier pour elle. Le jeune prince , qu'on avoit instruit , dit aux deux ducs , avec une grace enfantine , rendue encore plus intéressante par la circonstance : « je n'ai » en vérité plus peur du Mazarin , puis-

Mém. d'Auberi, sur la vie du duc de Bouillon.

1650. » que je vous trouve ici avec tant de
» braves gens , & je n'espère la liberté
» de mon bon papa , que de leur va-
» leur & de la vôtre ». On peut se figu-
rer avec quelles acclamations fut reçu
ce compliment ; mais elles redouble-
rent bientôt lorsqu'il passa avec sa mère
à travers les rangs de huit escadrons ,
rangés à cent pas de là en bataille , &
lorsque le chapeau à la main , il salua
chacun des maîtres avec toutes les gra-
ces & la franchise de son âge. Au mi-
lieu des salves & des protestations de
mourir au service des princes , on n'en-
tendoit contre Mazarin qu'un cri éner-
gique , qui devoit même blesser les oreil-
les de la princesse , mêlé à ceux de *vive*
le Roi , vivent les princes !

Cependant il falloit songer à la con-
servation d'un dépôt si précieux , & le
duc de Bouillon crut qu'il ne pourroit
être mieux en sûreté qu'à Turenne.
Pendant que la princesse & son fils s'y
reposoient , en attendant qu'on eût levé
tous les obstacles qui pouvoient encore

s'opposer à leur entrée dans Bourdeaux, les ducs ne restoient pas oisifs. Ils avoient appris que le cardinal vouloit faire occuper Brive-la-gaillarde, qui n'est qu'à deux lieues de Turenne, par la compagnie des gendarmes du prince Thomas de Savoye. Aussi tôt ils font sonner le tocsin, & les communes de cinq ou six villages qui forment le vicomté de Turenne, accoutumées à ce signal, se rendent en moins de deux heures à un rendez-vous connu depuis long-temps, & où chacun savoit qu'il devoit se trouver au son de la cloche, qui se répétoit de paroisse en paroisse. La noblesse se met à la tête des communes, & tous ensemble, ils marchent vers Brive, mais ils arrivoient trop tard, & depuis une heure la ville étoit déjà occupée par la compagnie. A cette nouvelle, les ducs détachent quarante maîtres à chacune des portes, avec une grande quantité de fagots pour y mettre le feu, si les magistrats ne veulent

1650.

Le 17^a

Lénetz

1650.

point ouvrir, ou ne chassent point la compagnie. Le peuple allarmé, fait bientôt cesser l'indécision des magistrats, & force les commandans de la compagnie à recourir à une capitulation. Sauvebœuf entre dans la ville, reçoit les paroles, & leur permet de sortir avec armes & bagages; mais Bouillon le défavoue, comme ayant agi sans ordre, enfin on accorde au nom du duc d'Enguien, aux officiers de sortir chacun avec un cheval, mais sans valet & sans bagages, & le reste est obligé de se rendre à discrétion. Les vainqueurs emmenent cent cinquante chevaux à Turenne, & la plupart des prisonniers prennent parti avec eux.

La princesse cependant alloit quitter Turenne pour se rapprocher de Bordeaux, non qu'elle ne fût mieux dans les terres du duc, qu'elle ne pouvoit espérer d'être dans la capitale de la Guienne, Bouillon, pour la recevoir dignement, ayant fait des dépenses effroya-

bles. On auroit peine à comprendre 1650.
comment, dans le délabrement de sa fortune, il pouvoit y suffire, si l'on ne savoit combien de ressources ont encore les grands dans la confiance ou l'avidité des petits, lors même que leurs affaires sont le plus désespérées. C'étoient tous les jours à Turenne des festins plutôt que des repas, qui commençoient & finissoient par les fantés, que l'on portoit pour Condé; on les buvoit tantôt debout, tantôt à genoux, mais toujours le chapeau bas & l'épée nue à la main. Bouillon les commençoit par des protestations de mourir au service des princes, & de ne remettre l'épée dans le fourreau qu'il ne les vît en liberté; & ces fantés, il les portoit tantôt de deux, tantôt de trois rasades, dans des gobelets à l'allemande. Chacun, jusqu'aux valets, l'imitoient, de sorte que bientôt tout le monde se trouvoit dans une gaieté qui approchoit beaucoup de l'ivresse.

1650.

Malgré cette réception & ces marques d'attachement que je ne rapporte , que parce qu'elles ne sont plus dans nos mœurs , la princesse étoit impatiente de se montrer aux portes de Bourdeaux , & on résolut de la conduire à Limeuil , qui n'en est pas éloigné. Mais on ne pouvoit le faire sans danger ; le chevalier de la Valette , étant dans les environs avec une petite armée , résolu d'observer sa marche & de l'enlever s'il étoit possible. Heureusement la princesse pouvoit alors se montrer avec assurance , & non comme elle avoit fait jusqu'alors , fugitive & dans les ténèbres. Quand elle sortit de Turenne , elle étoit accompagnée de seize escadrons , de quatre cents gentilshommes & de deux cents dragons , lesquels avec l'infanterie , pouvoient former un corps de deux mille quatre cents hommes. Ils couvrirent si habilement sa marche , que la Valette n'osa rien tenter contre elle , & qu'elle arriva à Limeuil , saine & fauve,

sauve, après avoir fait une partie du chemin par eau.

1650.

Cependant les épernonistes, c'étoit ainsi qu'on appelloit les troupes de la Valette, après avoir fortifié le pont de Terrasson, l'avoient quitté pour marcher du côté de Bergerac. Les ducs, avertis de son dessein, voulurent rendre au chevalier plus que les allarmes qu'il leur avoit données, & voyant la princesse en sûreté, résolurent de le combattre, malgré la lassitude de leur infanterie, fatiguée de la longue course qu'elle venoit de faire. Ils quittent Liemeuil sur le soir, & pendant les ténèbres d'une nuit fort obscure, ils avancent & trouvent les ennemis postés à Clermont & à Montclard, villages situés dans des lieux montueux, couverts de bois & de difficile accès. Le chevalier étoit en outre défendu par un ruisseau bourbeux & profond, qui formant une espece de marais, le séparoit des ducs, & les empêcha d'enlever ses quartiers

Lc 246

~~pendant la nuit~~ pendant la nuit , comme ils se l'étoient
1650. promis.

A la pointe du jour les épernonistes , ayant apperçu la moitié de la cavalerie ennemie , l'autre s'étant égarée par la faute des guides , prennent l'alarme , & cherchent leur salut dans la fuite. Mais tandis qu'ils s'empressent de se retirer du côté de Bergerac , à la faveur d'un grand bois qui les couvre , les ducs passent le ruisseau , fondent sur le bagage avec 300 mousquetaires & 100 chevaux. Coligny , à la tête des volontaires , & Sauvebœuf font des prodiges de valeur ; l'escorte du bagage est écrasée ; cent cinquante soldats restent sur la place , avec deux capitaines & d'autres officiers ; tout le bagage , mulets , chariots , équipages , argent , vaisselle du général & des officiers , tout devient la proie du vainqueur. Le butin fut estimé trois cents mille livres , & il se trouva tel cavalier qui eut douze cents louis d'or pour sa part. Les ennemis , loin de profiter du

désordre qu'entraîne le pillage , pour se retourner contre les vainqueurs , ne s'en servirent que pour se sauver très promptement à Bergerac & même au-delà , pourchassés encore par une foule de paysans , qui sonnerent le tocsin sur eux , & les accablèrent de coups & de malédictions.

Cet avanrage , qui n'auroit rien été dans d'autres circonstances , devint considérable dans celle-ci , où il falloit acquérir une certaine confiance pour le parti. Aussi les chefs ne manquerent pas de le faire sonner bien haut , & de le broder de tous les ornemens qui pouvoient le relever & frapper les imaginations , en dissimulant leur perte , & en doublant ou triplant celle des ennemis dans des relations enflées , qu'ils eurent soin de faire circuler à Bourdeaux & aux environs.



C H A P I T R E IV.

Mouvemens dans Bourdeaux. La princesse y est reçue. Les ducs s'y introduisent ensuite. La ville se déclare entièrement pour les princes.

1650. **S**I l'on vouloit profiter de cette victoire, & en tirer quelque fruit, il falloit se hâter d'arriver à Bourdeaux. La nouvelle qui s'en étoit répandue parmi le peuple, ainsi que les différens papiers trouvés dans la cassette du chevalier de la Valette, & dont plusieurs étoient des ordres de la cour, très peu favorables à la capitale de la Guienne, avoient porté à leur dernier degré dans l'esprit de la populace deux sentimens bien différens, l'un d'exécration contre la cour & les épernonistes, l'autre de pitié & d'intérêt pour la princesse & son fils. Ajoutez à cela les bruits que les émis-

faïres du parti faisoient courir, que le véritable motif de la prison de Condé étoit la partialité que ce prince avoit montrée pour la ville de Bourdeaux contre son gouverneur. Le peuple ne pouvoit donc être mieux disposé. Il n'en étoit pas de même des jurats & d'une partie du parlement : attachés à la cour ou par intérêt, ou par principes, ou par amitié pour le gouverneur, car la haine contre celui-ci n'étoit pas si générale qu'il ne lui restât des partisans, ils voyoient avec effroi les maux que se préparoit Bourdeaux, s'ils attiroient la guerre dans leurs murs en recevant la princesse. L'avocat-général Lavie étoit de tous le plus ardent à se déclarer contre son admission. Son zele n'étoit peut-être pas absolument pur, car il arrivoit de la cour, où Mazarin lui avoit, disoit-on, promis la première présidence, à la mort du président Bernay, lequel étoit aussi pour lors à la cour. La première marque d'improbation que donna

1650.

Léner.

~~1650.~~ 1650. Lavie au projet formé d'admettre la princesse dans Bourdeaux, fut de faire fermer les portes pendant 24 heures : mais le peuple furieux s'assemble en tumulte, & poussant des cris horribles, brise les portes avec des haches, jurant de massacrer quiconque s'opposera à l'entrée de la princesse, & forçant les jurats de crier *vive le Roi, vivent les princes, & point de Mazarin!*

Le 31 Mai. Sur ces nouvelles la princesse précipite sa marche pour ne point laisser refroidir cette bonne volonté, & arrive aux portes de Bourdeaux, tandis que le parti qui lui est contraire la croit encore bien éloignée. Le chemin qu'elle prit depuis Lormont fut jonché de fleurs, & on la combla de bénédictions, elle & son fils pendant cette courte route. Ce n'étoit qu'un prélude de ce que son entrée dans la ville devoit avoir d'honorable : quatre cents vaisseaux, qui étoient dans le port, la saluerent de trois décharges de toute leur artillerie; plus

de trente mille hommes sortirent des murs pour la recevoir , & à travers cette foule empressée autour d'elle , Sauvebœuf & Lusignan , qui lui servoient d'écuyers , eurent bien de la peine à la conduire à un carrosse superbe qu'on lui avoit préparé. Le jeune prince , porté entre les bras d'un gentilhomme , vêtu d'une robe de taffetas blanc , chamarrée d'argent & de passemens noirs , avec un chapeau couvert de plumes blanches & noires , attiroit tous les regards , moins encore par sa parure , qui relevoit les graces de sa jeunesse , que par les caresses multipliées qu'il prodiguoit de tous côtés , tendant ses mains à droite & à gauche , les donnant à baiser à quiconque pouvoit l'approcher , & s'écriant que *son pere & son grand pere avoient eu raison d'aimer des gens aussi affectionnés pour leur maison qu'ils le paroissent*. Ce fut au milieu de cette scene , qui auroit été intéressante pour un philosophe , & qui devoit l'être bien

1650.

davantage pour ce peuple , que la princesse & son fils , suivis de vingt-deux carrosses , remplis de noblesse , & entourés d'une multitude innombrable qui fendoit en pleurs , arriverent au logis du président de Lalane , qu'on lui avoit destiné pour demeure. Elle n'y fut pas à l'abri du bruyant empressement du peuple , qui s'y précipita en foule & ne s'écoula , que lorsque pour repaître leurs regards , elle se fut placée avec son fils sur une terrasse , d'où elle se fit voir jusqu'à minuit à cette multitude , qui ne cessoit de la combler de bénédictions , & de vomir contre Mazarin toutes les imprécations que la fureur peut suggérer à la populace.

Ibid.
La Rochef.

On ne voit point les deux ducs jouer derôle dans tout ce spectacle , c'est qu'en effet ils n'y assisterent point. Ils étoient restés avec toutes leurs troupes à Lormont , craignant de n'être point introduits dans la ville , & avec raison , car ils avoient reçu plus de vingt lettres

différentes sur la forte opposition qu'ils trouveroient à être admis parmi les jurats & une partie du parlement. Ils se consolerent de ce refus par la glorieuse réception faite à la princesse, & par l'espérance de trouver bientôt avec son secours une voie facile pour la suivre : car quoique les jurats & le parlement ne fussent point allés sur le champ la saluer en corps, il y en eût peu qui se dispensassent de la voir en particulier, & qui ne lui promissent tout ce qui pourroit dépendre d'eux.

1650.

Cependant Alvimar, maréchal de camp, dépêché par la cour, se préparoit à troubler la joie que ressentait la princesse de sa réception ; il entroit dans la ville presque aussitôt qu'elle, apportant aux jurats & au parlement des ordres, ou pour ne pas recevoir la princesse, ou pour l'arrêter elle & son fils, & faire le procès à Lusignan, ainsi qu'à quelques autres, comme coupables de trahison, par leur liaison avec les

1650.

Lénet.

ennemis de l'état, & par les secours qu'ils avoient sollicités auprès des Espagnols. Alvimar, qui étoit déjà venu négocier à Bourdeaux, lors de la dernière paix, faite par le maréchal Dupleffis, étoit connu du peuple, & sa vue, dans ces circonstances, n'annonçant rien que de sinistre, le mit en fureur. Il auroit été sur le champ massacré, si quelques gentilshommes ne l'eussent soustrait à la rage de la multitude, en le conduisant chez la princesse. La manière dont on devoit le traiter, forma un point important de délibération pour son conseil. Quelques-uns vouloient qu'on l'abandonnât à toute la furie de la populace, pour la rendre d'autant plus irréconciliable avec la cour, qu'elle seroit plus coupable : ce fut l'avis des deux ducs, qu'on envoya consulter à Lormont, & qui le motiverent ainsi dans leur réponse. Mais Lénet, & après lui la princesse, que son sexe portoit à des moyens plus doux, crurent la modé-

ration plus prudente dans un moment où l'on devoit plus chercher à exciter la pitié que la haine , où une action violente , toujours si odieuse dans le sexe le plus sévère , le paroîtroit bien davantage dans le sexe le plus humain , & fusciteroit plus d'ennemis que de partisans.

On résolut donc de ne donner à Alvimar que la peur , & sans réprimer les injures , les menaces , les reproches , les malédictions dont le peuple le chargeoit , tandis qu'on le conduisoit chez l'avocat-général Dufault , & le président Daphis , pour y porter ses lettres , on le garantit d'extrêmités plus terribles , auxquelles la multitude vouloit se livrer contre lui. Lusignan dans cette occasion , montra ce qu'est la noblesse françoise , & prouva qu'au milieu de ses plus grands égaremens elle ne fait jamais un entier divorce avec l'honneur. Il n'ignoroit pas la rigueur des ordres dont Alvimar étoit chargé contre lui ,

1650.

& qu'ils n'alloient à rien moins qu'à lui faire porter la tête sur un échaffaut, & cependant il lui servit d'égide contre tous les traits lancés sur lui, il appaisa les murmures, il suspendit l'effet des menaces, & n'oublia rien enfin de tout ce qui pouvoit calmer cette populace irritée. Dufault & Daphis ayant refusé de recevoir les lettres qu'apportoit son ennemi, pour les présenter au parlement, il le ramena dans sa propre maison où il veilla encore plus soigneusement à sa sûreté, & lui procura ensuite les moyens de s'échapper sans avoir reçu le plus léger mauvais traitement.

Le 1 Juin.

Le lendemain de son arrivée, la princesse munie d'une longue requête que Lénét lui avoit dressée, & qui étoit plutôt un manifeste sanglant contre Mazarin qu'une supplique, se rendit au parlement accompagnée de son fils & du même cortège de la noblesse & du peuple, qu'elle avoit eu la veille. Les

rues & la grand'salle retentissoient des plus bruyantes acclamations. Ce fut 1650. dans cette dernière que la princesse se plaça pour jouer le même rôle que sa belle-mère avoit joué au parlement de Paris. Elle attend chaque conseiller au passage, elle lui représente en fondant en larmes le malheureux état de toute sa maison, opprimée par le cardinal Mazarin, elle lui demande un refuge Le même. contre ses injustes persécutions. Le jeune prince, entre les bras de Vialas, ne met point en œuvre des artifices moins puissans; il jette ses bras au cou des conseillers, il les embrasse l'un après l'autre, il leur demande en pleurs la liberté de son père; scène attendrissante, qui émeut tous les cœurs, & fait mêler les larmes des protecteurs à celles des supplians.

Cependant l'assemblée se forme quoique lentement; Lavie, qui a envie de traîner les choses en longueur, élève mille difficultés, fait parler les ordres

1650. du Roi , montre les dangers de la commiseration , & parvient presque à ébranler les esprits , lorsque tout-à-coup on voit entrer la princesse , qui , outrée de dépit & d'impatience , se précipite dans la grand'chambre , tenant son fils par la main , & le visage baigné de larmes , se jette à genoux devant cette assemblée aussi surprise que flattée secrètement

Le même. d'un tel abaissement. On s'empresse , on court à elle , on la relève , & enfin à travers les sanglots , les soupirs , elle parvient à faire entendre ces mots :

» Je viens , messieurs , demander justice au Roi en vos personnes , contre la violence du cardinal Mazarin , & remettre la mienne & celle de mon fils entre vos mains. J'espère que vous lui servirez de pere ; l'honneur qu'il a d'être proche parent de S. M. & le caractère sacré dont vous êtes revêtus vous y obligent. Il est le seul de la maison royale qui soit en liberté ; il n'est âgé que de sept ans ;

» monsieur son pere est dans les fers. 16)0.
» Vous savez tous, messieurs, les grands
» services qu'il a rendus à l'état, l'a-
» mitié qu'il vous a témoignée dans les
» occasions, celle dont s'honoroit pour
» vous monsieur mon beau-pere. Laif-
» sez-vous toucher à tant de titres; ne
» refusez pas votre commisération à la
» famille la plus malheureuse & la plus
» injustement persécutée ».

La douleur l'ayant empêché de pour-
suivre, son fils reprit la posture qu'on
lui avoit fait quitter, & se jettant à
genoux, s'écria de ce ton qui perce
l'ame: » servez-moi de pere, messieurs;
» le cardinal Mazarin m'a ôté le mien ».
A ces mots il n'y eut personne qui ne
courût à lui pour le relever, personne
qui ne fût attendri jusqu'aux larmes,
& ne se sentît suffoqué par la douleur
& la pitié. Le président Daphis, qui
faisoit les fonctions de premier prési-
dent, les pria de se retirer, les assurant
que la compagnie étoit sensible à leur

~~1650.~~ 1650. malheur & alloit s'occuper de leur requête.

Cependant Lavie faisoit tous ses efforts pour traîner l'affaire en longueur, mais Dufault, quoiqu'à l'âge de 80 ans, parla avec tant de vigueur, qu'il emporta les avis. Les cris du peuple, assemblé dans la grand'salle & qui menaçoit de mettre le feu au palais, si l'on ne rendoit justice à la princesse, ne contribuerent pas peu à hâter la décision en sa faveur. Cependant on voulut encore légitimer l'arrêt qu'on alloit rendre par une formalité, en faisant demander à la princesse, si, dans le cas que la compagnie lui accordât la protection du Roi & sûreté dans la ville, elle ne promettoit pas d'y vivre en bonne sujette de S. M. & d'employer toute son autorité pour que rien ne s'y passât contre le service du monarque. Sur la réponse affirmative, l'arrêt fut rendu, portant en substance que la requête & le registre seroient envoyés à

S. M. laquelle feroit suppliée, attendu les protestations de fidélité de la princesse, d'agréer qu'elle & son fils demeuraissent en sûreté à Bourdeaux, sous sa sauvegarde & sa justice; qu'en outre S. M. feroit suppliée d'agréer les remontrances contenues au registre.

1650.

La princesse, qui s'étoit obstinée à ne point quitter le palais qu'elle n'eût obtenu cette piece, n'en sortit qu'à six heures du soir, pour retourner à sa maison avec le cortège qui l'avoit accompagnée le matin. Elle y reçut de nouveau la visite de tous les membres du parlement, qui ne jugerent pas cependant devoir encore la faire en corps, attendu les défenses que le Roi leur avoit envoyées de la recevoir; comme si ces ordres ne venoient pas d'être plus audacieusement blessés par leur arrêt, qu'ils n'auroient pu l'être par une vaine formalité.

Cependant les deux ducs soupiroient après le moment d'être reçus dans la

1650. ville, & ils avoient quitté Lormont pour s'en rapprocher & s'étoient postés dans le faubourg des chartreux. La même opposition qui les avoit jusqu'alors éloignés subsistoit toujours, & ils ne pouvoient espérer d'être introduits que par la faveur du peuple ; car les jurats, la plupart placés de la main du duc d'Epéron, étoient intéressés par la reconnaissance à ne point les admettre ; le parlement, en grande partie, malgré son ressentiment contre le duc, n'étoit pas mieux disposé. La compagnie étoit partagée en trois partis ; celui de la cour, qui ne reconnoissoit de loi que les ordres du maître ; celui de la petite fronde, qui avoit pour unique but l'éloignement du gouverneur ; celui de la grand'fronde, qui, à l'exemple de celle de Paris, outre cet éloignement, ne respiroit que les plus hauts projets de l'ambition, & étoit disposé à tout pour remplir ses vastes projets. De ces trois partis, rapprochés par leur haine con-

tre le duc, il ne résultoit qu'un senti-
ment, celui de tout faire pour en dé-
livrer la province, de prêter à la sédi-
tion assez de force pour contraindre la
cour à son éloignement, mais de s'en
tenir là. En recevant les ducs, on pré-
voyoit assez qu'on seroit entraîné à des
démarches bien plus hardies, & qu'en
se déclarant une fois pour la liberté des
princes, on alloit changer la nature
des mécontentemens, par conséquent
des procédés, & allumer dans la pro-
vince une guerre civile.

Telles étoient les réflexions que fai-
soient les principaux citoyens, & qui
les empêchoient de se prêter entièrement
aux vues des ducs, dans la crainte de
se voir bientôt leurs esclaves. Mais le
peuple, qui ne consultoit que sa haine,
étoit bien loin d'une telle circonspec-
tion, qu'il appelloit une trahison à la
cause commune. Echauffés sous main,
par Lénét & ses émissaires, ils n'avoient
pas moins d'impatience que les ducs de

1650.

Le 2 Juin.

les voir dans leurs murs. Ceux-ci profiterent de cette bonne volonté, & faifissant l'occasion d'une vifite que leur rendit la princesse, accompagnée d'une foule de peuple qui appelloit les ducs à haute voix, les priant d'entrer dans la ville, & menaçant de massacrer quiconque leur feroit contraire, un moment après que la princesse les eût quittés, ils la fuivirent & s'établirent à Bourdeaux.

Mais ce n'étoit pas tout; il falloit, comme la princesse, se procurer la protection du parlement, & paroître d'autant plus fousmis pour le moment, qu'on espéroit après ce premier pas parler bientôt plus hautement. Cette entreprise étoit d'autant plus difficile, que la

Le 16 Mars.

compagnie avoit entre les mains une déclaration enrégistrée au parlement de Paris, par laquelle les deux ducs, mad. de Longueville & Turenne étoient déclarés criminels de leze-majesté. Ils dresferent leur requête en conséquence de

cette déclaration , demandant sûreté à la compagnie jusqu'à ce qu'ils eussent eu le temps de se justifier auprès de S. M. des crimes dont on les avoit noircis , & sur lesquels étoit fondée la déclaration. La princesse de son côté ne s'oubloit pas , & pressoit en particulier chaque conseiller d'avoir égard à cette requête. Quelques-uns se rendoient , mais le plus grand nombre persistoit à vouloir que les ducs sortissent , promettant alors de ne rien décider sur la déclaration : mais il fallut que leur opiniâtreté cédât à celle des ducs ; malgré les oppositions de Lavie , la compagnie intimidée par les menaces du peuple qu'on faisoit agir , donna enfin l'arrêt demandé , & leur accorda pour six semaines sa protection.

1650.

Le 4 Juin

C'étoit déjà un grand point de gagné , & après cette première démarche , les ducs se flattoient d'entraîner bientôt la compagnie dans d'autres , qui ne permettroient plus ensuite de reculer : mais

1650.

ils avoient un terrible adverfaire à dompter dans Lavie , qui ne leur donnoit point de repos , & étoit seul capable de faire échouer leurs projets : mais son zele imprudent les en délivra. Il mit tout en usage pour exciter une sédition contre la princesse , il fit circuler parmi les syndics des corps de métiers , les copies des lettres du Roi qu'Alvimar & lui avoient apportées , il manda les banquiers pour leur défendre de prêter de l'argent à la princesse , sur ses pierres , & enfin il n'oublia rien avec le Franc , Douglas & Pontac , jurats , pour exciter parmi le peuple des mouvemens en faveur de la cour , mais il en arriva tout autrement qu'il ne l'avoit espéré.

Le 9.

Le peuple furieux , s'attroupe un jour autour du logis de la princesse , en s'écriant que Lavie est un traître , qu'il faut l'égorger lui & sa famille , & qu'ils courent le mettre en pieces. La princesse veut suspendre leur rage , & s'efforce de leur inspirer des sentimens plus

pacifiques; mais les ducs & les autres chefs, plus cruels dans leur politique, applaudissent à leur projet, croyant que par quelque voie que ce fût, il falloit se délivrer d'un homme dont le zele pouvoit leur être si dangereux.

1650.

Cette populace, charmée qu'on laisse un libre cours à sa fureur, ne demande qu'un chef. Sauvebœuf, ennemi personnel de Lavie, ne rougit point de se mettre à leur tête; ils entourent sa maison, ils enfoncent les portes; Lavie n'a que le temps de se sauver chez les feuilans ses voisins; on l'y poursuit, & c'en étoit fait de lui, si Sauvebœuf, touché des larmes de sa femme, n'eût empêché qu'on ne l'égorgeât. Le peuple, qui se rend à ses représentations, veut au moins se venger sur sa femme, & revole à sa maison; Sauvebœuf, toujours sur leurs pas, la soustrait à leur fureur, & la conduit par la main avec ses enfans à la retraite de son mari. La populace en courroux de voir sa fureur deux

1650. fois trompée , s'en dédommage sur la maison qu'elle dévaste , & dont elle enleve jusqu'aux portes & aux fenêtres , pour y mettre ensuite le feu , atrocité que Sauvebœuf empêche encore.

Cependant Lavie , voyant cet horrible spectacle , juge sa présence désormais plus contraire qu'utile au Roi ; il prend un bateau , s'enfuit à Blayes , & de-là se rend à la cour. Il arriva de cette sédition , ce qui arrive toujours des mouvemens du peuple , qu'on peut bien exciter , mais qu'il n'est pas si facile de modérer quand on leur a laissé prendre du cours. Cette populace , fiere d'avoir fait quitter la partie à Lavie , & alléchée par le butin qu'elle venoit de faire dans sa maison , se préparoit à user des mêmes violences contre la demeure des trois jurats. La princesse , qui par mille raisons de politique étoit obligée de réprimer une pareille rage , essuya bien des difficultés pour contenir ces furieux. Le fruit , que les ducs tire-

rent

rent de tant de violences , fut d'aliéner davantage contre eux les membres du parlement , & de devenir aussi odieux à quelques-uns d'entre eux , qu'ils furent chers à la populace , dont ils avoient flatté les emportemens. Ils eurent lieu de s'appercevoir de ces sentimens de haine des magistrats, lorsque quelques jours après , sur une longue lettre envoyée de Blaye par Lavie au parlement, on commença à informer de la sédition , on ordonna aux jurats de faire prendre les armes aux habitans, qui heureusement pour les ducs s'y refuserent , & on arrêta trois des plus séditeux, qu'on auroit envoyés au gibet , si l'on n'eût craint de voir renouveler les violences qu'on cherchoit à réprimer.

Cependant les ducs connoissant qu'ils ne feroient jamais déclarer le parlement , s'ils ne parvenoient à donner quelque consistance à leur parti , & si l'on ne voyoit une espece de sûreté à

1650.

s'engager avec eux, cherchoient à se donner un peu de réputation, en s'emparant de quelque poste autour de Bourdeaux, & sur-tout à se procurer un secours plus solide de la part des Espagnols. Ceux-ci n'avoient pas plutôt vu les troubles s'élever dans la Guienne, qu'ils s'y étoient intéressés dans l'espoir de regagner de ce côté ce qui leur avoit échappé durant la guerre de Paris. Le baron de Batteville, gentilhomme franc-comtois, s'étoit approché de Bourdeaux, dans l'intention de négocier avec les mécontents, & de les engager à un traité avec son maître, en leur promettant des monts d'or. Il s'étoit ensuite retiré à St. Sébastien, où la princesse lui avoit dépêché Baas, gentilhomme du duc de Bouillon, pour faire en son nom le même traité que Turenne & Mad. de Longueville avoient fait avec les Espagnols, comme nous le raconterons bientôt. Mais Batteville ne pouvoit donner que de brillantes promef-

ses , les affaires de son maître étant dans un tel dérangement , qu'il avoit bien de la peine à soutenir les dépenses ordinaires de la guerre ; dans toute celle-ci à peine pût-il fournir deux cents cinquante mille livres , quoiqu'on eût promis des millions. C'est qu'en effet, ils n'avoient pu donner davantage. Dès qu'ils avoient vu la prison des princes , l'événement sans doute le plus heureux pour eux , après les coups que Condé avoit portés à leur monarchie , ils avoient songé à en profiter ; mais ni leur intention , ni leur intérêt , n'étoient certes pas de contribuer à la délivrance du prince , quoiqu'ils fissent tout ce qu'il falloit pour le persuader. Aussi n'hésiterent-ils pas à se lier promptement avec Turenne & la duchesse de Longueville , & à leur fournir des secours , mais de façon cependant à se rendre toujours les maîtres des événemens , & à ne pas donner tant de consistance au parti , qu'il pût écraser le cardinal &

1650.

Lévesq

1650.

briser les fers du héros dont ils avoient reçu tant de plaies. Ils auroient bien volontiers suivi la même politique pour Bourdeaux ; c'étoit ce qui auroit pu leur arriver de plus favorable , que de se saisir d'un poste aussi avantageux. Ils auroient pu se prévaloir de la foiblesse où le parti y étoit à sa naissance , du besoin qu'on avoit de leurs secours , de la terreur qu'inspiroient aux Bourdelois & le ressentiment du gouverneur & la vengeance de Mazarin. Sous tant de prétextes , ils auroient pu faire recevoir garnison espagnole dans la ville , comme ils avoient fait à Stenay ; sous celui de la liberté des princes , ils y auroient poussé vigoureusement la guerre , & s'y seroient ménagés des conquêtes , qui à la paix leur auroient été de sûrs garans de la reddition des places qu'on leur avoit enlevées sur la frontière. Tous ces avantages ils les sentoient vivement ; mais on les prit dans un moment d'impuissance ; ils étoient

épuisés d'hommes & d'argent ; tous les fonds de la guerre étoient faits , soit pour la Flandre , soit pour l'Italie ; Portolongo , Piombino , Casal , qu'ils vouloient reprendre , le Portugal , où ils vouloient se défendre , avoient absorbé toutes leurs forces , & tout ce qu'ils pouvoient faire , quand cette ville se déclara , étoit d'envoyer de très légers secours & de pompeuses espérances.

1650.

Cependant les ducs leurrés par les artifices de Batteville , & ne doutant pas que tous les trésors du Pérou ne refluaissent à Bourdeaux , ne se contenterent pas de Baas , ils dépêcherent encore Sauvebœuf & Silleri , beau-frere de la Rochefoucault , lesquels partirent chargés d'une lettre de la princesse pour le Roi d'Espagne. Mais le commencement de leur voyage fut malheureux ; car s'étant embarqués sur une frégate que leur avoit envoyée Batteville , le duc de St. Simon la fit attaquer par une autre , soutenue de quelques chaloupes , de sorte

Le 14.

16, 0.

que les négociateurs furent obligés de se sauver dans un esquif, & de chercher une autre voie pour pénétrer en Espagne.

Le 17.

Le parti des princes eut lieu bientôt de se consoler de ce petit malheur par le cours favorable que prirent leurs affaires & dans la ville & dans le parlement. Les succès & les revers en furent également la cause. Le comte de Meille, ayant été chargé de s'emparer de Castelnaud, réussit si heureusement au gré des bourgeois dans cette légère expédition, qu'ils la célébrèrent comme l'événement le plus important. Le parlement, avançant pas à pas dans le chemin de la révolte, se détermina à envoyer à celui de Paris le conseiller Voisin, pour l'instruire de ce qu'il avoit fait en faveur de la princesse, & lui demander l'union. Il s'étoit déjà déterminé à la même démarche auprès du parlement de Toulouse, qui étoit fort disposé à se déclarer contre la cour, & qui, malgré les

Le 12.

sages représentations du premier président de Montrane, avoit commencé les hostilités, en déclarant, par un arrêt, le duc d'Epéron perturbateur du repos public.

1630.

D'un autre côté, ce duc s'étant saisi de l'Isle de St. Georges, située à trois lieues au dessus de Bourdeaux, cette expédition, par la frayeur qu'elle jeta dans la ville, servit mieux le parti que n'auroit pu faire le gain d'une bataille. Les Bourdelois, se croyant perdus, s'écrient qu'il faut songer à la sûreté publique; qu'il y a dans le parlement des traîtres, qui veulent livrer la ville à leur tyran. Sur ces murmures la compagnie s'assemble, elle ordonne à tous les bourgeois, sans distinction, de prendre les armes, elle les fait assembler à l'hôtel-de-ville au son de la cloche, pour aviser à la cause commune, elle prie les ducs d'occuper les postes de Surain & de Bastide, & ordonne enfin qu'on prendra dans le coffre commun

Le 22.

1650.

dix mille écus , & qu'on les prêtera à la princesse pour lever deux régimens d'infanterie , destinés à la défense de Bourdeaux.

L'assemblée de l'hôtel-de-ville fut encore plus favorable aux vues des ducs. On y résout , tout d'une voix , que la sûreté publique ne pouvant se contenter de la simple garde ordonnée par le parlement , les bourgeois demeureront unis avec les ducs & cette compagnie , dont on observera inviolablement les arrêts , & qu'on prendra sur-tout les mesures les plus efficaces pour reconnoître les partisans du duc d'Epemon , & en délivrer la ville. Cette délibération étoit d'autant plus favorable , que le maréchal de la Meilleraie , qui s'approchoit avec une armée , voulant tenter d'abord les voies de la douceur , avoit envoyé au parlement , un trompette avec une lettre , pour instruire la compagnie que le Roi consentoit à dépouiller le duc d'Epemon de son gouvernement ,

pourvu que de leur côté ils chassassent de la ville , les rebelles qu'ils y avoient retirés. Sans la délibération , la compagnie se feroit peut-être laissé tenter par ces offres , & il y eut même bien des avis à les accepter : mais enfin il passa à la pluralité , que le procureur-général écriroit au maréchal , « que la com-
» pagnie s'étoit trouvée si indignée de
» son procédé , qu'elle n'avoit pas voulu
» ouvrir sa lettre , qu'il lui paroïssoit
» fort étrange qu'il lui eût envoyé un
» trompette & l'eût traitée en ennemie ,
» & que s'il eût su son métier , il se se-
» roit bien gardé d'en user ainsi ».

1650.

Cette démarche vigoureuse rendit le peuple plus hardi à demander l'union projetée. Il renouvela ses attroupemens & courut furieux au palais pour l'obtenir , menaçant d'égorger quiconque s'y opposeroit. La compagnie y étoit assez disposée , mais elle auroit voulu sauver les apparences , & que le Roi , ni les autres parlemens , n'eussent pas

1650.

eu à lui reprocher d'avoir levé hautement l'étendard de la révolte contre son souverain. Pour se conformer à leur délicatesse, les ducs consentirent que, sans donner en termes formels l'arrêt d'union, on en rendît un contre le duc d'Epéron, ses troupes, fauteurs & adhérens, ce qui auroit le même effet pour le parti des princes. L'arrêt fut en conséquence lancé tel qu'il avoit été concerté : Epéron, la Vallette, & tout ce qui étoit sous leurs ordres, furent déclarés infracteurs de la paix, & perturbateurs du repos public, avec injonction à tout le monde de *leur courre sus*.

Les Bourdelois s'empressèrent de mettre le même jour cet arrêt à exécution. Epéron s'étoit posté dans un marais auprès de Blanquefort, & comme sa position le rapprochoit trop de la ville, la crainte donna du courage aux habitans; cinq ou six mille s'armèrent & forcerent le duc de Bouillon, qui crai-

ignoît un échec, & n'avoit pas trop de confiance en de pareilles troupes, de les mener à l'ennemi. Ils tromperent les pressentimens & firent beaucoup mieux qu'il ne l'avoit espéré; dans deux ou trois décharges, ils tuerent quatre-vingt ou cent hommes, parmi lesquels deux capitaines de Navailles. Ils n'eurent, eux, que deux soldats, & un bourgeois de tués, & la nuit les ayant surpris, ils se donnerent toute la gloire de cette journée, quoique dans la vérité ils se fussent un peu retirés en désordre. Ce qu'il y eut de plus particulier, fut la valeur du président Pichon, lequel se piquant de bravoure, avoit voulu être de l'expédition, & ne se sentoît pas de joie d'y avoir eu un cheval tué sous lui.

La vanité de ces bourgeois triompha bien davantage, lorsque quelques jours après, on les mena à l'attaque de l'île de St. George, dont ils s'emparerent ainsi que de la garnison, qu'ils prirent

1650.

Le 27.

1650.

à discrétion dans une église, avec le baron de Canolles, lieutenant-colonel du régiment de Noailles, qui les commandoit. Ils furent conduits en triomphe à Bourdeaux, dont les habitans, à cette vue se livrerent aux transports de joie les plus extravagans. On eut bien de la peine de les soustraire à la rage de ces forcenés, qui vouloient les mettre en pieces. Il suffisoit, pour les décider à cette atrocité, que ces prisonniers fussent soldats de leur gouverneur. La haine contre lui étoit si envenimée, qu'un cavalier de la Rochefoucault, régiment nouvellement levé sous le nom du duc, ayant crié, en plaisantant, *vive le Roi & Mr. d'Epernon!* fut sur le champ égorgé, & traîné par toutes les rues, après qu'on lui eut coupé le nez, les oreilles, & d'autres parties qu'on devine assez par cela même que je ne les nomme pas.

Les ducs, armés de l'arrêt qu'ils avoient si long-temps sollicité, leverent

enfin le masque , & donnerent à leur parti une publicité qu'il n'avoit pas encore eue. Le duc d'Enguien fut nommé généralissime , & tout se fit en son nom ; les ducs sous lui eurent le titre de généraux , & Sauvebœuf , ainsi que Lusignan , celui de lieutenans. Avec cent mille francs qu'envoierent les Espagnols , on leva des troupes , & on parvint à former un corps de huit cents chevaux & de trois mille hommes de pied ; la princesse fit broder sur les drapeaux & les étendarts , une grenade en feu , qui éclatoit de toutes parts , avec cette devise , *coacta* ; allusion ingénieuse à la contrainte où on la réduisoit d'allumer le feu de la sédition pour réclamer la liberté de son mari. L'administration prit une forme , toujours sous l'inspection du parlement , qui nomma des commissaires pour les différens départemens ; quatre pour assister au conseil de guerre , Blanc-Mauvoisin ,

1650.

Rémond, d'Espagnet & Mirat (1); Bordet & Monier, pour veiller au poste de St. Surain; Faïade, pour celui de la Bastide; Muscadet & Pichon pour l'artillerie; Boucault, le Boux & Dufault pour la distribution des finances, qui devoient se prendre dans les différentes recettes; d'Aleme enfin, pour un petit armement qui devoit se faire sur la riviere. Tous ces membres du parlement assistoient au conseil de guerre, où ils parloient d'autant plus haut, qu'ils entendoient moins les affaires qui s'y traitoient. La premiere qui fut agitée roula sur la maniere dont se feroit le prêt aux soldats, & on résolut de fabriquer des sous pour les

(1) J'avertis que tous ces noms ne sont peut-être pas bien orthographiés; les mémoires de Lénét, d'où ils sont tirés, étant fort mal imprimés, il peut s'y trouver beaucoup de pareilles fautes dont je ne suis pas responsable.

payer. Comme la cavalerie faisoit beaucoup de dégât pour les fourages dans les environs, on forma un amas de foin, & on convint de le distribuer par jour aux cavaliers; on laissa la princesse maîtresse de la distribution des deniers des recettes, & les jurats eurent ordre de mettre la milice bourgeoise dans un tel état de discipline, qu'elle fût en état de servir utilement dans l'occasion.

1650.

On ne se contenta pas de ces précautions relatives à la guerre; on rendit un arrêt pour expulser tous ceux qui étoient suspects au parti, & on nomma des commissaires pour en faire une liste exacte. On envoya l'arrêt dans toute l'étendue du ressort, avec une lettre circulaire du duc d'Enguien, pour exciter les communes à prendre les armes. On fit plus; on envoya cet arrêt au parlement de Toulouse, ainsi qu'à celui de Paris, pour leur demander de nouveau l'union, mais avec cette dif-

1650. férence , qu'on fit partir un exprès pour ordonner aux membres députés vers ce dernier, de ne plus demeurer à Paris, comme députés auprès du Roi & du ministre, mais auprès du parlement
Le 6 Juiller. seul. Enfin on couronna toutes ces audacieuses démarches, par un arrêt semblable à celui que le parlement de Paris avoit rendu dans la dernière guerre, par lequel il défendoit de faire aucune paix, si l'on n'y comprenoit tous ceux qui se seroient joints au parti.



CHAPITRE V.

Les Espagnols envoient un député à Bourdeaux. Sédition du peuple contre le parlement. La princesse de Condé appaise les mutins. Traité de Turenne avec les Espagnols. Prise du Catelet. Siege de Guise.

A La vue de tant de succès, les ducs ne pouvoient trop se louer de la hardiesse qui les avoit procurés. La méfintelligence qui regnoit parmi leurs ennemis, leur en présageoit encore. En effet, St. Simon, la Meilleraie & d'Épernon, sembloient, par la jalousie du commandement, vouloir mettre les affaires du souverain dans un plus mauvais état, que les rebelles eux-mêmes ne les y mettoient. Les deux premiers s'étoient donnés un rendez-vous pour y concerter les opérations contre Bour-

1650.

1650.

deaux , & ils s'attendoient que le dernier daigneroit aussi s'y rendre. Mais l'orgueil de d'Epernon , jaloux de voir d'autres généraux commander dans son gouvernement , lui montra cette démarche sous un aspect humiliant , & sans sauver même les apparences de la bienfiance , il leur manda , par un laquais , qu'il n'avoit point de conseil ni à leur donner , ni à prendre d'eux. On peut se figurer le ressentiment de la Meilleraie sur un pareil procédé , lui qui n'étoit pas humble. Les ducs se promirent bien de profiter de cette division , surtout avec le secours dont Batteville les berçoit toujours , & quatre cents cinquante mille livres , que leurs envoyés avoient , disoient-ils , vus embarquer sur trois frégates , pour les conduire à Bourdeaux. Dans une situation si brillante , & avec ces espérances mensongeres , ils ne doutoient presque plus d'aucuns succès , lorsqu'ils éprouverent bien cruellement qu'ils ne devoient

pas compter totalement sur le parlement, & moins encore sur les secours de l'Espagne. 1650.

Enfin ces trois frégates, tant attendues & si vantées par le parti, arrivèrent, & avec elles dom Joseph Osorio, négociateur des Espagnols, qui venoit faire signer le traité qu'avoient conclu les envoyés des ducs. Ce n'étoit pas une petite question à décider, si on recevroit cet envoyé publiquement ou en secret; la démarche paroissoit aussi délicate que celle de la réception du député espagnol pendant le siege de Paris. On se résolut au premier parti, comme devant produire un plus grand effet. La princesse lui envoya un carrosse à six chevaux avec quelques gentilshommes, & on le reçut avec tous les honneurs que pouvoit exiger un envoyé du Roi d'Espagne : mais la joie de son arrivée fut un peu troublée, quand on vit que le traité conclu par les envoyés étoit absolument le même que celui de la duchesse de Longueville Le t.

1650.

& de Turenne avec Fuenfaldagne. Les ducs estimant leur parti plus puissant, avoient espéré beaucoup davantage. La Rochefoucault sur-tout en fût indigné, parce qu'il n'y étoit pas nommé, Baas ayant voulu en réserver tout l'honneur à son maître, peut-être par l'ordre de Bouillon lui-même; car celui-ci avoit de grandes prétentions au-dessus de la Rochefoucault, & la Rochefoucault de son côté n'en affectoit pas moins; ce qui produisoit entre eux de temps en temps des divisions, lesquelles heureusement n'éclatoient pas dans le public. Mais leur douleur & celle des autres chefs fut bien augmentée lorsqu'on vit, qu'au lieu de la somme promise, les Espagnols n'apportoient que quarante mille écus.

Tandis qu'on fulminoit contre leur mauvaise foi, & que dom Joseph les excusoit, & que cependant on acceptoit les quarante mille écus, parce qu'après tout, ils valaient mieux que rien, il

se passoit au parlement une scene bien terrible pour le parti. Le président Daphis , changeant tout-à-coup , faisoit rendre un arrêt , par lequel il étoit ordonné d'informer de l'arrivée des frégates & de dom Joseph , avec injonction de *lui courre sus*. Cet arrêt étoit bien inconséquent avec la réception qu'on lui avoit faite , réception approuvée par les commissaires du parlement ; mais il n'avoit rien d'étonnant ; car Daphis trouvoit qu'il ne gagnoit pas assez dans le parti , & ses confreres vouloient se mettre à couvert & des reproches du Roi , qui quelque jour auroit pu leur faire un crime de leur liaison avec les ennemis de l'état , & des reproches des autres compagnies souveraines , qui pouvoient craindre de s'unir avec eux , s'ils l'étoient publiquement avec les Espagnols. Ce furent du moins là les raisons qu'ils donnerent de leur arrêt , ajoutant qu'ils en avoient formé

1650.

un autre secret qui défendoit de l'exécuter.

Le 51.

Malgré le ridicule de ces subterfuges, il fallut que les ducs feignissent de s'en contenter, & plâtrèrent, comme ils purent l'affaire aux yeux de l'envoyé pour ne pas décréditer le parti, & pour tâcher d'obtenir du moins, par son moyen, le reste des quatre cents mille francs. Mais le surlendemain les ducs furent complètement vengés. La princesse, alarmée par le procédé du parlement, ou plutôt feignant de l'être, lui avoit fait dire qu'elle vouloit savoir une fois pour toutes, si on recevroit ou non le cardinal, dans le cas qu'il vint à Bourdeaux, comme le bruit en couroit, parce qu'alors elle prendroit ses arrangements, & sur l'affirmative iroit chercher une retraite ailleurs. Le peuple, furieux qu'on l'eût réduite à cette démarche, & croyant déjà la perdre elle & son fils, court en armes au palais,

demandant les arrêts nécessaires pour ~~_____~~
lui procurer une entière sûreté, à elle 1650.
& à ses serviteurs. On tenoit alors l'audience publique; ils entrent dans la grand'chambre, & prient le parlement, mais de ce ton absolu qui commande, de cesser l'audience & d'assembler les chambres. Il fallut obéir, & on envoya assurer la princesse qu'elle pouvoit être tranquille, qu'on lui accordoit une entière protection, & qu'on la prioit même de ne pas tarder à mettre sur pied des troupes pour soutenir les arrêts rendus & à rendre en sa faveur.

Après cette délibération, la compagnie croit que tout est terminé, & chacun se prépare à retourner chez soi: mais rendus plus audacieux par le succès & l'impunité, les mutins leur demandent fièrement s'ils ont rendu l'arrêt d'union; quelques membres répondent qu'on n'en a rien fait, parce que ce n'est point ce qu'a demandé la princesse: aussi-tôt mille épées sont tirées,

1650.

~~_____~~ toute la compagnie est repoussée dans la grand'chambre avec violence, quelques-uns mêmes sont blessés; ils envoient avertir la princesse de leur position périlleuse, en la priant d'y mettre ordre; les ducs s'y opposent, & principalement Bouillon, lequel appuya avec tant de force cet avis, qu'il fut soupçonné, non peut-être sans raison, d'avoir sous main échauffé la sédition. Ces soupçons doivent se tourner en certitude, lorsqu'on se rappelle combien il étoit peu scrupuleux sur les moyens durant la guerre de Paris, & qu'il n'avoit pas tenu à lui qu'on n'eût recouru aux plus atroces violences pour se rendre maîtres du parlement.

Cependant le danger devenoit de plus en plus pressant pour la compagnie, & l'on envoyoit message sur message à la Princesse. Lénét prit en conséquence la résolution de se rendre seul au palais, pour juger de ce qu'il y avoit à faire. Il passa au milieu d'une
haie

haye que formoit cette populace l'épée à la main dans la rue & dans la grand-salle. On le reçut avec les plus bruyantes acclamations, & on l'assura qu'on ne désempareroit point, que la princesse ne fût entièrement satisfaite. Il fut plus mal reçu dans la grand'chambre. Dès que le président Daphis l'aperçut, il courut à lui comme un forcené, & lui fit les plus sanglans reproches accompagnés d'horribles blasphêmes : « Voilà » donc ce qu'ils avoient gagné à hasar- » der pour eux des pas qu'aucune com- » pagnie n'auroit jamais faits ; ils al- » loient être égorgés par l'ordre de ceux » mêmes qui leur devoient tout, & à » qui ils avoient communiqué une par- » tie de leur puissance ; mais ils sauroient » bien la retirer à eux toute entière, la » maintenir, la faire respecter par ceux » même qui prétendoient l'anéantir ». Lénét laissa Daphis exhaler sa fureur, & étant parvenu à le calmer peu-à-peu par sa modération, il sortit pour tâcher

1650.

de les délivrer de cette horde de furieux : mais il n'y parvint pas ; il eut beau répéter le rôle que le coadjuteur avoit si souvent joué dans la grand'salle de Paris , & les haranguer pendant très-long-temps sur le perron , il ne put réussir à se faire suivre de cette multitude qui s'obstina à rester. La princesse , craignant que la scène devenant trop sanglante ne la rendît elle-même odieuse , pour ne l'avoir pas prévenue , se rendit enfin au parlement avec ses femmes , Lénét & un seul écuyer. A sa vue les acclamations de la populace redoublèrent , ainsi que les plaintes de la compagnie.

Elle parla long-temps au parlement avec une éloquence qui lui étoit naturelle , & qui se développoit dans les occasions , lorsqu'elle étoit échauffée par quelque intérêt puissant. Voyant enfin que malgré ses discours , la compagnie étoit toujours si effarée qu'elle ne prenoit aucune résolution : « Je vois bien ,

» messieurs , leur dit-elle , avec une
» franchise relevée encore par les gra-
» ces de son sexe , je vois bien ce que
» vous demandez de moi. Vous vou-
» lez que je fasse retirer ce peuple , &
» que je vous tire du péril où vous ont
» jetté vos indécisions : la petite vanité
» gasconne vous empêche de m'en prier.
» Eh bien , il faut vous satisfaire. Si je
» réussis , vous direz que votre autorité
» en feroit bien venue à bout sans moi ;
» si je ne réussis pas , vous ne manque-
» rez pas de croire que je n'ai ici de
» crédit que par votre autorité ; n'im-
» porte.... A ces mots , elle veut for-
tir , mais elle en est empêchée par la
foule du peuple qui se précipite dans la
grand'chambre , criant que la compa-
gnie n'est composée en grande partie
que de traîtres , & qu'il ne faut pas que
la princesse sorte avant d'avoir reçu sa-
tisfaction. Elle a beau répondre que
tout est arrangé , qu'elle est contente ,
on ne veut pas l'en croire , & elle est

1650.

~~_____~~ forcée de rentrer. Alors on apprend que le jurat de Pontac, sur un ordre du parlement dont il étoit greffier en chef, avoit armé tout ce qu'il avoit pu trouver de son parti, & s'avançoit pour délivrer la compagnie; il n'y avoit peut-être pas de meilleur moyen pour la faire entièrement massacrer, & c'étoit l'ordre le plus imprudent que dans la circonstance on avoit pu donner. La princesse, effrayée à cette nouvelle, se fait un passage à force de prières, & au travers de deux mille épées nues parvient jusqu'au perron, d'où elle voit avancer Pontac avec sa troupe, qui fait une décharge, en criant cependant, *vive le Roi! vivent les princes!* Quoique dans les plus vives allarmes, la princesse cependant ne se trouble pas entièrement, & conserve encore assez de sang froid pour s'écrier, *qui m'aime me suive*; & défendant en même temps aux deux partis de tirer, elle marche; chacun la suit, amis ou ennemis, en la

comblant de bénédictions , & l'accompagne jusqu'à son logis : deux hommes seuls périrent dans ce désordre , l'un sans nom , l'autre capitaine dans Enguien. 1650.

Cette violence , qui sembloit devoir éloigner plus que jamais les esprits , les rapprocha. Le parlement , connoissant que désormais il ne feroit pas le plus fort , ne résista plus que foiblement à toutes les impulsions qu'on voulut lui donner ; & même , selon quelques-uns , toute sa résistance n'avoit été que simulée ; ce qui est assez probable , d'après les faits mêmes que nous avons rapportés. Le président Daphis se vendit entièrement au parti , moyennant deux années de la pension qu'on lui avoit proposée , & qu'on lui paya d'avance. On rendit , sur une requête de la princesse , un arrêt , par lequel , en renouvelant la protection accordée à elle , à son fils & à tous leurs serviteurs , on ordonnoit qu'on armeroit en diligence ;

Retra.

Lézet.

Leziz

1650.

Le 257

qu'on écrivoit au Roi en forme de remontrances contre le cardinal Mazarin & les désordres de l'état ; qu'on accorderoit l'union avec tous les corps de la ville ; & par un article secret, qu'on donneroit contre le ministre un arrêt semblable à celui de 1617, aussi-tôt qu'il seroit dans le ressort. Quelque temps après le Roi ayant mandé qu'il s'avançoit vers Bourdeaux, & qu'on eût à lui députer en la forme ordinaire, on ordonna que pour réponse on feroit de très humbles remontrances à S. M. contre le cardinal, comme auteur de tous les désordres de l'état, & qu'il seroit sursis à la députation jusqu'à ce qu'on sût que S. M. étoit dans le ressort. En même-temps, on fit sortir de la ville tous ceux qui étoient suspects au parti : il s'en trouva onze parmi les membres du parlement qui furent notés ; si on ne les expulsa pas de même que les autres ; & si on leur permit encore d'assister aux délibérations, ce fut avec l'in-

tention secrète de ne point suivre leurs avis , & dans la crainte simplement que si on les chassoit , le Roi ne s'en servît pour former ailleurs un autre parlement. Ainsi en peu de temps la révolte parvint à son dernier période ; mais avant d'en développer les progrès & la fin , il faut retourner sur nos pas , & détailler toutes les difficultés qu'éprouva la cour avant de pouvoir venir en Guienne. Les menées de Turenne & de Mad. de Longueville , ainsi que leur jonction avec les Espagnols , ne furent pas une des moindres raisons de ce retard.

Le maréchal & la duchesse , retirés à Stenay , n'étoient pas en état de lutter seuls contre les troupes de la monarchie. Ils manquoient également d'argent & de troupes , & dans un tel abandon leur seule ressource étoit de réclamer l'assistance des Espagnols ; ressource horrible qui pouvoit entraîner la perte de l'état , & que ne peuvent justifier dans l'une la nécessité d'une juste dé-

fenſe , dans l'autre l'attachement pour
1650. Condé , moins encore ſa paſſion pour
la duchefſe , tout autre intérêt devant
céder au grand intérêt de la patrie. Cette
trahiſon , car c'en étoit une , étoit d'au-
tant plus noire , qu'on alloit voir le ſeul
général qui pouvoit ſoutenir la France
contre ſa rivale , implorer ſon ſecours
pour déchirer ſon ſein , tandis que l'au-
tre grand homme , qui avoit été ſi
long temps le plus ferme appui de l'une
& le plus redoutable adverſaire de l'au-
tre , voyoit ſes talens enchaînés avec
ſa liberté. Cette conſidération n'échappa
point aux Eſpagnols , & dès que Tu-
renne ſe préſenta , il trouva toutes les
portes de la négociation ouvertes. Avec
un tel appui les Eſpagnols ſe flattoient
d'envahir enfin ces belles provinces
qu'ils convoitoient depuis ſi long-temps ;
& qu'ils avoient toujours attaquées , plu-
tôt encore avec l'or des Mexicains &
des Péruviens , qu'avec le fer de leurs
ſoldats. Dom Gabriel de Toledé , que

L'archiduc envoya à Stenay avec un plein pouvoir, eut bientôt levé toutes les difficultés. Les Espagnols s'obligerent de fournir aux François deux cents mille écus pour lever une armée; cinquante mille par mois pour l'entretenir pendant les six mois de campagne; vingt-cinq mille par mois pendant les six autres d'hiver; soixante mille pour leur entretien particulier, & cinquante mille pour les frais extraordinaires. On convint en outre, que le Roi d'Espagne mettroit garnison à Stenay, mais dans la ville seulement, & que la citadelle resteroit aux François; que les conquêtes, qu'on pourroit faire sur les frontières, resteroient au Roi d'Espagne jusqu'à la conclusion de la paix générale & à la liberté des princes; mais que les places du royaume, qui tomberoient entre leurs mains, seroient confiées à la duchesse & au maréchal, pour être gardées de même sous le nom & la protection du Roi catholique jusqu'à la

1650.
Le 30 Avril
Montclar.
Histoire
Turenne, p.
Ramsai.

1650.

paix générale; enfin, que si les princes étoient élargis avant la conclusion de cette paix, la duchesse & le maréchal emploieroient tous leurs soins & même leurs armes pour la procurer.

En conséquence de ce traité, les Espagnols s'emparèrent de la ville de Ste-nay, tandis que la duchesse se retiroit avec ses François dans la citadelle. Turenne, avec des secours si puissans eut bientôt trouvé des troupes, & malheureusement des troupes françoises, par l'imprudence du cardinal, qui se méfiant des régimens de Condé, d'Enguien & de Conty, en avoit réformé une partie & envoyé l'autre en Italie. Tous ceux qui se trouverent libres, officiers & soldats, vinrent se ranger sous les drapeaux de Turenne, & ceux qui ne l'étoient pas, désertèrent la plupart dans la même intention, de sorte que le maréchal se vit bientôt à la tête de six à sept mille hommes, accoutumés à vaincre, mais qui heureusement,

Lérez.

du moment qu'ils furent armés contre leur patrie , parurent avoir dégénéré. Turenne , à la tête de ce corps , se prépara à revendiquer la liberté de Condé , & pour légitimer , du moins par les mots sa révolte , il imagina le nom le plus singulier qu'on eût encore vu dans les armées , en prenant le titre de *lieutenant général de l'armée du Roi pour la liberté des princes*.

1650.

Cependant les Espagnols se hâtant de profiter d'une alliance qu'ils ne payoient si chèrement , que par l'espoir de s'en indemniser sur nos provinces , brûloient d'entrer en campagne , & d'exécuter un plan bien favorable à leurs vastes desirs , si Turenne y eût accédé. Ils vouloient fondre sur la Picardie , tandis que le maréchal , à la tête de ses troupes & de quatre ou cinq mille hommes des leurs qu'ils y auroient joint , auroit tenu en échec les forces que la France pouvoit leur opposer. Couverts ainsi par Turenne , ils n'auroient point craint

1650.

d'être inquiétés dans leurs conquêtes , & dans peu de temps auroient recueilli les fruits de leur infidieuse & avare générosité. Mais Turenne, comme je crois l'avoir déjà dit, conserva de la vertu jusque dans ses égaremens, il ne vouloit point consommer la ruine de sa patrie , & perçant au travers du manège des Espagnols , il les déconcerta entièrement , en s'opposant avec fermeté à leur plan. Il soutint invariablement que le but de la confédération étant la liberté des princes , pour procurer par contre-coup la paix générale , c'étoit à cet objet seul que devoient tendre toutes les opérations ; qu'il falloit s'efforcer de pénétrer jusqu'aux portes de Vincennes , & par conséquent réunir toutes les forces , si l'on vouloit y arriver promptement & sûrement. Il se réservoit sans doute en lui même , s'il parvenoit jusqu'aux princes , de changer de marche & de politique.

Son sentiment l'emporta ; les troupes

combinées s'avancèrent, & après avoir
cotoyé quelque temps la frontière, pour
donner de la jalousie à toutes les places,
elles se présentèrent tout-à-coup devant
le Catelet, & commençant l'attaque
d'emblée, emporterent sur le champ le
fauxbourg. Ce succès les ayant encour-
ragés, ils ne tarderent pas à former un
logement sur la contrescarpe, & batti-
rent si vivement la place, que la gar-
nison avec l'espoir perdit bientôt le
courage de se défendre. Vandî, qui y
commandoit, n'étoit pas d'une trempe
d'ame à prendre les mêmes allarmes;
il se préparoit à s'enfvelir sous les rui-
nes, lorsque quelques-uns des soldats de
sa garnison vinrent lui proposer de se
rendre. Cette lâcheté indigna ce brave
officier au point qu'il en devint féroce,
& tua deux de ces vils guerriers de sa
propre main, menaçant d'un sort pa-
reil quiconque auroit la bassesse de re-
nouveler de si infâmes propositions:
mais cette bravoure intraitable, loip

1650.

Le 10 Juin

Montglat
Mottev.

1650. d'exciter l'émulation ne fit qu'irriter. Les payfans des environs, qui s'étoient retirés dans la ville, effrayés de voir le mineur attaché au bastion, & craignant encore plus les horreurs de l'assaut que celle de la servitude, se joignirent à la pusillanime & mutine garnison de Vandî; ils se saisirent de sa personne, & maîtres alors de faire leur composition, ils rendirent honteusement la place après quatre jours de siège.

Encouragés par ce succès, les Espagnols crurent trouver par-tout la même facilité avec la même lâcheté. Fuenfaldagne & Turenne decampant sur le champ à la tête de vingt mille hommes, allèrent investir Guise. Bridieu, qui y commandoit, ne le cédoit à Vandî, ni en valeur, ni en talens militaires, & il n'avoit point à faire à une vile troupe de payfans, & à des soldats plus vils encore. Il se défendit courageusement & fut soutenu de même; mais les ennemis ayant ouvert la tranchée dans trois

endroits, & attaché le mineur à la muraille, toute la bravoure des assiégés alloit leur devenir inutile, s'ils n'eussent pas eu le château, qui est très fort, pour asile. Les habitans & la garnison s'y retirèrent avec tout ce qu'ils purent emporter, abandonnant la ville aux assiégeans, & d'autant plus disposés à prolonger leur défense, qu'ils n'étoient pas sans espoir de voir échouer tous les projets de leurs ennemis.

En effet, dès que la cour avoit été avertie des mouvemens des Espagnols sur la frontiere, elle sentit le danger de cette guerre, en concurrence sur-tout comme elle étoit avec celle qu'on préparoit en Guienne, & crut ne pouvoir y porter des secours trop prompts & trop efficaces. En conséquence elle s'avança jusqu'à Compiègne pour donner plus d'activité aux opérations, tandis que le maréchal Dupleffis Prâlin, nommé pour les diriger, se portoit en Champagne à la tête de quatorze mille hom-

1650.

Le 2 Juin

1650.

mes avec d'Hocquincourt, la Ferté-Senneterre & Villequier ses lieutenans-généraux. Le cardinal lui-même alla jusqu'à la Fere pour inspirer de l'assurance par sa présence, & par les secours qu'il porta à l'armée, soit d'argent, soit d'habits. Le premier soin du maréchal fut de couvrir les frontieres de Champagne, & de jetter dans Rheims, Châlons & Soissons, des garnisons qui ôtaient aux ennemis l'envie de les attaquer. Trop foible lui-même, pour oser provoquer dans des lignes, des ennemis supérieurs en nombre & pleins de confiance par la prise du Catelet; il se borna à les harceler, à enlever leurs convois, de façon que la famine les forçât bientôt à lever le siege. Pour y réussir il se posta entre Guise, Landrecies & le Quenoi, & parvint à les affamer de sorte, que bientôt dans leur armée, on ne put trouver de pain pour de l'argent; malheur, qui se mêlant à ceux de l'attaque du château qui ne

réussissoit pas , y porta bientôt le découragement & la terreur.

1650.

Un échec qu'ils essuyèrent acheva de les décider. Le maréchal étoit aidé dans ses opérations avec une activité peu commune de la part des subalternes ; mais entre eux tous , brilloit un prêtre nommé Migneux , qui dans les fonctions paisibles de son ministère , avoit conservé une bravoure & une ardeur pour la guerre , aussi disparate avec son état que scandaleuse , s'il ne se fût agi de la défense de la patrie. Cet abbé avoit offert ses services au maréchal , qui le mit à la tête d'une troupe de paysans , d'autant plus utiles que la parfaite connoissance qu'ils avoient du pays , suppléoit à ce qui pouvoit leur manquer d'autre côté. Quelques soldats mêlés parmi eux , les formerent bientôt à la discipline & les rendirent formidables. Migneux se signaloit tous les jours à leur tête , par la défaite de quelques partis ennemis & l'enlèvement de

Histoire de
Condé , par
Mr. Turpin.

1650.
Montglat.

leurs convois. Il aspirait à un triomphe plus glorieux, lorsque Roquespine, gouverneur de la Capelle, & Gontheri, cornette des chevaux-légers du cardinal, lui enleverent l'honneur qu'il ambitionnoit, en se saisissant d'un grand convoi de vivres & de munitions, qui venoit du Catelet au camp des ennemis. Il étoit conduit par une très forte escorte, qui se vit battue & dissipée, quoique les Espagnols fussent très supérieurs aux François. Cette perte ayant achevé de rendre la famine extrême dans le camp, les ennemis prirent la résolution de lever le siege, & ils firent la nuit pour l'effectuer plus sûrement, preuve honteuse de leur délabrement, puisqu'ils fuyoient devant une armée beaucoup plus foible que la leur.

Il étoit temps pour la cour que cet événement arrivât; les frondeurs, qui insultoient à ses disgraces, desiroient presque aussi ardemment que les enne-

mis, la prise de Guise. Ils faisoient alors toutes les occasions de décrier le cardinal, & crioient également, & contre la perte du Catelet, & contre le siege de Guise, & contre le soulèvement de Bourdeaux, reprochant tous ces événemens à la mauvaise administration du cardinal. Les choses même parvinrent au point, que la Reine crut ne pouvoir appaiser les murmures que par sa présence, & elle envoya chercher le cardinal qui étoit sur la frontiere, avec ordre de revenir au plutôt, ce qu'il exécuta, & toute la cour rentra avec lui dans Paris. 1650.
Le 29 Juin,



CHAPITRE VI.

Les frondeurs s'opposent au départ du Roi pour la Guienne. La cour les trompe & s'y rend ; opérations militaires dans cette province.

LA présence de la cour ne changea pas les frondeurs, qui plus alarmés, plus ils lui voyoient de succès, ne reçurent qu'avec chagrin la nouvelle de l'affront que les ennemis venoient d'éprouver devant Guise. Ils craignoient que, si à ce triomphe le cardinal joignoit la pacification de Bourdeaux, il ne devînt si puissant, qu'il leur dictât des loix à sa volonté. Ils desiroient donc rester au moins les maîtres de cette pacification, & employer leur médiation de façon que, dictant l'accordement à leur gré, ils pussent faire poser les armes aux Bourdelois pour les re-

1650.

Montglat.

prendre quand ils jugeroient à propos ,
& tenir ainsi le cardinal dans une per-
pétuelle dépendance. Ils prétendoient en
conséquence que la cour devoit tour-
ner toutes ses forces du côté de la Pi-
cardie & de la Champagne , & ne son-
ger à l'accommodement avec les Bour-
delois qu'en les satisfaisant , & en les
délivrant du duc d'Epemon , quelque
dangereuse que parût cette condescen-
dance pour l'autorité , parce que di-
soient-ils , il valoit mieux perdre pour
le moment quelque chose de ce côté ,
que de perdre à la fois deux provinces.
Ces raisons , quoique spécieuses , n'é-
toient pas capables d'éblouir le cardinal
sur ses véritables intérêts ; & démêlant
les ruses de ces perfides conseillers , il
s'obstina à vouloir que la pacification
de la Guienne se fît par la voie des ar-
mes ; prétendant , avec assez de raison ,
que des factieux seuls pouvoient avoir
un autre sentiment , & ne pas vouloir
qu'on fît exemple de leurs semblables.

1650.

Retz

1650.

Monglat.

Le 25 Mai.

Cependant , feignant d'accorder quelque chose à leurs vues , il proposa au duc d'Orléans d'aller lui-même en Guienne travailler à l'accommodement ; mais Gaston ayant demandé que pour préliminaire on lui donnât parole de révoquer le duc d'Epemon , le cardinal ne voulut point y consentir , de sorte que la cour songea sérieusement alors à y aller elle-même. Mais ne voulant pas rompre tout-à-fait avec les frondeurs , elle feignit d'entrer dans leur avis , & le cardinal leur insinua qu'il étoit à propos que le Roi allât à Fontainebleau , & que cependant on répandît le bruit que c'étoit dans l'intention de faire le voyage de Guienne pour punir les rebelles. Afin de mieux couvrir son manège , il feignit d'acquiescer à toutes leurs demandes , & reçut le Fevre pour prévôt des marchands de la main même du coadjuteur. Quelque temps auparavant , d'Emeri étant mort , ils avoient nommé à la sur-intendance un homme

à leur gré , en y plaçant le président de Maisons, frere de Longueil, lequel se vit seul en possession de cette place , le comte d'Avaux , qui y étoit adjoin-
ne voulant point être en second , & ayant donné sa démission. Les nouvelles de Bourdeaux effrayant chaque jour de plus en plus le cardinal , il redoubla de soin pour tromper les frondeurs , & il n'y en eut pas un avec qui en partant , il ne se raccommodât avec les plus grandes bassesses , ne laissant de toutes ses créatures que le Tellier , pour servir d'espion , plutôt encore que de conseil au duc d'Orléans , à qui on abandonna tout pouvoir avec l'exercice de son titre de lieutenant-général. Châteauneuf & le premier président formoient avec le Tellier son conseil ; on y offrit une place au coadjuteur , qui ne jugea pas à propos , dit-il , de l'accepter.

Cependant depuis Fontainebleau , le Roi s'étoit avancé jusqu'à Orléans , d'où le cardinal manda aux frondeurs que

1650.

Le 4 Juil.

Le 6.
Montglaz.

1650. l'approche de S. M. avoit tellement effrayé les Bourdelois , que ſi elle s'avançoit ſeulement juſqu'à Tours , ils ſe ſoumettroient entièrement , & on avança en effet vers cette ville , & de-là on gagna Poitiers , toujours proteſtant qu'on étoit diſpoſé à ne paſſer outre. Quand les frondeurs furent la cour dans cette derniere ville , ils virent bien qu'ils avoient été pris pour dupes , & envoyèrent au cardinal couriers ſur couriers pour le conjurer de revenir & de leur laiſſer cette négociation , toujours prétextant du bien de l'état , & feignant de craindre que cette diviſion des armes ne laiſſât la frontiere en proie aux ennemis. Mais le miniſtre , levant alors le maſque , répondit que le Roi étoit trop avancé pour reculer , que ſa préſence feroit plus contre les rebelles que toute autre conſidération ; & pourſuivant en effet ſon chemin , après avoir paſſé par Angoulême , la cour arriva enfin à Li-

Le 21. bourne , à huit lieues de Bourdeaux. Les frondeurs

Le 25.

Le 1 Août.

frondeurs honteux & furieux de s'être
laissé si grossièrement tromper, se pro-
mirent bien de prendre leur revanche,
& la prirent en effet, comme nous ne
tarderons pas à le voir.

1650.

Dès que le parlement de Bourdeaux
eut appris l'arrivée du Roi dans la pro-
vince, il rendit un arrêt, par lequel il
étoit défendu de recevoir le cardinal
dans la ville, ni aucunes troupes à la
suite du Roi. Il nomma en même temps
pour députés auprès de S. M. le prési-
dent Pichon & trois conseillers, avec
défenses de voir le cardinal ni directe-
ment, ni indirectement, de faire ni de
recevoir aucunes propositions de paix,
& sur-tout d'avoir aucune relation avec
leur premier président Lavie, & les au-
tres de leurs membres qui étoient à la
suite de la cour, & qu'ils qualifioient de
traîtres à la patrie : la ville de son côté
députa Pontac-Bautiran, & Blanc, pro-
cureur-syndic. Le temps de l'élection des
jurats approchant, la cour, qui craignit

Le 28 Juillet

Lévesque

1650. que les rebelles n'en fissent nommer d'autres à leur dévotion, envoya des ordres pour surseoir à l'élection, avec d'autant plus de raison, que la plupart de ceux qui étoient alors en place lui étoient attachés. Mais ces précautions furent inutiles; le jour même que le Roi arrivoit à Libourne, les rebelles firent nommer trois jurats, qui étoient presque dans leur dépendance.

Cependant les députés étoient allés remplir leur commission, avec toutes les marques & toutes les assurances extérieures de respect & d'obéissance. La Reine, feignant également de son côté, les reçut avec douceur, & leur fit donner par écrit sa réponse, que leur lut le secrétaire d'état la Vrilliere. Elle portoit, « que S. M. avoit été bien-aise » d'entendre les protestations de fidélité » & d'obéissance que les députés venoient faire de la part de la compagnie; que de son côté elle ne s'étoit » rendue dans la province qu'avec des

» sentimens de paix & de douceur , & ~~_____~~
» disposée à pardonner tout ce qui s'é- 1650.
» toit fait jusques-là contre le service
» de S. M. ; que cependant elle avoit
» de la peine à accorder ces protestations
» avec ce qui se passoit , & qu'avant de
» se résoudre entièrement à suivre les
» sentimens de clémence dont elle étoit
» animée, elle vouloit être éclaircie de
» deux choses, & savoir , premièrement
» si le parlement prétendoit continuer
» sa protection au duc de Bouillon , dé-
» claré criminel de leze-majesté , pour
» avoir entretenu & pour entretenir ac-
» tuellement même , des correspondan-
» ces avec les ennemis de l'état , par
» l'organe de ses coupables négociateurs
» Sauvebœuf & Sillery , qui étoient en-
» core en Espagne ; secondement , s'il
» prétendoit que S. M. n'entrât point
» à Bourdeaux avec les troupes nécessai-
» res pour la sûreté de sa personne &
» le maintien de son autorité ».

Les députés , toujours protestant d'o-

1650.

Le 30

béissance & de respect répondirent qu'ils n'étoient point autorisés à répondre sur ces articles, mais qu'ils ne doutoient pas que la compagnie ne s'empresât de satisfaire S. M. à cet égard, & qu'ils ne tarderoient pas à en rapporter la réponse. Ils partirent ensuite, sans avoir salué le cardinal, ni même lui avoir parlé, quoiqu'il eût été présent à leur harangue : mais la bonne réception que la cour leur avoit faite les avoit gagnés, & ils ne rentrèrent à Bourdeaux qu'avec des sentimens de paix, qu'ils s'efforcèrent de suggérer à leur compagnie. Ils y auroient réussi, car la présence du Roi, l'approche de ses troupes, la honte & le danger de la révolte, les sollicitations de la cour, tout concouroit à les rappeler à leur devoir, lorsqu'un événement imprévu tourna absolument les esprits du côté des princes, & les raffermir plus que jamais dans la rébellion.

Le maréchal de la Meilleraie avoit

voulu signaler l'arrivée du Roi par un coup qui étonnât les Bourdelois, & avoit mis le siege devant le château de Vaire, situé sur la Dordogne. Richon, citoyen de Bourdeaux, qui y commandoit, fit une plus belle défense qu'on ne l'auroit attendue d'un paisible bourgeois. Les ducs envoyèrent le comte de Meille avec six cents hommes des galeres & des galliottes, pour le secourir. Richon, qui n'étoit pas averti de ce renfort, voyant une brèche à la place, & le maréchal disposé à donner un assaut, songea à capituler, & se servit pour négociateur, d'un capitaine du régiment de Fronzac, qui étoit dans sa garnison. Ce lâche, car même pour une bonne cause, il n'est pas permis d'ourdir une trame semblable à celle dont il se servit contre Richon; ce lâche, ou séduit, ou intimidé par la Meilleraie, se prêta à la plus noire des trahisons: moyennant la promesse que lui fit le maréchal, de lui donner une compa-

1650.
Léner.
La Rochef.

1650.

gnie à lui & à deux de ses parens , qui étoient aussi de la garnison , il consent à livrer Richon , par une perfidie plus horrible peut-être que la rébellion du Bourdelois. Il rentre dans la place , il assure le commandant qu'il a obtenu les conditions les plus honorables , qu'il sortira avec armes & bagages , & qu'il lui amène des ôtages. Ces ôtages étoient des troupes du maréchal , qui jointes à la compagnie du traître , se jettent sur Richon , se saisissent de lui , & le conduisent au maréchal , après s'être emparés de tous les postes importants , & s'être assurés du château.

Le 5.

La princesse avertie , & se doutant de ce qui alloit arriver , envoie un trompette au maréchal , pour l'avertir que s'il ne traite Richon en prisonnier de guerre , les prisonniers qu'elle a elle-même à Montrond , à Turenne & à Bourdeaux , éprouveront le même sort , & ne seront point traités différemment. Mais le maréchal , dur de son caracte-

re , ne s'imaginant pas qu'on usât de ~~représailles~~ , & croyant au contraire , qu'il falloit un exemple effrayant qui fît tomber les armes des mains des rebelles , envoie Richon au gibet , & le fait pendre dans la halle de Libourne , à cent pas de la maison qu'occupoit le Roi.

1650.

Aém. d'Aubertin.

Cette violente exécution eut un effet tout contraire à celui qu'on en avoit espéré. Dès que la nouvelle en fut parvenue au parlement , de l'abattement qu'elle causa d'abord , on passa bientôt à la fureur. L'assemblée fut rompue , chacun se sépara dans des transports de rage , en s'écriant qu'il ne falloit plus opiner , ni songer à aucune négociation avec un tyran tel que le cardinal : « le » cœur de ce barbare se dévoiloit assez » par une mort aussi violente , aussi in- » juste que celle de leur concitoyen ; » il ne leur restoit plus d'autre parti que » de quitter leur robe , de prendre une » épée & de se disposer à vendre cou-

1650.

» rageusement leur vie ». Le peuple, excité par les secrets émissaires des ducs, parut encore plus furieux, & courut au logis de la princesse pour demander vengeance avec des cris, qui étoient l'expression de la rage plutôt que du sentiment.

Son conseil, qui étoit déjà assemblé, ne demandoit pas mieux que d'être poussé, pour ainsi dire, à quelque action d'éclat; il étoit composé des ducs, des lieutenans-généraux, des maréchaux de camp, des jurats & des députés du parlement. Jamais, peut-être, affaire plus intéressante ne s'étoit traitée dans un conseil de guerre : des deux côtés égal danger, égale honte en usant ou n'usant point de représailles; ici la politique, là le sentiment ramenoient tour-à-tour à l'un ou l'autre avis; enfin après avoir été balancés long-temps, le plus cruel prévalut, appuyé des raisons du duc de Bouillon, qui ne connoissoit plus de droits, dès qu'il s'agissoit de

servir ses projets & de satisfaire son ambition. « Il falloit montrer la fermeté » du parti & ne laisser au cardinal aucune espérance de le détruire par la » rigueur ; il falloit tenir la parole » portée par le trompette au maréchal » de la Meilleraie , & satisfaire les » Bourdelois en apaisant les mânes de » leur compatriote ; enfin pour les engager, par un coup hardi & vigoureux, » à soutenir opiniâtement la guerre, » il falloit les lier par un sacrifice , & » sceller leur attachement au parti par » du sang , mais par un sang éclatant , » dont l'effusion inspirât autant de terreur aux ennemis , que de confiance » à leurs propres troupes ». Sur ces considérations , la victime fut choisie , & parmi différens prisonniers , on élut ce baron de Canoles , qui s'étoit rendu avec la garnison de l'isle de St. George , & qui restoit dans Bourdeaux en liberté sur sa parole. Pour donner une sanction plus authentique à ce jugement , & laiss-

1650.

Ibid.

1650.

fer, pour ainsi dire au peuple la gloire de tremper ses mains dans le sang innocent, on fit appeller au conseil tous les commandans des corps, les trente-six capitaines de la ville, leurs lieutenans & leurs enseignes. On leur représenta que le danger des représailles de la part de la cour pouvoit les regarder autant que personne; cette considération les toucha peu, & applaudissant avec des transports barbares à cette atrocité, ils vomirent les plus horribles imprécations contre Mazarin, qu'ils croyoient seul coupable de la mort de Richon, quoique la Meilleraie y eut contribué plus que personne. En vain la princesse voulut différer jusqu'au lendemain; quoiqu'il fut tard, il fallut repaître sur le champ la cruauté du peuple. On va saisir Canoles, avec lequel tous les officiers mangeoient journellement, & qui alors même s'amusoit à jouer avec des dames dans une maison particulière; on lui annonce qu'il va être atta-

Chavagnac.

ché à un gibet , & qu'il n'a qu'une
heure pour se préparer. Tout autre,
dans pareille circonstance , auroit ima-
giné comme lui que c'étoit une plai-
santerie ; mais il s'apperçoit bientôt
cruellement que c'est une réalité. Sans
qu'il ait été entendu , sans qu'il y ait
de sentence écrite , ni la plus légère
forme de procès , on le traîne sur le
port , vers le fauxbourg des chartreux ,
où il expire à la vue de toute la popu-
lace , qui pousse les plus horribles cris
de joie. Si l'on n'eût armé la bourgeoisie
pour arrêter la violence de ces fu-
rieux , il auroit été mis en pieces avant
d'arriver au gibet , & leur acharnement
étoit si terrible , que le baron étant hu-
guenot , ils ne permirent pas qu'on lui
donnât un confesseur pour tâcher de le
convertir à sa mort , & tous s'écrierent
à ce sujet , que Canoles étant Maza-
rin , il étoit juste qu'il fût damné. On
eut toutes les peines à soustraire les au-
tres prisonniers au même sort , & si

1650.

~~1650.~~ cette populace sanguinaire en eut été
1650. crue , ils auroient tous été massacrés.

Le 9.

Cette exécution , loin de refroidir les esprits , ne fit que les échauffer. Au lieu de renvoyer les députés auprès du Roi , comme ils avoient promis d'y revenir , on rendit un arrêt , par lequel il étoit ordonné de faire parvenir , les remontrances dressées contre le cardinal Mazarin & l'arrêt du 28 Juillet , à tous les parlemens du royaume , afin de les engager à s'unir avec la compagnie pour la liberté des princes & l'expulsion du ministre; il ordonnoit en outre d'envoyer au Roi pareille dépêche avec une lettre pour répondre aux deux points de sa demande , & lui dire que l'un & l'autre étoient également injurieux à la compagnie. Les ducs étoient d'autant plus disposés à faire prendre au parlement , par le moyen du peuple , des résolutions vigoureuses , qu'ils n'avoient que ce seul moyen pour en imposer à la cour , & masquer leur foiblesse. Elle étoit bien

réelle , & ils se trouvoient réduits à la plus grande difette d'argent , quoique sans cesse bercés de l'efpoir de secours qui ne venoient point , car ils ne recevoient de Batteville que des lettres , au lieu des grosses sommes qu'il leur promettoit , & qui venoient , disoit-il , dans deux frégates , lesquelles ne parurent jamais. Celui que ce retard inquiétoit le plus , c'étoit la Rochefoucault ; il ne voyoit pas comment il se tireroit de cette guerre & pourroit faire son accommodement , la cour paroissant extrêmement irritée contre lui ; dans l'impuissance de se venger sur sa personne , elle se vengeoit sur sa fortune , & faisoit démolir & raser jusqu'aux fondemens son château de Verteuil.

D'ailleurs , les expéditions militaires ne réussissoient pas autant qu'ils l'auroient désiré. La Reine , aussi courroucée qu'affligée de la mort de Canoles , s'étoit résolue de pousser vigoureusement les opérations. D'Epernon & la Meille-

1650.

La Rochef.
Mottev.

raie , chacun de son côté , s'avancerent plus proche de la ville , & occuperent tous les postes d'où ils crurent la presser plus vivement , entre autres l'isle St. George , à l'attaque de laquelle le chevalier de la Valette reçut une blessure dont il mourut quelques jours après. Palluan , qui lui succéda , emporta la place , après avoir forcé la garnison de se rendre à composition : mais le fort de Canoles avoit rendu sage ; les prisonniers furent traités si généreusement , que trois cents soldats & soixante-huit officiers prirent parti parmi les troupes du Roi.

Les bourdelois , inquiets de voir les ennemis si près d'eux , s'empresserent de construire des retranchemens à la Bastide , & bâtirent dans cet endroit , qui est vis-à-vis Bourdeaux , un fort composé de quatre bastions , munis de tout ce qui pouvoit en rendre l'approche difficile. Pour donner de l'assurance aux bourgeois par la connoissance de leurs

forces , on fit une revue générale de tous ceux qui étoient capables de porter les armes & de combattre dans l'occasion. Il s'en trouva huit mille qu'on fit manœuvrer devant la princesse , & qui parurent devant elle en poussant les acclamations ordinaires. Comme on cherchoit à couvrir la foiblesse du parti sous les apparences de l'abondance , cette cérémonie ne se passa pas sans de grands repas , que les jurats donnerent à la princesse & aux ducs , & que ceux-ci rendirent aux jurats , avec la précaution politique d'envoyer des rafraîchissemens au peuple assemblé dans la place (1). Le

1650.

Le 16.

(1) » Les tyrans faisoient largeesse du quart
» de bled , du sextier de vin , du sesterce ; &
» lors c'étoit pitié d'ouïr crier , *vive le Roi*. Les
» lourdauds n'advisoient pas qu'ils ne faisoient
» que recouvrer une partie du leur , & que cela
» même qu'ils recouvroient , le tyran ne leur
» eût pû donner , si devant ils ne l'avoient ôté
» à eux-mêmes ». Ces paroles de la Boétie dans
sa servitude volontaire , paroissent convenir ici

1650.

Aubertin.

duc de Bouillon parut même à une fenêtre, un verre à la main, portant au peuple la santé des princes, dont celui-ci lui faisoit raison par d'autres santé & de bruyans applaudissemens. C'étoit un homme terrible que ce duc de Bouillon quand il étoit à la tête d'une révolte, & il n'y avoit pas de moyen qu'il ne sût mettre en œuvre pour échauffer les esprits. Le jour même de la revue, il se fit conseiller de ne s'y point trouver, parce que le bruit couroit qu'il y feroit assassiné; bruits vagues, auxquels sans doute, puisqu'il les méprisa, il avoit donné cours lui-même pour se rendre intéressant, & noircir la cour dans l'esprit de la populace.

Pour pourvoir à la défense de la ville, & inspirer de la confiance aux bourgeois, ce n'étoit pas à une vaine parade qu'il falloit se borner. Leur orgueilleuse

parfaitement & aux ducs & au peuple de Bourdeaux.

témérité tomboit à la vue de l'armée du ~~Roi~~ 1650.
Roi, & sur-tout des ravages que leurs
maisons alloient effuyer. Ils craignoient
à chaque instant que les fauxbourgs ne
fussent surpris & ne devinssent la proie
des flammes. Pour prévenir cet accident
il auroit fallu fortifier les dehors de la
ville, mais la plupart des bourgeois, qui *La Roche.*
y avoient des maisons, ne vouloient
permettre ni qu'on en brûlât, ni qu'on
en rasât aucune. Il fallut pour leur com-
plaire, contre toutes les regles d'une
bonne défense, qu'on se contentât de
couper les avenues, & de percer les
maisons dans les fauxbourgs de Sainte
Croix & de St. Julien, & principale-
ment dans celui de St. Surain, qui étoit
en même temps & le plus exposé, & le
plus foible. Il étoit ouvert de tous les
côtés, la porte de Dijaux, qui en étoit
la plus proche, se trouvoit encore dans
un plus mauvais état, rien ne la défen-
doit, & on y arrivoit de plein pied. Pour
parer à tous ces inconvéniens, le duc de

1650.

Aubertin.

Bouillon, paroissant céder aux desirs des bourgeois, n'en prévint pas moins les logemens que les ennemis pourroient former dans les maisons de ce faux-bourg, s'ils parvenoient à s'en emparer. Il fit mettre secrètement de la poudre dans quelques-unes de ces maisons avec une fusée qui y répondoit, pour les faire sauter quand il le jugeroit à propos. Pour garantir la porte de Dijaux, on profita d'un amas de bétun & d'immondices formé par le temps, & qui l'avoit pour ainsi dire enterrée; on y porta encore du fumier & de la terre, on l'éleva à la hauteur de six pieds, & on tailla cette élévation en forme de demi-lune, mais sans fossés, & avec un simple parapet de briques rempli de terre.

Tous les habitans se livrerent à l'exécution de ces différens travaux avec une constance & un courage, auxquels il ne manquoit qu'une meilleure cause. Ils ne quittoient le travail d'un jour qu'en soupirant pour le retour du lendemain :

femmes , enfans , vieillards , tout ce qui étoit incapable de porter les armes , s'y employoit avec une ardeur d'autant plus vive , qu'elle étoit échauffée par la présence des dames & de la princesse elle-même , qui venoit partager leurs travaux & porter la terre dans de petits paniers , tandis que les ducs , traçant & conduisant tout , régaloient les dames de fruits & de confitures , & de vin les ouvriers ; le jeune duc , monté sur un petit cheval , alloit par-tout excitant les travaux , & faisant crier dès qu'on l'appercevoit , *vive le Roi ! vivent les princes !*

Ce zele pour la défense passa jusque dans le cœur des payfans , qui tous les jours faisoient payer bien chèrement aux troupes du Roi , l'ignorance où elles étoient des lieux & des défilés dangereux. Comme ils tuoient une infinité de soldats , le maréchal jura de faire pendre tous ceux qui lui tomberoient entre les mains ; mais la princesse en ayant été avertie , lui fit dire qu'il ne s'avisât pas

1650.

de remplir son serment, que ces payfans n'avoient pris les armes que dans le cas d'une légitime défense, & par l'ordre du parlement & du duc son fils; qu'elle étoit résolue à user de représailles sur tous les prisonniers qu'elle avoit entre les mains. La crainte d'un massacre général rendit la Meilleraie plus circonspect qu'il ne l'avoit été à l'égard de Richon, & les payfans purent impunément tuer les soldats de l'armée royale. Ils en devinrent si insolens, que le capitaine de Candeyrand, c'étoit le nom de leur burlesque général, fit publier parmi eux un ordre, par lequel il leur étoit enjoint de ne tirer désormais que sur les cavaliers de l'armée de Mazarin, attendu qu'un fantassin ne valoit pas la charge d'un fusil.

Ces bravades mettoient la Meilleraie en fureur, & il résolut de les faire cesser par une action vigoureuse, qui ne laissât plus aux rebelles que le parti de

Le 27 Août. la soumission. Le Roi vint loger à Bourg

à six lieues de Bourdeaux , & de-là lança ~~une~~ contre cette capitale une déclaration foudroyante , qui déclaroit tous les habitans & leurs adhérens criminels de leze-majesté , comme tels , déchus de tous leurs privileges & du droit de communauté , & leurs biens confisqués au profit du Roi , à moins que dans le terme de trois jours ils ne missent bas les armes , & ne vinssent implorer sa miséricorde. Elle défendoit aux jurats d'en prendre la qualité , ni d'en faire les fonctions , & ordonnoit à toutes les cours , tant supérieures qu'inférieures , de se retirer de la ville , défendant à toute personne de reconnoître leur juridiction , ni d'avoir aucune intelligence , aucun commerce avec elles. Cette piece ne fit qu'irriter l'esprit du peuple , intimider ceux qui penchoient déjà dans leur cœur pour la cour , & décider les autres à se défendre vigoureusement.

La cour , voyant que personne ne vouloit profiter du bénéfice des trois

1650. jours, se prépara enfin à une attaque qu'elle méditoit depuis long-temps. Le cardinal vint à l'armée, & la trouvant forte de huit mille hommes de pied & de trois mille chevaux, donna ses ordres pour l'attaque du fauxbourg Saint Surain. Les ducs l'avoient prévue & s'y étoient préparés. Palluau & la Meilleraie, qui avoient joint leurs troupes dans le Médoc, s'avancerent du côté de la ville, résolus d'emporter en même temps St. Surain & le fauxbourg des chartreux. La Meilleraie, St. Maigrin & Roquelure, ses lieutenans-généraux, se chargerent de l'attaque du premier, où commandoit la Rochefoucault, & Palluau du second, aux ordres du duc de Bouillon. Mais les mesures furent mal prises, les attaques ne se firent pas en même temps; Palluau, qui avoit ordre d'entrer par le palais Galien, & de couper entre le fauxbourg & la ville, droit à la demi-lune, ne se mit en mouvement que long-temps après que le maréchal

La Rochef.
Lénet.

Les Sep.

se fut porté contre St. Surain. Celui-ci trouva une résistance qui refroidit un peu son ardeur ; la Rochefoucault , à la tête des bourgeois & des soldats, fit des prodiges de valeur aux barricades qui défendoient l'entrée du fauxbourg ; Roquelauze & St. Maigrin , à force de revenir à la charge les emportèrent enfin , mais ce ne fut pas sans qu'il y eut beaucoup de sang répandu. Les assiégés y perdirent Beauvais, Chafferrat & les chevaliers de Thodias, qui furent faits prisonniers ; les chevaliers de Mailly & de Guitaut , qui reçurent des blessures dont ils moururent , ainsi qu'environ deux cents soldats qui furent tués sur la place. La perte des assiégeans fut bien plus considérable , ils perdirent environ quatre cents hommes , dont le marquis de Choupès , maréchal de camp , & près de cent officiers des régimens , Suisse , Harcourt , Périgord , la Meilleraie. C'étoit un cruel spectacle que cette boucherie pour le cardinal , qui considéroit

1650. toute l'action du haut d'un clocher dans le fauxbourg St. Ivoni. On dit qu'en voyant ce carnage, il soupçonna la fidélité de la Meilleraie, ne pouvant comprendre comment un homme, qui dans tant d'occasions avoit montré de la valeur & de l'intelligence militaire, & qui avoit pris tant de places (1), venoit précisément échouer devant une ville mal fortifiée, attaquée par l'endroit le plus foible, & dont un mois auparavant, on n'auroit pu soupçonner la longue résistance.

Bouillon, voyant le fauxbourg emporté, voulut du moins empêcher que les ennemis ne s'y logeassent trop près de la ville; il fit faire la retraite à tous les soldats & les bourgeois, qui se retirèrent tous en bon ordre & l'épée à la

(1) On lui avoit donné le surnom de preneur-de-villes; il faut avouer qu'il le méritoit, mais aussi qu'il étoit plutôt brave soldat que bon général.

main , tandis qu'il donnoit secrètement ordre de mettre le feu aux amas de poudre dont nous avons parlé. L'explosion & l'incendie furent si prompts & si violens , qu'en moins d'un quart d'heure tout le fauxbourg ou fut embrâsé , ou sauta en l'air à la vue des Bourdelois , qui accourus sur les murailles , & s'imaginant que ce désastre leur venoit de la part des ennemis , n'en furent que plus animés contre eux , & se promirent bien de leur faire payer chèrement leurs maisons. Aussi , pendant le reste du siege , on en fit tout ce qu'on voulut , & ils montrèrent un acharnement singulier à se défendre. Ils en avoient déjà beaucoup montré dans cette attaque , où ils s'étoient battus en soldats , & où l'on vit des membres du parlement , & les meilleurs bourgeois , faire des actions de bravoure dont on ne les auroit pas soupçonnés.

La lenteur de Palluau à attaquer le côté dont il étoit chargé , rendit la vic-

1650. toire presqu'inutile. La demi-lune n'étoit pas emportée, & c'étoit cependant la seule défense qui pût un peu rassurer la ville. On auroit voulu occuper ce poste & y placer une batterie pour abattre quelques maisons & étonner les Bourdelois. On résolut donc de la battre dans les formes, d'ouvrir une tranchée, & de faire une autre attaque par les allées de l'archevêché. Cette opération paroissoit bien facile, la demi-lune n'ayant point de fossé, & les bourgeois d'ailleurs, qui craignoient qu'elle ne fût emportée trop facilement, ayant refusé de s'y loger, & se contentant de tirer de derrière les murailles. Cependant, malgré les vigoureuses attaques des assiégeans, ils virent leurs meilleures troupes repoussées jusqu'à trois fois; un jour même qu'ils s'y étoient logés, le duc de la Rochefoucault, qui y accourut avec ses gardes & celles du prince, les en chassa & en fit un carnage épouvantable, renouvelant ainsi chaque jour des sorties

meurtrieres , nétoyant la tranchée , brûlant les logemens , & se défendant avec tant de valeur , qu'au bout de douze jours de tranchée les assiégeans étoient aussi peu avancés que le premier jour. Il est vrai aussi que les assiégés étoient harassés de fatigues. Le peu d'infanterie , qui leur restoit , étoit comme hors de combat , par tant de veilles & de gardes , & les ducs furent obligés de remplacer l'infanterie par la cavalerie , & de faire mettre pied à terre à celle-ci pour remplir le service. Ils resterent eux-mêmes les quatre ou cinq derniers jours dans la demi-lune , sans en sortir pour encourager le soldat par leur exemple.

Ainsi des deux côtés , malgré l'opiniâtreté de l'attaque & de la défense , on se trouvoit également disposé à la paix ; les Bourdelois par l'impuissance de continuer la guerre , & le danger qu'ils couroient à chaque instant de voir leur ville prise ; les ducs , par la défection des Espagnols , qui ne leur donnoient toujours

1650.

que des espérances brillantes , sans y joindre rien d'effectif ; & Mazarin enfin , par le desir où il étoit de retourner à Paris pour déconcerter les intrigues des frondeurs , dont il faut maintenant nous occuper.

C H A P I T R E VII.

Intrigues du coadjuteur pour rendre les frondeurs maîtres de l'accommodement de Bourdeaux. Le marquis du Couldrai - Montpensier se rend dans cette ville de la part du duc d'Orléans.

LA Reine & le cardinal , en quittant Paris , n'avoient pas vu sans inquiétude le danger auquel ils s'exposoient. Il étoit clair que les frondeurs , & le coadjuteur sur-tout , ne leur étoient attachés que par les liens d'un intérêt qui , variant à chaque instant , mettoit la même insta-

bilité dans leurs sentimens. Pour peu que le voyage de Bourdeaux fut malheureux, & que les Espagnols, toujours sur la frontiere, en profitassent pour s'étendre dans nos provinces, la cour à coup sûr éprouvoit la plus entiere défection, & tout se tournoit contre elle. Mais ce n'étoit pas seulement des frondeurs qu'il falloit se méfier; on avoit encore à redouter les partisans des princes qui, cachés & invisibles dans la capitale, faisoient mouvoir mille ressorts pour ramener les esprits en leur faveur, & limoient sourdement leurs fers.

1650.

Mém. de
Tavannes.
Lénet.
Mém. de
l'abbé Ar-
nauld.

Le duc de Nemours & la duchesse de Châtillon, comme nous l'avons dit, étoient à la tête de ce parti, & se voyoient puissamment secondés par le président Viole, Croissy-Fouquet, Montreuil & Arnauld. Ce dernier, enchaîné à Paris par les liens d'un nouvel hyménée, sembloit oublier dans les bras de son épouse la gloire qu'il avoit acquise dans les camps, & qui des derniers em-

1650.

plais l'avoit conduit au grade de lieutenant-général : mais il n'en étoit pas moins véritablement ardent pour la liberté de Condé, auquel il devoit tout. Honteux de son inaction, dont l'activité des autres sembloit lui reprocher la mollesse, il auroit voulu que cette liberté fût venue moins encore par la voie des armes que par celle des intrigues, qu'ils la dussent moins aux combats qui se livroient sur la frontière & dans les provinces, qu'aux trames secrètes qu'il ourdissoit journellement à Paris, pour la réussite desquelles il n'oublioit rien de ce que son génie fécond & entreprenant lui suggéroit. Mais tout son zele n'étoit point comparable à celui de Montreuil, secrétaire du prince de Conti, le même que Boileau a tourné en ridicule (1), parce qu'il alloit se faire enterrer dans

(1) On ne voit point mes vers, à l'envi de
Montreuil,

Grossir impunément les pages d'un recueil.

les différens recueils de poésie de son temps. Il n'étoit pas sans talens pour la littérature, mais son mérite plus vrai, quoique plus caché, consistoit en un génie souple, adroit, intrigant, consommé dans les affaires, qui suppléoit à la foiblesse de celui de son maître, & qui alors, pour le tirer de sa prison, lui faisoit imaginer des ressorts si subtils, qu'ils échappoient aux espions les plus pénétrants. Ses intrigues cependant étoient parvenues au coadjuteur, qui avoit souvent averti le cardinal de se délivrer de ses sourdes menées, plus redoutables pour lui que des batailles, en chassant Montreuil de Paris; mais Mazarin eut la foiblesse de le laisser paisiblement intriguer à Paris, moyennant mille écus par an que celui-ci lui donna. Peut-être n'étoit-ce de la part du ministre qu'une petite finesse de sa politique, pour se conserver toujours entre lui & les frondeurs, des gens avec lesquels il pût se raccommo-
der aux dépens

1650.

Retz.

1650. des derniers ; politique fausse , qui le mettoit tous les jours à la merci des deux partis , lesquels pouvant se raccommoder entre eux d'un moment à l'autre , comme ils le firent en effet , ne pouvoient manquer de l'écraser. Quoi qu'il en soit , Montreuil & les autres serviteurs des princes , profitant ou de la cupidité ou de l'imprudente circonspection du cardinal , l'amusoient lui & les frondeurs par des négociations éternelles , & s'efforçoient de semer entre eux la division & les jalousies , faisant aux uns & aux autres des propositions éblouissantes , les épouvantant mutuellement par des avis secrets , qui les jetoient dans de perpétuelles défiances , se fortifiant peu-à-peu dans le parlement avec le secours de Viole & de la princesse palatine , & entretenant cependant un commerce réglé avec les princes dans leur prison.

Le récit d'une seule de leurs manœuvres donnera une idée de toutes celles

qu'ils mettoient en usage. Ils profiterent du moment que la cour étoit à Compiegne & le cardinal occupé à la défense de la frontiere, pour répandre le bruit que dans une assemblée de frondeurs, on avoit résolu de réunir tous les efforts du parti pour exclure le cardinal du ministère, & retenir en conséquence le Roi & la Reine quand ils reviendroient à Paris pour aller en Guienne. Le duc d'Angoulême fut celui qui donna cet avis à le Tellier, mais sans vouloir nommer personne, ce qui auroit dû d'abord inspirer des soupçons sur la légitimité de l'accusation. La vérité est que, bien que les frondeurs criaissent beaucoup dans ce temps contre le cardinal, & s'opposassent au voyage de Guienne, ils ne se croyoient pas assez forts pour détruire Mazarin, & se tenoient encore d'intérêt avec lui. Le Tellier, qui ne voyoit pas le piège qu'on lui tendoit, & ne sentoît pas que tous ces bruits n'étoient qu'un artifice pour

1650.

Retz.
Motteville.

1650.

retenir la cour , & donner le temps au parti de se fortifier dans Bourdeaux , écrivit ses craintes à la cour , & les communiqua aux autres ministres , qui voulurent empêcher la Reine de passer par Paris , dans la supposition que le président de Bellievre , qu'on disoit à la tête du complot , avoit résolu de lui faire demander par le parlement l'éloignement du cardinal , & en cas de refus , de faire lancer contre lui un arrêt semblable à celui du 8 janvier de l'année précédente. La princesse ne prit point le change , & déconcerta toutes les mesures formées sur la supposition de ses allarmes. Elle ramena promptement le Roi & le cardinal , comme nous l'avons vu , & déclara hautement le voyage de Guienne.

Cependant , pour prévenir , autant qu'il étoit en elle , les mouvemens qu'on ne manqueroit pas de donner au parlement pendant son absence , elle résolut de le mander , & de lui expli-

quer ses intentions. Elle savoit que celui de Bourdeaux s'efforçoit d'entraî-
ner la compagnie à faire cause com- 1650.
mune avec lui ; il lui avoit député
Voisin pour l'instruire de tout ce qu'on
avoit fait en faveur de la princesse , &
contre le duc d'Epemon & Foulé , in-
tendant du Limousin , qu'ils accusoient
d'avoir condamné des paroisses entieres
au feu , & les habitans à la mort , parce
qu'ils ne s'étoient pas trouvé en état de
payer les sommes exigées d'eux ; & la
reine ne doutoit pas que , bien que Voi-
sin n'eut pas encore été reçu , il ne le fût
infailliblement d'abord après son dé-
part. Elle ordonna donc à la compagnie
de se rendre , par députés , au palais
royal. Le 1. Juil.

Elle leur dit qu'elle partoît pour la
Guienne , dans l'espérance d'y avoir un
succès aussi heureux qu'en Normandie
& en Bourgogne , & de détruire les
factions qu'avoient formées , dans le
parlement & parmi les bourgeois de

Talon.
Retz.

1650.

Bordeaux , les ducs de Bouillon & de la Rochefoucault. Châteauneuf, qui prit alors la parole par son ordre , fit un long narré de tout ce qui s'étoit passé jusqu'alors dans cette capitale , tant pour y recevoir la princesse de Condé , que pour traiter avec les Espagnols ; il ajouta
» que la reine , persuadée de leur fa-
» gesse & de la bonté de leurs inten-
» tions , ne leur prescrivait rien sur la
» conduite à tenir avec un prétendu
» député du parlement de Bordeaux ,
» lequel ne pouvoit être que l'émissaire
» de quelques féditieux , puisque , bien
» qu'il prétendît avoir une lettre pour
» le parlement de Paris , il n'en avoit
» aucune ni pour le roi , ni pour le
» garde des sceaux. Elle laissoit à la
» prudence de leur compagnie de le
» recevoir ou de le refuser : pour elle ,
» certaine qu'ils ne s'écarteroient en
» rien de ce qu'ils devoient au roi son
» fils , elle alloit le conduire dans la
» Guienne , non pour y punir des su-

» jets coupables ; mais pour tâcher ,
» comme un bon pere , de ramener
» ses enfans à l'obéissance , en les dé-
» livrant des boutte-feux de la rébel-
» lion. Au surplus , elle avoit donné
» ordre au duc d'Epemon de venir
» lui rendre compte de sa conduite ».

1650.

Dans tout autre temps , une pareille démarche auroit flatté sans enhardir. Après tant de scènes où l'audace avoit toujours eu le dessus , on ne regarda cette modération que comme une preuve de foiblesse , & dès le lendemain du départ de la reine , ce qu'elle avoit voulu prévenir , s'effectua. Voisin se présenta pour rendre la lettre que sa compagnie adressoit à celle de Paris. Dans le conseil du duc d'Orléans , Châteauneuf & le Tellier n'avoient pu se persuader que le parlement songeât seulement à délibérer sur la demande de Voisin : Molé & Gondy , qui connoissoient mieux les esprits , en avoient jugé autrement , & en effet , les

Le 4.

1650. conclusions des gens du roi furent pour le recevoir ; mais comme on ne vouloit pas délibérer sur une matiere si importante sans la participation du duc d'Orléans , Gaston fut invité à venir prendre sa place dans la compagnie. Il s'y rendit deux jours après , accompagné du duc de Beaufort , du maréchal de la Mothe & du coadjuteur. Il passa tout d'une voix à entendre le député , lequel fut introduit à l'heure même , présenta sa lettre & fit une harangue éloquente dans laquelle , après s'être plaint des violences du duc d'Epéron & de l'intendant Foulé , il finit en demandant l'union du parlement de Paris avec celui de Bourdeaux , afin de solliciter à la Guienne un autre gouverneur , & prendre connoissance de la détention des princes.

Le duc d'Orléans , ou plutôt son conseil , car tout ce qu'il disoit lui étoit en grande partie suggéré par le coadjuteur , voulut parer le coup , en

assurant la compagnie, que le roi avoit ~~mandé~~ mandé le duc d'Epéron sur sa route, dans l'intention de lui faire rendre compte de son gouvernement ; que S. M. n'alloit en Guienne qu'avec des projets de clémence & de paix ; qu'elle n'étoit point irritée contre le parlement de Bourdeaux lequel, elle le favoit, n'avoit agi que par contrainte en faveur des rebelles ; qu'elle se flattoit même que ce parlement feroit le procès à ceux qui avoient traité avec les Espagnols.

Malgré cette protestation, on délibéra ; & de tous les avis, il s'en forma un, apporté tout écrit par Broussel, qui le tenoit sans doute du coadjuteur. Il produisit l'arrêt qui portoit, qu'il seroit fait registre des paroles de S. A. sur l'ordre envoyé au duc d'Epéron ; que le député de Bourdeaux donneroit sa créance par écrit ; qu'elle seroit présentée au roi par les députés du parlement de Paris, & que S. M. seroit très humblement suppliée de donner la paix

1650.

Talons

Le 2.

1650.

à la Guienne. Les partisans de la cour, & sur-tout le Tellier, ne s'étoient pas attendus à cette modération, ils en triomphoient; mais c'étoit un calme perfide. Il étoit clair que les frondeurs avoient fondu l'arrêt; & que par la disposition même de cet arrêt, ils ne vouloient pas la perte du parlement de Bourdeaux. Ce qui trompoit le Tellier & les autres, c'est qu'ils avoient éludé le vœu de soixante opinans, dont l'avis alloit à supplier la reine de rendre la liberté aux princes; mais cette clause même sembloit renfermée dans l'arrêt, puisqu'en ordonnant aux députés de faire des représentations à la reine sur les plaintes du parlement de Bourdeaux, ce parlement étant uni avec les ducs qui ne se prétendoient armés que pour la liberté des princes, c'étoit tacitement permettre à ces députés de faire entrer cette délivrance pour quelque chose dans leurs représentations. Quant à l'affaire de Foulé, on ordonna *un soit*

montré sur une requête présentée contre lui; & la députation, composée du président de Bailleul, de deux conseillers de grand'chambre, d'un de chacune des enquêtes & requêtes, se prépara à partir pour la Guienne.

Cependant, le parlement de Bourdeaux envoya à ses députés de nouvelles lettres contre le duc d'Epemon, l'une adressée au duc d'Orléans, l'autre au parlement. Le Tellier, par ordre sans doute du cardinal qui, voyant trop de difficulté à la réduction de Bourdeaux, étoit bien aise de jeter en avant des propositions de paix, pour couvrir la foiblesse des armes du roi; le Tellier insinua à Gaston, qu'il ne feroit pas mal de voir Guionnet, chef des députés, & de lui faire des ouvertures de pacification. Le coadjuteur & Molé, mais principalement le premier, dont l'intérêt étoit que le duc se rendît maître de l'accommodement, n'eurent garde de s'opposer à un pareil conseil.

1650.

Le 24.
Talon.

1650.

Gaston manda donc Guionnet ; & après avoir reçu la lettre qui lui étoit adressée , il lui répondit , „ qu'il étoit „ étonné que malgré la députation ordonnée par le parlement de Paris , „ comme il n'étoit rien survenu de „ nouveau depuis , le parlement de „ Bourdeaux renvoya cette espece de „ manifeste contre le duc d'Epéron ; „ que S. M. avoit relégué ce duc à „ Loches ; qu'Elle étoit même disposée „ à le dépouiller de son gouvernement „ pour ôter tout prétexte à la rebellion ; „ qu'il se chargeroit , lui duc d'Orléans , „ de faire accorder une amnistie générale , & même une abolition pour „ les ducs de Bouillon & de la Rochefoucault , ainsi que pour tous ceux „ qui étoient accusés d'avoir traité avec „ l'Espagne ; qu'il feroit de même accorder à la princesse & à son fils , „ sûreté pour leur personne dans celle „ de leur maison qu'il leur plairoit ; „ qu'il eût à mander ces dispositions à

» leur compagnie , & celle où il étoit 1650.
» d'aller lui-même à la cour pour né-
» gocier leur accommodement , s'ils le
» desiroient ; mais en l'avertissant en
» même temps , qu'il falloit qu'elle se
» déclarât sous le terme de dix jours ,
» ou qu'autrement il retireroit sa pa-
» role ».

Apparemment que les députés cru-
rent trouver des négociateurs plus favo-
rables au parlement ; malgré la défense
du duc , ils s'adresserent aux gens du
Roi , pour obtenir audience. Gaston
averti , manda ceux-ci , & après les
avoir instruits de sa conduite avec les
députés , il ajouta qu'en conséquence il
étoit inutile de voir leur nouvelle let-
tre , & de leur obtenir l'audience qu'ils
sollicitoient. Le premier président ,
après que les gens du roi eurent fait à la
grand'chambre le rapport de cette con-
versation avec le duc , les ayant envoyé
le répéter dans les autres chambres , les
enquêtes s'en choquèrent ; & s'étant

Talon.

1650.

assemblées en tumulte dans la grand' chambre , le plus ancien dit à Molé que la règle n'étoit pas de faire porter des paroles aux chambres par les gens du roi ; que lorsqu'on avoit quelque proposition à communiquer , ce devoit être aux chambres assemblées. Le premier président , qui ne pouvoit se dissimuler la légitimité du reproche , voulut du moins se concerter avec Gaston ; & sous prétexte qu'on ne pouvoit traiter de pareilles matieres en l'absence du duc , il remit l'assemblée au lendemain.

Retz.

Le duc d'Orléans étoit assez embarrassé de la conduite qu'il y devoit tenir , car les avis étoient extrêmement partagés dans son conseil. Châteauneuf auroit voulu que le duc ne se rendît point à cette assemblée, ou que du moins il n'y demeurât qu'un instant , pour peu qu'il y trouvât d'opposition à ses sentimens. Un double motif le guidoit dans cet avis ; son caractère ferme & dur , rendu

encore plus roide par les maximes de la vieille cour, dont il avoit été nourri, & son aversion pour le coadjuteur, qu'il regardoit comme un rival secret de sa puissance, aux dépens duquel il étoit bien aise de faire sa cour à la reine, en lui montrant que, bien que frondeur, il étoit prêt à abjurer leur parti dès qu'il s'agissoit de l'autorité royale. Le Tellier, par le même principe & dans l'intention de les voir se commettre ensemble & se brouiller, applaudissoit à l'avis du garde des sceaux. Le coadjuteur, pressé également entre le parti de Mazarin & celui des princes, étoit obligé de tenir la balance égale; il sentoît que si l'avis du garde des sceaux étoit suivi, tout le parlement se déclareroit bientôt en faveur des princes, & que ses partisans ne manqueroient pas de profiter de l'absence du duc pour tourner tous les esprits à leur gré; que Gaston entraîné par son humeur vacillante se déclareroit lui-même

1650.

~~pour ce parti~~ pour ce parti , dès qu'il le verroit appuyé de l'approbation publique ; que Mazarin de son côté feroit peut-être aussi forcé d'y revenir , & que lui seul en butte à tous les traits , se verroit également alors accablé & par les princes & par la cour , sans pouvoir espérer de secours ni de la part du peuple , ni des ressources de son génie. D'un autre côté , il n'appercevoit pas un moindre danger en se roidissant contre l'opinion de Châteauneuf & de le Tellier ; ils ne manqueroient pas cette occasion de le traiter à la cour d'esprit dangereux , qui favorisoit secrètement les rebelles de Bourdeaux , & employoit tous les ressorts de sa politique pour faire passer une partie de ses sentimens dans l'ame de Gaston , & aliéner son esprit. Eprouvant donc les mêmes allarmes des deux côtés , & ne se voyant soutenu que du duc de Beaufort , dont les conseil d'ordinaire étoient comptés pour rien , il ne trouva pas d'autre ressource que de s'en

rapporter au jugement du premier président, qui heureusement fut de son avis ; de sorte que Gaston consentit de se trouver à l'assemblée. On ne sauroit trop louer la sagesse de Molé dans cette occasion : dans son avis il sacrifioit son penchant pour le prince de Condé, aimant mieux voir sa délivrance retardée, que de la devoir aux efforts réunis de tout le parlement, qui par ce mouvement en auroit peut-être entraîné d'autres bien plus dangereux pour l'état.

Cependant l'assemblée indiquée eut lieu, & Gaston ne fit presque que répéter ce qu'il avoit dit aux députés, lesquels cependant furent introduits & présenterent leurs nouvelles lettres. On fut deux jours à délibérer & les partisans des princes n'oublièrent rien pour leur rendre l'arrêt favorable. Le président Viole se montra sur-tout un des plus zélés en concluant à demander l'élargissement des princes & l'éloignement du cardinal, comme étant un mi-

1650.

Le 6,

1650.
Lénet.
Retz.
Talon.

nistre dangereux, sinon par mauvaise volonté, du moins par incapacité. Malgré les protestations que faisoit à chaque instant le duc d'Orléans de sortir si l'on s'égaroit dans des avis qui n'eussent aucun trait à la délibération, le président fut imité par cinquante ou soixante membres qui n'épargnerent pas davantage le cardinal & les autres ministres, les traitant avec une liberté qui tenoit de la plus audacieuse & la plus cinique licence.

Le 8.

Les mêmes.
Joly.

Mais les partisans des princes ne se bornerent pas à des paroles. La présence du duc d'Orléans les fatiguoit, & ils tenterent pour s'en délivrer un artifice qui, à coup sûr, devoit avoir sur lui le plus grand effet. Du Bourdet, ancien capitaine aux gardes, attaché à Condé, se déguisa en maçon, avec quatre-vingt officiers qui s'étoient coulés dans Paris, & suivi d'une troupe ramassée dans la lie du peuple, il se présente un matin dans la grand'salle,
au

au moment où Gaston est prêt à sortir ;
dès qu'il l'apperçoit, il va droit à lui
en criant, *vivent les princes ! point de*
Mazarin, & en même temps il tire en
l'air deux coups de pistolet. A cette sou-
daine apparition, Gaston, pâle, éperdu,
rebrousse chemin & s'enfuit à pas préci-
pités dans la grand'chambre, malgré
Beaufort & Gondy qui s'efforcent de le
rassurer & de le retenir : Celui-ci reçoit
un coup de poignard dans son rochet,
tandis que Beaufort, mettant l'épée à la
main, à la tête des gardes de Gaston,
de celles du coadjuteur & des siennes
propres, charge la troupe de du Bour-
det avec tant de vigueur, qu'il la force
de reculer, la renverse sur les degrés du
palais, & ouvre au timide Gaston un pas-
sage libre, qui lui coûta à la vérité deux
de ses gardes. Si cette scene ne réussit
pas absolument au gré des acteurs, elle
contribua cependant à dégoûter le duc
des assemblées, & il n'y retourna le len-
demain qu'après s'être assuré qu'il y se-

1650.

1650.
Le 9. roit tranquille, & avoir fait occuper toutes les portes par des compagnies de bourgeois. Enfin la délibération aboutit à faire accepter ce qu'il avoit proposé aux députés, & à ordonner au président de Bailleul & aux autres, de travailler auprès de la Reine en conséquence de ce nouveau plan.

Le 10.

Cependant ces députés étoient arrivés à Libourne, & avoient obtenu une audience, dans laquelle, après les avoir remercié eux & leur compagnie, des bons sentimens qu'ils témoignoit pour la conservation de l'état, on ajoûta que le secretaire Guenegaud leur donneroit une réponse plus longue par écrit, mais que la cour étant logée trop étroitement à Libourne, on ne pouvoit leur y donner de logemens, & qu'en conséquence il falloit qu'ils allassent coucher à Coutras, à trois lieues de-là. Cette translation étoit d'autant plus désagréable, qu'elle étoit moins une suite de la difficulté de les loger, que de l'envie de les

mortifier, & quoiqu'ils s'en fussent aperçus facilement, ils se rendirent cependant à Coutras & de-là à Angoulême, où ils demeurèrent trois jours, attendant toujours la réponse qu'on leur avoit promise. Las d'attendre en pure perte, ils reprirent la route de Paris, & ils étoient déjà à Blois, lorsqu'enfin ils reçurent le paquet désiré. Il portoit que S. M. n'avoit pas de plus grand desir que de procurer la paix à la province de Guienne; que le duc de Bouillon seul avoit fait avorter ses bonnes intentions, en se rendant tout puissant dans Bourdeaux, en soulevant les esprits, & en traitant avec les Espagnols, auxquels les rebelles avoient même donné des ôtages; que S. M. avoit éloigné le duc d'Epemon de la province, & qu'elle étoit prête à accorder une amnistie générale aux Bourdelois, pourvu qu'ils se joignissent à elle, pour tirer un châtiement exemplaire des ducs de Bouillon & de la Rochefoucault.

1650.

1659.

Le 14.
Lénet.

Le 16.

Le 18.

Pendant que ces négociateurs retour-
noient à Paris, un autre alloit à Li-
bourne, de la part du duc d'Orléans;
c'étoit le marquis du Coudrai-Mont-
pensier qui apportoit à la cour & aux
Bourdellois, les dernières propositions
faites par Gaston. Il envoya d'abord à
Bordeaux un trompette avec des let-
tres pour le parlement : mais comme
ce trompette se présentoit sans passe-
port, le duc de Bouillon empêcha qu'il
ne fût reçu. Montpensier impatient en
envoie un autre qui est encore plus
malheureux, car la lettre qu'il appor-
toit étant suscrite à *messieurs, messieurs
du parlement*; & la compagnie préten-
dant qu'on devoit la traiter en corps de
nos seigneurs, on fit arrêter & conduire
le trompette à la Bastide. Un troisième
messenger, venu avec une pareille sus-
cription ne fut pas mieux reçu; de
sorte que du Coudrai ne pouvoit trop
s'étonner que des gens, à qui il appor-
toit la paix, n'eussent avec lui que des
procédés d'ennemis.

Il ne favoit pas que l'intention des ducs étoit de ne pas recevoir des propositions qui ne leur paroissent point assez favorables , de traîner la négociation en longueur , sans rien accepter ou refuser en laissant écouler les dix jours accordés par le duc d'Orléans , pendant lesquels ils espéroient qu'un grand secours qu'ils attendoient d'Espagne , les mettroit à portée de rejeter hautement l'accommodement proposé. Cependant , comme ces secours ne venoient point , comme un grand nombre de Bordelois crioient que cet accommodement leur étoit bien assez favorable , puisqu'en leur accordant tout ce qu'ils pouvoient desirer à l'égard de leur gouverneur , les intérêts des ducs & de la princesse y étoient ménagés , il fallut se résoudre à recevoir du Courai , mais de façon cependant à le dégoûter promptement de la négociation ; & à cet effet , on n'imagina point de moyens plus efficaces que de le lo-

1650.

1650.

ger chez le conseiller Nassiot , frondeur opiniâtre , où il ne verroit à toute heure que d'autres frondeurs de la même trempe , lesquels suivroient en tout & invariablement la conduite qui leur seroit suggérée par la princesse & par les ducs.

Le 21.

Tout ce projet fut bien exécuté. Du Coudrai , en arrivant à Bourdeaux , se vit accueilli par trois ou quatre mille malheureux , apostés par les ducs , lesquels lui crièrent que , sans leur respect pour le duc d'Orléans & les défenses de la princesse , ils ne manqueroient pas de le jeter dans la riviere ; puis s'emportant à leurs cris ordinaires en faveur des princes , & contre le cardinal , ils le forcerent à les imiter , & le conduisirent ainsi jusqu'à son logis. Il ne dût pas être plus content de ceux qui vinrent l'y visiter ; ils ne cessoient de vomir des imprécations & contre le cardinal , & contre ceux qui avoient contribué à la détention des princes , &

contre ceux qui s'opposoient à leur déli-
vrance.

1650.

Le 22.

Il n'eut pas lieu d'être plus satisfait de la réception qu'on lui fit au parlement. Il y alla escorté encore de cette populace qui lui fit répéter les scènes de la veille, & crier hautement contre le cardinal. Après avoir long-temps attendu dans la salle d'audience, enfin il fut introduit dans celle du conseil, où après avoir présenté ses lettres de créance & exposé le sujet de son voyage, il eut pour réponse de la compagnie, qu'elle étoit fort obligée aux soins du duc d'Orléans ; qu'elle recevoit ses lettres avec respect, mais qu'avant d'écouter aucune proposition ni d'y faire aucune réponse, il falloit préalablement ouvrir tous les passages, retirer les troupes & faire jouir la ville de la trêve des dix jours, que le duc leur offroit.

Du Coudrai ayant répondu que tous ces arrangemens lui paroissoient raisonnables, mais que le Roi ne le pensoit

1650.

pas ainsi , puisque jugeant les dix jours expirés , il avoit donné les ordres pour attaquer la ville le lendemain , une foule de voix s'éleva à ces mots contre lui ; on s'écria qu'il n'étoit donc qu'un ambassadeur perfide , qu'on ne traitoit donc avec eux que pour les surprendre , mais que la trahison étoit inutile , qu'on n'auroit pas d'eux aussi bon marché qu'on l'espéroit ; & que , dûssent-ils tous périr sur la brèche , ils n'oublieroient pas ce qu'ils devoient à la patrie. Le bruit étant un peu calmé , du Courai sortit pour aller , disoit-il , demander du temps & faire changer les ordres de l'attaque , & partit en effet l'après-midi sans avoir vu ni la princesse , ni les ducs , ni aucuns de leurs serviteurs. C'étoit un trait de politique que leur avoit suggéré Bouillon de n'avoir aucune communication avec lui , & de laisser en apparence tout entre les mains du parlement. Si la compagnie suivoit leurs intentions , ils avoient ce qu'ils

pouvoient desirer ; si elle ne les suivoit pas , ils se promettoient bien alors de soulever le peuple , & de faire passer la négociation entre les mains du corps de ville & de la bourgeoisie. Les ducs réussirent dans une partie de leur dessein. Du Coudrai , après cette désagréable réception , n'eut aucune envie de tenir la parole qu'il avoit donnée & de rentrer dans la ville. La Reine , qui étoit fâchée des propositions qu'elle avoit fait suggérer au duc d'Orléans , & de l'ardeur qu'il mettoit à les faire accepter , aima mieux continuer la guerre que de lui donner ainsi tout l'honneur de l'accommodement , & n'oublia rien pour aigrir du Coudrai sur sa réception. Elle engagea Mademoiselle , qui étoit du voyage , à lui parler elle-même , pour qu'il insinuât à Gaston qu'on ne vouloit point de paix à Bourdeaux , & qu'il grossît toutes les avanies qu'il y avoit reçues ; Mademoiselle

16)

Mém. de
Montpens.

1650. ~~_____~~ selle écrivit aussi à son pere dans les mêmes termes.

Le 31.

Le 3 Sept.

**Gaston.
Roz.**

Du Coudrai avec ces instructions arriva à Paris presqu'aussitôt que les autres députés. Ceux-ci, par l'organe du président de Bailleul, ayant fait leur relation, on introduisit ceux de Bourdeaux qui apportotent de nouvelles lettres de leur compagnie. Ils se plainquirent amèrement du peu de temps qu'on avoit laissé à la députation de Paris pour négocier, de la dureté qu'on avoit eue de leur refuser un logement à Libourne, & du mépris qu'on sembloit avoir fait d'eux en les forçant de revenir avec aussi peu d'éclaircissemens que lorsqu'ils étoient partis. Ces reproches alloient exciter de grands murmures, si Gaston qui les avoient prévus ne se fût empressé de les étouffer en parlant d'une négociation que l'archiduc vouloit entamer avec lui pour la paix générale: mais afin de ne pas couper la narration

par des faits étrangers à celle-ci , nous 1650.
reviendrons ailleurs à ces propositions ,
pour ne nous occuper à présent que de
ce qui regarde Bourdeaux.

CHAPITRE VIII.

*Les Bourdelois se décident à la paix ;
les ducs & la princesse sont forcés
de l'accepter , & cependant ils mé-
ditent une nouvelle révolte pour l'an-
née suivante , & envoient des négoc-
iateurs en Espagne.*

GAston , malgré la relation un peu
chargée que du Coudrai lui avoit faite
de sa négociation , n'en étant pas moins
bien aise de se rendre maître de l'ac-
commodément , le conduisit au parle-
ment pour y faire cette relation , mais
un peu moins à l'avantage de la cour.
On arrêta sur le champ ce qui avoit été
décidé d'avance dans le conseil du duc ;
qu'on enverroit deux députés de la com-

Le &

1650.

Lénet.

pagnie & du Coudrai pour renouer la négociation , & savoir enfin du parlement de Bourdeaux s'il vouloit ou non accepter la paix. On ajouta même qu'on inviteroit deux députés de Bourdeaux pour accompagner ceux de Paris. Ils furent sur le champ nommés, Meunier pour la grand'chambre , & Bitaut pour les enquêtes , esprits ardens & disposés à sacrifier la cour aux rebelles ; Guionnet les devança de quelques jours pour tâcher de préparer les esprits & les disposer à recevoir la paix , telle que le duc d'Orléans l'offroit sans insister sur la liberté des princes.

Le parlement de Bourdeaux n'eut pas plutôt appris ces nouvelles , que voyant les secours d'Espagne , dont on les berçoit depuis si long-temps , toujours promis & jamais arrivans , la prise du fauxbourg de St. Surain resserrer plus que jamais la ville , les troupes ruinées , le peuple rebuté de la guerre , les murailles endommagées par le canon , tout

enfin annoncer une ruine prochaine , 1650.
si l'on ne prenoit un parti sage , il se
résolut , malgré les intrigues des ducs ,
de profiter de ces ouvertures de paix ,
& d'envoyer des députés à la Cour.
Tout ce qu'ils purent accorder aux ducs
fut de joindre au président de la Trêne,
à Pomiers-Françon & Maraut , qu'ils
avoient nommés, Blanc-Mauvoisin &
d'Espagnet déterminés frondeurs ; mais
ceux-ci , de même que les députés de
la ville , Fougues , Bourgeois , Dalon ,
Avocat , & le Syndic , fils de Blanc-
Mauvoisin , ne devoient avoir d'autre
pouvoir que d'écouter les propositions.

Ces députés ne voulurent point par-
tir sans avoir pris les ordres de la prin-
cesse sur la négociation qu'ils alloient
entamer ; mais elle affecta à cet égard
une indifférence & une modération que
son cœur démentoit bien en secret. Elle
leur dit » que n'ayant pris les armes que
» pour la liberté du prince son époux ,
» elle n'avoit pas d'autre prétention à

1650.

» former que sur cette liberté ; mais
» qu'elle feroit bien fâchée que cette rai-
» son les empêchât de conclure la paix ,
» s'ils pouvoient en obtenir une favo-
» rable : elle aimoit trop leur satisfac-
» tion & leur repos pour s'y opposer ;
» & dans ce cas , elle les prioit simple-
» ment de lui obtenir des passe-ports ,
» pour elle , pour le prince son fils , les
» ducs & leurs serviteurs ; au surplus ,
» elle ne vouloit , en aucune maniere ,
» entrer en négociation avec le cardi-
» nal , lequel ne cherchoit que l'occa-
» sion d'en nouer une pour s'emparer
» de son fils & l'exposer au même trai-
» tement que le pere ». La réponse des
ducs & des autres officiers qui affiche-
rent la même modération , fut à peu
près dans les mêmes termes.

De III

La princesse renouvela ces protesta-
tions devant le conseil des cent & des
trente qu'elle avoit fait assembler pour
détruire des bruits qu'on faisoit courir
sur son opposition secrète à la conclu-

sion de la paix. Elle remercia la ville en leurs personnes, des secours qu'elle en avoit reçus , les assurant que dans la résolution où elle étoit de passer chez les étrangers , pour y redemander par toutes les voies possibles, la liberté de son mari, elle ne cesseroit de crier vengeance au ciel & aux hommes, des violences qu'il éprouvoit par les ordres d'un ministre étranger, & sans capacité; mais qu'aussi en quelque lieu que sa bonne ou mauvaise fortune la conduisît, elle ne cesseroit de conserver pour eux en particulier & en général, l'amitié & la reconnoissance qu'elle leur devoit à tant de titres. Ce discours artificieux, appuyé de celui des ducs & des principaux officiers, eut l'effet qu'il devoit naturellement produire. On jura à la princesse qu'on n'accepteroit point la paix, qu'elle ne fût contente des conditions, & que ses intérêts, ainsi que de ceux de ses serviteurs n'y fussent ménagés à son gré.

1650.
Le 15.

~~Montpens.~~ La négociation ne traîna point en longueur ; Maraut & d'Espagnet députés de Bourdeaux , Meunier & Bitaut , députés de Paris , revinrent bientôt apportant une treve qui faisoit les préliminaires de la paix , & qui fut acceptée dès le lendemain par le parlement. Ainsi tout resta dans l'état où il étoit , & chacun , comme il arrive presque toujours en semblable occasion , passa d'un camp dans l'autre , les bourgeois allant visiter la tranchée & les batteries des assiégeans , ceux-ci de leur côté allant voir les fortifications de leurs ennemis. Les choses en vinrent à un tel excès de sécurité que de la part de la ville , on fut obligé de défendre ces entrevues , ainsi que de passer les barrières , sous peine de la vie ; cette défense fut prudente , car les assiégeans eurent envie de se prévaloir de cette aveugle confiance , pour s'emparer d'une des portes de la ville. Du Coudrai , oubliant le personnage de négociateur ,

Mém. de
Montpens.

laissa entrevoir qu'une pareille surprise 1650
étoit possible ; cette ruse ne fut pas
mise à exécution , moins par la bonne
foi du cardinal , que par les sages pré-
cautions , prises auparavant dans la ville.

Cependant les députés avoient été Le 18
renvoyés à Bourg avec des cahiers con-
tenant les articles où étoient menagés
les intérêts de Bourdeaux & de tout le
parti , & dont le premier réclamoit la
liberté des princes. Les commissaires du
Roi , qui étoient Servien , Villeroi & la
Vrilliere , car on n'avoit pas voulu trai-
ter avec le cardinal , n'avoient garde
d'accorder tout ce qu'on demandoit. La M^{rs}.
Lénet.
Reine étoit furieuse du mauvais succès
qu'avoit eu la politique du cardinal ,
qui alloit laisser au duc d'Orléans &
aux frondeurs le mérite de l'accommo-
dement. Elle s'imaginait que toutes les
nouvelles propositions avoient été sug-
gérées par le duc de Beaufort & le
coadjuteur , & que Meunier & Bitaut
n'étoient que leurs émissaires. Elle n'au-

1650.

roit en conséquence voulu traiter qu'avec les députés de Bourdeaux , craignant que ceux de Paris ne se montrassent si opiniâtres , qu'on fût obligé d'en passer à leur mot , & de conclure un traité honteux pour le Roi ; d'un autre côté , si on les refusoit , ils pourroient s'en plaindre à leur compagnie , & exciter contre le ministre un nouvel orage à son retour , principalement à l'égard de la liberté des princes , article sur lequel Meunier & Bitaut s'expliquoient déjà hardiment.

Dans ces inquiétudes , les commissaires voulurent traiter avec les députés de Bourdeaux en l'absence de ceux de Paris ; mais d'Espagnet s'étant récrié contre ce procédé , on fut forcé à les rappeler & à leur répondre , en rendant les cahiers , que la Reine ne pouvoit accorder aucune autre condition , que celles qui avoient été proposées par le duc d'Orléans , en étendant cependant l'article de l'amnistie pour la princesse

& ses serviteurs, en faisant rentrer cha-
cun dans ses biens & dans ses dignités ,
particulièrement le duc de la Rochefou-
cault dans son gouvernement de Poitou ,
& en mettant en liberté tous les pri-
sonniers du parti des princes , entr'au-
tres Mad. & Mlle. de Bouillon.

1650.

Dès que le parlement eut vu ces propositions , décidé déjà par toutes les raisons que nous avons détaillées , mais plus encore par la nécessité de se rendre libres pour faire les vendanges qui approchoient , temps où le peuple & les grands de cette province perdent également leur courage , & où Bourdeaux cesse d'être la capitale des Gascons , après une très longue délibération , il fut résolu qu'on accepteroit ces articles, qu'on les coucheroit sur le registre , pour en faire étendre & expliquer quelques-uns ; ordonnant en outre qu'on en conféreroit avec l'hôtel-de-ville , qu'en conséquence les cent & les trente feroient assemblés , qu'enfin

Lénew

~~1650.~~ les mêmes députés iroient trouver la
1650. princesse pour en communiquer avec
elle en présence des ducs & de Lénéet.

Ibid.

Ceux-ci se trouvoient alors dans une situation bien cruelle ; nulle ressource du côté des Espagnols , dont les promesses flatteuses ne trompoient même plus leurs avides espérances ; nulle du côté du parlement , dont la plus grande partie , décidée par les circonstances , étoit résolue à plier ; nulle du côté du peuple , qui fatigué de la guerre , plus encore des impositions , soupirant après le moment de fouler en paix ses raisins , n'étoit plus ce peuple audacieux , bouillant , factieux , prêt à tout entreprendre , & à massacrer même ses propres concitoyens au premier signal ; point de troupes , point d'argent , point de crédit ; ils avoient voulu emprunter , & ils n'avoient trouvé ni parmi le peuple , ni parmi le parlement , personne qui voulût seulement leur avancer dix mille écus sur le reste des pierreries de

la princesse ; de tous côtés, la froideur, l'indifférence, la crainte des châtimens, l'amour de la paix : enfin, depuis quelque temps leur état avoit tellement empiré, que si la cour eût eu connoissance de toute leur foiblesse, elle les auroit forcés de se rendre à discrétion : il n'y eut que la profonde politique du duc de Bouillon, la valeur de la Rochefoucault & des autres officiers, ainsi que leur parfaite union qui les sauva, en masquant un peu leur situation facheuse.

Ils n'étoient pas plus heureux au dehors, où les revers décréditoient encore plus leur parti. Quoique Tavannes, St. Micault, Chateaux & d'autres les fussent venus joindre de Montrond, où ils étoient restés avec quelque troupe, ils n'étoient pas plus en état de résister. Ils venoient récemment encore d'essuyer un échec. Grossambre, capitaine de cavalerie, étant allé en parti avec environ cent cinquante chevaux,

~~_____~~ fut rencontré par le marquis de Saint
1650. Luc , qui tailla en pieces une partie de
sa troupe , & obligea l'autre de se re-
tirer dans le plus grand désordre. Ma-
zarín fit sonner bien haut ce léger
avantage , & il envoya à Paris des re-
lations pompeuses , par un courier qu'il
dépêcha exprès , ne pouvant , disoit-il ,
trop faire connoître toute la prospérité
des armes du Roi contre les rebelles.

Il étoit bien-aïse de couvrir ainsi sa
foiblesse , & la langueur nécessitée du
siegé , qui ne pouvoit aller plus mal :
car les chaleurs ayant été excessives
pendant cet été , la maladie se mit parmi
les troupes , & jointe à l'horrible cherté
des vivres de toute espece , (la livre de
pain se vendoit vingt sols & le pot de
vin trente ,) y introduisit la désertion.
D'ailleurs , le cardinal n'avoit que six
pieces de canon , dont une encore étoit
sans affût & hors de service , & il vi-
voit dans la plus mauvaise intelligence
avec le maréchal de la Meilleraie. Ce-

lui-ci disoit publiquement , que le siege de Bourdeaux étoit l'ouvrage du cardinal & non le sien , & un peu plus secrètement , qu'il ne prendroit jamais cette ville , & qu'il seroit charmé que le ministre pût recevoir un affront devant ses murs , parce qu'il étoit sûr qu'on ne rejetteroit pas la faute sur lui-même. En effet , le maréchal , peu satisfait de voir que le cardinal vouloit lui donner des leçons , n'oublioit rien de ce qui étoit nécessaire pour ne pas réussir , car on ne prend pas des villes en lâchant quelques coups de canon par-dessus des maisons ; ayant même appris qu'une partie de ces coups de canon , donnoit sur le logement de la princesse , il fit changer la batterie pour ne pas avoir un trop heureux succès.

Malgré cette mésintelligence si favorable en apparence aux ducs , ils n'espéroient pas pouvoir se soutenir plus long-temps , ayant dans la ville trop de choses contraires ; à quoi se joignoient

1650. des défaits journaliers qu'ils effuyoient
 Aubertin. sur la Garonne de la part d'un nommé
 Meautry, espece de pirate, quoique
 gentilhomme, lequel, après avoir servi
 en Hollande dans la compagnie des
 gardes du duc de Bouillon, avoit changé
 son nom de Devaux, & s'étant mis à
 la tête de trois petits vaisseaux, croisoit
 sur la Garonne, enlevant tous les con-
 vois qui venoient à Bourdeaux par la
 riviere, & faisant de fréquentes descen-
 tes sur les côtes, malgré un armement
 destiné contre lui & qu'il battoit tou-
 jours, vendangeoit les vignes, pilloit
 les métairies, ramassoit des prisonniers,
 & donnoit enfin aux Bourdelois de cui-
 sans repentirs d'une révolte dont eux
 seuls étoient les victimes.

Ces considérations mettant les ducs
 dans la nécessité de rechercher la paix,
 ils résolurent du moins de tirer de leur
 situation le meilleur parti possible, &
 de députer à la cour quelqu'un qui y
 soutînt leurs intérêts. Ils choisirent à cet
 effet,

effet, Fils-Jean, serviteur du prince, lequel avoit été trente ans attaché à son pere, & avoit été employé déjà dans différentes négociations, où il avoit prouvé de l'habileté. D'un autre côté, la Rochefoucault, du consentement de la princesse & de Bouillon, dépêcha secrètement Gourville au cardinal pour lui faire des propositions éblouissantes, telles que le mariage du prince de Conty avec l'une des Martinozzi, & la liberté des princes, à condition que les ducs se mettroient en prison à leur place; dévouement faux, d'autant plus ridicule à proposer, qu'ils savoient qu'il y auroit eu de la folie dans le cardinal à l'accepter: aussi Mazarin refusa-t-il l'une & l'autre proposition, parce que, quand il les auroit crues praticables, il savoit avoir trop vivement offensé Condé, pour se flatter d'obtenir jamais son pardon, ni un accommodement sincere avec lui.

Lévesq
Gourville
Motteur.

1650.

Fils-Jean ne fut pas plus heureux

1650.

que Gourville. Le cardinal, qui connoissoit l'état de foiblesse auquel étoient réduits les ducs, & la léthargie où le peuple de Bourdeaux tomboit peu-à-peu, vouloit profiter des circonstances pour les accabler, & ne rien tenir de ce qu'il avoit d'abord promis. La princesse demandoit ou Nérac, ou Coutras, pour lieu de retraite, & on lui refusoit également l'un & l'autre, quoique selon les propositions du duc d'Orléans, elle pût se retirer dans celle de ses maisons qui lui plairoit. On refusoit de la comprendre & les ducs moins encore dans la déclaration qui donneroit la paix à Bourdeaux, & de rendre la liberté à Mad. & à Mlle. de Bouillon; on refusoit de rétablir la Rochefoucault dans son gouvernement de Poitou, & quant à l'article de la liberté des princes, il ne fut pas même proposé. Le peuple, que ces manquemens de parole avoient intéressé au sort de la princesse, parut se réchauffer par

cette mauvaise foi de la cour , & Fils-
Jean fut renvoyé avec ordre d'appuyer
opiniâtrément sur tous les articles ; &
la princesse , pour jeter un peu plus
d'intérêt sur son sort , & lier le parle-
ment par l'honneur à sa défense , se
rendit au palais , où elle s'adressa à la
compagnie en ces termes.

1650.
Lc 26.

Lc 27.

„ Messieurs , étant responsable au
„ Roi , majeur , à l'état & au prince ,
„ mon mari , de la vie du duc son
„ fils , & votre compagnie ayant dai-
„ gné lui accorder une protection en-
„ tière dans cette ville ; ne m'étant
„ moi-même décidée que sur la foi de
„ vos arrêts à soutenir une guerre dif-
„ pendieuse ; ne m'étant rien permis
„ que d'après vos avis ; n'ayant rien ré-
„ solu , rien exécuté , qu'après vous en
„ avoir fait part ; je vous déclare , que
„ je vous prends tous en général & en
„ particulier , pour garans de ce que
„ le cardinal Mazarin pourra attenter
„ contre la personne de monsieur mon

1650. » fils. Je vous prie , messieurs , de dé-
» poser dans vos registres cette protes-
» tation , & de ne conclure aucun ac-
» commodement sans sa sûreté pleine
» & entière ».

Ce discours plein d'adresse , & le
seul convenable dans la circonstance ,
eut tout le succès qu'on en avoit at-
tendu. On lui répondit avec civilité ,
& on écrivit sur le champ aux députés
de ne rien conclure , que les intérêts de
la princesse ne fussent bien ménagés ,
de même que ceux des ducs , ou qu'au-
trement ils seroient défavoués. Mais
avant que cette dépêche leur fût par-
venue , la paix étoit signée , & ils la rap-
portoient dans Bourdeaux.

Le 28.

Leur aspect , à leur entrée dans la
ville , attéra une partie du peuple , les
ducs & les frondeurs. Ils avoient cru
que les choses traîneroient en longueur ,
sur un nouvel ordre qu'ils avoient en-
voyé à Fils-Jean , parce qu'ils atten-
doient un prétendu secours de quatorze

vaisseaux , que Batteville prétendoit 1650.
leur avoir détaché pour faire lever le
siege ; ruse adroite , à la faveur de la-
quelle l'Espagnol espéroit retenir l'ar-
mée françoise devant Bourdeaux , &
laisser pendant ce temps le champ li-
bre aux opérations de l'armée espa-
gnole. Les ducs & les frondeurs s'as-
semblerent donc pour concerter les
moyens de rejeter la paix , en faisant
nommer par le parlement des commis-
saires afin d'examiner la déclaration
que la cour projettoit , en leur ordon-
nant de prendre la poste avec un con-
seiller de Bourdeaux , pour aller se
plaindre au duc d'Orléans & au parle^{ment}
ment , que leurs intentions n'eussent
point été remplies , & les prier de don-
ner en conséquence des ordres pour
rectifier tout le travail des députés.

Tout ce projet ne put être exécuté.
Richon , trésorier , parent de celui qui
avoit été pendu à Libourne , sans son-
ger à le venger , s'étoit laissé gagner

1650.

Le 29.

par Mazarin, & distribua lui-même de l'argent à deux ou trois cents hommes de la lie du peuple, lesquels vinrent crier dans les salles du palais qu'ils vouloient la paix. Le parlement n'étoit pas disposé à leur résister, vingt membres seulement conclurent à rejeter les articles, tout le reste vota pour les recevoir. Tout ce que purent obtenir les ducs, fut la liberté d'examiner la déclaration, & de l'apostiller à la marge. Tous les officiers généraux & toute la noblesse qui se trouvoit à Bourdeaux, furent appelés à ce travail, lequel cependant fut à-peu-près inutile, car la déclaration resta presque absolument comme elle avoit été dressée.

Le 2^o.

Cependant les ducs & Lénét, voyant qu'ils étoient obligés de recevoir la paix, songeoient aux moyens de recommencer la guerre dans Bourdeaux même; ils y trouvoient les plus grandes facilités, le duc d'Epéron n'étant pas aussi maltraité dans la déclaration

que l'auroient désiré les Bourdelois. Ils s'aboucherent donc avec Mirat, chef des frondeurs; là, ils conviennent que pendant tout l'hiver, ils négocieront avec les Espagnols, pour avoir des vaisseaux, & même avec la Hollande & l'Angleterre, pour peu que l'Espagne se montre difficile; tout secours leur paroissant bon de quelque part qu'il vînt, pourvu qu'il les mît en état de renouveler les troubles: que dans cet intervalle, ils tâcheront d'amasser trois ou quatre cents mille francs, & qu'au printemps suivant, ils reparoîtront en force dans la Guienne, & feront de nouveau recevoir le duc & la princesse à Bordeaux, & déclarer la ville en leur faveur; que cependant Mirat, fomentant la sédition dans les esprits parmi les membres du parlement & les principaux bourgeois, prépareroit si bien les matieres, qu'elles s'enflammeroient aussi tôt qu'on voudroit y mettre le feu.

1650.

Lénet.

1650.

Ce projet ne fut pas plutôt concerté ; qu'on songea à en commencer l'exécution. Gourville fut dépêché à la duchesse de Longueville & à Turenne , pour les engager à en ébaucher dès-lors quelque chose avec Fuenfaldagne. On leur envoyoit en même temps un chiffre , & les ducs en laissoient un à Lénét , ainsi que beaucoup d'autres à Bourdeaux , entre les mains des plus accrédités frondeurs. Mais leurs plus grands efforts devoient se diriger du côté de Madrid , & ils y dépêcherent en conséquence Lusignan , lequel devoit s'aboucher avec Sillery , Baas & Mazerolles , leurs négociateurs en titre , qui étoient encore alors en Espagne , mais auxquels il devoit cacher en partie les grands projets dont il étoit chargé. C'étoit à dom Louis-de-Haro lui-même , qu'il devoit s'adresser directement & tâcher de lui persuader , ce qui étoit bien difficile , qu'il ne devoit pas avoir de plus grand intérêt que de

ruiner la fortune de Mazarin , & de
mettre Condé en liberté , sans qu'il dût
craindre que ce prince devînt jamais
aussi formidable à la monarchie espa-
gnole qu'il l'avoit été jusques-là. S'il
parvenoit à le séduire jusqu'à ce point ,
il devoit ensuite lui proposer de se lier
avec la princesse , par un traité qui
comprendroit non seulement les ser-
viteurs actuels des princes , mais ceux
qu'on pourroit acquérir par la suite ,
Bourdeaux , la duchesse de Longuevil-
le , Turenne & beaucoup d'autres qui
ne s'étoient pas encore déclarés , les
maréchaux de la Mothe & de la Force ,
le comte d'Alais , alors duc d'Angou-
lême , par la mort récente de son pere ,
& d'autres personnes de qualité , soit
de la cour , soit des provinces. Par ce
traité tous les confédérés s'obligeroient
à ne poser les armes qu'à la paix géné-
rale , faite à la satisfaction de l'Espagne
& à la liberté des princes , qu'on s'ef-
forceroit de procurer par les plus vigou-

~~reuses opérations~~, soit dans la Flandre,
1650. soit dans la Guienne.

De leur part, les Espagnols s'obligeroient à fournir du côté de Bourdeaux vingt-cinq ou trente vaisseaux de guerre, six mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux, ainsi que l'argent & les munitions nécessaires pour cette armée. Ces troupes feroient répandues aux environs de Bourdeaux & principalement dans Libourne, où les Espagnols se fortifieroient à leur volonté; les ducs de leur part n'épargneroient aucuns soins, aucuns efforts, pour former des troupes de toute espee dans le Poitou, la Xaintonge, l'Angoumois, &c. tandis que la princesse & le jeune duc viendroient se jeter dans Bourdeaux, & que la maison de la Force, les marquis de Castelnau, de Castelmoron, de Lausun & de Lusignan, se déclareroient & se faisiroient les uns de Bergerac, de Sainte-Foi, de Montauban, les autres de Marmande & d'Agen.

Non seulement Lusignan ne devoit s'ouvrir de ce hardi projet qu'à dom Louis de Haro, mais la princesse elle-même, dans la crainte de quelque indiscretion, n'en devoit rien savoir. Comme il falloit cependant qu'elle parût y tremper, Lénét lui fit signer pendant la nuit, & après l'avoir réveillée en sursaut, sous un autre prétexte, une lettre, où sans s'en douter, la princesse exhortoit le Roi d'Espagne & ses ministres à prendre la plus grande confiance dans ce que le marquis de Lusignan leur diroit de sa part. Muni de cette piece, le marquis partit dès la même nuit pour aller concerter la ruine de sa patrie, après avoir pris un chiffre & être convenu des moyens de donner de ses nouvelles.

1650.



CHAPITRE IX.

La princesse de Condé & les ducs sortent de Bourdeaux, & font leur cour à la Reine & au cardinal. Le Roi fait son entrée dans Bourdeaux ; la cour revient à Paris.

LA princesse enfin , obligée de céder
 1650. à la fortune , se préparoit à quitter
 Bourdeaux , & pour y retrouver des
 amis , si jamais elle étoit forcée d'y
 revenir , elle n'oublioit aucune de ces
 politesses dont la politique , plutôt que
 la bienfaisance ou l'humanité , a ensei-
 Le 2. Oct. gné l'usage aux grands. Elle alla ren-
 dre visite à tous les membres du par-
 lement & même à plusieurs des simples
 bourgeois qui lui avoient été attachés ;
 & se fit remplacer ensuite dans ces dé-
 marches par les ducs , sous prétexte
 d'une fièvre , vraie ou supposée. Le

corps de ville fut si touché de ces politesses , qu'il s'assembla & arrêta de rendre à la princesse ses pierreries , sur lesquelles on lui avoit prêté soixante mille francs , & de payer toutes les autres dettes de la guerre à son acquit. La princesse vouloit leur donner son obligation , mais ils refuserent de la recevoir , & elle ne put , ainsi que son fils , payer ce procédé généreux que par ses larmes & ses embrassemens. De son côté , elle leur fit présent de six galères , de dix galliottes , d'un vaisseau , des agrêts , des munitions , &c. ainsi que des chevaux de frise , des fraises , des palissades & autres machines des fortifications , lesquelles , à la vérité , avoient coûté des sommes immenses , mais qui , dans le moment présent , étoient un don plus fastueux que solide.

Enfin tous les députés revinrent & rapporterent la déclaration , qui fut sur le champ enregistrée. Cette piece , trop

1650.

~~favorable aux révoltés, étoit scandaleuse pour ceux qui aimoient véritablement le bien de l'état, & qui ne pouvoient voir sans gémir, que des sujets rebelles, après avoir fait à leur souverain la guerre la plus injuste & la plus cruelle, eussent obtenu des conditions aussi avantageuses, en traitant d'égal à égal avec leur maître; & tout cela par la mauvaise volonté d'autres rebelles, qui sembloient assurer leur propre impunité en assurant la leur. Peu leur importoit que la majesté royale fût dégradée & l'autorité avilie, pourvu qu'ils s'acquissent des droits sur la reconnoissance de ceux qu'ils fauvoient du plus légitime châtiment. Pour juger par nous-mêmes de ce que les uns gagnoient, & de ce que les autres perdoient à cette paix, il faut nous arrêter un moment sur cette déclaration.~~

Après un long & beau préambule, où l'on mettoit sur le compte des Espagnols toute la mauvaise volonté des

sujets, leur rebellion dans les différen-
tes provinces, le Roi disoit : « Que
» voulant toujours agir en pere, après
» avoir reçu des Bourdelois toutes les
» assurances de respect & de fidélité
» qu'il avoit desirées, il s'étoit déter-
» miné à leur accorder une amnistie
» générale, notamment à la maison
» de la Force, aux ducs de Bouillon
» & de la Rochefoucault, aux mar-
» quis de Silleri, de Lusignan, de
» Sauvebœuf, à Mazerolles, Baas &
» autres négociateurs, qui avoient été
» ou étoient actuellement en Espa-
» gne, auxquels on accorderoit des
» passeports pour revenir dans leur pa-
» trie, jouir de tous leurs biens, hon-
» neurs, dignités, sans pouvoir être
» en aucune maniere, & sous quelque
» prétexte que ce fût, inquiétés à l'é-
» gard des derniers mouvemens. En
» conséquence, la princesse de Condé
» & le duc d'Enguien son fils, pour-
» roient se retirer avec toute leur suite

1650.
Lénet & les
recueils du
temps.

1650. » dans une de leurs maisons d'Anjou ;
» avec assurance d'y être en liberté , à
» condition cependant , de la part de
» la princesse , qu'elle demeureroit dans
» une étroite fidélité , & qu'elle renon-
» ceroit même , par un écrit signé de
» sa propre main , à toutes unions ,
» ligues , associations soit dedans , soit
» hors du royaume. Elle donneroit aussi
» des ordres pour faire cesser toutes les
» hostilités commises sous le nom de
» son fils , & retirer ses garnisons de
» diverses places ou châteaux , lesquels
» feroient remis à la discrétion du Roi.
» Si elle aimoit mieux se retirer à
» Montrond que par-tout ailleurs , la
» garnison seroit réduite à deux cents
» hommes d'infanterie & cinquante
» chevaux , entretenus aux dépens du
» Roi sur la recette générale du Ber-
» ry ; moyennant quoi , tous ceux qui
» avoient commis quelque hostilité dans
» cette partie du royaume , pourroient
» profiter de l'amnistie générale , & en

» jouir aux mêmes termes que les au-
» tres. Les nouvelles fortifications de
» Limeuil, de Turenne, de St. Clerc,
» feroient rasées ; tous les gens de
» guerre levés , soit par la ville de
» Bourdeaux , soit par la princesse ,
» soit par les ducs , feroient licentiés
» sur le champ , les prisonniers rendus
» réciproquement , les arrêts contre le
» duc d'Epernon , le feu chevalier de
» la Valette & leurs adhérens , regar-
» dés comme nuls & non venus ;
» enfin , tout ce qui avoit été pris sur
» terre ou sur mer , à l'exception des
» armes & des chevaux , rendu aux
» propriétaires.

Dans toute cette piece , on ne voit pas ce que les Bourdelois gagnoient à là paix ; ils soupiroient après la destitution du duc d'Epernon , & elle n'y est point spécifiée ; ils l'avoient obtenue cependant , mais la cour ne voulut pas faire au duc l'affront de le coucher sur la déclaration. Elle se con-

1650.

~~_____~~ tenta d'y joindre des lettres , portant approbation des propositions contenues dans le registre du parlement de Paris , sous la date du 9 Août , parmi lesquelles se trouvoit la révocation du duc d'Epéron. Une chose à considérer , c'est que , bien qu'en effet , comme je l'ai remarqué , cette paix fût extrêmement injurieuse au souverain , les sujets cependant , à l'exception des Bourdelois , n'y gagnèrent presque rien de ce qu'ils avoient prétendu. Les ducs & leurs partisans se félicitoient d'avoir obtenu des conditions si sûres , si honorables pour des sujets , lorsqu'ils ne devoient s'attendre qu'aux plus rigoureux châtimens ; ils faisoient sonner bien haut & la fuite de Chantilly & celle de Montrond , & le profond secret conservé dans toutes ces intrigues , & une ville soulevée dans le moment qu'on s'y attendoit le moins , & des troupes levées , entretenues , soudoyées sans argent , & des combats & des

Lénet.

viâtoires , & la sûreté obtenue pour la
princeſſe ainſi que pour ſon fils , & la
magnanimité qu'elle avoit montrée
pendant tout le cours des opérations ,
& l'affection d'une grande ville qu'elle
s'étoit conciliée , & les moyens qu'ils
s'étoient réſervés de déchirer bientôt
de nouveau leur patrie avec plus d'im-
punité ; tous ces avantages ſans doute
étoient conſidérables , & avoient de
quoi flatter délicieufement une certaine
eſpece d'amour-propre , mais pouvoient-
ils entrer en comparaifon avec ceux
qu'ils avoient deſirés & qu'ils n'avoient
point obtenus ? Ils n'avoient aspiré qu'à
la perte du cardinal Mazarin , & Ma-
zarin reſtoit plus puiffant que jamais ;
leurs avides eſpérances s'étoient repues
des tréſors de l'Eſpagne , qu'ils comp-
toient engloutir , & l'Eſpagne les avoit
trompés ; ils s'étoient figurés qu'ils par-
viendroient par la révolte aux premiers
emplois de la guerre , & que les com-
miſſions que leur distribuoit libérale-

1650.

ment la princesse , étoient des titres sûrs pour y monter , & loin de légitimer ces commissions , la cour venoit toutes de les casser ; ils avoient prétendu ne travailler que pour la liberté des princes , & les princes restoient confinés dans une prison plus dure , plus étroite qu'elle ne l'avoit encore été : nouvelle preuve à ajouter à tant d'autres que fournit l'histoire , & qui devoit bien dégoûter des révoltes , puisqu'on voit presque toujours que le seul fruit qu'en retirent les sujets , est d'appesantir plus que jamais le joug sur leur tête , d'aliéner d'eux le cœur du souverain , & de fournir des raisons au despotisme.

Le 3 Oct.

Dès que la paix eut été enregistrée , la princesse monta sur une galere , dans l'intention d'aller prendre terre à Lormont , & de se rendre de-là à Courtras , où elle avoit la permission de rester trois jours. Elle étoit accompagnée des ducs de Coligny , de Guiraut , de

Meille , de Lorge , d'une foule de nobleſſe & d'officiers , ainſi que d'une grande quantité de perſonnes de condition de Bourdeaux , & de plus de vingt mille hommes du peuple , qui la ſuivirent juſqu'au port , en verſant des torrens de larmes , & en s'épanchant en bénédictions ſur elle & ſur ſon fils , & en imprécations contre Mazarin. Elle rencontra ſur la riviere le maréchal de la Meilleraie , qui ſe rendoit à Bourdeaux pour la ſaluer , & qui lui conſeilla d'aller voir la Reine à Bourg. Il eſt encore incertain ſi c'étoit de lui-même ou par l'impulſion du cardinal qu'il lui donnoit ce conſeil , mais il eſt à croire que le maréchal ne l'auroit pas engagée à cette démarche , s'il eut craint d'être abſolument déſavoué. Ce qui doit porter à le croire , c'eſt que la Meilleraie , ayant envoyé avertir le cardinal de la venue de la princesſe , il laiſſa éclatter beaucoup de mécontentement , en diſant , que le

1650.

Léner.
Montpenſ.
La Rochef.

1650. duc d'Orléans alloit imaginer qu'il y avoit quelque négociation sur le tapis, & qu'on vouloit traiter sans lui de la liberté des princes, & n'oubliant rien pour persuader à Mlle. de Montpensier que cette visite étoit un effet du hasard; tandis que d'un autre côté sa politique actuelle étoit de donner de la jalousie aux frondeurs, & de leur faire craindre qu'il ne fût pas éloigné d'un raccommodement avec les amis des princes, par les conférences qu'il affectoit d'avoir avec eux.

Ce qu'il y a de certain, c'est que lorsqu'il fut question de savoir si l'on donneroit audience à la princesse en public ou en particulier, le cardinal dit qu'on ne pouvoir rien faire là-dessus sans l'avis de Mademoiselle, & lui en demanda son sentiment; mais elle ne voulut pas, dit-elle, le donner sur une bagatelle, tandis qu'on ne la consultoit pas sur des affaires plus importantes. Mazarin se décida pour l'au-

dience particulière, peut-être dans la crainte que dans une audience publique, la princesse ne s'emportât contre lui à des récriminations & à des choses dures, qu'il n'étoit pas bien-aise d'entendre devant tant de monde. Ainsi la princesse, après que le duc de Damville eut été la chercher dans un carrosse, & l'eut conduite chez le maréchal de la Meilleraie, où toute la cour vint lui rendre visite, & où la Reine, même, ainsi que le Roi, lui envoyèrent faire des complimens, fut introduite avec les ducs dans la chambre de la régente, laquelle étoit accompagnée du Roi, de Monsieur, de Mademoiselle & du cardinal. Elle entra tenant son fils par la main, & dès qu'elle fut devant la Reine, elle tomba à ses pieds, & lui dit ces mots, de cette voix touchante qui sert si bien son sexe lorsqu'il est dans la douleur ou qu'il veut la feindre :

» Je viens, madame, me jeter aux

1650.

» pieds de votre majesté pour lui de-
» mander pardon, si j'ai fait quelque
» chose qui lui ait déplu. Excusez les
» justes efforts d'une demoiselle qui a
» eu l'honneur d'épouser le premier
» prince du sang, pour briser ses fers
» & dérober au même sort un jeune
» enfant, son fils unique, & la seule
» espérance d'une maison désolée. Vous
» nous voyez à vos genoux, madame,
» pour demander la liberté de ce que
» nous avons tous deux de plus cher.
» Accordez-la aux grandes actions que
» monsieur mon mari a faites pour la
» gloire de V. M.; à cette vie qu'il a
» tant de fois prodiguée pour le ser-
» vice de l'état; ne la refusez pas à nos
» larmes, à nos humbles prières ».

» Je suis bien-aïse, ma cousine, lui
» répondit la Reine avec sang-froid,
» que vous connoissiez votre faute;
» vous voyez bien que vous aviez pris
» une mauvaise voie pour obtenir ce
» que vous demandez; maintenant que

» VOUS

» vous allez tenir une toute autre con-
» duite , je verrai quand & comment
» je pourrai vous donner la fatisfaction
» que vous defirez ».

1650.

Après cette réponse qui n'étoit pas
confolante , la princesse se retira , fans
avoir jetté seulement les yeux fur le
ministre ; mais à peine étoit-elle ren-
trée chez elle , qu'il lui rendit une vi-
fite. Elle fut froide ; Mazarin s'atten-
doit peut-être qu'on entreroit en expli-
cation avec lui ; mais la princesse , fans
le brusquer , par le conseil des ducs ,
conferva un sérieux accablant. Le petit
duc le reçut encore plus mal ; le minif-
tre s'étant voulu approcher d'un air
riant , l'enfant se recula avec le sourire
de l'aversion & du dédain , & ne vou-
lut jamais ni avancer auprès de lui , ni
lui dire une feule parole.

Lénet

Les ducs se montrèrent moins diffici-
les. Ils eurent à Bourg avec le cardinal
de très longues conférences , où ils tâ-
cherent de lui persuader par toutes les

1650.

La Rochef.

raisons que purent leur suggérer l'éloquence & la politique, que son véritable intérêt étoit de mettre les princes en liberté; ne lui dissimulant point qu'ils ne fussent encore tout prêts à revendre cette liberté par toutes sortes de voies, à s'allier même avec les frondeurs, qui commençoient à pencher pour eux. Ils lui insinuerent aussi que les feux de la sédition n'étoient pas tellement éteints dans Bourdeaux, qu'il ne fût possible de les rallumer promptement. Le cardinal, selon sa coutume, leur donna les plus flatteuses espérances, & les assura que, dès qu'il seroit de retour à Paris, il travailleroit à les satisfaire. La vérité est que les deux partis se jouoient également. Les ducs ne se promettoient pas que leurs représentations eussent aucun effet; mais ils étoient bien-aisés d'afficher une grande familiarité avec lui, pour donner de la jalousie aux frondeurs ainsi qu'à Gaston, & les engager par-là à se jeter de leur

côté. Le cardinal d'une autre part étoit guidé par la même politique ; il vouloit que Gaston & le coadjuteur ne le crussent pas fort éloigné de mettre les princes en liberté , pour les rendre plus souples , plus dépendans & se les attacher davantage , mais avec la ferme résolution de ne rien accorder de ce qu'il promettoit aux ducs , se flattant d'être toujours maître du cabiner , tant qu'il paroîtroit bien avec les frondeurs , & que les princes feroient dans les fers.

C'est ce qui l'engagea à affecter pour Léner les plus grands égards. Il envoya même dire secrètement à la Reine de feindre avec celui-ci , quand elle lui donneroit audience , & de cacher son ressentiment sous les apparences d'un accueil gracieux ; ce qu'elle suivit constamment , quoique rien sans doute ne coûtât davantage à son caractère altier. Il le mena à la messe dans son carrosse avec les deux ducs ; chose qui lui parut à lui-même si surprenante , qu'il ne put

1650. s'empêcher de dire en souriant : *Qui auroit cru , il y a huit jours , & même quatre , qu'on nous auroit vu tous quatre aujourd'hui dans le même carrosse ? Tout arrive en France ,* répondit la Rochefoucault d'un ton malin , qui sembloit reprocher au ministre ses bassesses & ses inconséquences. Le même jour il leur donna à tous trois à dîner , & après avoir envoyé ajuster un appartement pour Lénét de ses propres meubles , & lui avoir donné de ses propres domestiques pour le servir , il eut avec lui , depuis les sept heures du soir jusqu'à une heure après minuit , la conversation la plus intéressante. Tous deux s'épuisèrent en manège & en dissimulation pour se tromper mutuellement ; l'un pour faire croire que , las de la tyrannie des frondeurs , il n'attendoit que son arrivée à Fontainebleau , pour tirer Gaston de leur main , l'attirer dans cette ville , & là de concert avec lui , mettre les princes en liberté ; l'autre , pour

feindre la plus grande confiance en
toutes ces confidences, promettre qu'en 1650.
conséquence il ne chercheroit pas
à procurer cette liberté par d'autres
moyens. Le cardinal sur-tout s'efforça
de persuader à Lénéet, qu'il falloit taire
cette conversation à Mademoiselle, à
laquelle il avoit été rendre visite, mais
c'étoit dans l'intention de la lui rappor-
ter lui-même toute entiere à sa maniere,
de l'assurer qu'on l'avoit fort pressé pour
la liberté des princes, qu'on lui avoit
offert de très grands avantages, mais
qu'il n'avoit voulu entendre à aucune
proposition. Il espéroit que Mademoi-
selle ne manqueroit pas d'en avertir son
pere & les frondeurs; ceux-ci perdroient
par-là l'espérance que leur donnoient
chaque jour les partisans des princes de
traiter avec eux, puisqu'ils s'adressoient
directement au cardinal; & tant de dé-
fiances, tant de soupçons semés entre
eux, les éloigneroient si bien, qu'il

1650. pourroit en profiter pour se lier avec
qui il voudroit dans l'occasion.

Montglat.

Mais toute cette infidieuse politique retomba sur son auteur. Mademoiselle, dont il avoit flatté, depuis le voyage de Guienne, la folle idée de son mariage avec le Roi, & qui, malgré l'énorme disproportion d'âge, ne croyoit rien de plus possible, avoit été jusqu'alors dans ses intérêts; toutes les lettres, qu'elle écrivit long-temps à Gaston, faisoient l'éloge du ministre, & décréditoient les frondeurs dans son esprit, autant qu'il étoit en elle; mademoiselle Saujon, qui vivoit en très bonne intelligence avec la fille de son amant, lui prêtoit ses secours dans ce manège, & parloit sans cesse au duc dans les mêmes termes. Mais Mademoiselle s'étant aperçue que le cardinal la jouoit, changea bientôt de conduite; l'audience qu'avoit eue la princesse, les fréquentes conférences avec les ducs & Lénét,

les visites artificieuses du cardinal , qui ~~venoit~~
 venoit souvent chez elle sonder ses sen- 1650.
 timens sous de feintes apparences d'affec-
 tion & de tendresse , tout contribua
 à lui deffiller les yeux. Elle s'en expli-
 qua même vivement avec le cardinal ,
 lorsqu'il alla la voir le lendemain de la
 conversation avec Lénét. *Il n'y a sorte*
de bassesse dont vous ne vous avisiez , lui
 dit-elle ; *hier matin , lorsque Mr. Lénét*
étoit avec moi , un de vos pages est venu
lui dire que vous l'attendiez pour dîner ,
mais nous nous sommes bien moqués de
vous , lui & moi : Voyez , m'a-t-il dit ,
le redoutable ministre ! Avant hier il vou-
loit me faire pendre ; aujourd'hui il veut
me donner à dîner. En vain le cardinal
 voulut-il excuser ses inconséquences , la
 princesse n'en resta pas moins persuadée
 qu'il vouloit faire sa paix aux dépens
 de Gaston , & mettre les princes en li-
 berté sans son aveu. Après l'avoir gour-
 mandé aussi vivement , elle écrivit à son
 pere dans cette supposition ; mademoi-

Montpens

1650.

selle Saujon , à qui l'on fit entendre que le cardinal avoit envie de rappeler auprès de Gaston la Riviere , son ennemi , la servit encore dans cette nouvelle attaque , de sorte que Gaston , affailli de tous côtés , ne tarda pas à prendre toutes les impressions que le coadjuteur voulut lui donner.

L'Esprit.

Cependant la princesse & les ducs s'étant rendus à Coutras , là se fit une séparation qui dut coûter bien des larmes. La Rochefoucault la quitta pour retourner à Verteuil , emportant ses regrets & ceux du duc de Bouillon , lequel lui dit , que Mr. de Liancourt lui avoit fait proposer le mariage de sa petite fille , qui étoit un grand parti , pour le prince de Sedan , son fils aîné , mais qu'il étoit si touché de ses procédés généreux , que voulant les reconnoître , il lui cédoit cette alliance pour le prince de Marillac son fils , & qu'il lui conseilloit en ami d'y penser ; conseil que le duc suivit en effet. La princesse de

Aubertin.

son côté, ne pouvant lui payer les grosses sommes qu'il avoit dépensées à son service, ainsi que le duc de Bouillon, leur donna à tous deux son obligation, que Condé, dès qu'il fut libre, s'empressa d'acquitter. Le duc de Bouillon ne tarda pas à imiter la Rochefoucault, & à prendre le chemin de Turenne, & de-là celui de Paris, de sorte que la princesse se trouvant seule, se retira à Milly en Gâtinois. Lénét, après avoir fait exécuter le traité à Montrond, & déposer les armes à Persan & à Buffy-Rabutin, lesquels avoient désolé le Berry, tandis que les ducs désoloient la Guienne, vint reprendre la princesse & la conduisit à Montrond, où elle exécuta fidèlement les clauses du traité, par l'impuissance de les enfreindre.

De son côté la cour entroit à Bourdeaux, où la paix n'avoit pas tellement calmé les esprits, que sur le bruit répandu que la princesse avoit été arrêtée à Bourg, on vit le peuple reprendre les

1650.

Le 5.

Montpens.

armes , & se porter à une sédition qui ne se calma que par la présence d'un gentilhomme de la princesse , lequel fit cesser les craintes & déposer les armes. Cette aventure n'étoit pas capable de rassurer la cour ; aussi n'entra-t-elle dans la ville , qu'après en avoir fait occuper les portes par le régiment des gardes. Elle s'y rendit par eau , accompagnée de toute la flotte qui avoit servi pendant le siege. Les Bourdelois chercherent à faire oublier , par leur glorieuse réception , le ressentiment de leurs offenses ; mais ils n'y réussirent pas ; on trouva leurs fêtes mesquines & leurs esprits encore bien rebelles. Le Roi rétablit dans leur place tous ceux qui durant les mouvemens en avoient été chassés pour son service. Tous les corps vinrent le saluer ainsi que Monsieur ; le parlement même , pour faire honneur à Gaston , qui leur avoit procuré la paix , députa à Mademoiselle , malgré les efforts de Mazarin , qui s'y opposa de tout son pou-

voir ; mais cette princesse fut bien pleinement vengée de ses oppositions. Il demandoit pour lui , de la part du parlement le même honneur , que la compagnie ne voulut jamais lui accorder. Il fallut qu'il s'adressât à Mademoiselle elle-même , qui avoit beaucoup de pouvoir sur la compagnie ; Palluau vint lui en parler de la part du cardinal ; elle exigea que ce fût lui-même qui l'en priât ; & lorsqu'elle l'eut forcé à cette humiliation , il ne lui en resta que la honte. Ceux des membres du parlement auxquels la princesse s'étoit adressée , en ayant fait la demande à leur compagnie , la proposition fut huée & tournée en ridicule.

Le cardinal furieux d'un mépris si outrageant , après dix jours de séjour , fit partir toute la cour d'une ville que tant de motifs lui rendoient odieuse. Il se hâtoit de regagner Paris , où l'appelloient les intrigues des frondeurs : mais la fortune sembloit attachée à le persécuter. Une

1650. fièvre caulée par un gros rhume , qui arrêta la Reine d'abord à Poitiers , ensuite à Amboise , où elle fut obligée de rester huit jours , le tint dans les plus cruelles inquiétudes. A celles-là en succéderent d'autres quand il fut à Fontainebleau , & il n'arriva pas dans la capitale aussi triomphant que ses succès sembloient le lui promettre. Mais n'anticipons point sur les événemens , quelque intéressans qu'ils puissent être. Pour ne pas couper le fil de la narration , nous en avons laissé en arrière d'autres sur lesquels il nous faut revenir.

*Fin du neuvieme Livre & du Tome
troisieme.*

T A B L E

Des Chapitres contenus dans ce troi-
sieme Volume.

L I V R E S E P T I E M E.

- C**HAPITRE PREMIER. *Situation de la cour après le retour du Roi ; intrigues du cardinal pour perdre Condé ; brouilleries entre lui & ce prince ; troubles dans la Guienne & la Provence.* 5
- CHAP. II.** *Pacification de la Guienne & de la Provence. Condé rompt publiquement avec le cardinal.* 32
- CHAP. III.** *Condé voit tout le monde se déclarer pour lui ; il se rapproche des frondeurs , puis tout-à-coup se raccommode avec le cardinal.* 50
- CHAP. IV.** *Tyrannie de Condé à l'égard du cardinal : elle révolte tout le monde.* 77.
- Tome III, G g

CHAP. V. *Rappel du sur-intendant d'Emery. Mouvemens des rentiers.* 93

CHAP. VI. *Prétendus assassins de Joly & du prince de Condé.* 116

CHAP. VII. *Condé accuse de l'assassinat le duc de Beaufort, le coadjuteur & Broussel : l'instruction du procès est commencée au parlement ; les accusés sont abandonnés de toute part.* 140

CHAP. VIII. *Suite de la procédure contre les accusés, ils commencent à se rassurer ; intrigues de la cour auprès du procureur-général, pour les perdre.* 162

CHAP. IX. *Discours de Gondy, pour sa défense ; il est applaudi & tourne tous les esprits en sa faveur.* 185

LIVRE HUITIEME.

CHAPITRE PREMIER. *Suite du procès des frondeurs, jusqu'au dix-huit Janvier de l'année suivante.* 195

DES CHAPITRES. iiij

CHAP. II. *Amour extravagant de Jarsay pour la Reine. Mariage du jeune duc de Richelieu. Anne d'Autriche se résout à punir Condé.* 220

CHAP. III. *Mazarin se raccommode avec les frondeurs ; le duc d'Orléans découvre les perfidies de la Riviere , & consent à la perte de Condé. Le coadjuteur prend des mesures avec la Reine.* 240

CHAP. IV. *Les princes sont arrêtés.* 270

CHAP. V. *Triomphe des frondeurs ; modération de la Reine ; les princes arrivent à Vincennes ; joie des Parisiens ; Mad. de Longueville se sauve , ainsi que quelques amis des princes ; d'autres sont arrêtés.* 301

CHAP. VI. *La Reine envoie une déclaration contre les princes , au parlement. Les frondeurs sont déchargés de leur accusation & deviennent tout puissant.* 363

CHAP. VII. *Etat des provinces. Mad: de Longueville se retire à Dieppe, & de-là à Stenai auprès du maréchal de Turenne. Toute la Normandie plie devant le Roi.* 351

CHAP. VIII. *Les partisans du prince de Condé veulent faire révolter la Bourgogne en sa faveur. Mouvements à Dijon, fomentés par le premier président Bouchu, & étouffés par la sagesse de l'avocat-général Millotet.* 368

CHAP. IX. *Sage conduite du duc de Vendôme. Le Roi vient en Bourgogne. Siege de Bellegarde. Toute la province est pacifiée.* 408

LIVRE NEUVIEME.

CHAPITRE PREMIER. *Les frondeurs commencent à se brouiller avec le cardinal. Les sceaux sont ôtés à Séguier & rendus à Châteauneuf.* 434

DÉS CHAPITRES. v

CHAP. II. *Intrigues de Lénéet à Chantilly. La princesse de Condé s'enfuit à Montrond, & la princesse douairière vient se cacher dans Paris pour y présenter requête au parlement.*

453

CHAP. III. *Séjour de la princesse de Condé à Montrond; elle en sort pour se rendre à Bourdeaux. Portrait du duc de la Rochefoucault. Soulèvement qu'il excite dans la Guienne, de concert avec le duc de Bouillon.*

481

CHAP. IV. *Mouvemens dans Bourdeaux. La princesse y est reçue. Les ducs s'y introduisent ensuite. La ville se déclare entièrement pour les princes.*

508

CHAP. V. *Les Espagnols envoient un député à Bourdeaux. Sédition du peuple contre le parlement. La princesse de Condé appaise les mutins. Traité de Turenne avec les Espa-*

gnols. Prise du Catelet. Siege de Guise. 545

CHAP. VI. *Les frondeurs s'opposent au départ du Roi pour la Guienne. La cour les trompe & s'y rend ; opérations militaires dans cette province.* 572

CHAP. VII. *Intrigues du coadjuteur pour rendre les frondeurs maîtres de l'accommodement de Bourdeaux. Le marquis du Couldrai - Montpensier se rend dans cette ville de la part du duc d'Orléans.* 604

CHAP. VIII. *Les Bourdelois se décident à la paix ; les ducs & la princesse sont forcés de l'accepter , & cependant ils méditent une nouvelle révolte pour l'année suivante , & envoient des négociateurs en Espagne.* 635

CHAP. IX. *La princesse de Condé & les ducs sortent de Bourdeaux , & font leur cour à la Reine & au cardi-*

DES CHAPITRES. vij
*nal. Le Roi fait son entrée dans
Bordeaux ; la cour revient à Paris.*

669

Fin de la Table.

AVERTISSEMENT.

ON a cru faire plaisir au public , en lui présentant ce Tome sur le champ ; la suite se feroit trop fait attendre. On avoit d'abord cru que cette histoire ne fourniroit que quatre volumes ; mais les faits sont si multipliés , les intrigues si compliquées , que , quelque court qu'on se soit efforcé d'être , en resserrant les uns , en débrouillant les autres , de façon cependant à ne point nuire à l'intérêt , on n'a pu se réduire qu'à cinq : pour peu qu'on fasse attention à la grosseur de celui-ci , on conviendra sans doute que ni l'auteur , ni le libraire , n'ont cherché à multiplier les volumes. Les deux derniers aussi

(2)

forts que celui-ci & qui seront distribués ensemble, ne tarderont à paroître qu'autant de temps qu'il en faut pour achever l'impression : celle du quatrieme est déjà commencée.

F I N.

F A U T E S A C O R R I G E R.

- P** A G E 7 ligne 17, dans des équipages, *lis.* dans les équipages.
- p. 36 l. 13, ce qu'ils appelloient tyrannie, *lis.* ce qu'ils appelloient la tyrannie.
- p. 49 l. 19, de la plus austere ironie, *lis.* de la plus amere ironie.
- p. 53 l. 17, le duc de Beaufort lui-même vint lui offrir ses services, *lis.* le duc de Beaufort y alla lui-même.
- p. 131 l. 1, de la note. Joly fut assassiné sur les sept heures & demi, *lis.* Joly fut assassiné sur les sept heures & demie.
- p. 132 l. 20, le prévôt, *lis.* le prévôt des marchands.
- p. 155 l. 19, un fixiaudo, *lis.* un fixiando.
- p. 156 l. 6, & pour assurer, *lis.* pour rassurer.
- p. 163 l. 17, disposée favorablement en faveur, *lis.* disposée en faveur.
- p. 183 l. 12, ne leur permettant pas, *lis.* ne leur permettent pas.
- p. 219 l. 6, mais en vain l'arrêt étoit signé, *lis.* mais en vain : l'arrêt étoit signé.
- p. 223 l. 10, des complaisances, *lis.* des déférences.
- p. 245 l. 10, vos avis, *lis.* vos amis.
- p. 311 l. 17, avoit failli lui échapper, *lis.* avoit failli à lui échapper.
- p. 331 l. 3, dans le vicomté, *lis.* dans la vicomté.
- p. 332 l. 16, qu'un fils, *lis.* un fils.
- p. 406 l. 15, s'étoient répandues, *lis.* s'étoient répandus.
- p. 423 l. 12, ils affectèrent de le faire jouer, *lis.* de les faire jouer.

- p. 449 l. 19, de Villemon, *lisf.* de Villemor.
 Ibid. l. 23, qu'on ne l'auroit pas attendu, *lij.*
 qu'on ne l'auroit pas attendue.
 p. 459 l. 13, de sa mere, *lisf.* de sa niece.
 p. 469 l. 2, au Machaut, *lisf.* au sieur Machaut.
 p. 481 l. 19, appellées, *lisf.* appelé.
 p. 484 l. 12, pour faire la honte des âges passés,
lisf. pour faire la jalousie des âges passés.
 p. 493 l. 12, dans le vicomté, *lisf.* dans la vi-
 comté.
 p. 494 l. 2, de la note, (couvert avec le duc
 de Candale,) *lisf.* (conversation avec le duc
 de Candale) : la suite en italique jusqu'à, *il*
étoit si engoué.
 p. 507 l. 5, pourchassés, *lisf.* poursuivis.
 p. 550 l. 5, & plâtrèrent, *lisf.* & ils plâtrèrent.
 p. 572 l. 14, qu'il leur dictât des loix, *lisf.* qu'il
 leur imposât des loix.
 p. 599 l. 11, & les chevaliers, *lisf.* & le chevalier.
 Ibid. l. 20, le marquis de Choupès, *lisf.* le mar-
 quis de Choupe.
 p. 608 l. 6, ne pouvoient manquer de l'écraser,
lisf. devoient nécessairement l'écraser.
 p. 614 l. 17, de solliciter à la Guienne, *lisf.* pour
 la Guienne.
 p. 616 l. 6 avoient fondu l'arrêt, *lisf.* avoient
 formé l'arrêt.
 p. 618 l. 8, renvoya, *lisf.* renvoyât.
 p. 622 l. 9, d'un autre côté, *lisf.* d'une autre part.
 p. 626 l. 18, on ne pouvoit leur y donner de
 logemens, *lisf.* on ne pouvoit leur y fournir
 des logemens.
 p. 649 l. 11, & la liberté, *lisf.* ou la liberté.
 p. 681 l. dernière, on vît, *lisf.* on ne vît.



